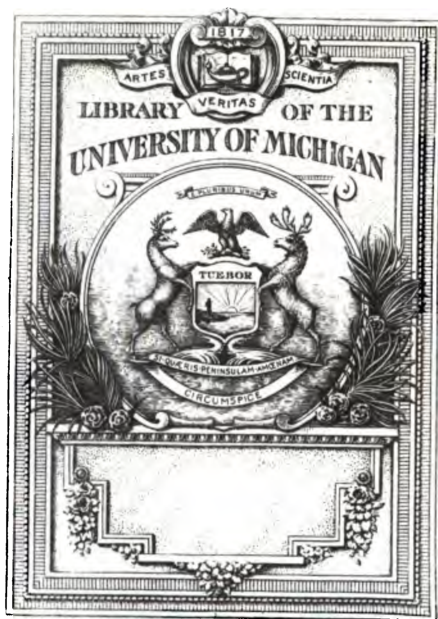

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

LES VOYAGEURS EN FRANCE

DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A LA RÉVOLUTION

PAR

ALBERT BABEAU.



PARIS,

LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET Cie,

RUE JACOB, 56.

—

1885.

INTRODUCTION.

Lorsque l'on veut connaître l'état social d'un peuple à une époque déterminée, il est nécessaire de faire appel à tous les témoignages. Ces témoignages sont de deux sortes. Les premiers ont une authenticité qu'on ne saurait discuter; ce sont les pièces d'archives, les actes judiciaires, les contrats de tous genres; ils sont précis, ils sont exacts, mais ils manquent de mouvement; ils donnent les traits, mais ils ne rendent pas les couleurs; ils font connaître les faits et les objets extérieurs, mais ils ne révèlent ni l'âme ni la pensée. Les seconds sont plus animés, plus vivants, mais en même temps plus passionnés et par conséquent moins sincères; ce sont les mémoires des contemporains, les correspondances, les observations des moralistes, les traits de mœurs épars çà et là dans le théâtre et le roman, enfin les récits des voyageurs.

Ce sont ces derniers témoignages que nous

avons voulu recueillir pour la période de notre histoire qui s'étend de la renaissance à la révolution. Ils ont presque tous l'intérêt qui s'attache aux récits des personnes qui parlent de ce qu'elles ont vu ; ils donnent des détails qu'on ne trouve point dans d'autres écrits ; mais, s'ils sont précieux à plus d'un titre, ils doivent être consultés avec une certaine précaution. Il n'est rien de plus variable que les impressions de voyage ; elles diffèrent selon les caractères et selon les circonstances ; elles subissent des influences de tout genre : l'état de la santé, le beau et le mauvais temps, contribuent à les rendre plus ou moins favorables. Si certains hommes portent en voyage l'ennui qu'ils veulent fuir, d'autres y conservent l'esprit bienveillant ou chagrin qui les distingue ; les uns seront d'un pessimisme affligeant, les autres d'un optimisme fastidieux. Bien peu sauront conserver l'équilibre de leur jugement, sans se laisser émouvoir par la fatigue, par les petits et les grands ennuis de la route, par les exactions ou le bon accueil des hôteliers, par la prévention favorable ou défavorable. Mais tous, quelle que soit la rectitude ou la partialité de leur esprit, peuvent être entendus avec

profit, parce qu'ils ont vu ce qu'ils racontent, et que le plus souvent ils peuvent dire : « J'étais là, telle chose m'advint. »

On peut ajouter que la plupart d'entre eux n'ont aperçu que le côté superficiel des pays qu'ils traversaient plus ou moins rapidement; qu'ils ont vu les monuments plutôt que les hommes, les auberges plutôt que les maisons, et qu'il leur a été donné d'apprécier l'état des routes plutôt que celui des campagnes. Mais un voyageur intelligent peut saisir rapidement les contrastes, les différences que présentent les pays qu'il visite avec celui qu'il habite. S'il ne lui est pas permis de tout voir, si ce qui lui échappe est plus considérable que ce qu'il peut apercevoir, il n'en recueille pas moins des informations, qui, toutes défectueuses qu'elles sont, servent à en rectifier ou à en compléter d'autres; il n'en émet pas moins des jugements qu'on peut discuter, mais qui ont le mérite d'être l'écho des opinions de ses contemporains et de ses compatriotes.

Les impressions des étrangers sont d'ordinaire plus vives et plus originales que celles des habitants du pays lui-même. Ils ont des termes de comparaison qui manquent à ces der-

niers. Les différences en effet frappent plus que les similitudes. On ne décrit pas ce qu'on voit tous les jours; on ne juge pas à propos de mettre en relief des mœurs, des usages, des aspects que l'on connaît depuis l'enfance. « Dès que l'on met le pied sur la terre étrangère, dit très bien un voyageur du dix-huitième siècle, un sentiment irrésistible de curiosité vous saisit. On voit, on observe, on dévore, on compare tout à ce qu'on quitte ou à ce qu'on a vu[1]. » Alfieri, débarquant pour la première fois en France, à Antibes, est surpris d'entendre une autre langue, de voir d'autres usages, d'autres constructions, d'autres figures; et, bien que, selon lui, tout fût pire que mieux, il n'en est pas moins charmé de la diversité qui s'offre à ses regards. Il dit ailleurs que « là même toute ordure française lui parut rose ». Les impressions plus tard peuvent se modifier; Alfieri en est un éclatant exemple. Mais d'autres restent sous le charme de leur première surprise, et tout le reste de leur voyage s'en ressent. Quelques-uns, au contraire, sont frappés par les

[1] *Voyages de Guibert dans diverses parties de la France et en Suisse...* p. 289, 290.

mauvais côtés, recherchent sans cesse des comparaisons malveillantes, et, sous l'impulsion de leur mauvaise humeur ou d'autres circonstances, rédigent des réquisitoires au lieu d'écrire des panégyriques.

C'est en relevant les uns et les autres, en les rapprochant des récits de voyage qui s'efforcent d'atteindre l'impartialité et qui y parviennent parfois, que l'on peut se faire une idée à peu près exacte de la physionomie du pays à l'époque où les voyageurs s'y sont trouvés. Dans ce but, nous analyserons rapidement les observations d'un grand nombre d'entre eux. Nous avons été amenés à les recueillir, en cherchant des documents sur la vie sociale et privée de nos pères. Aussi faut-il voir dans leur réunion plutôt une série de notes et d'esquisses qu'un tableau d'ensemble. Ces esquisses, nous les avons prises un peu partout. Au seizième et au dix-septième siècle, on ne connaissait guère que des descriptions géographiques, des itinéraires ou bien d'agréables badinages, comme ceux de Chapelle et de Bachaumont. Il a fallu parfois demander aux mémoires, aux correspondances des impressions sincères et marquées au cachet de la personnalité du voyageur. Dans

les récits didactiques, nous avons laissé de côté la description des monuments et des villes, parce que sous ce rapport les auteurs se sont presque toujours copiés les uns les autres, et que nous risquerions d'être accablés sous le nombre des détails d'architecture et d'archéologie que nous aurions à relever. Ce que nous ferons ressortir, c'est la manière de voyager, si différente de la nôtre et qui jette de réelles lumières sur l'état social, et même politique, de l'époque ; c'est l'aspect général des villes et des campagnes ; ce sont les symptômes de richesse et de misère, les mœurs, les usages, le caractère des habitants, sans négliger certaines particularités, qui, pour être des traits exceptionnels, n'en sont pas moins des témoignages de l'état des esprits et de la civilisation.

I.

La manière de voyager est bien plus en rapport qu'on ne pourrait le croire avec l'état social et politique des nations. On peut, à ce point de vue, diviser notre histoire depuis le onzième siècle en trois âges bien distincts : l'âge

du cheval, l'âge de la voiture, l'âge des chemins de fer. L'âge du cheval correspond à la féodalité ; l'âge des voitures à la monarchie sans contrôle ; l'âge des chemins de fer commence, et c'est à l'avenir qu'il appartiendra de déterminer exactement à quelle forme générale de gouvernement il se rattachera. Il est à remarquer que l'âge du cheval avait suivi une longue période pendant laquelle on s'était servi de voitures. De nombreuses voitures circulaient sur les belles routes dont la civilisation romaine avait couvert la Gaule. Les Mérovingiens fainéants promènent encore leur nonchalance dans des chars attelés de bœufs. Puis, la féodalité hérisse l'Europe de ses châteaux ; toute bourgade devient une sorte de petit État, relié par les nœuds de la hiérarchie à des États supérieurs et voisins, mais possédant sa force armée et ses remparts ; cherchant à se défendre plutôt qu'à se répandre, se défiant de son voisin, jaloux de son autorité propre et de ses privilèges. Aussi se garde-t-on de toujours entretenir les chemins et ne se presse-t-on pas de relever les ponts, lorsque la nécessité des guerres a forcé de les détruire. Les voitures bientôt ne purent plus circuler sur les routes effondrées, à travers

les rivières qu'on ne pouvait franchir qu'à gué. On voyagea à cheval, et, par exception, les nobles dames et les personnes âgées ou infirmes se servirent de litières, portées par des hommes ou par des chevaux [1].

On voyageait pourtant, même dans le peuple. Les pèlerinages emmenaient à l'extrémité de la France des caravanes de pèlerins. La mère de Jeanne d'Arc était allée ainsi jusqu'au Puy [2]. Les artisans faisaient leur tour de France ; les étudiants se rendaient dans les grandes villes [3]. Les vilains allaient à pied, les bourgeois et les nobles à cheval ; et l'on finissait le plus souvent par arriver.

Cet état de choses commença à se modifier au seizième siècle. La renaissance, qui vint de l'Italie, ne fut pas seulement artistique, elle fut aussi politique. Les princes cherchèrent à ressaisir le pouvoir souverain de ces Césars dont on exhumait de toutes parts les statues, les bustes et les médailles. Les légistes avaient préparé les voies. La centralisation romaine

[1] Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier français,* I, 187.

[2] Siméon Luce, *Revue des Deux Mondes,* 1er mai 1881.

[3] Marino Cavalli dit, en 1546, qu'il y a à Paris de 16 à 20,000 étudiants. (*Relation des ambassadeurs vénitiens,* I, 263.)

renaissait. On songea à réparer, à élargir les routes, à les rendre praticables et capables de laisser rouler les carrosses et les coches, dont la mode, comme le nom, venait aussi de l'Italie.

C'est en 1571, pour la première fois, que nous voyons une princesse arriver en coche dans la ville de Troyes. La duchesse de Guise y fit son entrée dans une voiture de ce genre[1]. L'usage des voitures, si restreint à Paris même, se répandit rapidement[2]. Nous avons trouvé dans un compte de tutelle de 1587 le prix de location « d'une coche » pour mener de Paris à Poissy la fille d'un marchand de Paris. Marie de Santeul, c'était son nom, fut conduite en coche par ses parents et ses amis au couvent de Poissy, où elle devait faire son éducation[3]. Les voitures

[1] *Les rois de France à Troyes au seizième siècle,* p. 71. Ce n'est pas qu'on ne puisse citer antérieurement des voyages en voiture. Le comte de Laborde dans son *Glossaire,* et Viollet-le-Duc citent un certain nombre de chars et de chariots-branlants au moyen âge, mais l'usage n'en était ni général, ni régulier, ni fréquent.

[2] D. Ramée, *la Locomotion. Histoire des chars, carrosses...* 1856, p. 73 et suiv.

[3] Sept escus-sol pour trois journées de louage d'une coche, dans laquelle ladite Marie de Santeul a esté menée en ladite abbaye de Poissy... Treize escus-sol pour la despense faite à la conduite de ladite Marie de Santeul par aucuns de ses parents et amis... Un escu-sol à un gaigne-deniers pour avoir arresté

publiques s'établirent presque en même temps; elles faisaient succéder au particularisme du moyen âge les bénéfices de l'association. En 1598, le corps municipal de Troyes réglemente le tarif du transport des lettres, des paquets et des voyageurs sur les coches, « qui allent et viennent de Paris en ceste ville ». Il le remet au taux où il était avant les dernières guerres civiles, à un sol pour le port d'une lettre ou d'une livre de marchandise, à un écu et demi au plus par personne [1]. Des coches de ce genre s'établirent peu à peu, mais lentement, entre les grandes villes et Paris. Ce fut en 1613 que le grand conseil de Metz fit un traité pour l'établissement d'un coche ordinaire pour Paris [2]. Encore en 1686, il n'y avait entre Rouen et le Havre qu'une charrette de messager, couverte d'une toile, à travers laquelle il pleuvait, et qui n'était « ni honnête ni commode [3] ». Aussi beaucoup de voyageurs continuèrent-ils à

à accompagner et mener ladite Marie à ladite abbaye. (Mss. Bibl. Troyes, n° 2640.)

[1] Délibération municipale du 2 septembre 1598. Arch. de la ville de Troyes.

[2] Paul de Mardigny, *Notice historique sur les voitures publiques de Metz à Paris,* 1853, p. 5.

[3] A. de Boislisle, *Correspondance des contrôleurs généraux,* I, n° 235.

se servir de chevaux. On verra dans l'Itinéraire de Just Zinzerling comment était organisé, sous Henri IV, un service de poste aux chevaux, dont quarante ans plus tard l'auteur d'un *Voyage de France* parlera encore.

Les premiers coches marchaient aussi lentement que les chevaux de transport. Longtemps les étapes furent déterminées par la longueur du trajet que ces animaux peuvent faire en un jour sans fatigue. Cette longueur ne dépassait pas dix ou onze lieues de quatre kilomètres. Ce fut seulement lorsque les relais furent régulièrement organisés qu'il fut possible d'aller plus vite. Sous Louis XIV, grâce aux progrès de la viabilité, qui tenait à ceux de la centralisation, les communications devinrent plus rapides. Parmi les coches, on nommait « coches volants » ceux qui faisaient une plus grande diligence que les autres. De là vint le nom de diligences, qu'on donnait dès 1691 à certains bateaux, à certains carrosses, bien attelés, dont la vitesse était supérieure à celle des autres. La diligence de Paris à Lyon faisait le trajet en cinq jours [1]. C'était environ vingt-cinq lieues

[1] *Dictionnaire de Furetière,* 1691.

par jour. On s'arrêtait pour les repas et pour la nuit.

Le plus grand progrès, qui s'accomplit dans la rapidité des transports publics, eut lieu sous Louis XVI. Pour la première fois, on voyagea régulièrement la nuit. Longtemps, on s'était arrêté au moment où le soleil se couchait. Si l'on n'avait pas le temps d'atteindre la ville prochaine, on prenait gîte dans le premier village venu. Les routes n'étaient pas assez bonnes, ni souvent assez sûres, pour qu'on pût s'y aventurer dans l'obscurité. En outre, les portes des villes étaient fermées après le couvre-feu, et il n'était pas toujours facile de se les faire ouvrir [1]. La plupart de ces inconvénients et de ces obstacles n'existaient plus au dix-huitième siècle. Le système des corvées, appliqué souvent d'une manière arbitraire et parfois excessive, avait amélioré les grandes routes à tel point qu'il était possible d'y circuler sans danger à toute heure. Ce fut sous le ministère de Turgot que les diligences commencèrent à voyager la nuit. Les premières voitures qui inaugurèrent ce nouveau système furent appelées turgotines. Aupa-

[1] Des grands seigneurs et des grandes dames pourtant voyageaient parfois la nuit au dix-septième siècle.

ravant, les carrosses ou les coches, qui portaient aussi le nom de messageries, partaient ordinairement de Paris à cinq ou six heures du matin; désormais, elles partirent entre onze heures du soir et minuit. On allait ainsi, avec des chevaux de poste, en un jour, à Rouen, à Reims, à Amiens, à Orléans, au lieu de deux jours comme auparavant. En 1774, le carrosse de Besançon employait huit jours l'été, neuf jours l'hiver, pour accomplir sa route; en 1775, il n'en mit plus que trois.

Toutes les voitures n'augmentèrent pas de même leur vitesse. Le trajet de Paris à Lyon durait toujours cinq jours; mais les voitures, que décrivent les voyageurs du temps, étaient bien améliorées. « Les diligences de Lyon, disait l'*Almanach royal* de 1775, sont suspendues sur des ressorts, qui les rendent au moins aussi douces que les chaises de postes et les berlines. » Quelle différence avec les coches volants, non suspendus, où les voyageurs du temps de Louis XIV, semblables à des « condamnés à la roue », n'avaient pas un moment de repos pendant tout le voyage[1]! Quel con-

[1] Palaprat, Préface de l'*Important,* 1694.

traste même avec le coche de Châteaudun, dont un auteur badin trace, en 1763, le burlesque tableau [1].

Les diligences ne partaient pas tous les jours, même pour des villes importantes en relations suivies d'affaires avec Paris. Il fallait, si l'on était pressé, si l'on voulait éviter les ennuis de la voiture publique, recourir à la poste. Elle était, comme les messageries, sous la haute di-

1 Sur deux ais ensemble cloués
Qui de soupentes ont la forme,
Qu'on s'imagine un coffre énorme
Dont deux des côtés sont troués ;
D'une peau noire et grimacière
Le dehors en est tapissé ;
Le dedans l'est de drap percé
De vers par mainte fourmilière ;
A chacun des côtés haussés,
Deux cuirs y servent de portière ;
De deux grands paniers défoncés
Sont garnis devant et derrière ;
Et par deux manants houspillés,
Huit vieux chevaux estropiés,
A figure mélancolique,
Qui pour squelettes employés
Au cabinet anatomique,
Devraient plutôt être envoyés,
Tirent à pas multipliés
Cette voiture léthargique.

(*La Pétrissée ou voyage de sire Pierre en Dunois,* 1763, p. 21 et 22.)

rection de l'État, qui en tirait des revenus[1]; comme les diligences, elle s'améliora dans le cours du dix-huitième siècle. Depuis longtemps, grâce aux relais multipliés, elle permettait de voyager jour et nuit. Alfieri franchit en trois jours la distance de Lyon à Paris. Les voitures de poste de certains grands personnages comportaient même de singuliers raffinements. Le duc de Richelieu n'emportait pas seulement dans sa berline un véritable garde-manger, où trois entrées, prêtes à mettre au feu, étaient toutes préparées; il y avait fait disposer un lit. En décembre 1742, au moment de partir de Choisy-le-Roi, il fit bassiner ses draps, « se coucha en présence de trente personnes, et dit qu'on le réveillerait à Lyon[2] ». Il est probable qu'il se réveilla de lui-même auparavant.

Tous ceux qui couraient la poste ne prenaient pas leurs aises comme le duc de Richelieu. Beaucoup devaient avoir recours à des voitures de louage, dont il fallait payer le retour. Il arrivait aussi fréquemment qu'un voyageur ac-

[1] En 1786, la ferme des messageries rapportait 1,100,000 livres à l'État; la ferme des Postes (aux lettres et aux chevaux), 8,100,000 livres nets. (*Encyclopédie méthodique, Finances,* III, 497.)

[2] Duc de Luynes, *Mémoires,* IV, 299.

ceptait ou sollicitait un compagnon pour partager avec lui les frais de la route. Lorsque Châteaubriand, âgé de dix-sept ans, alla pour la première fois de Rennes à Paris, il fit le trajet avec une marchande de modes, « leste et désinvolte, » qui avait une place à donner dans sa chaise de poste[1]. Jamais tête-à-tête, hâtons-nous de le dire, ne fut plus convenable.

Outre les voitures de différents genres que traînaient des chevaux de poste, les voyageurs pouvaient recourir à d'autres véhicules. Les uns allaient de ville en ville, à petites journées, avec leurs chevaux et leurs voitures; les autres prenaient des carrosses de louage, qui coûtaient cher, parce que les voituriers devaient payer un droit élevé aux messageries. Il s'était même conservé, au dix-huitième siècle, des moyens de transport d'un autre temps. On conçoit qu'en 1621 un prélat comme le cardinal Bentivoglio se soit fait conduire en litière de Paris à Turin[2]; on peut admettre encore qu'à l'époque

[1] *Mémoires d'outre-tombe,* I, 184 à 186. On lisait à cette époque dans les annonces des journaux qui se publiaient dans les grandes villes de province des demandes de « *place pour aller en poste à frais communs à Paris* ».

[2] Bentivoglio, *Lettres,* tr. de Veneroni. 1680, p. 225.

de la Fronde, la femme d'un gentilhomme de Saintonge soit allée à Paris dans une litière portée par deux mulets sur l'un desquels était montée une jeune fille qui fut depuis Mme de Maintenon [1]; mais on a peine à se représenter, en 1745, le jeune Marmontel se rendant de Toulouse à Paris, vis-à-vis d'un petit marquis, dans une litière, dont la « caisse dandinante » était balancée selon l'allure de deux mulets [2].

Les coches d'eau étaient aussi une ressource pour les voyageurs, surtout pour ceux qui avaient un long trajet à faire. Les beaux fleuves qui arrosent la France furent longtemps les chemins les plus doux et les plus aisés que l'on pût suivre. Ils allégeaient de beaucoup les fatigues du voyage. Ainsi, pour se rendre à Marseille, on pouvait remonter la Seine et l'Yonne jusqu'à Auxerre, descendre la Saône et le Rhône

[1] La Beaumelle, *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon,* tome I, liv. 2, chap. III.

[2] Marmontel, *Mémoires*, liv. II. — Sous Louis XIV, la duchesse de Nemours allait tous les ans de Neufchâtel à Paris en chaise à porteur. (Mercier, *Tableau de Paris,* VII, 343.) — Je trouve encore, à la veille de la révolution, une jeune fille noble se rendant à Châtillon-sur-Seine dans une litière du roi, portée par des mulets (Mémoires inédits de Mme Victorine de Chatenay, communiqués par M. G. Laperouse).

jusqu'à Beaucaire. On pouvait aussi gagner Orléans et remonter la Loire jusqu'à Roanne. Lorsque le canal du Midi fut ouvert, il fut facile de se rendre de Bordeaux à Cette par eau. Il y avait aussi des coches d'eau sur la Seine. Le poète Sarrazin a dépeint sous des couleurs peu favorables le bateau qui le conduisit à Rouen. Les passagers étaient « couchés, comme des rats en paille », sous une tente formée de branches de saules recouvertes d'une toile déchirée. Le coche de Montereau était plus vaste et mieux aménagé, à la fin du siècle dernier. Mais quel encombrement dans cette lourde machine, qui pouvait contenir quatre cents personnes de toutes les conditions! quelle lenteur pour remonter la Seine, au pas de quatre vigoureux chevaux, qui tiraient le bateau par une corde attachée au grand mât [1]!

Les voyages d'autrefois étaient de véritables expéditions. Au seizième siècle, un bourgeois ne se mettait pas en route sans un domestique; un notable emmène en route une « mulette » pour porter son bagage et pour « luy servir à Paris ». En 1484, les députés du tiers état de Troyes aux

[1] Bertin. *Voyage en Bourgogne,* 1777. — Voir plus loin le voyage de M[me] de Bondon.

états de Tours s'étaient fait suivre de leurs lits [1]. On voyageait avec une partie de son mobilier, avec des tapisseries par exemple. Longtemps, dans les châteaux, comme dans les maisons bourgeoises, comme dans les chaumières, il n'y avait guère eu d'autres meubles que des coffres qu'il était facile d'emporter. Les nobles et les grands seigneurs étaient accompagnés d'une suite souvent nombreuse. Les carrosses étaient escortés de gentilshommes et de valets à cheval. A l'intérieur, on s'arrangeait pour passer le temps le mieux possible. Le chancelier d'Aguesseau faisait expliquer à ses enfants leurs auteurs grecs et latins dans son carrosse [2]. Madame de Sévigné, comme on le verra, y lisait les livres nouveaux.

A aucune époque, les ennuis de tous genres n'arrêtèrent les voyageurs. Leur nombre alla toujours en augmentant. « On voyage sans nécessité, sans affaires, sur le plus léger prétexte, » dit Mercier en 1788. Grâce aux routes, « les correspondances se multiplient de ville en ville, de province en province. Rien ne vaut

[1] Archives de Troyes, A A, 42, 1. — En 1681, Mme de Maintenon voyageait aussi avec son lit. (*Lettres*, éd. 1778, I, 181).

[2] Charles de Ribbe, *la Vie domestique*, I, 324.

une bonne berline anglaise, chargée de toutes choses commodes, qui s'arrête et part quand on veut [1]. » On fait cinquante ou cent lieues pour aller à une fête, pour passer une soirée à l'Opéra. En songeant à leurs ancêtres qui allaient à cheval, exposés aux intempéries de l'air, les gens du siècle dernier, qui roulaient sur de bonnes routes, dans de bonnes berlines, pouvaient s'estimer aussi heureux que nous nous estimons nous-mêmes en songeant à eux, lorsqu'un train rapide nous emporte à travers des contrées fastidieuses, avec une vitesse de soixante-dix kilomètres à l'heure.

II.

Les privilégiés, qui couraient la poste, pouvaient aussi se féliciter d'éviter les auberges de village, dans lesquelles leurs pères étaient forcés de descendre, lors de leurs voyages à petites journées. Les hôtelleries étaient devenues moins bonnes, à mesure que les voitures s'amélioraient. Guibert reproche à Turgot d'avoir achevé « de perdre les auberges de France, en multi-

[1] *Tableau de Paris,* 1788, VIII, 193.

pliant les diligences et les moyens de voyager rapidement [1] ». On s'arrêtait moins en effet dans les petites localités, où jadis les plus grands seigneurs étaient forcés de séjourner. On s'y arrêtait pourtant encore, ne fut-ce que pour prendre ses repas. Le prix de la nourriture était souvent compris dans le prix du voyage; l'administration des messageries ou le voiturier s'en chargeaient. Marmontel ne tarit point sur la chère excellente que lui fit faire le muletier qui conduisait sa litière. La plupart des étrangers font l'éloge de la cuisine des hôtels. C'était en même temps attester l'abondance des produits du sol et la recherche, sinon la gourmandise, des habitants.

Il ne faut pas reprocher aux voyageurs de trop parler des hôtels qu'ils ont fréquentés. Souvent ils n'ont pas eu d'autres moyens de connaître et de faire connaître l'intérieur des habitations et les usages des habitants. L'hôtellerie n'est pas seulement un lieu de rendez-vous, où se rencontrent des gens de différentes classes venant de pays divers; un terrain neutre, qui se prête à merveille à certaines scènes de

[1] *Voyages dans diverses parties de la France*, p. 182, 183.

mœurs, et qui a séduit plus d'une fois les auteurs comiques [1]; on y trouve aussi le reflet, quelque peu affaibli, mais à coup sûr sincère, des usages du pays. Tout y est aménagé dans le goût des clients des environs, et non dans celui des étrangers qui ne s'y arrêtent que par exception. On ne connaissait pas alors ces hôtels cosmopolites, où l'influence du peuple qui voyage le plus a fait prévaloir un confortable uniforme et banal. Aussi, quand on vante les lits garnis de rideaux des auberges françaises, nous en concluons qu'il y en avait de semblables, sinon de meilleurs, chez les bourgeois et les marchands qui étaient accoutumés à y descendre. Il en était de même de la cuisine. Les voyageurs à qui l'on sert dans les posadas espagnoles des pois chiches et du chocolat peuvent se faire une idée de la frugalité des Espagnols, de même qu'on peut se rendre compte de l'alimentation des Anglais, en voyant apporter sur la table de leurs hôtels de solides roastbeefs saignants garnis de pommes de terre à l'eau. Depuis le seizième siècle, la plupart des voyageurs font l'éloge de la table et de l'appé-

[1] Voir entre autres les *Carrosses d'Orléans*, comédie en un acte, par Lachapelle, 1680.

tit des Français, qu'ils n'ont souvent pu apprécier que dans les auberges.

Font-ils de même l'éloge de leur propreté? On ne peut, à coup sûr, exiger d'une auberge la tenue d'une habitation particulière; mais on y verra facilement si l'on attache dans le pays une importance réelle à la propreté ou si l'on n'en fait aucune estime. Cette qualité n'est pas toujours inhérente à l'aisance; mais elle indique une certaine disposition d'esprit, un caractère d'ordre et de soin continu, qui ne se rencontrait pas partout en France. Les hommes du Nord étaient particulièrement offusqués par la saleté des hôtels, qui choquait moins les voyageurs du Midi. Les appréciations des voyageurs varient suivant les usages, les mœurs et les instincts de leur propre nation.

Elles doivent varier aussi suivant leur caractère. J'admets que les hôtelières du seizième siècle aient été plus accueillantes que celles du dix-huitième. A en croire Érasme, les filles et les servantes des aubergistes de Lyon auraient rivalisé d'amabilité, de frais de conversation, de bonne humeur, pour plaire à leurs hôtes. Leur accueil était si avenant, leur cuisine si soignée qu'on s'imaginait être au logis plutôt

qu'en voyage [1]. Plus tard on se plaint assez généralement de l'indifférence des maîtres d'hôtel et de l'aspect peu séduisant des servantes. Il y avait peut-être moins de familiarité, moins de bonhomie qu'autrefois. Cependant le russe Karamsine vantera encore, en 1790, l'air aimable des hôtelières françaises qu'Érasme avait exalté deux cents ans auparavant. Il est possible que la manière d'agir du voyageur ait déterminé celle de l'hôtelière. Celle-ci devait être peu disposée à sourire, lorsqu'un Anglais grincheux, comme Smollett, lui commandait d'un ton rogue un dîner à part et à prix réduit; elle se laissait aller plus volontiers à sa politesse naturelle, en voyant un jeune russe, comme Karamsine, heureux de vivre, heureux de voyager et prêt à se contenter de ce qu'on voudrait bien lui offrir.

III.

Si l'hôtellerie prête à l'observation, si elle permet d'établir des comparaisons et d'appré-

[1] Érasme, *Colloques*. Fr. Michel et Éd. Fournier, *Hist. des hôtelleries,* etc., t. II, p. 106 et suivantes.

cier avec une certaine justesse les habitudes et les usages, il ne faut pas non plus lui attribuer une importance exagérée. C'est un lieu de repos ; ce n'est pas le but du voyage. Les monuments des villes, les beautés de la nature en sont les principaux attraits. Ce sont les spectacles pour lesquels le véritable voyageur surmontera tous les obstacles, franchira toutes les distances. Heureux, si devant ces décors variés et quelquefois saisissants, il peut voir les hommes, pénétrer leurs mœurs et connaître leurs usages !

Jusqu'au milieu du siècle dernier, on ne s'est guère occupé que des villes. Les magnificences de la nature ne parlaient ni à l'âme ni à l'imagination. On goûtait un agréable plaisir à voir les bords riants de certains fleuves ; on ne comprenait pas l'aspect sublime des montagnes. On aimait la campagne ; les poètes la chantaient ; mais les voyageurs se plaisaient à décrire les villes. Ils ne les admiraient pas sans conteste. Les plus beaux monuments de la plupart d'entre elles appartenaient à l'art du moyen âge, que, depuis la renaissance, on s'était pris à dédaigner. Il fallait bien reconnaître la grandeur étonnante de certaines cathédrales,

que la foi plus raisonnée, mais moins enthousiaste, eût été désormais incapable d'élever; mais ceux qui se piquaient d'avoir du goût déploraient le style gothique de ces prodigieuses constructions. Ces gens de goût n'avaient pas le sentiment du pittoresque. Il y avait dans toutes les villes, encore au dix-huitième siècle, des quartiers du moyen âge, aux rues étroites, sombres, tortueuses; ils n'en voyaient que le côté triste et trop souvent répugnant; ils n'en saisissaient pas les effets artistiques; ils réservaient leurs éloges pour les quartiers neufs, les maisons alignées, les façades uniformes que l'influence des intendants fit élever dans tant de villes, aux deux derniers siècles [1].

Combien de cités apparaissaient de loin aux yeux du voyageur, sous un jour séduisant, comme la petite ville qui semblait à La Bruyère, avec ses tours et ses clochers, « peinte sur le penchant de la colline »! Combien d'entre elles ne présentaient à l'intérieur que des rues noires, sales et tortueuses! Telle fut, par exemple, l'impression que produisit Brives-la-Gaillarde sur l'esprit d'Arthur Young. Mais

[1] Voir *la Ville sous l'ancien régime,* livre VI, chapitre I.

dans les villes un peu importantes, l'aspect pittoresque de l'extérieur, auquel des tours et des clochers nombreux prêtaient tant de relief, pouvaient correspondre à l'aspect riche ou du moins prospère de l'intérieur. Avec les promenades dont elles s'entourent, à partir du dix-septième siècle, avec leurs nouvelles places, leurs nouvelles rues, leurs monuments civils et religieux, elles frappent et séduisent l'étranger. Il y trouve souvent une vie facile, une société accueillante et polie. On peut citer parmi ces villes Dijon, Orléans, Tours, Bordeaux, Aix, Montpellier, Lyon, Marseille, qui pour la plupart charment et retiennent de nombreux touristes. Les grandes cités provinciales sont de petites capitales, où les étrangers viennent s'initier aux manières et au langage français. En 1730, seize familles anglaises se sont installées à Dijon [1]. Je ne parle pas de Paris, la ville par excellence; Paris, dont un Allemand dira sous Louis XIII : « Avoir vu les villes d'Italie, d'Allemagne et des autres royaumes, ce n'est rien; ce qui frappe surtout, c'est quand un homme annonce qu'il a été à Paris; » Pa-

[1] Desnoiresterres, *Épicuriens et lettrés au dix-huitième siècle,* p. 360.

ris, dont un Anglais dira sous Louis XVI : « Jamais homme n'est parti de Paris gai ; ou il y a perdu sa santé et son argent, ou il y a laissé des attachements qui peuvent difficilement se remplacer dans les autres pays [1]. » Paris est hors ligne. C'est à Paris et à Versailles, son royal faubourg, que se fait l'histoire de France, à partir de Louis XIII. Paris rayonne sur la France et l'absorbe. Tous les mémoires, toutes les relations parlent de Paris. Ses monuments, ses salons, ses usages ont été décrits mille fois; ils sont si connus qu'il semble inutile de les décrire de nouveau, et de reproduire les appréciations des voyageurs qui en ont fait uniquement le sujet de leurs relations [2].

[1] Sherlock, *Lettres d'un voyageur anglais,* 2e éd., 1780, p. 129.

[2] Citons parmi ces voyageurs : *Journal d'un voyage à Paris en* 1657-1658, publié par A. P. Faugère, 1862, in-8° ; Mariana, *Lettres d'un Sicilien sur Paris,* réimprimées récemment par les soins de M. l'abbé Dufour dans la *Collection des anciennes descriptions de Paris ; Voyage de Lister à Paris en* MDCXLVIII, publié par la Société des bibliophiles français, 1873, in-8°; etc.

IV.

Ce qui est moins connu, ce qui a été présenté sous des couleurs fausses, c'est l'état des provinces, c'est l'état des campagnes. Un critique autorisé de la *Revue des Deux-Mondes,* dans un article où il voulait bien parler de nos travaux [1], relevait, pour en démontrer l'inexactitude, ce passage de Michelet : « Lisez les voyageurs des deux derniers siècles, vous les voyez stupéfaits, en traversant les campagnes, de leur misérable apparence, de la tristesse, du désert, de l'horreur de pauvreté, des sombres chaumières nues et vides, du maigre peuple en haillons. Ils apprennent là ce que l'homme peut endurer sans mourir. » Est-ce vrai, et tous les voyageurs ont-ils été stupéfaits de cet aspect navrant? Sans doute, il y avait, dans certaines provinces et à certaines époques, des friches, des jachères, des chaumières misérables, des paysans déguenillés; il y en avait plus qu'aujourd'hui, où il y en a encore; il y avait des apparences de pauvreté qui ne répondaient pas toujours à la réa-

[1] Ferdinand Brunetière, *le Paysan sous l'ancien régime.* (*Rev. des Deux-Mondes*, du 1er avril 1883.)

lité; il y avait des maux réels qui dérivaient d'un système d'impôts défectueux et quelquefois inique. Mais, à côté de ces aspects sombres du tableau, combien d'aspects brillants et consolants, que les voyageurs ont signalés, qu'un écrivain nerveux et passionné comme Michelet n'a pas su ou n'a pas voulu voir! Est-ce que les vallées de la Loire, de la Saône, de la Seine et de la Garonne ne présentaient pas de toutes parts le spectacle de la fertilité? Est-ce que la Flandre et l'Alsace étaient mal cultivées? Est-ce que la Touraine, la Limagne, l'Agénois, les environs de Béziers n'étaient pas des contrées plantureuses, où abondaient toutes les productions utiles à la vie? Qu'on lise les divers témoignages des voyageurs, au lieu de prendre seulement ceux qui sont nécessaires à l'appui d'une thèse déterminée, et l'on verra que, si le mal est souvent signalé, le bien l'est encore davantage et qu'il l'emporte fréquemment sur le mal.

Nous assistons depuis longtemps à un véritable travestissement de l'histoire de France, qu'il nous semble patriotique de signaler. Le passé de notre pays est une sorte de patrimoine commun, qu'il ne faut pas laisser déprécier par

des accusations de parti pris. Que de fois, en s'appuyant sur des citations isolées ou des renseignements incomplets, on a dépeint la condition des hommes d'autrefois sous les couleurs les plus sombres! Que de fois, par exemple, on a répété, avec un aplomb, qui surprendrait si l'on ne savait avec quelle facilité les assertions erronées se reproduisent et se propagent: « Le tiers état payait seul les impôts avant 1789; la noblesse et le clergé en étaient exempts! » Comme si, en même temps que le tiers état, la noblesse ne payait pas la capitation qui était un impôt progressif, et les vingtièmes, qui étaient souvent doublés ou triplés; comme si elle n'était pas assujétie aux droits d'insinuation et aux nombreuses impositions indirectes; comme si le clergé ne faisait pas des dons qualifiés de gratuits, qui étaient à peu près l'équivalent de l'impôt foncier, et pour le paiement desquels il s'était endetté [1]. Sans doute ni le clergé ni la noblesse ne payaient la taille, qui était l'im-

(1) Les revenus de l'État, en 1786, sont évalués à 518,500,000 livres sur lesquelles la taille figure pour 91,000,000. Les vingtièmes atteignent 82,500,000 livres; la capitation, 41,500,000 livres. Le don du clergé est évalué à 3,400,000 livres; on lui fit parfois payer le dixième denier à raison de 9,000,000 par an.

pôt le plus lourd et le plus vexatoire, parce que c'était un impôt sur le revenu ; il y avait sous ce rapport, en leur faveur, une exemption choquante que rien ne pouvait justifier au dix-huitième siècle ; mais s'ils possédaient ce privilège regrettable, faut-il donc en conclure qu'ils les avaient tous, et qu'ils laissaient au tiers état seul le poids de toutes les contributions? Les voyageurs du siècle dernier savaient bien le contraire, et Smollett, tout hostile qu'il est à la France, reconnaît que, si le peuple est misérable, ce n'est pas parce qu'il est seul chargé d'acquitter les impôts.

On parle aussi souvent de la richesse de la noblesse et de la misère du tiers état. Il y avait certes d'immenses fortunes dans la noblesse, mais c'était l'exception ; il y en avait aussi de grandes dans la bourgeoisie. Les fermiers généraux, les négociants des grandes villes n'appartenaient-ils pas à la bourgeoisie? Les magistrats des cours supérieures n'étaient-ils pas de souche roturière? Les nombreux anoblis, qui bientôt figuraient parmi les nobles, ne sortaient-ils pas de ce tiers état, qui restait dans une humilité relative surtout parce que ses membres les plus éminents le quittaient aussi-

tôt qu'ils en avaient la possibilité, pour acquérir des charges ou des terres qui leur conféraient des honneurs? Les voyageurs, qui sont en relations avec les bourgeois, attestent souvent leur aisance; mais comme ils appartiennent eux-mêmes aux classes moyennes ou supérieures, ce sont celles-là surtout qu'ils fréquentent et qu'ils dépeignent; ils n'aperçoivent que de loin, à travers les portières de leur carrosse ou dans la rue, les membres des classes inférieures. Ils en tracent l'esquisse rapide, en passant, comme ils les voient ; cependant, au dix-huitième siècle, quelques voyageurs, surtout parmi les étrangers, se sont donnés la peine de causer avec eux, de chercher à connaître leur condition, d'essayer de la retracer; les témoignages qu'ils nous apportent sur ce sujet sont d'autant plus précieux qu'ils sont plus rares.

V.

S'il n'est pas toujours donné aux voyageurs d'apprécier l'état réel de la richesse et de la misère, qu'on ne saurait juger sur l'apparence, sont-ils plus à même d'observer les usages et

le caractère des peuples qu'ils visitent? La connaissance du caractère est nécessaire pour bien juger de leur condition. En voyant le luxe des habits et des équipages, on peut se demander s'il est en rapport avec la richesse, ou s'il n'est pas l'effet de la vanité et de la mode; en voyant la misérable apparence des gens de la campagne, on peut aussi rechercher si l'avarice, l'absence d'amour-propre et le souci d'échapper aux taxes arbitraires n'y ont point contribué. Mais il n'est pas toujours facile de discerner le véritable caractère d'un peuple. Plus d'un voyageur est disposé à écrire, comme l'Allemand dont parle Voltaire, que toutes les femmes d'une ville sont rousses et acariâtres, parce qu'il a rencontré une femme qui réunissait ces défauts. Il n'en est pas moins vrai que les étrangers sont plus aptes que les nationaux à saisir les traits saillants du caractère, et que leurs récits nous permettent de connaître quelques-uns des usages de nos pères, qui diffèrent autant des nôtres qu'ils différaient de ceux des Anglais et des Allemands de leur temps.

Il est également utile de connaître leur opinion sur le gouvernement de la France. Les Anglais le jugent souvent avec une sévérité qui

tient au sentiment qu'ils avaient de leur liberté politique. Et cependant, ils reconnaissent qu'il est approprié au caractère de la nation, et qu'après le leur, c'est le gouvernement le plus doux de l'Europe. L'accord qui existait entre le caractère des Français et le gouvernement monarchique, dont l'essence même, selon Montesquieu, était l'honneur, a sans nul doute contribué à donner pendant longtemps à notre nation la prépondérance dans le monde.

Le caractère des Français, les voyageurs l'ont souvent fait ressortir sous des couleurs favorables. Le duc de Rohan, qui avait pu, dans ses voyages, comparer entre eux les peuples de l'Europe, disait au commencement du dix-septième siècle, que « la nation française était tenue fort courageuse, fort clémente, fort courtoise en paix et en guerre, fort civile et fort spirituelle, vertus qui sont combattues de grande légèreté, inconstance, insolence, vanité et outrecuidance. » Ce sont à peu près les qualités et les défauts que lui reconnaissent les voyageurs étrangers. Ici encore, les appréciations différeront, selon la nature, les dispositions plus ou moins bienveillantes de l'observateur. Les uns mettront surtout les défauts en relief; ils les

exagéreront; ils étendront à tous les habitants les défauts et les vices qui appartiennent seulement à quelques-uns. Tantôt ils signaleront l'orgueil, la gourmandise, l'improbité des Français; tantôt ils les représenteront comme vaniteux, joueurs, colères, blasphémateurs; Smollett réunira sur eux toutes les épithètes désagréables; il les traitera de fainéants, de gourmands, d'avares, de fous, d'ignorants, de présomptueux, de fats, d'impertinents; il finira par les comparer à des singes. Alfieri ira plus loin; il verra chez eux un mélange du singe et du perroquet. Mais, pour quelques jugements d'une malveillance manifeste, combien d'appréciations favorables! Combien de voyageurs se laisseront charmer par les qualités sérieuses et aimables du peuple de France! Comme ils vanteront son courage, son amour du travail, son élégance, sa vivacité, son esprit, sa gaieté, sa bonne et belle humeur! Les moins susceptibles d'enthousiasme, comme Arthur Young, verront « bien des raisons pour l'estimer ». — C'est une nation éminemment sociable, écrira-t-il. — C'est celle, dira Franklin, avec laquelle il est le plus agréable de vivre. Il ne manque aux Français rien de ce qui appartient à l'homme aimable

et au galant homme. — Oui, c'est l'amabilité, dira Sherlock, qui caractérise les Français. — Cette politesse, cette urbanité a passé dans tous les rangs, observera Moore. — Sterne la retrouvera jusque chez les mendiants. — Elle est supérieure à celle des anciens Athéniens, fera remarquer l'Allemand Storch. — L'Italien Gemelli Carreri louera, comme d'autres, la civilité que les Français témoignent aux étrangers. — Je ne connais pas de nation plus ardente et plus éventée, dira le russe Karamsine : j'ajoute et plus aimable. — C'est un concert universel, qui vient de tous les côtés de l'horizon et qui s'accorde pour dire que la France est de tous les pays le plus digne d'être aimé.

Elle avait dû cependant se faire pardonner sa supériorité, qui n'avait jamais été plus grande que dans la seconde moitié du dix-septième siècle et la première moitié du siècle suivant. Si elle avait inspiré le respect et l'admiration, elle avait pu faire aussi naître l'envie. On lui reprochait son orgueil, sa vanité même; mais ni l'un ni l'autre n'avaient rien de pesant ni de blessant. On souriait de quelques-uns de ses ridicules; mais ces ridicules ne portaient

pas atteinte à l'ascendant, à la séduction qu'elle exerçait. Pendant le siècle, où elle avait possédé la suprématie en Europe, elle n'avait pas eu la prétention d'imposer ses doctrines; elle n'avait voulu contraindre personne à suivre ses principes; elle donnait le spectacle de la plus majestueuse des cours; elle répandait les chefs-d'œuvre de la plus noble des littératures; elle était le modèle le plus attrayant de l'art de bien dire et de se parer avec grâce. Toutes les cours de l'Europe se modelaient sur celle de Versailles; tous les salons sur ceux de Paris. Toutes les aristocraties des capitales se faisaient un honneur de parler le français. Cette ancienne France, si loin de nous sous tant de rapports, exerçait un charme irrésistible sur le monde. Les étrangers ont beau s'en défendre; la plupart finissent par céder à son ascendant, d'autant plus que cet ascendant s'impose avec une urbanité qui en dissimule la supériorité; ils sont forcés de s'incliner devant cette souveraineté de l'esprit qui fait pardonner celle de la force; ils se laissent aller à l'attrait qu'inspirent la grandeur du royaume, la richesse de ses villes, l'aspect riant de ses campagnes, le caractère de ses habitants. Les récits de la plupart d'entre

eux nous montrent combien la France de nos pères était aimée, combien elle était considérée. Puissent-ils, sans nous faire oublier ses défauts, nous inspirer pour elle les mêmes sentiments d'attachement et de respect!

LES

VOYAGEURS EN FRANCE

DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A LA RÉVOLUTION.

I.

LES ITALIENS EN FRANCE AU SEIZIÈME SIÈCLE. — LE TASSE (1571). — JÉROME LIPPOMANO (1577).

L'art et la politique ont pris de nouvelles formes au seizième siècle; dans cette renaissance qui se produisait, l'Italie a joué le principal rôle. La France est allée chercher chez elle des modèles; l'Italie lui envoya quelques-uns de ses peintres, de ses sculpteurs, de ses littérateurs. Ils y furent accueillis dans une cour artistique et superbe, où domina pendant longtemps une reine italienne. Plusieurs de ses diplomates et de ses écrivains rédigèrent leurs impressions sur la France; parmi les plus curieuses, nous ferons connaître rapidement celles de deux personnages d'une notoriété différente. Le premier, par ordre de date et de mérite,

c'est le Tasse; le second, c'est l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomano.

I.

La Tasse est venu en France, à la veille de la Saint-Barthélemy, à la suite du cardinal Louis d'Este, envoyé du pape Pie V auprès de Charles IX. Il n'a pas laissé de relation méthodique de son voyage; mais il a consigné ses principales observations dans une lettre adressée au comte Hercule de Contrari, et dans laquelle il compare l'Italie à la France [1]. Du moment où l'on met en parallèle une nation étrangère avec sa patrie, il faut s'attendre à ce que la balance penche en faveur de celle-ci. Un grand poète, comme le Tasse, devait être assez soucieux de sa popularité pour ne pas froisser l'amour-propre national de ses lecteurs ordinaires. C'est peut-être à cette raison, plus encore qu'à la disgrâce que lui fit subir en France le cardinal d'Este et au dénûment qui en fut la conséquence, qu'il faut attribuer la sévérité, et même l'injustice, de quelques-uns de ses jugements.

Comparer n'est pas toujours facile. Le Tasse l'éprouve lui-même, lorsqu'il s'agit de Paris. Il ne peut l'égaler à Rome, que les souvenirs antiques et le siège de la papauté rendent si majestueuse, ni

[1] *Lettera nella quale si paragona l'Italia à la Francia.* 1581.

à Naples, dont la situation est sans rivale; Milan lui est trop inférieur; en désespoir de cause, il en est réduit à lui opposer Venise, sur laquelle Paris l'emporte par sa grandeur, sa population, la richesse de ses marchandises, mais qui possède en revanche des édifices superbes, un aspect surprenant et des vaisseaux, que n'a jamais eus Paris. Il est plus aisé d'établir que, dans toutes les villes de France, les maisons particulières sont inférieures à celles de l'Italie. Elles sont d'ordinaire construites en bois, sans architecture; leur aménagement commode, si vanté, ne se révèle ni dans leurs escaliers en limaçon, qui font tourner la tête avec leurs révolutions très étroites, ni dans leurs chambres obscures et tristes, qui ne forment pas des suites d'appartements sur le même étage, comme en Italie. Les églises, il est vrai, sont innombrables dans les villes et les campagnes; il faut reconnaître leur quantité, leur grandeur et leur magnificence : « indice certain de l'antique piété de la nation; » mais on admire plutôt leur richesse et leur somptuosité que leur architecture; aux yeux du grand poète, qui, comme ses contemporains de la renaissance, dédaigne ou ne comprend pas le style gothique, cette architecture est barbare. Les œuvres de sculpture et de peinture sont grossières et disproportionnées [1], à l'exception des vitraux peints, dont la beauté et la vivacité des couleurs, le dessin et l'art des figures

[1] Nous protestons, surtout pour la sculpture.

sont dignes d'éloge et d'admiration. « Sous ce rapport, les Français surpassent les Italiens, qui emploient l'art de la verrerie, surtout pour satisfaire le luxe et le plaisir des buveurs au lieu de lui donner pour but l'ornement des églises et du culte divin. » Le Tasse admire aussi les clochers, couverts d'une sorte de pierre, qui imite le plomb et coûte beaucoup moins.

Quant à l'aspect du pays, il reconnaît l'agrément des grandes vallées arrosées par de beaux fleuves; mais il a vu partout de vastes plaines monotones, sans ombrage et sans relief. On lui a dit merveilles de la Lorraine et de la Provence. Peuvent-elles entrer en comparaison avec la Rivière de Gênes, avec les rivages de cette mer de Naples où les poètes ont placé, non sans raison, le séjour des sirènes? Le Tasse croit à l'influence des climats et de la nature du sol sur le caractère des nations. Les grandes plaines de la France sont battues par les vents, à tel point qu'on voit s'y dresser, surtout en Franche-Comté et en Champagne, de nombreux moulins à vent. « L'inconstance du climat, dira-t-il, est en bonne partie cause de l'inconstance de la nation. » Il affirme aussi que les peuples des plaines sont doux et pacifiques, et ceux des montagnes robustes et belliqueux. Aussi en France, où le sol n'est que très légèrement ondulé, le peuple, selon lui, serait très lâche [1]. Les nobles, il veut

[1] L'ambassadeur vénitien Jean Correro dit, en 1569, que le

bien le reconnaître, sont impétueux et courageux au combat; cela tient à leur éducation, et en outre à ce que les plaines sont favorables pour exercer et dresser leurs chevaux à la guerre.

Ces nobles, le poète italien les juge assez défavorablement. Leur taille n'est pas supérieure à celle de ses compatriotes, quoiqu'on ait prétendu le contraire; ils sont moins bien proportionnés, leurs jambes sont grêles, par suite de l'habitude qu'ils ont de monter à cheval. Comme ils vivent pour la plupart à la campagne avec des serviteurs et des paysans, ils deviennent facilement impérieux et insolents; ils ne veulent pas reconnaître l'autorité des magistrats. Le roturier des villes, de son côté, ne frayant pas avec les nobles, se confine dans la bassesse d'âme et d'habitudes qu'il tire de sa naissance. La seule supériorité personnelle que le Tasse veut bien accorder aux Français sur ses compatriotes, c'est la beauté de leur teint.

Il leur concède cependant la supériorité du nombre des bestiaux, de la fertilité et de l'abondance. Il donne à ce sujet des détails qui surprennent de la part d'un poète épique. La viande de bœuf et de mouton, qu'on mange en France, est parfaite. Le territoire est plus riche en grains que celui de l'Italie; ce n'est pas que ses campagnes soient plus fécondes que les plaines et les marais

peuple qui avait toujours été regardé comme lâche et sans valeur avait acquis du cœur et du courage depuis les guerres de religion.

de sa patrie; c'est plutôt parce que toutes les terres y sont cultivées et fertiles, tandis qu'en Italie il y a beaucoup de terres montagneuses et stériles. Quant aux vins, ils sont plus généreux, plus mûrs et plus faciles à digérer que ceux de l'Italie; mais le poète confesse l'imperfection de son goût et préfère ces derniers. Ce qu'il aime dans le vin, dira-t-il, c'est un je ne sais quoi qui flatte ou morde la langue ou fasse ces deux effets simultanément. Mais où l'Italie l'emporte certainement, c'est pour ses fruits et ses légumes, et le Tasse plaint la France de ne pas récolter l'olive [1], aussi utile pour la nourriture que pour les veilles des savants.

On était alors au siècle de Gargantua, et l'on comprend la place que tenait la nourriture en France. C'était un art que de l'apprêter. Ce qui paraît avoir le plus excité l'admiration du poète, c'est une cuisine, et, qui plus est, une cuisine d'hôpital! En passant à Bayonne, il visita l'hôpital. Toutes les salles lui parurent dignes d'éloge; mais la cuisine lui sembla merveilleuse. Elle était aussi propre qu'une chambre de nouvelle mariée; les ustensiles nécessaires à la préparation et au service de la nourriture étaient rangés avec tant de goût, d'ordre et de symétrie, le fer poli y resplendissait de telle sorte aux rayons du soleil qui venaient le frapper en traversant les fenêtres garnies du verre le plus transparent, que le Tasse

[1] Le Tasse oublie la Provence.

croit pouvoir comparer cette cuisine aux arsenaux de Venise et des princes qu'on montrait avec orgueil aux étrangers [1]. Il y a peut-être quelque ironie dans l'expression de cet enthousiasme; mais on peut voir dans les récits des ambassadeurs vénitiens, et notamment de Jérôme Lippomano, l'importance qu'on attachait alors à l'alimentation dans cette plantureuse terre de France.

II.

Ces ambassadeurs vénitiens, dont les relations ont été publiées, étaient d'intelligents et de fins observateurs; ils étaient chargés de renseigner aussi exactement que possible la seigneurie de Venise sur les pays où ils étaient envoyés en mission, et leurs rapports présentent un tableau précieux et sincère de l'état de la France au seizième siècle. Dans la plupart d'entre eux, on pourrait relever des traits curieux et frappants; quelques-uns sont spécialement consacrés aux négociations que les ambassadeurs devaient suivre; d'autres, comme ceux d'André Navagero et du secrétaire de Lippomano, sont surtout des récits de voyage [2].

[1] Les détails sur la cuisine de Bayonne sont tirés d'un dialogue du Tasse : *Il padre di famiglia.*

[2] *Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au seizième siècle,* recueillies et traduites par N. Tommaseo, 1838, II, 269 à 647.

Lippomano, dont nous nous occuperons spécialement, ne compare pas les villes italiennes aux villes de France. Il se contente de remarquer que les maisons de ces dernières sont construites d'ordinaire en bois et en mortier et qu'elles sont plus commodes que grandes. «Les marchands enrichis, dit-il, aiment mieux amasser que construire. » Et ces marchands enrichis sont nombreux. S'il faut en croire les Vénitiens Michel Suriano et Jean Correro, tout l'argent se trouvait entre les mains des bourgeois ; le clergé était ruiné et la noblesse aux abois. Aussi n'est-il pas surprenant que l'aspect général des villes fût prospère. Lippomano multiplie à leur égard les épithètes élogieuses. Il fait la description la plus piquante et la plus détaillée de Paris, où les étrangers affluent de toutes parts, et où l'on a un tel goût du plaisir qu'on y compte dix-huit cents jeux de paume. Il loue particulièrement la beauté de Chalon-sur-Saône, de Dijon, de Tours et d'Orléans. « Troyes est si belle et si propre que, de l'opinion de beaucoup, elle est regardée comme la plus belle ville de France. » Les rues de Sens sont droites et longues, ornées de superbes édifices. Quant à Poitiers, où l'ambassadeur séjourna pendant trois mois à la suite de la cour, il remarque qu'elle est habitée par des bourgeois plutôt que par des marchands.

Les traces des guerres de religion attristaient trop souvent la vue dans ces belles et riches cités. La cathédrale d'Orléans avait été dévastée par les

huguenots; ils avaient mis en ruines les églises de Chartres, et, dans la cathédrale de Poitiers, ils avaient brisé toutes les statues et fondu les tuyaux de l'orgue pour en faire des balles.

Mais ces violences n'avaient point porté préjudice à la prospérité réelle de la France. Si quelques provinces étaient privilégiées, comme la Touraine, où la richesse se joignait à l'agrément du paysage, où les vins et les fruits passaient pour les meilleurs de France, la plupart des campagnes, comme celles du Sénonais, présentaient l'aspect de la fertilité et de l'aisance. Les productions de la terre, disait quelques années auparavant Suriano, sont si abondantes qu'on en transporte en Espagne, en Portugal, en Flandre, en Angleterre, en Écosse, en Danemark et dans d'autres pays plus éloignés. Les marchés des grandes villes, selon Lippomano, regorgeaient de provisions, et le tiers de la population paraissait être composé de taverniers, de pâtissiers, d'hôteliers, de rôtisseurs, de bouchers, de fruitiers, de revendeurs. « On aime la pâtisserie, dit le Vénitien, c'est-à-dire la viande cuite dans la pâte; on trouve des pâtisseries, même dans les villages. Un chapon, une perdrix, un lièvre coûtent moins cher, tout prêts, lardés et rôtis, en les achetant chez le rôtisseur qu'en les achetant tout vif au marché. C'est que ces rôtisseurs les achètent en gros. » Les Italiens, qui sont naturellement sobres, sont étonnés du grand appétit des Français. Ceux-ci se ruinent l'estomac en mangeant trop. Dans

toutes les classes, on retrouve cet appétit formidable, uni à toutes les recherches de la gourmandise. « Tout ouvrier, tout marchand, tout chétif qu'il soit, veut manger les jours gras du mouton, du chevreuil, de la perdrix, aussi bien que les riches; et les jours maigres, du saumon, de la morue, des harengs salés. »

Les femmes étaient beaucoup plus sobres que les hommes ; elles vivaient plus longtemps qu'eux pour cette raison. Les jeunes filles ne buvaient jamais de vin. Il était facile de les reconnaître dans la rue, où elles suivaient toujours leurs mères ; les servantes ou les serviteurs venaient ensuite. Quelquefois elles se rendaient à l'église, accompagnées d'un valet ou d'une suivante. Les femmes mariées avaient une liberté et une autorité qu'elles n'auraient point eues en Italie. Les maris leur confiaient l'administration de leur maison et se laissaient même gouverner par elles. Lippomano est-il sûr qu'il n'en était pas de même parfois en Italie ? Chose assez singulière ! Le costume des femmes était à cette époque plus modeste et moins changeant que celui des hommes. Les mœurs étaient simples. Quand les dames ou les demoiselles allaient à la campagne, elles montaient à cheval, en croupe derrière un serviteur, se tenant toujours accrochées à la selle ou à la couverture. Presque toutes dévotes, elles passaient la journée du dimanche à l'église. Leurs manières étaient très gracieuses et leur seul défaut était l'avarice.

Les hommes avaient plus de défauts. Ils avaient une haute estime d'eux-mêmes et se croyaient la première nation du monde. Ils passaient pour ne pas tenir scrupuleusement leur parole dans les transactions commerciales. A Cravant, Lippomano rencontre une population incivile et sans probité, qui promet et se dégage suivant sa fantaisie, portant ainsi à l'excès les défauts du caractère français. L'ambassadeur vénitien témoigne cependant plus de sympathies aux Francais que ne l'ont fait ses illustres compatriotes, Machiavel et le Tasse. Il admire volontiers les belles choses. Il exalte les admirables châteaux que les princes et les grands ont fait construire dans les campagnes. Chambord, avec ses créneaux dorés, ses ailes couvertes de plomb, ses terrasses et ses pavillons, lui semble dépasser tout ce qu'il a vu ; il ne peut le comparer qu'aux séjours de Morgane et d'Alcine, tels que les décrivent les romanciers. Il en revient émerveillé et stupéfié.

La multiplicité des détails, que contient la relation de Lippomano, est telle qu'il nous est impossible de les faire tous connaître. Les observations sagaces et piquantes abondent sur les usages, sur le costume, sur les institutions, sur les villes, sur la cour. Il y est peu question de l'industrie. Lippomano signale cependant les belles étoffes que l'on fabrique à Tours, et les couteaux de Châtellerault, dont les manches, travaillés d'une manière très fine, sont parfois garnis de pierres précieuses, de minia-

tures ou d'ornements de grand prix. Il fait en général l'éloge des hôtelleries des grandes villes, tout en remarquant qu'à Mâcon, les prix en sont « salés ». Il rencontre même de bonnes auberges dans des villages situés entre Auxerre et Sens. « Sur une route, qui n'était fréquentée que par des gens de petite condition, il ne se passait pas de nuit, remarque le secrétaire de Lippomano, que les gentilshommes ne couchassent dans des lits séparés. » On était parfois exposé, à cette époque, à partager le lit d'un autre voyageur.

Ces bons gîtes étaient d'autant plus agréables que les voyages étaient plus pénibles. Les routes devenaient par les temps de pluie de véritables fondrières. La boue était parfois épaisse, et l'on n'en pouvait sortir. La route de Paris à Orléans seule était pavée. Dans le Poitou, Lippomano rencontre des chemins si boueux qu'il ne réussit pas à faire plus de quatre lieues en un jour. Aux époques de guerres civiles, ce sont de nouveaux obstacles, de nouvelles péripéties. Il faut des passeports ; il faut des escortes. Il faut compter avec la défiance des autorités. Le secrétaire de Lippomano vient demander un passeport au maire de Dijon. Un étrange dialogue s'engage entre eux. Le maire se croit en présence d'un imposteur ; il s'est imaginé que l'année précédente tous les habitants de Venise sont morts de la peste. — Il y est mort quarante à cinquante mille personnes, tout au plus, répond le secrétaire. — Alors il y reste bien peu de monde,

dit le maire. — Et le secrétaire de s'écrier avec une emphase toute méridionale : — Des milliers de morts font moins à Venise que des dizaines à Dijon. — Le maire, un peu déconcerté, finit par accorder le passeport.

Mais un passeport ne suffisait pas; il fallait une escorte. Des bandes armées couraient la campagne, et, aux environs de Châtillon-sur-Seine particulièrement, on signalait une troupe de voleurs de grands chemins. C'étaient, disait-on, des gentilshommes pauvres, qui attaquaient les voyageurs et se retiraient ensuite dans leur gentilhommière. Avec une escorte de douze cavaliers et de vingt-quatre arquebusiers, les Vénitiens crurent qu'ils pouvaient s'aventurer; mais, à chaque instant, ils avaient des alertes; dans chaque village, on leur disait : Les bandes de pillards sont par ici; on les a vues de loin. Aux endroits dangereux, on serrait les rangs, on mettait l'épée à la main, on allumait les mèches des arquebuses. Entre Bar-sur-Seine et Troyes, on aperçoit un nuage de poussière et une troupe qui s'avance. C'en est fait; on est sur le point d'en venir aux mains; mais on reconnaît, en approchant, que c'est une escorte, demandée à Troyes, qui vient relever celle de Bar-sur-Seine. L'affolement a gagné les populations. Les Vénitiens sont eux-mêmes pris pour des voleurs, et quand il s'agit d'entrer dans certains villages, qui depuis peu de temps sont entourés de murs, on lève le pont-levis devant eux, et les murailles se garnissent d'hom-

mes armés d'arquebuses. Ce qu'il y eut de plus piquant dans cette odyssée, c'est que les Vénitiens ne furent pillés que par leur escorte, qui se fit payer chèrement à Nogent-sur-Seine les services qu'elle ne leur avait pas rendus.

II.

UN MAGISTRAT ÉRUDIT DANS LE MIDI DE LA FRANCE. — JACQUES-AUGUSTE DE THOU (1572-1589).

Malgré la difficulté des communications, il n'y avait pas que les ambassadeurs qui voyageassent au seizième siècle. Les plus grands personnages se déplaçaient avec une singulière facilité. Les rois eux-mêmes s'en allaient de ville en ville, avec une suite qui atteignait jusqu'à huit mille personnes. Les magistrats, les officiers de finances faisaient de longues tournées, qui portaient le nom de chevauchées, parce qu'elles se faisaient à cheval; les maîtres des requêtes préludaient par des missions spéciales aux fonctions permanentes que devaient remplir plus tard les intendants des généralités; les conseillers au parlement de Paris allaient jusque dans les provinces reculées présider aux assemblées de rédaction des coutumes ou tenir les grands jours. Ils pouvaient être aussi délégués pour remplacer des conseillers de province suspects de partialité. C'est ce qui arriva en 1581, lorsque Jacques-Auguste de Thou fut envoyé pour rendre la

justice en Guienne, avec le président Séguier, onze autres conseillers, le procureur général Pierre Pithou et l'avocat général Loysel [1].

De Thou, qui avait alors vingt-huit ans, avait déjà beaucoup voyagé. Les voyages étaient considérés, par les jeunes gens d'honorable famille, comme le complément le meilleur de l'éducation. Les jeunes négociants allaient passer quelque temps chez les correspondants de leur père; les fils de magistrats allaient poursuivre au loin leurs études de droit. De Thou, après avoir fréquenté l'université d'Orléans, resta pendant six mois à Bourges, où Doneau et Hotman enseignaient; puis, il vint séjourner à Valence pour entendre les leçons de Cujas. Plus tard, il suivit en Italie l'ambassadeur Paul de Foix; il ne pouvait faire route en compagnie plus savante. Paul de Foix trompait les longueurs du chemin, en commentant les écrits de Cujas, en discutant sur la philosophie d'Aristote et de Platon avec le futur cardinal d'Ossat; pendant ses repas mêmes, il se faisait lire les commentaires de Piccolomini sur la physique. Avec de tels compagnons, les dispositions d'Auguste de Thou pour la science et l'histoire ne pouvaient que se développer. Dans ses voyages en Italie et dans les Pays-Bas, il ne cessa de rechercher la connaissance des savants et des érudits. Il en fut de même dans

[1] *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou, conseiller d'État et président à mortier au parlement de Paris,* 1713, in-12.

son voyage en Guienne et en Gascogne. Il se félicita d'y rencontrer Du Faur, Pybrac et Montaigne, alors maire de Bordeaux. Il fut également en relations avec de hauts personnages. En passant près de Nérac, il eut l'ordre d'aller saluer le roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV; celui-ci lui fit voir ses jardins, qu'il entretenait avec grand soin, et le promena dans de belles allées palissadées de lauriers.

De Thou profita de son séjour à Bordeaux pour parcourir le Midi. De compagnie avec Loysel et Pithou, il visita les landes de Gascogne et le Médoc. Au milieu des landes, couvertes de bruyères, où pullulaient les abeilles et les tortues, s'élevaient çà et là des villages très peuplés; les paysans y étaient plus riches que dans le reste de la France, tant leur industrie et leur travail avaient fertilisé le sol qu'ils cultivaient. De Thou et ses amis parcoururent aussi les bords de la mer. Près de Cap de Buch, ils firent dresser une table pour dîner sur le rivage; la mer était basse; on leur apportait des huîtres dans des paniers; il choisissaient les meilleures et les avalaient sitôt qu'elles étaient ouvertes. Elles étaient d'un goût si agréable et si relevé qu'on croyait respirer la violette en les mangeant, et si saines qu'un laquais en avala plus d'un cent sans en être incommodé. Le grave historien de Thou a cru pouvoir, sans déroger, raconter ces détails, ainsi que le repas qu'il fit plus tard chez l'évêque de Mende.

Sur la table de cet évêque, toutes les pièces de volaille et de gibier que l'on servait étaient mutilées; à l'une il manquait la tête, à l'autre un pied, à l'autre une aile. L'évêque leur dit que c'était à ses pourvoyeurs ordinaires qu'il fallait s'en prendre, et comme on lui demandait quels étaient ces pourvoyeurs, il raconta que c'étaient les aigles, qui apportaient dans la montagne à leurs petits des provisions, que des bergers apostés venaient saisir. De Thou, émerveillé, voulut voir de près l'aire de ces aigles; il s'en approcha par un chemin très difficile, et vit un aigle à l'envergure immense, apporter un faisan à un aiglon enchaîné par les soins des bergers cachés avec lui dans une loge voisine. L'évêque assura que trois ou quatre de ces aires suffisaient pour entretenir sa table splendidement pendant toute l'année.

Une autre fois, de Thou et ses amis allèrent du côté des Pyrénées. Au milieu d'une agréable campagne, où les vignes s'attachaient aux ormeaux et aux peupliers, ils traversèrent Tarbes, alors en décadence, et se rendirent aux bains de Bagnères-de-Bigorre. De Pau, où Henri de Navarre avait créé des jardins d'une royale magnificence, ils gagnèrent les bains de Béarn, aujourd'hui les Eaux bonnes; on est surpris de la quantité d'eau sulfureuse que de Thou y absorba; pendant sept jours, il en prit vingt-cinq verres à chaque fois; il en ressentit d'excellents résultats; il était encore modéré dans sa consommation, à côté d'un jeune Allemand qui

en buvait tous les jours cinquante verres en une fois.

De Thou ne fut pas tenté, pendant son séjour aux bains de Béarn, d'imiter Candale, qui était monté sur le pic du Midi. Le récit de son ascension, qu'il a reproduit, montre combien on s'étonnait alors de phénomènes qui nous sont familiers. Il se contenta de gagner Oloron et Saint-Jean Pied de Port, où il pénétra dans les pays basques. « Le langage de ces peuples, dit-il en parlant des Basques, est fort singulier, et les habits de leurs femmes ne le sont pas moins; elles en ont pour chaque âge et pour chaque état, pour le deuil, pour le mariage et pour les prières publiques. Leurs tailleurs ne sont que pour leur usage et pour celui de ceux du pays; si l'on voyait ailleurs des gens vêtus de leur manière, on croirait qu'ils se seraient ainsi déguisés exprès pour faire rire sur un théâtre ou pour aller en masque. » Il y avait dès cette époque en France une uniformité de costume, qui faisait trouver étranges les modes dissidentes.

Auguste de Thou donne peu de détails sur la condition des classes laborieuses. En passant dans une partie du Languedoc, il remarqua que tous les paysans étaient armés. Peut-être, était-ce un effet des guerres civiles? En 1589, les habitants de Merindol s'enfuirent, à son approche et à celle de son escorte, et se réfugièrent dans des cavernes. Ils n'en sortirent que sur la certitude qu'ils n'avaient rien à craindre des nouveaux arrivants. Cet

usage de se cacher dans des souterrains se retrouve, à la même époque, dans d'autres parties de la France.

Les chemins étaient souvent mauvais, et l'on évitait de voyager la nuit. Au Port-Sainte-Marie, les valets des magistrats s'enivrèrent, et l'on partit seulement vers le soir pour Agen. L'hôte, qui les attendait, alla au-devant d'eux avec des flambeaux. Il leur raconta qu'un maître des requêtes avait été surpris par la nuit, quelques années auparavant, en faisant le même trajet, et qu'il tomba dans un bourbier d'où ses valets eurent bien de la peine à le retirer. Ce maître des requêtes arriva de très mauvaise humeur à Agen, malmena les magistrats qui venaient le recevoir, et, le lendemain, en ouvrant l'audience, ordonna qu'à l'avenir on compterait six lieues du Port-Sainte-Marie à Agen, au lieu de deux qu'on comptait ordinairement.

III.

COMMENT ON ALLAIT AUX EAUX SOUS HENRI III. — MONTAIGNE (1580-1581.)

Nous avons vu, en suivant de Thou dans ses pérégrinations, combien les eaux des Pyrénées étaient déjà fréquentées de son temps. Montaigne nous apprend quelle était à la même époque la vogue des eaux de Plombières et de certaines eaux de Suisse et d'Italie.

Montaigne aimait à voyager, et le plus souvent voyageait pour son plaisir. « S'il fait laid à droite, dit-il dans ses *Essais,* je prends à gauche, si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arreste... Ay-je laissé quelque chose derrière moy, j'y retourne; c'est toujours mon chemin; je ne trace aucune ligne certaine, ny droicte, ny courbe. » Ce voyageur philosophe et de bonne humeur ne nous a pas fait le récit, et c'est grand dommage, de ses voyages en zigzags et à l'aventure; nous n'avons de détails que sur son voyage en Suisse et en Italie [1], où il séjourna méthodi-

[1] *Journal d'un voyage de Michel de Montaigne en Ita-*

quement dans les villes d'eaux et les grandes villes; voyage de santé non moins que de plaisir, fait avec plusieurs compagnons et par conséquent en dehors des conditions d'indépendance qui étaient dans les goûts du moraliste.

Comme tous les gentilshommes de son temps, il voyageait à cheval. « Je me tiens à cheval, dit-il, sans démonter, tout coliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer, huit à dix heures. » Il emmenait plusieurs chevaux et plusieurs domestiques, écuyers ou valets, dont l'un a écrit sous sa dictée le journal de son voyage. Son compagnon, le jeune d'Estissac, était suivi d'un gentilhomme, d'un valet de chambre, d'un mulet, d'un muletier et de deux laquais à pied. Le tout formait une petite caravane, dont l'allure était calme, et qui faisait des étapes de cinq à sept lieues par jour.

C'est dans l'été de 1580 que nous trouvons Montaigne, se dirigeant vers Plombières, par Épernay, Vitry, Domremy, Neufchâteau, Mirecourt et Épinal. Il ne se détourna pas pour voir Reims, et sa colique l'empêcha de réaliser le dessein qu'il avait de visiter Metz, Toul et Nancy. Il est à remarquer qu'il ne se soucie en aucune façon des édifices gothiques; la cathédrale de Châlons ne semble même pas exister pour lui. Ce qu'il trouve beau, c'est la grande place carrée et monotone de Vitry-le-Fran-

lie par la Suisse et l'Allemagne, en 1580 *et* 1581, avec des notes par M. de Querlon, 1775, 3 vol. in-12.

çois. S'il visite certains monastères, il est surtout frappé des singularités qui s'y rencontrent. A l'abbaye de Saint-Faron, dans un faubourg de Meaux, on lui montre le tombeau d'Ogier le Danois, dont on conserve un gigantesque ossement et une épée d'une dimension surprenante. Dans la même ville, il va visiter un vieux savant, qui lui fait les honneurs de sa « librairie » ou bibliothèque et des singularités de son jardin. Ce qu'il y admire le plus, c'est un gros buis taillé en boule. Parfois on se demande si le valet de chambre de Montaigne n'a pas été l'unique auteur de ces belles observations.

A Châlons, c'est l'hôtel qui le frappe. « La Couronne, beau logis. On y sert en vaisselle d'argent, et la pluspart des lits et des couvertes sont de soie. » A Vitry, il se laisse raconter des histoires d'almanachs sur des filles habillées ou changées en garçons. A Bar-le-Duc, il est vrai, Montaigne admire la chapelle et l'hôtel construits par un prêtre généreux, Gilles de Trèves. Il s'arrête à Domremy, « d'où estoit native cette fameuse pucelle d'Orléans. » « Le devant de la maison où elle naquit est toute peinte de ses gestes ; mais l'aage en a fort corrompu la peinture. Il y a aussi un abre, le long d'une vigne, qu'on appelle l'*abre de la Pucelle,* qui n'a nulle autre chose à remarquer. » A Neufchâteau, le mécanisme employé pour monter l'eau du puits des Cordeliers l'intéresse suffisamment pour qu'il le décrive. Il parle, plus loin, des religieuses de Poussay, qui ne font aucun

vœu, se marient si elles veulent ou restent en communauté, si elles s'y plaisent. « Les filles en nourrice y sont reçues. Plus tard elles sont vestues en toute liberté, comme autres damoiselles, sauf un voisle blanc sur la teste... La pluspart y finissent leurs jours et ne veullent changer de condition. » Les chanoinesses de Remiremont, sauf qu'elles étaient habillées de noir, avaient les mêmes prérogatives; leur logis était beau et bien meublé. Montaigne apprend que plusieurs villages voisins leur devaient, le jour de la Pentecôte, une rente de deux bassins de neige, qu'ils étaient tenus de remplacer, en cas d'impossibilité, par une charrette attelée de quatre bœufs blancs; rente de neige, qui fut toujours acquittée, malgré les chaleurs de quelques étés.

Montaigne voyage pour sa santé. On s'en aperçoit dans son journal. L'auteur des *Essais* est un égoïste raffiné; c'est en cherchant à se connaître lui-même qu'il a écrit un chef-d'œuvre; mais s'il eut raison de décrire son âme, il a donné sur son état physique des détails dont la précision ne peut guère intéresser que les médecins. Le petit grain de sable, qui exerça une si grande influence sur les affaires du monde en faisant mourir Cromwell, joua un rôle trop fréquent dans l'existence de Montaigne. Pour le détruire, il se rendit aux eaux de Plombières, de Baden en Suisse, de Lucques en Italie. Plombières, dont nous avons uniquement à nous occuper, est située « dans une

fondrière entre plusieurs collines hautes et coupées... L'eau chaude n'a ny senteur ny goust ». On en usait presque exclusivement en bains; Montaigne étonna les baigneurs en en buvant environ neuf verres chaque matin. Le meilleur logis était l'*Ange*, situé à proximité des deux bains. Les appartements du moraliste, composés de plusieurs pièces, nullement pompeuses, mais fort commodes, ne coûtaient que quinze sous par jour, parce que l'on n'était pas dans le fort de la saison. Les hôtesses faisaient très bien la cuisine; mais le pain et le vin étaient mauvais. En partant, Montaigne fit peindre, moyennant un écu, « à la faveur de son hôtesse », un écusson de ses armes, qui, selon l'usage du pays, fut attaché « curieusement à la muraille par le dehors ». C'était pour l'auberge une sorte d'honneur que d'étaler en lieu apparent les armoiries des personnages de distinction qui y étaient descendus.

Nous retrouvons Montaigne, un an plus tard, revenant d'Italie par le mont Cenis. On était au mois d'octobre; la neige couvrait le sommet du passage. Huit porteurs, qui se relayaient quatre par quatre, lui en firent franchir le sommet. Pour la descente, on le plaça sur un traîneau, qui glissait en ligne presque droite sur le flanc de la montagne. C'est ce qu'on appelait et qu'on appelle encore « se faire ramasser ». La Maurienne le charma par ses truites et ses excellents vins. Quant à l'aspect des montagnes, notre voyageur n'en parle

pas. Il observe seulement, à Saint-Rambert, qu'on en est tout à fait sorti, pour entrer « aux plaines à la française ». A Lyon, il acheta cinq chevaux pour continuer son voyage. Il passa par Thiers, Clermont et Limoges. « Plus je m'approchais de chez moi, dit-il, plus la longueur du chemin me sembloit ennuïeuse. » Ce n'était plus là l'Italie. L'hiver était venu; et la bise soufflait dans les montagnes de la Marche, le long d'une route, garnie de chétives hôtelleries, où ne s'arrêtaient guère que les muletiers et les messagers qui allaient à Lyon. Ce fut avec une vraie satisfaction que l'auteur des *Essais* arriva dans son château de Montaigne le 30 novembre 1581.

IV.

LES ALLEMANDS EN FRANCE SOUS HENRI IV ET LOUIS XIII. — PAUL HENTZNER (1598). — PONTANUS (1603). — JUST ZINZERLING (1612). — ABRAHAM GŒLNITZ (1627-1629).

Beaucoup d'Italiens vinrent en France, au seizième siècle, pour y chercher la fortune plutôt que le plaisir. Ils y voyagèrent en plus petit nombre aux siècles suivants. Il n'en fut pas de même des Allemands et des Anglais qui ne cessèrent d'affluer dans notre pays, pour y trouver un climat plus doux, une vie plus aisée, une société plus polie. Ils cèdent à l'attrait que les contrées méridionales exercent sur les hommes du Nord; ils sont aussi plus curieux de s'instruire que les habitants du Midi. Les Allemands surtout ont toujours eu le goût des langues et de la géographie; quelques-uns venaient apprendre à parler purement le français dans nos universités; plusieurs d'entre eux rédigèrent des traités de géographie ou des récits de voyage. Quelques-uns de ces récits, publiés sous

Henri IV et Louis XIII, sont des itinéraires, écrits en latin, car le latin était encore la langue des savants, et rédigés avec une certaine bonhomie qui n'exclut pas l'exactitude. Parmi ces itinéraires, nous ferons connaître particulièrement ceux de Paul Hentzner, de Just Zinzerling et de Gœlnitz. Nous y joindrons celui de l'historien hollandais Pontanus.

I.

Paul Hentzner a voyagé de 1596 à 1600 dans une partie de l'Europe, avec un jeune noble silésien dont il était le précepteur [1]. Ils partirent, selon la coutume pieuse de ce temps, après avoir prié Dieu de bénir leur voyage. Hentzner est un voyageur précis : il note exactement les localités où il dîne et où il soupe. Il fit en 1598 le tour de France sur des chevaux de louage, en bateau et même en carrosse [2]. Les routes carrossables n'étaient pas

[1] *Itinerarium Germaniæ, Galliæ, Angliæ, Italiæ, scriptum a* Paulo Hentznero, Breslæ, 1618.

[2] Voici l'itinéraire de Hentzner : entrée en France par Gex ; — De Tournus à Avignon, en bateau. — D'Avignon à Toulouse, à cheval, par Montpellier. — De Toulouse à Bordeaux, en bateau. —De Bordeaux à la Rochelle, par la Gironde et par mer. — De la Rochelle à Poitiers, à cheval. — De Poitiers à Tours, en voiture. — De Tours à Orléans, par la Loire. — De là, à cheval, à Bourges, Gien, Paris. — En bateau de Paris à Rouen ; à cheval, à Dieppe, où il s'embarque pour l'Angleterre.—Il revient par Calais, Boulogne ; de Boulogne à Eu, par mer ; d'Eu

encore nombreuses. On en trouvait entre Poitiers et Tours, comme entre Paris et Amiens, Paris et Dijon. Les deux Allemands quittèrent Poitiers dans une voiture à deux chevaux, suivie de deux mulets. Dans les faubourgs de Troyes, les pluies avaient rendu les chemins si glissants qu'une des roues se brisa. Certaines provinces présentaient encore des traces de la guerre étrangère et civile. Aux abords de Tournus, des brigands à cheval battaient la campagne, et les environs de Boulogne étaient tellement désolés par les voleurs qu'Hentzner et son compagnon furent obligés de gagner par mer la ville d'Eu.

L'aspect général du pays n'en était pas moins fertile et prospère. Le Languedoc, la Touraine, le Berry, la Normandie, une partie de la Champagne offraient de toutes parts une apparence plantureuse. La Touraine est dès lors appelée le jardin et le verger de la France. Dans le Languedoc, le gibier est si abondant que tous les jours on sert des perdreaux et des cailles pour déjeuner et dîner. Le vin, qu'on récoltait en grande quantité dans la même province, était si généreux qu'il était d'usage de le mélanger d'eau. Hentzner note, sur son passage, la qualité des vins que l'on fait dans les divers pays. Il exalte par-dessus tout ceux de l'Orléanais, qui sont « très nobles » et qui s'exportent

à Amiens, à cheval ; en voiture, d'Amiens à Paris et de Paris à Dijon. — De là à Besançon et à Bâle, à cheval.

dans toute l'Europe sous le nom de vins d'Orléans. Les modes et les goûts passent. Aujourd'hui le vinaigre d'Orléans est seul célèbre.

Notre Silésien admire beaucoup les villes de France. Il est prodigue d'épithètes élogieuses à leur égard. Bordeaux, qui excelle en toute chose, a de magnifiques édifices, une université insigne. Chartres a une église des plus splendides. Le site de Provins ressemble à celui de Jérusalem. Troyes est si « noble » par son évêché et son commerce qu'on l'appelle parfois la fille de Paris. Bourges a des édifices superbes, et des habitations si vastes et si commodes qu'elles sembleraient convenir à des héros plutôt qu'à des hommes. Est-ce une allusion à la maison de Jacques Cœur? Mais la plus noble cité de France, c'est sans contredit Orléans; les habitants y sont « opulentissimes » et « richissimes »; les maisons élégantes avec leurs salles garnies de nattes; les rues larges, propres, pavées de pierres carrées. De nombreux Allemands viennent étudier à son illustre université; ils nomment tous les trois mois un procureur et jouissent de grands privilèges. Ils ne sont pas seulement attirés par les leçons qu'on y donne, mais par la pureté de la langue. On parle à Orléans un français si pur qu'on dit l'*orléanisme* comme autrefois l'on disait l'atticisme.

Blois l'emporte sur Orléans par la beauté de sa situation, le charme et la fertilité de ses environs, la richesse et la séduction de ses campagnes, qui

joignent partout l'utile à l'agréable. L'air y est si sain que les médecins envoient les malades à Blois pour le respirer. Pendant tout le dix-septième siècle, cette ville jouit de la faveur des étrangers, qui viennent s'y installer. Un Manuel de voyage, publié en 1672[1], dit qu'il s'y trouve des pensions de toute sorte pour satisfaire tout le monde; telles que « la pension coquette, la pension magnifique, la pension salée..., la pension médiocre et la pension puante..., car à Blois, dit l'auteur de ce livre, ce sont des gens à sobriquets. »

Hentzner, chemin faisant, note quelques remarques curieuses. Il signale les nombreux moulins à vent de l'Aunis; le foulage des blés sous les pieds des mulets et des bœufs, dans le Languedoc. En traversant un bourg de cette province, il rencontre des enterrements, où les assistants poussent de grands cris et de bruyants gémissements. Dans un village voisin, les filles dansent au milieu des rues, avec des gesticulations étonnantes. Bien loin de là, à Châtres, aujourd'hui Arpajon, les hommes et les femmes courent, le soir, dans la ville, à la lueur des flambeaux, dansent sur les places publiques, et célèbrent en trépignant la fête de la fin des vendanges. Près de Châtres, Hentzner ne peut assez admirer le parc du seigneur de Chantelou, qui est rempli d'ifs et de buis taillés sous la forme de per-

[1] *Le Guide fidelle des étrangers dans le voyage de France,* Paris, 1672, p. 100.

sonnages mythologiques ou de sujets pittoresques; il s'est même donné la peine d'en faire l'énumération.

Le Silésien ne vante pas le caractère des Français. A Calais, il se dispute avec son aubergiste, à qui il a confié de petites bombardes, qu'il emporte sans doute pour se défendre contre les voleurs; il invoque l'assistance du gouverneur, qui s'entremet en sa faveur, mais sans réussir à lui faire retrouver ses armes. Hentzner se plaint surtout des Toulousains. Il paraît qu'ils regardaient fixement les étrangers, comme des bêtes inconnues, récemment amenées d'Afrique, et qu'ils oubliaient même de manger pour les mieux considérer. Les étudiants surtout se plaisaient à leur jouer de nombreux tours, et leur extorquaient, sous prétexte d'aumônes et de messes à faire dire, des sommes d'argent qu'ils dépensaient en festins nommés *morfles*. Hentzner et son jeune gentilhomme avaient peut-être des physionomies de nature à provoquer ces mystifications, qui étaient de tradition à l'université de Toulouse.

II.

Quelques années plus tard, un jeune savant hollandais, Jean-Isaac Pontanus[1], qui fut un historien

[1] *Itinerarium Galliæ Narbonensis, authore Johanne Isacio Pontano,* Lugduni Batavorum, 1606, in-12.

distingué, suivait à peu près le même itinéraire que Paul Hentzner. Il venait continuer à Montpellier les études de médecine qu'il avait commencées à Bâle. Dans sa relation en vers latins [1], il s'étend particulièrement sur le séjour de Montpellier, où il a passé un hiver : hiver si doux que, pour se chauffer, on ne brûlait pas de bois, mais on faisait flamber dans le foyer des branches de romarin. La beauté du climat, la fertilité de la campagne, les danses voluptueuses des jeunes filles, l'enseignement des professeurs de médecine, les curiosités du jardin botanique charment également et tour à tour le jeune Hollandais. Écrivant en vers, il est naturel qu'il ait exprimé parfois en termes flatteurs l'admiration que lui inspire le spectacle de la France. Dans les commentaires en prose, dont il a fait suivre son poème, il se livre surtout à des considérations historiques, archéologiques et politiques. C'est ainsi qu'il divise avec beaucoup de sagacité les Français en trois classes : la noblesse, la bourgeoisie, le peuple, qui ont tous trois pour modérateurs la religion, la justice et l'administration.

La noblesse, selon lui, s'adonne au métier des armes. La bourgeoisie se compose en grande partie de marchands qui gagnent d'autant plus dans le commerce que les nobles ne s'y livrent pas. Leurs enfants acquièrent pour la plupart des charges judiciaires, qui sont en plus grand nombre en

[1] *Itinerarium Galliæ Narbonensis, authore Johanne Isacio Pontano. Lugduni Batavorum*, 1606, in-12.

France que dans tout le reste de la chrétienté. Quant au peuple, qui se compose de laboureurs et d'artisans, Pontanus remarque que plusieurs de ses membres peuvent s'élever par leur travail et leur mérite de la troisième classe à la seconde. La faveur spéciale du roi ou des services exceptionnels peuvent donner accès à la première. Cette coutume conserve l'ordre de la noblesse, que décime la guerre; elle excite l'émulation; elle empêche la jalousie et la haine entre les gens du peuple, puisqu'il est permis à ceux qui ont le plus de mérite et d'énergie de parvenir à un rang supérieur. C'est ainsi que les Romains recrutaient les chevaliers parmi les plébéiens et les patriciens parmi les chevaliers.

La fertilité du sol fournissait d'un autre côté à la France quatre sources inépuisables de richesses : le blé, le sel, le vin et le chanvre, et telle était l'abondance de ses productions que Louis XI avait comparé son royaume à un pré si fertile qu'on pouvait le faucher toutes les fois qu'on le voulait. Les étrangers avaient de sa richesse la même opinion, qu'exprimait au seizième siècle le poète prussien, Etienne de Knobeldsdorf, cité par André du Chesne, lorsqu'il disait :

Seule la France on void si riche et de tel heur
Qu'elle mesme ne sait sa force ou sa valeur.

III.

Cette admiration pour l'abondance des productions de la France, un jeune Allemand, Just Zinzerling, l'éprouve et l'exprime, à l'époque de la minorité de Louis XIII [1]. « Si l'on consommait, dit-il, en un an dans les autres pays, le même nombre de chapons, de poules et de poulets qu'on fait disparaître ici en un jour, il serait à craindre que l'espèce n'en pérît. On mène les dindons paître par troupes. On rencontre plus de lièvres, de lapins, de perdrix, de grives là que partout ailleurs. Il y a des forêts dans le Poitou, où l'on voit, quand on les traverse, des bandes de lapins brouter et se réjouir, ce qui n'est pas une maigre volupté pour les yeux. » Zinzerling songeait peut-être au plaisir plus grand qu'il aurait de les voir à la broche. Il note les bonnes auberges au passage : l'hôtellerie de Blamont, la meilleure qu'il y ait entre Strasbourg et Paris ; le *Mûrier* à Saumur, où l'on boit du vin tiré d'un cellier bien frais ; la *Poste*, à Carcassonne, où l'on paie 40 sous par jour pour

[1] Jodoci Sinceri *Itinerarium Galliæ et finitimarum regionum,* Lugduni, 1616. — Amstelodami, 1649; cet ouvrage, qui eut d'autres éditions, a été traduit par Thalès Bernard, sous le titre de *Voyage dans la vieille France* (Lyon, 1859), et imité, comme on le verra plus loin, par l'auteur du *Voyage de France.*

soi et son cheval. En Picardie, il remarque que les aubergistes ne fournissent que la chambre, le pain et le linge, et qu'il faut faire venir le reste des gargottes voisines. Zinzerling est jeune; il aime à se réjouir. « Tu pourras très facilement, dit-il à Moulins, te lier avec les jeunes gens du pays et vivre de la sorte dans une honnête gaîté, comme c'est l'usage du lieu. On t'invitera à des festins, à des parties de plaisir; on te mènera à la campagne et au bal. Tu passeras ainsi ta vie très joyeusement au milieu des beautés de Moulins. »

Ce jeune Allemand n'est pas seulement venu en France pour vivre joyeusement; il s'est dirigé vers les bords de la Loire en quête de beau langage et de science. Il est bien quelque peu pédant; il a cédé à la mode de son temps en travestissant son nom allemand sous la forme latine de Jodocus Sincerus; mais il a, dans ses appréciations, une certaine naïveté qui n'est pas sans attrait. En passant, il rend hommage à Paris : « Avoir vu les villes d'Italie, d'Allemagne et des autres royaumes, ce n'est rien; ce qui frappe surtout, c'est quand un homme annonce qu'il a été à Paris...; mais, ajoute-t-il, quand tu auras salué Paris, il faudra t'en éloigner pour chercher une ville où l'on parle un français plus correct... Cette ville, ce sera Blois ou Orléans; » Orléans surtout, où il faut rester au moins un mois. Les habitants sont d'une politesse extrême envers les Allemands, et leur offrent libéralement de leur vin généreux. Mais ils brillent surtout par l'élégance

de leur langage. « Les jeunes filles surtout se piquent de bien parler et se vantent de *pindariser.* » Comme Hentzner, Zinzerling paraît ravi d'Orléans. Il semble également apprécier Saumur, où de nombreux étrangers suivent les leçons de « maîtres en toutes sortes d'exercices ». Il a moins d'estime pour le midi, dont le vin lui semble supérieur au langage. « Celui qui viendrait en ce lieu, dit-il en Languedoc, pour apprendre le français, s'en repentirait éternellement. »

Il n'apprécie pas seulement la langue du pays; il en aime les habitants. Loin de signaler leur gourmandise, comme le font les Italiens, il loue leur sobriété relative. Il admire leur démarche élégante, l'extrême vivacité de leur esprit, leur politesse et leur goût. Il a entendu des femmes du grand monde disserter d'une manière très remarquable sur la politique, la physique et la morale. Mais, malgré ses aptitudes littéraires, Zinzerling a le sens artistique peu développé. Comme Hentzner, il éprouve une singulière estime pour le parc de Chantelou; il se plaît à décrire, dans le jardin du château de Moulins, un certain pont-levis qui bascule sous les pieds de l'étranger naïf. Il fait avec plus de raison l'éloge des belles promenades qui avoisinent certaines villes, et où toute la population afflue, se promène, joue et danse aux beaux jours d'été : le mail à Tours; le pré des Allemands à Angers, et surtout la place Bellecour à Lyon.

Les voitures publiques étaient encore rares. Il

y en avait pourtant une, qui allait tous les jours de Paris à Orléans sur une route bien pavée. Ailleurs, on avait la ressource du messager à cheval. Moyennant 10 à 12 livres, le messager s'engageait à vous mener de Nantes à la Rochelle et à vous nourrir pendant le trajet. On pouvait prendre aussi des relais; un enfant à pied accompagnait le cheval et le ramenait. A coup sûr, on n'allait pas vite de cette façon.

Zinzerling, qui s'attache surtout à signaler les principaux monuments des villes, a fait quelques remarques personnelles. La haute taille des femmes de Sancerre l'a frappé, non moins que la laideur et la difformité des femmes de Périgueux; à Chambord, il a vu de toutes parts, sur les murailles, des noms tracés au charbon, et ce qui a causé sa grande hilarité, ainsi que celle de ses compagnons, sans doute Allemands comme lui, c'est de lire le nom d'un habitant de la Frise répété plus de cent fois dans tous les coins. Il a consigné dans son livre des observations moins frivoles. Dans le Dauphiné, il établit un contraste entre la lourdeur et la stupidité des paysans, la politesse et la vivacité d'esprit des citadins. Il a assisté aux fêtes annuelles des confréries de Lyon, où l'on porte en grand cortège des pains bénits de couleur safranée. Il s'est récréé à Marseille de la musique des galériens qui viennent donner des sortes de sérénades dans les hôtels. Il a éprouvé l'insolence des bourgeois de la Rochelle, qui forcent les étrangers à traverser, chapeau bas,

toute la rangée des sentinelles, qui sont de garde aux portes. En revanche, il signale ce gracieux et touchant usage de Béziers : Aussitôt que les voyageurs y arrivent, trois ou quatre jeunes filles, des meilleures familles et choisies parmi les plus jolies, viennent les prier, au nom des pauvres, de leur faire une aumône. Un usage analogue existait encore en 1629, à Castelnaudary, où des jeunes filles vinrent tendre au voyageur Gœlnitz une fiole d'or afin qu'il y déposât une offrande pour les pauvres.

IV.

De tous les Allemands, qui ont parcouru et décrit la France dans la première partie du dix-septième siècle, Abraham Gœlnitz est, à coup sûr, l'observateur le plus précis et le plus détaillé [1]. Il ne cherche pas seulement à reproduire les renseignements donnés sur les villes par ses devanciers; il a le goût

[1] Abrah. Gölnitzi Dantisc. *Ulysses belgico-gallicus fidus tibi dux et Achates per Belgium Hispan. regnum Galliæ, ducat. Sabaudiæ, Turinum usq. Pedemonti metropolin,* Lugduni Batav., ex officina Elzeviriana, 1631, in-12, de 172 p. (2ᵉ éd., Amsterdam, 1655). Des extraits de ce voyage, qui concernent Lyon et le Lyonnais, ont été traduits et annotés par M. Vachez. M. Macé a fait une traduction analogue pour le Dauphiné; M. l'abbé Leclerc pour le Limousin. M. Vernière en prépare une pour l'Auvergne. Il serait à désirer que d'autres érudits fissent le même travail pour les autres provinces de France dont parle Gœlnitz.

des inscriptions anciennes et modernes; il en relève un grand nombre, aujourd'hui disparues; il visite et fait connaître quelques cabinets de curiosités; à Poitiers, à Arles, à Nîmes, par exemple; il parcourt les universités, décrit avec de grands détails l'organisation de la nation allemande, qui fait partie de l'université d'Orléans, parle de l'humeur batailleuse des étudiants de Poitiers et des exactions exercées sur les étrangers par les étudiants de Toulouse, que la justice laisse impunis. Il admire certains châteaux, comme celui du duc d'Épernon, à Cadillac, qui renferme soixante-dix chambres, et celui du maréchal de Lesdiguières, à Vizille, où l'on en compte cent vingt. Ce dernier contient une galerie de tableaux et un arsenal, où sont rangés, dans l'ordre le plus élégant et avec une sorte de royale magnificence, six cents armures complètes, deux mille piques, dix mille mousquets... On comprend que Richelieu ait voulu réduire la puissance de grands seigneurs qui pouvaient ainsi équiper des corps d'armée.

Gœlnitz, qui donne à son livre le titre de *Ulysses belgico-gallicus,* a parcouru la France en différents sens, à pied et surtout à cheval. Suivant parfois des routes peu fréquentées, dans des provinces reculées, il a pu rencontrer d'étranges gîtes. Dans certains villages, dans certains bourgs même du centre de la France, les auberges sont dépourvues de tout; c'est à peine si l'on y trouve du pain et du feu; les lits manquent. Heureux si l'on a assez de paille pour

s'étendre auprès du feu, la tête appuyée sur un paquet de hardes; heureux, si les portes et les fenêtres peuvent se clore. Il est des moments où l'on se félicite encore de trouver des abris de ce genre. Un soir, Gœlnitz et ses compagnons s'attardent; la nuit amène d'épaisses ténèbres; il pleut à verse, c'est une tempête. On ne voit plus le chemin recouvert par l'eau; on tâte le sol avec les mains pour s'assurer qu'on est bien sur la route. Aucune lumière à l'horizon, aucun bruit. Aussi quelle satisfaction, lorsqu'on a longtemps marché ainsi, les manteaux trempés, les bottes pleines d'eau, que d'arriver à la rustique auberge! Comme on est disposé à comparer à Philémon et à Baucis les vieillards qui la tiennent, et à voir sous leur meilleur aspect le pain et le vin qu'on offrira, la paille sur laquelle on couchera et surtout le grand feu clair où l'on pourra sécher ses manteaux et ses bottes!

Tous les gîtes n'étaient pas aussi primitifs, et c'est surtout en voyage qu'on peut dire que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. La veille, on n'a rien à manger; le lendemain, dans le faubourg d'une ville, on trouve un souper somptueux. On a passé la nuit dans un cabaret ouvert à tous les vents, au milieu d'artisans de mauvaise mine, et deux jours après, à Tarare, on est accueilli dans une hôtellerie admirablement tenue, où tout le service est fait par les filles et les sœurs de l'hôtesse, où les mets sont copieux et parfaits, le vin bon, les chambres vastes et propres, et les prix modérés. Cette abon-

dance de la table, Gœlnitz, comme ses compatriotes, la trouvera surtout dans le Languedoc. Elle est en rapport avec la fertilité du sol, qui se manifeste aux yeux du voyageur dans une grande partie du royaume.

Est-il besoin d'énumérer, à sa suite, les riches contrées qu'il parcourt ? L'apparence des habitants n'est pas toujours en rapport avec la fertilité du sol qu'ils cultivent; les paysans des bords de la Loire, qui vivent dans des cavernes entourées de vignes et de champs opulents, sont comparés par Gœlnitz à des porcs qui portent des colliers d'or. La Touraine est très populeuse; mais la richesse de la terre est telle que les habitants se livrent au plaisir et que les maisons sont pleines de gens oisifs. D'autres contrées ne sont pas moins favorisées par le climat et par les produits de la nature; tels sont, entre autres, les environs de Bourges, ceux de Loudun, où les fruits, le froment, le vin, les animaux présentent l'image de la fécondité, où l'on engraisse une quantité de poulardes, que l'on appelle les poules de Loudun; la plaine d'Agen, la plus riche de l'Aquitaine; la Saintonge, qu'on nomme la *perle* de la France. La vallée de l'Isère possède aussi ses charmes. Gœlnitz en a tracé un tableau idyllique, lorsqu'il parle des violettes qui couvraient le versant des montagnes, tandis que les amandiers et les pêchers en fleurs répandaient au milieu des vignes d'agréables parfums.

Il descendait de la grande Chartreuse, qu'il

décrit d'une manière détaillée. La première porte du couvent était chargée de têtes d'ours qui avaient été tués dans les forêts voisines. Les lits des chartreux étaient garnis de bois de chêne; mais on n'y voyait pas de punaises, pas plus que dans les autres couvents de leur ordre. C'était en faveur des pères un privilège qui ne s'étendait pas aux valets. En entrant au couvent, les étrangers étaient tenus de déposer leurs armes qu'ils reprenaient en partant. Une précaution analogue était observée dans un certain nombre de villes et de châteaux. Les campagnes étaient-elles toujours sûres? Quoique les cavaliers de maréchaussée circulassent deux par deux sur les routes, quoiqu'il ne soit pas question, dans les récits de Gœlnitz, d'agressions à main armée, cependant les voyageurs, qui cheminaient parfois en bande, portaient des épées et des mousquets, qui leur auraient été inutiles dans l'intérieur des villes. Celles-ci étaient gardées avec un soin jaloux par la milice bourgeoise. A Lyon, on faisait subir aux portes un interrogatoire aux étrangers; et on leur remettait un billet indiquant le nom de l'hôtel auquel ils avaient l'intention de descendre.

L'intérieur des villes ne séduit pas toujours Gœlnitz. La saleté et les mauvaises odeurs le frappent particulièrement à Amiens; il se plaint d'y être logé dans une auberge où les portes sont dépourvues de serrures et de barres. A Lyon, les rues sont étroites et malpropres; les chéneaux des toits lancent, les jours de pluies, des cascades jusqu'au

milieu de la rue. La propreté malheureusement laisse partout un peu trop à désirer, et le voyageur allemand a raison de dire que, sous ce rapport, la France ne peut rivaliser avec la Belgique.

C'est surtout dans les provinces écartées qu'on a peine à la rencontrer. Gœlnitz présente sous un jour peu attrayant les Limousins qui se pressent à la foire de Felletin. Rien n'était plus arriéré que la ville de Limoges. La simplicité des mœurs et des vêtements y était extrême. Si une Parisienne y avait conservé son costume, elle aurait passé pour une femme de mœurs suspectes. La cuisine était également primitive. On se gorgeait de pain, et l'on n'avait aucun égard à la délicatesse des mets. Des observations de ce genre sont des ombres au tableau généralement brillant que Gœlnitz a tracé de la France.

Les voyages de Zinzerling et de Gœlnitz ont eu un véritable succès, attesté par plusieurs éditions; malgré le grand nombre de leurs remarques personnelles, ces voyageurs avaient fait quelques emprunts à leurs devanciers et à des géographes tels que Paul Merula. Plus tard ils servirent à leur tour de guides et de modèles à des écrivains qui essayèrent de faire connaître la France à leurs contemporains.

V.

LES GUIDES DE L'ÉTRANGER ET LES DESCRIPTIONS. — LOUIS COULON (1643). — *LE VOYAGE DE FRANCE* (1639). — DE SAINT-MAURICE (1673). — *LE GENTILHOMME ÉTRANGER* (1699).

Le plus grand nombre des voyageurs et la plus grande facilité des voyages multiplièrent, au commencement du dix-septième siècle, les itinéraires, les guides et les descriptions géographiques. Je ne parle pas ici des ouvrages qui contiennent des notices sur les villes et des panoramas de ces villes, comme les recueils de Chastillon, de Merian et de Tassin; ni des dissertations à la fois historiques et géographiques, comme les *Antiquités des villes de France* d'André du Chesne et celles de François Desrues, comme les descriptions latines de la France imprimées par les Elzevirs [1]. Quelques-unes de ces

[1] *Gallia sive de Francorum regis dominiis et opibus commentarius* (a Joanne de Laey), 1629. — *Respublica sive status regni Galliæ diversorum auctorum,* 1626. — Ces deux petits volumes in-24, imprimés à Leyde chez les Elzevirs, ont le même frontispice, représentant Louis XIII en buste, entre

publications, telles que les *Deliciæ*, publiées en 1608 par le libraire Lutzenkirchen, de Cologne, ne contiennent que des indications assez sèches, mais qui, au point de vue des traditions historiques, sont tout à fait surprenantes. C'est ainsi qu'on peut lire, dans les *Deliciæ Galliæ*[1], que Paris fut fondé par un Gaulois nommé Paris, qui vivait deux cents ans avant le fils de Priam, le Mans par Lemanus, fils de Paris; que Reims est antérieur à Rome de beaucoup de siècles; que Lyon fut bâti par Lugdus en 3225 avant Jésus-Christ, Toulouse, du temps de la prophétesse Débora, en 3916! C'est de pareilles imaginations que faisait justice André Thévet, dans sa *Cosmographie universelle* publiée en 1575, lorsqu'il disait : « C'est se moquer et tordre le nez à l'histoire de feindre de tels bâtisseurs. » Plus tard on publia, et cette fois en français, une nouvelle série de *Délices*, rédigée avec plus de développements, ornée de nombreuses vues de villes et précédée de considérations générales où l'éloge dégénère trop souvent en panégyrique[2].

La plupart des rédacteurs de descriptions et de guides se sont copiés les uns les autres. Il faut

la Religion et la Justice; le second s'occupe surtout des institutions. Ils renferment surtout des reproductions ou des extraits de descriptions de la France écrites par différents auteurs.

[2] *Deliciæ Galliæ sive itinerarium per universam Galliam*, in-12 de 86 pages.

[2] *Les Délices de la France ou Description des provinces, villes...* 1670, 2 vol. — 1699, 2 vol. in-12. — 1728, 3 vol. in-12.

encore leur savoir gré de citer leurs devanciers; mais parfois ils les pillent et sont assez peu délicats pour n'en point parler. Tel est l'auteur de l'*Ulysse François*, Louis Coulon, qui ne s'est pas contenté de prendre à Gœlnitz son titre, mais qui lui a emprunté le fond même de sa description de la Belgique et de la France[1]. Il suit les mêmes chemins que lui, il signale les mêmes auberges, il indique les mêmes curiosités, mais en se gardant bien de nommer l'auteur auquel il doit le principal intérêt de son livre. Il est vrai qu'il le traduit librement, qu'il supprime les renseignements d'une nature trop technique, et qu'il pare le texte simple de son modèle de tous les ornements de la rhétorique à la mode. « La France, selon lui, est le ciel de la terre, parce qu'elle possède toutes les productions de la nature... Si les Français ont quelques vices parmi beaucoup de vertus, c'est qu'ils sont comme le soleil, qui a quelques taches dans ses lumières. » De Paris à Étampes, il verra des deux côtés de la route « une infinité de belles maisons, qui semblent autant de palais sur les collines[2] ». A Étam-

[1] *L'Ulysse François ou le Voyage de France, de Flandre et de Savoye,* par le sieur Coulon; Paris, chez Gervais Clousier, 1643, in-8° de 616 pages. — Le jésuite Coulon a publié en 1654 le *Fidèle conducteur pour les voyages de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Espagne.* Nous parlons plus loin de celui qui concerne la France. Le meilleur ouvrage de ce géographe est consacré aux *Rivières de France,* 2 vol. in-8°, 1644.

[2] D'après Sorbière, qui écrivait en 1666, il y aurait eu aux en-

pes, il ne se contentera pas de dire, comme Gœlnitz, que cette ville envoie ses délicieuses écrevisses à Paris; il affirmera que la petite rivière, qui y passe, est « pavée d'une si grande quantité d'écrevisses que plus on en pesche, plus il en vient ». Son enthousiasme s'exprimera en termes hyperboliques. Les productions du Poitou sont si abondantes qu'on peut dire que « c'est le paradis corruptible du corps ». Mais à ses yeux, rien ne vaut l'Agenois. « Le comté d'Agenois, dit Çoulon, est à la Guienne ce que la Guienne est à la France, l'œil et le cœur de ce beau corps! » Si l'on ne savait que Coulon est né à Poitiers, on le soupçonnerait d'être quelque peu Gascon d'origine.

Peut-être, en sa qualité de Poitevin, a-t-il obéi à des sentiments de rivalité, qui pouvaient exister entre Poitiers et Limoges, lorsqu'il a enchéri sur Gœlnitz dans la description qu'il fait de cette dernière ville. « Les bâtiments, dit-il, ne sont que de bois et de terre, comme en plusieurs lieux d'Allemagne; les familles sont sales en leurs meubles et en leurs tables; les femmes y sont vestues grotesquement, et la simple représentation des vefves, qui portent leurs collets à rebours des autres,

virons de Paris plus de quatre mille maisons de plaisance avec lesquelles les plus beaux châteaux de la province de Kent, en Angleterre, ne pouvaient entrer en comparaison. (*Relation d'un voyage en Angleterre,* page 17.) — On trouvera d'intéressants détails sur les châteaux de l'Ile de France dans une sorte de guide intitulé : *Voyage pittoresque des environs de Paris*...par M. D*** (Dargenville), 3ᵉ édition, Paris, 1768.

fermés et estendus sur la poitrine et ouvers sur l'épaule, des femmes mariées, des filles, des dévotes, des nourrisses, des grandes et petites chambrières, serait plus divertissante aux yeux des étrangers qu'une farce de comédie. » Molière, qui avait fait son tour de France, se souvenait-il aussi des mœurs de Limoges, lorsqu'il fit venir de cette ville M. de Pourceaugnac?

Le portrait que Louis Goulon trace des habitants de la France et de ses différentes provinces mérite d'être reproduit parce qu'il est le reflet de portraits du même genre, qui étaient à la mode à cette époque. Le satirique Jean Barclay [1], Paul Merula, Zinzerling, Davity en ont fourni les principaux traits; l'auteur de l'*Ulysse François* y a ajouté le cachet de son style.

Si on peut leur reprocher, dit-il en parlant des Français, « d'être addonnez aux femmes, portez au jeu, enclins à la colère, sujets aux blasphèmes et aux reniements... en revanche ils sont sages, sans le paraître. Ils sont propres aux lettres, aux armes, aux arts; ils sont fort curieux en leurs habits et en leur table; la pluspart sont comme ce vieux philosophe, qui portoit tout son vaillant sur les épaules... et ne se soucient point de se faire pauvres pour se faire gentils... Ils nourrissent leurs chevelure avec un très grand soing, et en cela ils sont les vrais imitateurs de leurs pères, qui chas-

[1] *Icon animorum,* lib. III. — *Gallia,* 1629, p. 114 à 126.

sèrent les Romains des Gaules... Les hommes y sont plus beaux, plus grands et plus forts que les Espagnols et que les Italiens, mais non pas que les Flamands, Anglois et Allemands; les femmes y ont toutes les perfections du sexe et jouissent d'une honnête liberté... Les petits sont portez d'un respect qui aproche de l'adoration envers les grands de la noblesse, de la justice et des finances... Le marchand et l'artisan, s'il est une fois riche, pousse ses enfans sur les sièges de la justice, et croid que sa famille est bien parée, si quelqu'un des siens peut porter une robe de conseiller. Des advocats, qui sont sans langue, sans cause et sans sac, des procureurs, des clercs, des greffiers, des notaires et des sergents inutiles, on en ferait une armée assez puissante pour porter la terreur jusqu'au Levant... »

Coulon, après avoir dit que le peuple est presque partout bon, civil et courtois, trace un portrait peut-être plus rapide qu'exact des qualités diverses des habitants des provinces. « Les Poitevins vont un peu viste, mais ils gaussent de bonne grâce; les Parisiens ayment l'argent par dessus toutes choses; les Angevins sont dissimulez, les Chartrains courtois... ceux d'Orléans sont aigres et piquans; les Piquars et Champenois ont la teste un peu chaude; les Tourengeaux sont gentils; les Manceaux rusez; les Normans rafinez en la science des procez; les Bretons sociables; les Limosins laborieux; les Auvergnas violens; les Bourguignons

têtus; les Provençaux grands parleurs; les Languedociens catholiques, mais faciles à esmouvoir; les Gascons ont de l'esprit et veulent qu'on les croye; les Engoumoisins ont presque tous un cœur de gentilhomme et une bourse de page. »

Coulon a reproduit en grande partie le portrait qu'il trace des Français dans une sorte de manuel du voyageur qu'il publia en 1654 sous ce titre : *le Fidèle conducteur pour le voyage de France, montrant exactement les raretez et choses remarquables qui se trouvent en chaques villes et les distances d'icelles*[1]... C'est à certains égards une réduction de son *Ulysse François,* dont il réédite quelques-unes des appréciations les plus saillantes. Après avoir pillé les autres, Coulon se pille pour ainsi dire lui-même. Son *Fidèle conducteur* ne semble pas avoir eu un grand succès, surtout si on le compare à un ouvrage contemporain, rédigé dans un but analogue : *le Voyage de France dressé pour l'instruction et commodité tant des François que des estrangers*, qui parut pour la première fois en 1639[2] et qui a eu au moins huit éditions.

L'auteur de ce livre, le jésuite de Varenne, plus consciencieux que Coulon, déclare qu'il suit les

[1] A Troyes, chez Nicolas Oudot, et se vendent à Paris chez Gervais Clouzier, in-12 de 239 p.

[2] A Paris, chez Olivier de Varenne. L'épître dédicatoire est signée O. D. V. A partir de 1655, les éditions sont indiquées comme étant revues et corrigées par le sieur du Verdier, historiographe de France, de manière à faire croire qu'il est l'auteur de l'ouvrage même. Il y en a encore une édition en 1687.

traces de Just Zinzerling et qu'il a consulté Gœlnitz. Dans la préface de sa cinquième édition [1], il emprunte aussi au Hollandais Thomas van Erpen [2] les conseils qu'il donne aux voyageurs, surtout à ceux qui viennent en France pour en étudier la langue. Il leur indique la meilleure grammaire, les meilleurs livres d'histoire, sans oublier le *Secrétaire de la cour* et le *Secrétaire à la mode* pour la rédaction des lettres familières. Il les engage, comme Zinzerling qu'il traduit librement, à converser avec les enfants, ainsi qu'avec « les personnes d'âge et de savoir qu'on rencontre ès assemblées dans les boutiques de libraires et ailleurs ». A l'encontre de Coulon, qui écrit surtout pour les Français, l'auteur du *Voyage de France* déclare que son livre « est particulièrement dressé pour les Allemands ».

C'est aussi pour les étrangers, parmi lesquels il recrutait ses élèves, que le sieur de Saint-Maurice, professeur de langues, fit imprimer, en 1672, le *Guide fidelle des étrangers dans le voyage de France* [3]. Il y décrit les principales routes que suivaient les Allemands, les Anglais et les Hollandais pour se rendre à Paris; il fait ensuite connaître le grand et le petit

[1] A Lyon, chez Jean Didier et Benoist Corail, 1648, in-12 de 285 p. Cette édition est suivie d'une notice sur le cours des fleuves du royaume, qui renferme d'étranges erreurs.

[2] Thomas Erpenius, *De peregrinatione Galliæ utile instituenda.*

[3] A Paris, chez Estienne Loyson, 1672, in-12 de 264 p.

tour de France ; le grand tour par Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux et Paris; le petit tour, de Paris à Tours et Poitiers. Ce guide, qui n'est guère qu'une compilation, fut réimprimé presque textuellement en 1699, par les soins d'un libraire de Leyde, sous le titre suivant : *le Gentilhomme étranger voyageant en France...* par le baron G. D. N. [1]. Il était difficile de s'emparer avec plus de désinvolture du bien d'autrui et de lui donner une autre étiquette; il est vrai que l'éditeur du *Gentilhomme étranger* avait ajouté au texte du *Guide fidelle* quelques observations pillées çà et là et trop souvent dénuées de critique.

Si les auteurs de descriptions et de guides se sont copiés les uns les autres, il est rare qu'on ne rencontre pas dans leurs publications des additions et des variantes dont il faut tenir compte. Au dix-huitième siècle, la plus considérable de ces descriptions fut celle de Piganiol de la Force; elle fut condensée, pour l'usage des voyageurs, en deux petits volumes, sous le titre de *Nouveau Voyage de France* [2].

[1] Le *gentilhomme étranger voyageant en France observant très exactement les melieures (sic) routes qu'il faut prendre, faisant aussi la description des antiquités, des églises, des tombeaux, des couvents, des palais, des arcs triomphaux...* A Leyde, chez Baudouin van der Aa, 1699, in-12 de 241 p. — Je trouve aussi à la même époque une *Description du royaume de France,* par le sieur Tillemon, 1694, in-12.

[2] Il a eu au moins cinq éditions de 1724 à 1780. La *Nouvelle description historique et géographique de la France,* de cet estimable auteur, a paru en 1715 en 5 volumes; en 1722, en 8; en 1753-54, en 13. Elle a été en grande partie rédigée d'après les mémoires des intendants, analysés par le comte de Boulainvil-

Un autre guide, qui fut souvent réimprimé, c'est le ***Voyage de France***, publié par le libraire Saugrain, pour faire suite à ses ***Curiosités de Paris... et des environs***[1]. Citons aussi, à la veille de la révolution, des itinéraires très précis et très pratiques pour certaines routes, et qui sont accompagnés de cartes détaillées et gravées avec soin [2]. Mais les publications de ce genre, tout instructives qu'elles puissent être, ne nous font pas connaître les impressions originales que le spectacle des choses et des hommes inspirait aux véritables voyageurs.

liers dans son *État de la France*. On peut mentionner aussi le *Voyage de France*, par Domairon, dans la collection du *Voyageur français* (t. XXIX et suiv.).

[1] Les anciennes descriptions de Paris sont très nombreuses; M. l'abbé Valentin Dufour a publié récemment une reproduction en dix volumes d'un certain nombre d'entre elles. En outre, il faut citer la *Description de Paris* de Germain Brice huit fois réimprimée et très augmentée depuis la première édition parue en 1685; celle de Piganiol de la Force (8 vol. in-12, 1762 — 10 vol. in-12, 1765); *Le voyageur fidèle ou le guide des étrangers dans la ville de Paris*, 1716, in-12; *Mémorial de Paris et de ses environs, à l'usage des voyageurs,* par l'abbé Antonini, 1744, in-12, nouvelle édition; *Voyage pittoresque de Paris* (par Dargenville), 1749; *l'Almanach des voyageurs à Paris,* par M. T., 1783; *Nouvelle description des curiosités de Paris,* par M. Dulaure, 1785; *Guide des amateurs et des étrangers voyageant à Paris,* par M. Thiéry, 1787, 2 vol. in-12, *État actuel de Paris ou le Provincial à Paris,* 1788, 4 vol. in-8°, etc.

[2] *Le Conducteur français contenant les routes desservies par les nouvelles diligences...*, par L. Denis, 1776-1789, 9 vol. in 8°. — Citons aussi *Itinéraire complet de la France,* 1788, 2 vol. in 8°.

VI.

VOYAGEURS ANGLAIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — THOMAS CORYAT (1608). — EVELYN (1644-1650). — MARTIN LISTER (1698).

Les impressions originales se rencontrent assez fréquemment chez les voyageurs anglais. Non moins nombreux que les Allemands, mais moins érudits que ces derniers, ils ont laissé des récits ou des souvenirs de voyage plutôt que des itinéraires. Beaucoup d'entre eux étaient attirés de ce côté de la Manche, soit par les relations plus étroites qui s'établirent à diverses reprises entre les deux cours, soit par le désir de se distraire et de s'instruire. D'autres ne faisaient que traverser la France pour se rendre en Allemagne, en Espagne ou en Italie. De ce nombre fut Thomas Coryat, personnage excentrique, qui a laissé un récit intéressant de ses pérégrinations sous le titre humoristique de *Crudités de Coryat* [1].

[1] *Coryat's crudities hastily gobled up in five months travells in France, Savoy* ... 1611 — 2e édition, 1776. Des extraits de ces voyages, traduits en français, ont été publiés par M. Robert de Lasteyrie, dans les *Mémoires de la société de*

I.

Il fit presque tout son voyage à cheval. C'est seulement entre Amiens et Paris qu'il prit le coche. Les chevaux de poste, sur lesquels il chevauchait, étaient parfois si fatigués qu'un des compagnons de Coryat, en voulant stimuler l'un d'eux, le blessa d'un coup d'épée, et fut obligé, pour apaiser le postillon, de l'indemniser en argent. On rencontrait aussi sur les routes et dans les hôtelleries des « mules du roi », chargées de marchandises, la tête garnie de houppes et de glands de drap rouge, et portant aux œillères et au frontail des plaques de cuivre marquées des armoiries royales [1].

Près d'Amiens, Coryat voit encore des restes des guerres du commencement du règne de Henri IV : c'est un village entièrement ruiné. Çà et là, des potences s'élèvent pour intimider les malfaiteurs. Si à Clermont, on n'y suspend que le portrait d'un condamné qui a réussi à s'enfuir et qu'on exécute ainsi par effigie, il en est d'autres, comme le gibet de

l'histoire de Paris (t. VI, p. 24 à 53) et par M. Anatole de Montaiglon, sous le titre d'*Un voyageur anglais à Lyon sous Henri IV* (1880, in-8° de 23 p.)

[1] Il y avait encore en 1749 un capitaine des équipages des mulets du roi. Ces mulets servaient à porter, en voyage, les lots du roi et les tapisseries de campagne avec les coffres de la chambre et de la garderobe. (*L'Etat de la France,* 1749, I, 271-272.)

Montfaucon, le plus beau que notre Anglais ait jamais vu, où sont attachés de véritables criminels. Près de Moulins, il rencontre pendus à un beau gibet de pierre dix cadavres réduits à l'état de squelette et couverts de haillons en lambeaux.

Heureusement que la route offrait des spectacles moins horribles. Les environs de Saint-Leu, la vallée de Montmorency, présentaient l'aspect le plus fertile et le plus riant avec les nombreuses maisons de campagne, élégantes ou somptueuses, qui appartenaient, disait-on, pour la plupart à des avocats de Paris. Plus loin, ce sont de tout autres spectacles. Les montagnes de Tarare apparaissent couvertes de pins et de belles forêts; les troupeaux de moutons qu'on y rencontre sont d'un noir de charbon comme les hordes de cochons qu'on aperçoit auprès de Lyon.

Coryat a décrit d'une manière détaillée Paris, Saint-Denis et Fontainebleau, où était alors la cour. A Paris, il fut particulièrement frappé des procession de la Fête-Dieu. Les rues importantes, comme la rue Notre-Dame, étaient tendues des plus belles tapisseries qu'on avait pu trouver. Çà et là étaient disposés des dressoirs couverts d'argenterie, comme jamais il n'en avait vu; on y avait rassemblé des vases et des pièces d'orfèvrerie du plus grand prix, et près de ces dressoirs, étaient arrangées avec un art vraiment magnifique des rocailles où de l'eau claire s'échappait au milieu de mousse et de rochers.

Lyon, où Coryat se rendit par Moulins, était regardé dès lors comme la seconde ville de France. Entourée de solides murailles, il fallait traverser trois portes pour y pénétrer. A la troisième porte, un portier demandait d'où l'on venait et ce que l'on venait faire dans la ville; il donnait ensuite au voyageur un billet de sa main, sans lequel il n'aurait été admis dans aucun hôtel.

La plupart des maisons de Lyon étaient d'une hauteur excessive; construites en pierres de taille, elles avaient six ou sept étages au-dessus de la cave. De nombreuses fenêtres étaient garnies de papier huilé; dans d'autres la partie inférieure était munie de papier et la supérieure de verre. Cet usage persista à Lyon jusqu'au milieu du siècle suivant [1].

Parmi les monuments et les établissements religieux de cette ville, Coryat visita avec un intérêt spécial le collège des Jésuites, où l'on enseignait les sept arts libéraux et où l'on faisait des exercices publics. Un grand nombre de jeunes gentilshommes et d'autres écoliers moins fortunés étudiaient la grammaire dans une très belle salle, décorée de peintures, d'ornements et de devises grecques. Les figures des apôtres étaient peintes sur les murs du cloître. La bibliothèque était remarquablement somptueuse et très bien garnie de livres.

Coryat descendit à l'enseigne des *Trois Rois*. C'était l'hôtellerie la plus belle et la mieux fréquentée

[1] Maihows, *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'archipel,* tr. de Puisieux, 1767, I, 268.

de la ville. Les cours intérieures étaient égayées de devises et de peintures facétieuses. On y lisait : *On ne loge céans à crédit, car il est mort.* On avait peint sur toute une paroi de muraille l'histoire d'un colporteur endormi dont la mallette était pillée par des singes. Rien n'était plus amusant que les grimaces des singes, qui prenaient mille postures plaisantes autour du colporteur et qui grimpaient aux arbres, avec des bésicles sur le nez, des colliers autour du cou, tenant dans leurs mains des lanternes, des croix, des encensoirs et des cartes, qu'ils avaient volés dans la mallette. Toutes les personnes de marque descendaient dans cette hôtellerie. Coryat y rencontra M. de Brèves qui revenait de Constantinople avec un Turc très instruit et un Maure nègre, qui le suivait en qualité de fou. Il y vit aussi un fils posthume du duc de Guise, qui était chevalier de Malte. On avait fait venir à son souper d'excellente musique, et, après souper, le jeune chevalier et ses compagnons, qui étaient de galants et d'aimables gentilshommes, dansèrent des courantes et des voltes dans une des cours de l'auberge.

II.

Trente-cinq ans plus tard, un jeune Anglais revenait d'Italie, où il avait étudié l'anatomie à l'université de Padoue. Riche, intelligent, amateur éclairé de livres et de beaux-arts, John Evelyn était dis-

posé à se laisser charmer par les attraits de la France. On peut lire dans son *Journal* en quels termes il parle de son voyage de Genève à Paris : « Nous nous fîmes, dit-il, conduire en bateau à Lyon en traversant d'admirables rochers. De Lyon, nous montâmes à cheval pour Roanne, couchant en chemin à Feurs. A Roanne, on nous offrit tout ce que la France pouvait contenir de meilleur, car les provisions y sont aussi bonnes qu'abondantes, et notre souper aurait pu satisfaire un prince. Nos lits étaient de damas et dignes de coucher des empereurs. La ville est une des mieux bâties de France sur les bords de la Loire. Nous y fîmes marché avec un vieux pêcheur pour nous conduire jusqu'à Orléans. » Ils y arrivèrent le troisième jour. « Nous ramions chacun à notre tour, continue Evelyn, et je pense que mon compte monte bien à une vingtaine de lieues. De temps en temps, nous nous promenions dans les prés et les champs qui bordent la rivière. Nous tirions aux oiseaux, et tout nous était bon. A d'autres moments, on jouait, on faisait des vers ; car nous avions avec nous le grand poète M. Waller et d'autres gens d'esprit. »

Cet heureux voyageur avait longtemps séjourné à Paris en 1644 ; il y revint en 1649 et 1650. Il en fit

[1] Evelyn's *Diary and correspondence from* 1641 *to* 1706, edited by W. Bray, 2 vol. in-4°, 1819. — Des extraits de ce journal, qui a eu de nombreuses éditions anglaises, ont été traduits par M. de Lasteyrie, à la suite du *Voyage de Lister à Paris*.

le point de départ d'excursions plus ou moins éloignées. En allant à Saint-Germain, il s'arrêta à Saint-Cloud. « Il y a dans ce bourg, dit-il, une hôtellerie qui met à la disposition des grands personnages qui veulent s'y divertir des appartements, des meubles et une argenterie dignes des princes; mais on les paye comme j'en ai fait l'expérience. Au reste, on y est traité splendidement, et ce prix n'est pas déraisonnable, si l'on considère la bonté de la cuisine et la richesse du service... » Les jardins du château de Rueil, qui avaient été aménagés par Richelieu, lui semblent un paradis. Il y signale, comme singularités, deux figures de mousquetaires qui faisaient partir vers les promeneurs leurs fusils chargés d'eau, et le spectacle d'une pluie, qui, de la voûte, venait à la rencontre de mille petits jets, qui s'élançaient du pavé... On peut encore être témoin d'une plaisanterie médiocre de ce genre dans les jardins trop vantés de la villa Pallavicini, près de Gênes [1].

La principale excursion d'Évelyn fut un voyage en Normandie. Après avoir dépassé Pontoise, il trouve que le pays a beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre; mais les loups y sont si nombreux qu'un berger raconte que l'un d'eux avait étranglé la veille un de ses camarades, au beau milieu de son troupeau. Les champs sont pour la plupart

[1] Ces singularités puériles étaient à la mode au quinzième siècle, à la cour de Philippe le Bon. (Quantin, *les Ducs de Bourgogne,* p. 30.)

plantés de poiriers et de pommiers. Rouen lui paraît une très grande ville. Dieppe est pleine d'artisans qui font et vendent toutes sortes de curiosités d'ivoire et d'écaille, « et tout ce que les Indes orientales peuvent fournir de cabinets, de porcelaines et d'autres choses rares et précieuses se rencontre là dans la plus grande abondance ».

De Dieppe au Havre, Evelyn et son compagnon de route, sir John Colton, suivent une route raboteuse et remplie de rochers. La forte citadelle du Havre est garnie de beaux canons de bronze qui portent cette devise : *Ratio ultima regum.* Du Havre, ils traversent l'embouchure de la Seine pour se rendre à Honfleur. Ce n'est qu'une pauvre ville de pêcheurs ; ce qu'il y a de plus curieux, ce sont « les vêtements des femmes du peuple, qui sont de peaux d'ours ou d'autres animaux. A Dieppe et sur le reste de la côte, ils sont d'une grosse serpillière ».

La ville de Caen, qui est belle et noble, abonde en toutes choses et à bas prix. Evelyn y admire la grande abbaye, fait l'éloge du château et de l'hôtel de ville, qui est bien bâti. Il revient à Paris par Évreux.

Dans une des promenades qu'il fit aux alentours de Paris avec plusieurs nobles anglais, parmi lesquels se trouvait l'ambassadeur d'Angleterre, il apprit à connaître le caractère peu endurant des habitants des environs de la capitale. En revenant de Vanves, « village fameux par son beurre », lord Ossory se prit de querelle avec un homme, qui était sur

la porte de son jardin et l'en avait repoussé avec des paroles inciviles. Les compagnons d'Ossory frappèrent cet homme sur la tête et le forcèrent à demander pardon au lord. Mais à peine les Anglais eurent-ils quitté le village, qu'ils furent assaillis par une foule de gens armés de fusils, d'épées, de bâtons et de fourches. La brillante cavalcade fut mise en déroute; les jeunes seigneurs et les dames qui les accompagnaient furent obligés de se réfugier dans une maison et bientôt de se rendre prisonniers. Un laquais heureusement put s'échapper, et courut chercher du renfort à Paris. L'homme insulté, qui s'était ainsi vengé, était l'intendant d'un président de grand' chambre au Parlement; celui-ci, ayant été prévenu, accourut, supplia les Anglais de pardonner à son serviteur, et pria les dames d'accepter à souper dans sa maison. En somme, l'affaire avait été chaude, et milord Ossory affirmait que, dans toutes les affaires où il s'était trouvé sur terre et sur mer (et il en avait vu de terribles), jamais il n'avait couru si grand péril. Ce curieux incident vient à l'appui d'une opinion exprimée par Davity sur le caractère des paysans des environs de Paris : « Ils sont aussi fiers qu'en lieu du monde à cause du voisinage du parlement... On ne peut leur dire un mot qui leur déplaise qu'ils ne repartent aussitôt jusques à vous conjurer de leur mettre la main dessus; ce que faisant, vous les faites s'assembler pour essayer de vous mettre en peine. »

Cette manière d'agir ne concorde guère avec

l'avilissement et la servilité qu'Evelyn, dans un de ses écrits, prête aux gens du peuple en France. Comme il a séjourné dans ce pays à l'époque de la Fronde, il a pu voir parmi eux de grandes misères; il a pu dire qu'ils se nourrissent pis que des chiens. En revanche, les marchands sont souvent à l'aise. La noblesse affiche un grand luxe. La duchesse de Chaulnes, paraît-il, possède un lit dont les panaches sont estimés 14,000 l. Si l'on considère l'ensemble du royaume, les mariages sont féconds; l'Europe n'a pas de nation plus populeuse, ni plus riche en denrées alimentaires.

Evelyn, qui est resté près de quatre ans en France, apprécie assez justement le caractère des Français. Il les montre moins dévots et plus indifférents en matière religieuse que les Italiens et les Espagnols; prompts à l'attaque comme au découragement; se targuant d'une science superficielle; souvent bavards prétentieux et fatigants, mais aussi causeurs gais et courtois; sachant se modérer dans leurs plaisirs; idolâtres de leur roi; l'esprit ouvert et devinant à demi-mot; enfin présentant le spectacle de la nation la plus franche, la plus vive, la plus sans-souci, qui existe sous la voûte des cieux. Evelyn ajoute à ce tableau d'ensemble quelques traits qu'on pourrait contester. Il prétend que dès qu'ils ont dépassé vingt ans, les Français et les Françaises semblent en avoir quarante, et, à cet âge, il trouve les Françaises extrêmement fanées. Il veut bien cependant leur reconnaître quelques charmes: les yeux noirs, les

dents belles, la voix douce, une physionomie distinguée et naturelle. Il avoue qu'on rencontre parmi les dames de qualité un grand nombre de beautés exquises. Quant aux jeunes gentilshommes, ils ont moins de goût pour les voyages que n'en ont les Anglais et les Hollandais [1]; « ils y portent également moins de curiosité, et il leur semble leur suffire de pouvoir dire qu'ils ont cru avoir passé par tel ou tel endroit. » Des voyageurs de ce genre ont existé dans tous les temps et dans tous les pays.

III.

Parmi les nombreux Anglais qui vinrent en France dans la seconde partie du siècle, je citerai en par-

1. Deux jeunes gentilshommes hollandais, Philippe et François de Villers, ont rédigé avec des détails intéressants le Journal de leur voyage de Paris en 1657-1658. Ils décrivent d'une manière élogieuse le pays qu'ils traversent de Gravelines à Paris. La fertilité et la culture des terres du Boulonais attirent particulièrement leur attention. Les campagnes qui entourent Abbeville leur paraissent si séduisantes qu'ils croient pouvoir dire, sans faire tort aux autres pays, « que la France est un paradis terrestre ». Abbeville et Beauvais sont des villes commerçantes, mais « basties à l'antique, c'est-à-dire de plastre et de bois ». MM. de Villers admirent avec raison le chœur de la cathédrale de Beauvais. A mesure qu'ils approchent de Paris, ils sont frappés de la grande quantité des maisons de campagne et de l'importance des villages. Le Journal de leur séjour à Paris, publié en 1862 par M. P. Faugère, est aussi intéressant pour la description de cette ville que pour l'histoire.

ticulier Pierre Heylyn [1], le philosophe Locke et Addison, qui résida un an à Blois en 1695. Locke a laissé quelques notes sur le séjour qu'il fit en France de 1675 à 1678 ; il parle en termes peu favorables de certaines hôtelleries et de l'aspect misérable des villages et de leurs habitants [2]. Un observateur précis et des plus intéressants, c'est le docteur Lister, qui passa six mois à Paris en 1698 [3] ; mais il a exclusivement décrit cette grande ville, faisant connaître avec méthode et sagacité ses rues, ses palais, ses curiosités, les cabinets de ses amateurs, ses bibliothèques, sans oublier son alimentation. Selon lui, le régime des Parisiens consiste principalement en légumes et en pain, et il fournit sur les légumes qu'on consomme les détails les plus minutieux. En sa qualité de médecin, Lister donne son appréciation sur l'hygiène de Paris, ainsi que sur les apothicaires et les médecins, dont il apprécie la condition et la science avec l'autorité d'un homme compétent.

[1] *A full relation of two journeys, the one of in the main-land of France, the other in some of the adjacent islands...* by Peter Heylyn, London, 1656, in-4°.

[2] Des extraits de son *journal* ont été traduits dans la *Revue de Paris,* t. XIV, 1831, p. 5 à 18, 73 à 79. — On peut aussi mentionner : Burnet, *Voyage de Suisse, d'Italie et de quelques endroits d'Allemagne et de France années* 1685 *et* 1686, qui a eu plusieurs traductions françaises, et dont parle le père Lelong dans sa *Bibliographie de la France.*

[3] *Voyage de Lister à Paris en MDCXCVIII,* traduit par E. de Sermizelles, 1873, in-8°.

VII.

SAVANTS EN VOYAGE. — BALTHAZAR DE MONCONYS (1645). JACOB SPON (1675). — DANIEL HOFFMANN (1718).

Les voyages des savants ne présentent souvent qu'un intérêt restreint. Ils apportent peu de lumières à l'histoire et à la géographie. On peut cependant en tirer quelque profit. Un numismate fit paraître en 1686 un livre sur l'*Utilité des voyages et l'avantage que la recherche des antiques procure aux savants*[1]. Ceux-ci n'avaient pas attendu ce livre pour aller demander au loin les connaissances et les documents qui leur manquaient. Si leurs relations font rarement connaître les monuments et les mœurs, ils nous renseignent du moins sur la nature de leurs études et sur leur manière de voir et de juger.

I.

Ainsi, veut-on savoir ce qui pouvait intéresser un savant de province en 1645? Qu'on lise le journal

[1] Par Baudelot de Dairval, 2 vol. in-12, ouvrage plusieurs fois réimprimé.

de Balthasar de Monconys[1]. On est étonné de la variété de ses recherches et parfois de la naïveté de ses observations. Frère d'un collectionneur de Lyon, M. de Liergues, dont le cabinet passait pour être un des plus beaux de l'Europe, Monconys résolut de parcourir le monde « pour chercher, paraît-il, les raisons naturelles des curiosités que son frère ramassait avec tant de soin ». Il emmenait avec lui un peintre hollandais, qui devait dessiner ce qu'il jugerait digne de l'être. Ils descendirent la Loire en petit bateau, se dirigeant vers Nantes, Vannes et la Rochelle, où Monconys, huit mois après son départ, finit par s'embarquer pour le Portugal.

Ce que notre Lyonnais recherche avant tout, ce sont les savants et les collectionneurs; il aime à s'instruire dans la conversation des premiers; il se plaît à visiter les cabinets des seconds. Les noms des « curieux » avec lesquels il a été en relations dans les principales villes qu'il a parcourues peuvent servir à compléter la liste des principaux cabinets de l'Europe, qui a été donnée en 1649 par Pierre Borel dans ses *Antiquités de Castres*, et celle que M. Bonaffé a reproduite dans ses *Collectionneurs de l'ancienne France*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale[2]. Toutes les fois qu'il peut se

[1] *Journal des voyages* de M. de Monconys, conseiller du roy en ses conseils d'Estat et privé et lieutenant criminel au siège présidial de Lyon,... publié par le sieur de Liergues, son fils, à Lyon, 1665, in-4°.

[2] Ce sont: à Orléans, les jésuites, pour leur cabinet de physi-

mettre en relations avec un savant, Monconys s'empresse d'aller causer avec lui, et de noter, à son retour, les secrets ou les recettes qu'il en a tirées. Il y a de tout dans ces recettes; s'il en est de raisonnables, il en est d'extravagantes et de puériles. Il y en a pour guérir les maladies des hommes et des chevaux; il y en a pour conserver les oiseaux empaillés; il y en a pour faire des tours de cartes de tous genres. Voulez-vous faire maigrir un cheval? Mettez une épingle dans le nœud de sa queue. Voulez-vous guérir de la fièvre quarte? « Appliquez-vous sur l'épine du dos un hareng blanc fendu par le milieu, la tête placée en bas et la queue en haut. » On est surpris de voir qu'un savant, qui prend la peine de recueillir de pareilles niaiseries, soit un admirateur de la philosophie de Descartes et qu'il se plaise à en causer longuement avec un avocat du roi au bureau des trésoriers de Tours.

Il est vrai qu'il n'est pas éloigné de croire à la pierre philosophale, et qu'il écrit un mémoire sur sa production artificielle. A Nantes, il passe deux après-dîner « à souffler » avec un religieux, le père

que; le chanoine Tardy; — à Blois, le comte de Beaune (physique); — à Tours, MM. Usin et de Malledent; — à Angers, Chaudet, apothicaire; — à la Rochelle, le ministre Flans; — à Nantes, M. de la Senegerie (médailles et livres); — à Saintes, Veret, apothicaire. — On trouvera aussi dans le voyage de Paris à Rome, en 1630, de J.-J. Bouchard, publié à la suite de ses *Confessions* (Paris, 1881, in-8°) des détails sur le cabinet de Peiresc, « le plus curieux de l'Europe », qu'il visite à Belgentier, près de Toulon (p. 126-132).

La Vau; à Saintes, il va voir les fourneaux de M. Merendière, qui n'a jamais travaillé au grand'œuvre, mais qui a fait quelques-unes des opérations de la science cabalistique. A la Rochelle, il visite également un jeune gentilhomme, qui est grand amateur de la cabale et des vaines sciences. En employant ce mot, il semble que tout en s'en occupant quelque peu, Monconys n'y croyait guère.

Il ne croit pas aux sorciers, et, sous ce rapport, il est en avance sur l'opinion qui a cours de son temps; mais il est très curieux de s'entretenir avec les personnes qui passent pour savoir des choses extraordinaires ou surnaturelles : telle est une femme de Tours, qu'il interroge longuement, et qui ne lui dit « rien de plaisant, ni de bon »; telle est une demoiselle de l'Aunis, qui a la réputation de guérir les personnes ensorcelées; cette fois, il reconnaît que ce sont de faux bruits et que cette demoiselle ne guérit que par le moyen des simples. Près de Vannes, il visite un pré où se trouvent des ronds que les sorcières auraient faits en dansant pendant leur sabbat. Enfin, à Loudun, il demande à voir la supérieure des Ursulines, sur la main de laquelle le diable aurait écrit trois mots en lettres rouges. Monconys veut regarder la main de près, et détache avec le bout de son ongle une partie d'une des lettres tracées à l'encre rouge. « Je fus satisfait de cela, » dit notre observateur.

Il croit cependant aux miracles, et note deux cas de guérison de sourds-muets par l'intercession de

Notre-Dame des Ardilliers. Dans la cathédrale d'Angers, il remarque une cruche de porphire qui aurait servi aux noces de Cana. Notant tout sans grande critique, il dira qu'on a vu un mémoire apostillé par un esprit familier et un homme marin. D'un autre côté, il s'intéresse aux travaux de l'embouchure du canal de Briare et à des expériences de mémoire artificielle, qu'il décrit d'une manière un peu obscure.

Ce savant n'est pas absorbé par ses recherches de tout genre au point de ne pas remarquer ce qu'il voit sur sa route. A Nevers, il est accablé dans son logis par les vendeuses de chaînes, de pendants, de chapelets et autres gentillesses d'émail, qui forment avec la faïence et le verre la principale industrie du pays. Il remarquera, entre autres choses, le beau mail de Tours, la cuisine si curieuse au point de vue archéologique de l'abbaye de Marmoutiers, les magnificences du château de Richelieu, le beau tombeau de François II à Nantes. Mais ce n'est pas là qu'est le principal mérite de son journal, dont l'intérêt consiste surtout dans les détails qu'il nous donne sur les savants de son temps et sur les recherches auxquelles ils se livraient.

Monconys ne s'est pas borné à visiter la France; ses instincts de curiosité l'ont entraîné jusqu'au fond de l'Orient; le savant Sorbière le retrouva en 1663 à Londres, plus épris que jamais d'expériences et d'inventions singulières[1].

[1] Sorbière, *Relation d'un voyage en Angleterre,* Cologne, 1666, p. 51 à 54.

II.

En 1675, un autre savant, le médecin Jacob Spon, de Lyon, se dirigeait de même vers l'Orient, recherchant les singularités naturelles, les manuscrits et les incriptions antiques[1]. Il est moins crédule que Monconys; on parle beaucoup de squelettes de géants aux environs de Valence; on conserve le portrait d'un de ces squelettes au couvent des Cordeliers; un chanoine en a même une dent; mais Spon déclare que c'est une dent d'éléphant. En revanche, il a vu à Aix une tête de cyclope enfant, et à Marseille une tête monstrueuse, qui mesure trois pieds de circonférence. Il visite avec empressement les cabinets des curieux, tels que ceux de Lauthier et de Borelli à Aix. Marseille n'offre à ses regards aucun édifice de grande antiquité; mais il décrit avec intérêt la grande sucrerie que la Compagnie des Indes y a fait construire, et les boutiques des « corallistes », « Marseille étant la seule ville de France où l'on sache bien travailler le corail. »

Jacob Spon dut se féliciter de s'être attardé à visiter les cabinets de curiosités d'Aix. Il manqua le rendez-vous qu'il avait donné à Marseille au savant numismate Vaillant, afin de s'embarquer avec lui

[1] *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, faits aux années* 1675 *et* 1676, par Jacob Spon, docteur-médecin agrégé à Lyon, et Georges Wheler, gentilhomme anglais, Lyon, 1678, t. I, p. 1 à 33.

pour l'Italie. Le vaisseau, sur lequel était monté Vaillant, fut pris par les corsaires; et à la suite d'aventures, qu'il serait trop long de raconter ici, le numismate ne trouva rien de mieux que d'avaler vingt précieuses médailles antiques en or, pour les empêcher de tomber entre les mains des corsaires. Il faut lire, dans les récits de Spon, comment Vaillant, revenu en France plutôt qu'il ne l'espérait, se sentait un singulier poids sur l'estomac, consultait des médecins pour en être soulagé, et comment il vendait à un amateur forcené quelques-unes de ses médailles, livrables aussitôt qu'elles seraient rendues à la lumière.

En attendant le départ du bateau, Spon alla visiter Arles et le site pittoresque et désert de la Sainte-Baume. « Le lendemain, dit-il, je grimpay à cheval jusqu'au ciel, du moins jusqu'au-dessus des nues; car la cime de cette montagne, qu'on appelle le Saint-Pilon, est si élevée que les nues paraissent souvent au-dessous. » Il trouva un contraste agréable dans la vue des orangers des environs de Toulon, sous lesquels on pouvait se promener à cheval, et qui donnaient des revenus considérables à leurs propriétaires.

En général, les voyages des savants méritent surtout d'être lus par ceux qui s'occupent des mêmes études. Je citerai entre autres les notes médicales de l'Allemand Daniel Hoffmann, qui contiennent

[1] Danielis Hoffmanni *Annotationes medicæ,* Francfort, 1719. — *Journal des savants,* 1720, p. 455.

d'utiles indications sur les hôpitaux, les médecins et l'enseignement de la médecine à Paris. Hoffmann, qui écrivait en 1719, remarque que les Français qui se piquaient d'être savants ne croyaient plus aux sortilèges, qu'ils s'affranchissaient volontiers de tout ce qui sentait la superstition et que même quelques-uns d'entre eux ne croyaient presque rien. L'excès de crédulité, qu'on pouvait signaler du temps deMonconys, faisait déjà place au scepticisme.

VIII.

LES DERNIERS PÈLERINS. — VILLAMONT (1588). — DOUBDAN (1651).

Le dix-septième siècle, qui fut une époque de rénovation religieuse, vit presque entièrement cesser les pèlerinages lointains. La foi était devenue plus rationnelle, et les lois furent d'accord avec les mœurs pour les entraver et les faire tomber en désuétude. Les routes étaient meilleures; les moyens de transport plus faciles; on allait davantage aux eaux; on allait visiter l'Italie et même l'Orient, pour en admirer les monuments et les sites; mais on n'allait plus à Jérusalem et à Saint-Jacques de Compostelle, comme autrefois. Pour faire de tels voyages, disait un pèlerin du seizième siècle, Gabriel Giraudet, du Puy, « premièrement faut avoir trois bourses : l'une soit pleine de fervente dévotion; la seconde de patience, et la tierce d'or et d'argent[1]. » La fervente dévotion était diminuée aux siècles suivants, où l'on se contentait de répéter

[1] Giraudet, *Discours du voyage d'outre-mer...*, 1595, in-8°, p. 7.

le dicton italien d'après lequel trois choses étaient nécessaires pour voyager : *tempo, sanita et danari,* du temps, de la santé et de l'argent.

Les pèlerins du moyen âge ne reculaient ni devant la longueur des trajets, ni devant les dangers et les difficultés de la navigation ; un d'eux donne de curieuses recettes contre le mal de mer et la vermine[1]. Il fallait aussi beaucoup d'argent pour faire le voyage d'outre-mer ; en 1532, un gentilhomme de la Ferté-Gaucher emporta avec lui 1,540 livres ; il en dépensa plus de 1,000 équivalant à environ 16,000 fr. de notre monnaie[2]. On s'embarquait le plus souvent à Venise ou à Marseille. Quelques-uns de ces pèlerins ont fait connaître leur itinéraire depuis le lieu de leur départ, et nous mettent ainsi à même de les suivre à travers la France jusqu'à la frontière.

Tel est le père Castella[3], qui part de Bordeaux en 1600 pour se rendre à Marseille, et qui fut at-

[1] « Souvent avient aux pélerins trestous que en brief temps ils seront plains de pous... Quant cela vient, face cataplasmer ou oindre tout son corps, sans rien blasmer, de vif argent estaint en l'uille d'olive avec longe aristologe... Sa teste soit après lavée avec carafablito et boraco... » Quant aux puces, « pour les yvrer ou faire immobilles, soiés soubtilz et bien abilles d'avoir canchar celle herbe en vostre lit, et ça et là en sera assez ; point ne fauldra courir après. » (Le Huen et Breydenbach, *le Grand Voyage de Jérusalem,* 1498.)

[2] *Très ample et certaine description du sainct voyaige de Hierusalem,* Paris, 1536, in-4°.

[3] Henri Castella, *le Sainct Voyage de Hierusalem...*, Bourdeaux, 1603, in-4°.

taqué, auprès de Toulouse, par des laboureurs qui se livraient au métier de voleurs de grands chemins; grâce à un de ses compagnons, qui tira l'épée, il échappa à ce danger; tel est le sieur de Villamont, qui, en 1588[1], alla de Paris à Lyon par le coche, en compagnie de dix personnes et moyennant six écus. Les craintes de la peste rendaient souvent les voyages difficiles; on n'était pas admis dans certaines villes sans bullette ou bulletin de santé; on déterminait, d'autre part, le maximum d'argent qu'on pouvait emporter avec soi. Il était ainsi défendu d'avoir, en quittant Lyon pour l'Italie, plus de 80 écus en espèces, et l'on était tenu de montrer sa bourse aux portes de la ville. Peut-être voulait-on forcer ainsi les voyageurs à prendre des lettres de change, qui profitaient aux banquiers? A Lyon, Villamont fit marché avec des guides désignés sous le nom de marrons, qui se chargèrent de le conduire sur un cheval et de le nourrir, jusqu'à Turin, moyennant six écus.

Un des derniers pèlerins fut le chanoine de Saint-Denis, Jean Doubdan[2], qui partit pour Jérusalem, en 1651. En sa qualité de prêtre fervent, il ne manque pas de signaler et de décrire les reliques

[1] *Les Voyages du sieur de Villamont...*, Arras, 1606.

[2] *Le Voyage de la Terre-Sainte,* par M. I. D. P., Paris, 1657, On publia en 1658, chez Clément Malassie, à Rouen, *la Grande Guide des chemins, pour venir par tout le royaume de France... augmenté du Voyage de Saint-Jacques, de Rome, de Venise et de Jérusalem,* in-24.

et les reliquaires que l'on conserve dans les églises et les couvents, notamment à Saint-Maximin, à Toulon, à Marseille et à Apt. Dans cette dernière ville, il parle d'un petit Jésus de bois, pour lequel les dames d'Apt se plaisent à faire des robes, qu'on lui change à chaque fête. Mais il fait aussi des observations plus profanes; il se détourne de son chemin pour voir le puits d'où sortent les eaux de Pougues; il décrit les « bains admirables d'eau chaude » de Bourbon-l'Archambault; il loue les rues belles, larges et droites de Toulon, de Saint-Maximin et de Montélimar; il signale les rues étroites et tortues d'Apt et d'Orange. S'il apprécie les droits superbes des chanoines de Lyon, qui officient la mitre en tête, il remarque aussi qu'on ne rencontre pas de pauvres dans cette ville, grâce à l'excellente organisation des établissements de charité, grâce aux greniers pleins de blé qu'ils contiennent. Il sourit, en passant, de la jactance des habitants de Cassis, qui répètent : « Qui n'a vu Paris, ni Cassis n'a rien vu en France. » Ses navigations sur les fleuves ne sont pas toujours heureuses; sur le Rhône son bateau est jeté contre un rocher; il s'ennuie tant sur la Loire, qu'il continue son chemin par terre. A défaut de chevaux, en certains endroits on pouvait prendre des ânes, et Doubdan nous apprend que près de Lyon, à Saint-Symphorien, « se trouvait une poste aux ânes. »

Un pèlerin, comme Doubdan, ne pouvait manquer de visiter la Sainte-Baume, avec les senti-

ments de vénération que les traditions pieuses qui s'y rattachaient devaient inspirer aux fidèles. Il monta, lui aussi, au Saint-Pilon, qui tirait son nom d'un pilier, sur lequel sept fois par jour les anges auraient élevé sainte Madeleine pour lui faire entendre une céleste musique. La descente de cette montagne rocailleuse fut difficile; la nuit survint; le pèlerin et ses compagnons de route durent s'arrêter dans un village où ne se trouvait aucune hôtellerie. Un « pauvre bonhomme » voulut bien cependant leur offrir l'hospitalité dans sa cabane; il leur servit un peu de merluche à l'huile et des fèves bouillies, arrosées de vin, qu'il se procura chez un voisin. La soirée se passa plus gaiement qu'on ne pouvait l'espérer, et, le lendemain, les voyageurs emmenèrent « le pauvre bonhomme » avec eux à Toulon, pour lui faire tirer les rois, dont c'était précisément la fête.

Il est à remarquer que c'est pendant la période que nous avons désignée sous le nom d'âge des voitures que les pèlerinages lointains cessèrent presque entièrement. C'est l'époque où l'influence de la bourgeoisie domine de plus en plus dans l'État et dans les mœurs; influence sage, prudente, avisée, mais qui répugne aux grands élans et aux grands entraînements. Il y eut bien encore quelques pèlerins obscurs, comme ceux que l'Anglais Wraxall rencontrera au mont Saint-Michel; il y eut toujours des sanctuaires vénérés, comme ceux de la Sainte-Baume et de Notre-Dame de Liesse; mais il faudra,

pour montrer de nouveau la route de Jérusalem, attendre Chateaubriand et son admirable *Itinéraire ;* il faudra, pour raviver les lointains voyages, inspirés par une foi ardente, que les chemins de fer puissent transporter aux extrémités de la France des miliers de pèlerins.

IX.

PRINCESSES ET GRANDES DAMES EN VOYAGE. — LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE (1646-1647). — LA GRANDE MADEMOISELLE (1652). — LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ (1671-1689). — LA COMTESSE D'AULNOY (1679).

I.

Les étudiants, les savants, les pèlerins, dont nous venons de parler, voyageaient modestement, surtout si l'on compare leur train à celui d'une princesse du sang comme la duchesse de Longueville. Celle-ci se rendit en 1646 à Munster, pour rejoindre son mari, qui figurait parmi les plénipotentiaires chargés de négocier la paix avec les puissances allemandes. Parmi les personnes de sa suite se trouvait un chanoine de Paris, Claude Joly, qui nous a laissé un récit fidèle de son voyage [1]. Grâce à lui, nous pouvons l'accompagner jusqu'à la frontière.

La princesse est en carrosse. Elle a en plus deux

[1] *Voyage fait à Munster en Westphalie et autres lieux voisins en* 1646 *et* 1647, par M. Joly, chanoine de Paris, 1670, in-12.

carrosses de suite, et sans doute une escorte de gentilshommes et de valets à cheval. Un maréchal des logis les précède, pour faire les logements. Quelquefois l'on part tard et l'on arrive de même, selon la mode des grands, qui font de la nuit le jour. C'est le chanoine Joly qui fait cette remarque. Il est vrai que l'obscurité a des inconvénients; avant d'arriver à Coulommiers, il en fait l'expérience; le carrosse, où se trouve le chanoine, perd de vue les deux autres et s'égare. A Coulommiers, la duchesse était encore chez elle; le château, qui lui appartenait, était un des plus beaux de France. Le grand nombre de statues de femmes dont il était orné l'avait fait qualifier de Palais des Fées. Le lendemain, on se rendit à Château-Thierry; de là à Dormans; la quatrième étape fut Reims. Partout on rendait les plus grands honneurs à la princesse. Les gouverneurs des villes venaient au-devant d'elle, à la tête de jeunes gens à cheval; celui de Reims, qui la rencontra à une lieue de la ville, avait avec lui environ soixante-dix cavaliers et quatre carrosses. L'archevêque arrivait, de son côté, dans un carrosse attelé de six chevaux blancs et suivi de quatre pages bien montés. Dans certaines villes, comme à Rethel, les habitants sont en armes et tirent le canon à l'arrivée de la duchesse. Mais rien n'égala la magnificence et l'éclat de son entrée à Munster. La femme de l'ambassadeur qui représentait la France ne pouvait déployer trop de luxe pour soutenir l'honneur de son rang et de sa nation. Quatorze carrosses,

couverts de velours brodé et passementé d'or et d'argent, vingt à vingt-cinq valets de pied, seize pages à cheval, quarante ou cinquante gentilshommes, tous richement vêtus, escortaient le carrosse où la princesse et sa fille resplendissaient de toutes leurs pierreries, qu'on estimait cent mille écus.

Avec un pareil train, on voyageait aussi majestueusement que lentement. Claude Joly a le temps d'observer les curiosités des villes où l'on s'arrête. Il décrit particulièrement Reims, Mézières, Charleville, Sedan. La régularité des rues de ces deux dernières villes lui paraît digne d'éloges. La richesse des villes fait contraste avec l'aspect des campagnes, qui ont été dévastées par les récentes guerres. On rencontre près de Sedan une bande de paysans conduits par leur curé, et portant tous le fusil sur l'épaule pour garder leurs bestiaux. « Ces bonnes gens, dit Claude Joly, firent par honneur quelque temps escorte à Madame. »

On revint, en 1647, par Valenciennes, Chauny, Compiègne et Chantilly. A Valenciennes, le chanoine remarque « que le gouvernement y est si bon que ceux de Nuremberg y envoyèrent des gens exprès pour se régler dessus ». Cela faisait honneur à l'administration municipale de Valenciennes. Le retour s'accomplit avec le même cérémonial et la même magnificence que l'allée. La table était richement apprêtée. Le vendredi saint, on n'y servit que des légumes, « mais si bien déguisés et sophistiqués par l'adresse des cuisiniers », que le cha-

noine « ne fit jamais meilleure chère ». Il en tire cette moralité que « les pénitences des hommes ne sont souvent que des cérémonies extérieures, principalement dans les grandes maisons, où la délicatesse et la volupté se trouvent toujours... »

On pourrait citer, au dix-septième siècle, d'autres voyages de grandes dames, en dehors des voyages officiels des princes et des hauts dignitaires, qu'on ne saurait ranger parmi les voyageurs proprement dits. Tel était le train de la marquise de Montespan, lorsqu'elle se rendit en 1676 aux eaux de Bourbon. « Elle est dans un carrosse à six chevaux, écrit Mme de Sévigné; elle a un carrosse derrière, attelé de même, avec six femmes; elle a deux fourgons, six mulets et dix ou douze hommes à cheval, sans ses officiers; son train est de quarante-cinq personnes. Elle trouve sa chambre et son lit tout prêts; elle se couche en arrivant, et mange très bien. » A son retour, elle s'embarqua à Moulins, sur un bateau peint et doré, meublé de damas rouge, avec mille chiffres, mille banderoles de France et de Navarre. » C'était l'intendant qui l'avait fait préparer, et Mme de Sévigné ajoute que « jamais il n'y eut rien de plus galant[1] ».

[1] Lettres des 15 mai et 8 juin 1676.

II.

Les princesses elles-mêmes voyageaient rarement avec un pareil luxe; il arrivait même des circonstances, aux époques de guerre civile ou de guerre étrangère, où il leur fallait se contenter de modes de transports et de gîtes qui auraient pu répugner à de simples dames de qualité. M[lle] de Montpensier [1], la grande Mademoiselle, quitta Paris en 1652, dans un carrosse sans armes, à deux chevaux, accompagnée de laquais vêtus de gris. On partait tard; on arrivait au milieu de la nuit dans des châteaux où l'on n'était pas attendu. On passait la nuit à faire rôtir des poulets et des pigeons pour les provisions du lendemain. On s'arrêtait dans des auberges de village. A Sourdun, Mademoiselle s'amuse de la conversation d'un bon père capucin, qui l'a souvent vue, mais qui ne la reconnaît pas, parce qu'elle porte un masque, selon la mode du temps. Le masque était commode pour garder l'incognito; pressée de l'ôter, Mademoiselle s'excuse en disant qu'elle vient d'avoir la petite vérole. Cet étrange voyage se termine à Saint-Fargeau, où la princesse doit séjourner. Elle y arrive à deux heures du matin, et elle est stupéfaite de l'état de délabrement du « plus beau de ses châteaux ». C'est

[1] *Mémoires de mademoiselle de Montpensier,* édition Chéruel, 1859, 4 vol. in-12.

une vieille maison, sans portes, ni fenêtres; dans la cour, l'herbe pousse jusqu'aux genoux. On la mène dans une chambre où il y a un poteau au milieu; Mademoiselle est saisie d'une telle horreur qu'elle va coucher à deux lieues de là, chez un de ses régisseurs.

Dans ses nombreux voyages, qu'elle fit seule et à la suite de la cour, elle rencontra des gîtes de tout genre. Tantôt, elle descend chez un évêque absent, dont le palais est meublé le plus commodément du monde, et où elle se donne le plaisir de danser jusqu'à minuit, avec les plus jolies filles de la ville; tantôt, elle loge dans de bonnes maisons de gentilshommes, comme à Apt, où, selon la coutume des pays, les gens de qualité résident habituellement. Mais que de tristes gîtes dans certains villages, dans les villes mêmes, où s'arrête la cour! A Perpignan, il n'y a pas de cheminée dans les chambres, et Mlle d'Orléans est obligée de faire sécher sa chemise au feu de la cuisine. Ici, elle est forcée de coucher dans un cabinet sans cheminée; là, elle est installée dans une vieille maison qui tombe; au-dessus de son lit, il y a un trou dans le plafond. Au milieu de la nuit, un grand bruit la réveille; c'est un tremblement de terre. Elle eut pourtant moins peur que dans une maison de Lorraine, qu'on disait hantée par les esprits. En Franche-Comté, elle a pour logis une petite maison de village sans fenêtres : la grande Mademoiselle est forcée « de se coiffer par le jour de la porte. » On lui

assigne, pour la nuit, un château, dont toutes les vitres sont brisées et dont les planchers ont été enlevés pour le service de l'artillerie; elle couche enfin dans une chambre de chaumière, qu'on peut garnir de tapis et de tapisseries, mais si basse, qu'il faut faire des trous pour y mettre les pieds de son lit.

Ces voyages, parfois accidentés, pouvaient être aussi des promenades triomphantes ou charmantes. En 1658, Mademoiselle quitte Paris à la suite du roi; le temps est beau, les chemins sont bons; on laisse ses carrosses en arrière, et l'on s'avance agréablement à cheval jusqu'à Auxerre. Mais ailleurs il faut subir des ennuis de tous genres; on passe des gués si profonds que l'eau entre par les portières du carrosse. Les routes sont mal tracées. Après avoir dîné dans un château, Mademoiselle part pour les eaux de Forges, situées à huit petites lieues. Bien qu'elle ait un guide, elle s'égare; la nuit la surprend dans un bois; elle ne peut en sortir qu'au point du jour, et elle arrive à Forges à quatre heures du matin. Au lieu de se coucher, elle se décide à aller entendre la messe chez les capucins, et rencontre en chemin leur supérieur, qui lui fait une harangue. « J'en fus surprise, dit-elle; car je ne pensais pas que jamais on en eût fait à une telle heure. »

Les eaux de Forges étaient alors en vogue. Mademoiselle décrit la vie « assez douce » qu'on y mène. On se lève à six heures; on va à la fontaine; on

boit jusqu'à huit heures; on se promène dans le jardin, on va à la messe; on fait sa toilette pour le dîner, qui a lieu à midi. A trois heures, les comédiens que Mademoiselle a fait venir de Rouen donnent une représentation. Après le souper, qui a lieu à six heures, on va entendre les litanies chez les capucins; puis on se promène jusqu'à neuf heures, où l'on se couche [1]. Sauf la messe et les litanies, la vie des eaux n'a guère changé depuis ce temps.

Mademoiselle a fait quelques observations dans ses voyages; elle a vu les religieuses de Perpignan coquettes et fardées; elle a vu danser les juifs de Metz et visité leur synagogue. Nancy est une assez belle ville « c'est-à-dire qu'elle a l'air d'une ville à la campagne ». Bayonne et Saint-Jean de Luz lui ont plu. La Provence ne l'a pas charmée; c'est un « pays assez vilain »; l'ail y est admirable. A Marseille, elle ne peut s'habituer à la vue des galériens qu'on rencontre enchaînés dans les rues. Elle se promène sur une des galères du roi, qui sont peintes, dorées et garnies de jolies chambres. On pêche force poissons inconnus et pour la plupart très mauvais; le mal de mer survient, et la partie finit avec une sorte de tristesse, qu'augmente la vue des galériens, qui rament; « cette quantité d'hommes nus, sans chemises, hors une espèce de caleçon, rasés, noir du soleil, cela est affreux : enchaînés, cela donne une

[1] On peut comparer ce tableau avec celui que M[me] de Sévigné trace de la vie de Vichy, dans sa lettre du 20 mai 1676.

idée de l'enfer; on a horreur et pitié. » Il faut réfléchir que ce sont de méchantes gens pour les plaindre un peu moins. Les voyages avaient quelquefois l'avantage de faire connaître aux grands des misères que sans eux ils n'auraient point soupçonnées.

III.

Les femmes ne voyageaient guère alors pour voir des monuments et des pays nouveaux. Les princesses allaient de ville en ville, souvent dans un but politique; les femmes de qualité se déplaçaient pour aller passer quelque temps dans leurs châteaux, pour prendre les eaux, pour visiter leurs parents et leurs amis. Telle était Mme de Sévigné, qui fit d'assez fréquents voyages en Bretagne, en Provence et dans le Bourbonnais. Les grands trajets l'étonnent quelque peu. « Vous me prendrez pour un oiseau, » écrit-elle un jour où elle est allée de Bretagne en Provence; mais cent ou cent cinquante lieues ne l'effraient point trop; elle s'efforce de les faire le plus commodément du monde. Elle s'installe le mieux qu'elle peut dans un carrosse à quatre chevaux, escorté de deux laquais à cheval; pour charmer les ennuis de la route, elle a un compagnon ou une compagne de voyage; elle lit ou se fait lire Virgile, l'*Histoire des Vizirs* ou la *Vie du duc d'Épernon*. L'été, on part à deux heures du matin pour éviter la chaleur; on s'arrête longtemps pour

dîner; on fait la sieste sur la paille ou sur les coussins du carrosse; on arrive avant la nuit à la couchée. Les étapes sont de six à dix lieues. Les gîtes laissent parfois à désirer. En 1673, on s'arrête à six lieues de Lyon, dans « un petit chien de village, qui rendrait triste si on ne l'était pas ». Qu'y faire? « Il n'y a rien, écrit la marquise, c'est un désert; je me suis égarée dans les champs pour chercher l'église; j'ai trouvé un curé un peu sauvage et un commis... qui m'a promis de vous faire tenir cette lettre. » Dans ces petites localités, il faut se résigner à causer avec l'hôtesse, comme celle de Villeneuve Saint-Georges, qui avait marié sa fille loin d'elle et la regrettait toujours; il faut utiliser les heures de repos un peu longues des voyages à petites journées, en s'entretenant avec quelques bonnes gens, tout en s'étonnant un peu qu'ils aient les mêmes sentiments que les gens de la cour et de la ville.

Le carrosse est d'ordinaire d'allure calme. Par exception « il va comme le vent ». Cela peut dépendre des routes. Aux environs de Nevers, « c'est une chose extraordinaire; ce sont des mails et des promenades partout, toutes les montagnes aplanies... Les intendants ont fait merveille. » Mais si l'on sort des grands chemins, il faut mettre pied à terre, de peur de verser dans des ornières effroyables. Le long du Rhône, le fleuve a débordé; les chevaux se mettent à nager, et l'eau entre dans le fond du carrosse. Il y a d'autres accidents. Un jour, l'essieu casse. Un gentilhomme campagnard

arrive à la rescousse. Lui et sa femme, c'étaient les véritables portraits de M. et de Mme de Sottenville. « Nous fûmes deux heures dans cette compagnie, écrit la marquise, sans nous ennuyer, par la nouveauté d'une conversation et d'une langue entièrement nouvelles pour nous. Nous fîmes bien des réflexions sur le parfait contentement de ce gentilhomme de qui l'on peut dire :

> Heureux qui se nourrit du lait de ses brebis,
> Et qui de leurs toisons voit filer ses habits. »

Quand on le peut, on quitte les grands chemins pour les rivières. On descend la Loire ou le Rhône. En arrivant à Orléans, « voilà vingt bateliers autour de nous, chacun faisant valoir la qualité des personnes qu'il a menées et la bonté de son bateau; jamais les couteaux de Nogent et les chapelets de Chartres n'ont fait plus de bruit. Nous avons été longtemps à choisir; l'un nous paraissait trop jeune, l'autre vieux; l'un avait trop envie de nous avoir; cela nous paraissait d'un gueux dont le bateau était pourri. Enfin la prédestination a paru visible sur un grand garçon fort bien fait, dont la moustache et le procédé nous ont décidés. » Mais les eaux sont basses, et à chaque instant on s'engrave. Le soir, on ne peut aborder à l'hôtellerie, qui est à deux cents pas. Enfin, à minuit, on est accueilli dans une maison plus pauvre, plus misérable qu'on ne peut le représenter. « Nous n'y avons trouvé, écrit la marquise, que deux ou trois vieilles

femmes qui filaient, et de la paille fraîche, sur quoi nous avons tous couché sans nous déshabiller. J'aurais bien ri, sans l'abbé que je meurs de honte d'exposer ainsi à la fatigue d'un voyage. Nous nous sommes rembarqués à la pointe du jour, et nous étions si parfaitement établis dans notre gravier, que nous avons été près d'une heure avant que de reprendre le fil de notre discours; nous voulons, contre vent et marée, arriver à Nantes; nous ramons tous... »

Malgré le coucher sur la paille, malgré l'obligation de ramer, on préférait encore le bateau au carrosse. Le progrès fut, comme Mme de Sévigné le fit en 1680, d'installer son carrosse sur le bateau et de s'installer soi-même dans le carrosse, le grand carrosse, où douze personnes pouvaient tenir. Il était placé de manière que le soleil n'avait point entrée dedans. « Nous avons baissé les glaces, écrit la marquise charmée de son invention : l'ouverture de devant fait un tableau merveilleux; les portières et les petits côtés nous donnent tous les points de vue qu'on peut imaginer. Nous ne sommes que l'abbé et moi dans ce joli cabinet, sur de bons coussins, bien à l'air, bien à notre aise; tout le reste, comme des cochons sur la paille. Nous avons mangé du potage et du bouilli tout chaud; on a un petit fourneau, on mange sur un ais dans le carrosse comme le roi et la reine. Voyez, je vous prie, comme tout s'est raffiné dans notre Loire... » Et elle jouit à

loisir des charmes du paysage, qu'elle ne cesse d'admirer. La beauté de cette rivière, dit-elle, fait ma principale occupation. « Je ne m'accoutume pas, écrit-elle ailleurs, à la beauté de ce pays. Vous en seriez surprise vous-même, comme si vous ne l'aviez jamais vu. Il y a des âges où l'on ne regarde que soi. »

On ne saurait refuser à Mme de Sévigné le sentiment de la nature. Mais elle préfère, comme son siècle, la nature aimable et pour ainsi dire tempérée à la nature grandiose ou sublime. Elle aime, comme Mme Deshoulières, les prés fleuris qu'arrose la Seine. Aux environs de Rouen, « ses bords n'en doivent rien à ceux de la Loire, dit-elle; ils sont gracieux; ils sont ornés de maisons, d'arbres, de petits saules, de petits canaux, qu'on fait sortir de cette grande rivière. En vérité, cela est beau... » Les bords du Rhône la charment moins; elle n'aime point les alentours de Bourbon-l'Archambault; « ce pays est bas et couvert comme la Bretagne. » On ose égaler Vichy à Bourbon, comme si l'on pouvait « comparer le plus charmant pays du monde au plus vilain et au plus étouffé ». Quant à Vichy, c'est une idylle ! « La beauté des promenades est au delà de ce que je puis dire, » écrit-elle en 1673. Et plus loin : « Je vais être seule, et j'en suis fort aise; pourvu qu'on ne m'ôte pas le pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les

champs, je consens de dire adieu à tout le reste. La beauté du pays seul me guérirait. »

Les grands aspects de la nature la touchent moins. Sur la route d'Aix à Marseille, « l'endroit, d'où elle découvre la mer, les bastides, les montagnes et la ville, est une chose étonnante; » mais elle est surtout ravie d'une certaine M[me] de Montfuron. La comparaison aurait de quoi surprendre, si l'on ne savait que la marquise de Sévigné aime avant tout la société aimable. Dans les villes, elle ne s'occupe en aucune façon des monuments; elle traverse Rouen sans en dire un mot; mais Marseille lui plaît : « Je demande pardon à Aix; mais Marseille est bien plus joli, et plus peuplé que Paris à proportion; il y a cent mille âmes au moins... » et puis elle y est si bien accueillie! En sa qualité de belle-mère du gouverneur de la province, elle reçoit des présents et des hommages; l'évêque lui offre un très bon repas; le gouverneur lui « donne des violons » accompagnés de « masques plaisants ». Le lendemain, elle écrit à sa fille : « J'ai été à la messe à Saint-Victor avec l'évêque; de là par mer voir la Réale, et l'exercice, et toutes les banderoles, et des coups de canon, et des sauts périlleux d'un Turc; enfin, l'on dîne, et après-dîné, me revoilà sur le poing de M. de Marseille, à voir la citadelle et la vue qu'on y découvre; et puis à l'arsenal, voir tous les magasins et l'hôpital; et puis sur le port, et puis souper chez ce prélat, où il y avait toutes sortes de musique. »

A vrai dire, Mme de Sévigné n'est pas une voyageuse; c'est une femme du monde de l'esprit le plus délié et le plus délicat, qui effleure tout sans trop approfondir. Elle a un faible pour les grands seigneurs et les hauts fonctionnaires. Comme elle semble charmée de voyager avec la duchesse de Chaulnes, « dans le meilleur carrosse, avec les meilleurs chevaux, la plus grande quantité d'équipages, de fourgons, de cavaliers, de commodités, de précautions qu'on puisse imaginer! » Comme elle sait apprécier les « grands et bons soupers maigres », les « dîners gras à perfection » que lui offrent les intendants et les gouverneurs! C'est surtout l'aristocratie que dépeint Mme de Sévigné avec le charme incomparable qui distingue son style. Elle excelle, comme ses pareilles, à décrire le spectacle de la cour et de la ville, même celui de la société de province. Que de fins tableaux n'a-t-elle pas tracés de la société bretonne! Mais c'est à peine si elle s'occupe des classes moyennes ou inférieures, parce que ses regards ne se portent pas de leur côté.

IV.

Une autre femme d'esprit, la comtesse d'Aulnoy, auteur de jolis contes de fées et d'un amusant *Voyage d'Espagne,* a peint également sous des couleurs

vives et pittoresques la société de Bayonne[1]. Voici les jeunes femmes de la ville, le teint brun, l'œil brillant, la physionomie enjouée, qui viennent la voir; quelques-unes portent sous leur bras des petits cochons de lait, ornés de rubans de diverses couleurs, comme ailleurs on porte des petits chiens. On a envoyé chercher un joueur de fifre et de tambourin, et, tandis que les petits cochons courent par la salle en faisant plus de bruit que des lutins, les dames et leurs cavaliers dansent un branle, agitant en cadence des cannes assez longues, de telle sorte qu'il semblait voir exécuter une sorte de pyrrhique. Après le ballet, on fit passer des bassins de confitures sèches fabriquées à Gênes, des limonades et des eaux glacées. Le soir, les dames, qui avaient été voir la comtesse d'Aulnoy, lui envoyèrent des caisses pleines de confitures et de bougies, avec plusieurs pièces de toile. Ce linge, fabriqué dans le pays, était admirable; et la voyageuse avait remarqué, en traversant les Landes, que dans les chaumières de paysans, qui faisaient compassion par leur extrême pauvreté, on donnait d'aussi belles serviettes que celles que les gens de qualité possèdent à Paris. Mme d'Aulnoy ne voulut point paraître moins généreuse que les dames de Bayonne; elle s'empressa de leur faire distribuer des rubans et des éventails.

C'est en litière qu'elle partit pour Madrid; en sor

[1] *Relation du voyage d'Espagne*, 1re éd. 1691, t. I.

tant de Bayonne, elle est rançonnée par les gens de la douane; elle est mise à contribution par les musiciens de la ville, qui lui assourdissent les oreilles d'une manière plus bruyante qu'harmonieuse jusqu'à ce qu'elle leur ait donné quelque argent. Saint-Jean de Luz lui parut le plus grand bourg de France et le mieux bâti. A l'hôtellerie où les prix étaient modérés, la table était couverte de pyramides de gibier; mais les matelas de laine étaient remplacés par deux ou trois matelas de plumes de coqs entassés les uns sur les autres. Mme d'Aulnoy devait bientôt regretter des auberges de ce genre, dans les étonnantes posadas d'Espagne, dont elle a décrit avec tant de verve la pittoresque misère.

X.

LES POÈTES EN VOYAGE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — CHAPELLE ET BACHAUMONT (1656). — *LES VOYAGEURS INCONNUS* (1652). — REGNARD. — LA FONTAINE (1663). — RACINE (1661-1662).

Si les voyages d'affaires ou d'obligation pouvaient être pénibles au dix-septième siècle, il n'en était pas de même des voyages d'agrément. C'était un plaisir de courir le monde, à cheval ou en carrosse, quand on était jeune, intelligent et bien portant. Pour peu que la saison ou le temps ne fût pas trop défavorable, les trajets étaient des promenades; on faisait quatre ou cinq lieues le matin ; on s'arrêtait longuement pour dîner; le soir, après une nouvelle course de quelques heures, on soupait de grand appétit dans l'auberge où l'on passait la nuit. Les gîtes n'étaient pas toujours bons; mais on avait des dédommagements. On trouvait des amis dans les villes qu'on traversait; on en visitait d'autres dans les maisons de campagne peu éloignées des routes que l'on suivait. Les bons repas alors que l'on faisait ensemble! Le doux repos, entremêlé de longues

causeries, qu'on goûtait avec eux! C'est ainsi que voyageaient deux spirituels bourgeois de Paris, Chapelle et Bachaumont[1]; c'est ainsi que voyagèrent tant de joyeux compagnons, qui les imitèrent jusque dans la manière de raconter les incidents de leur route. Ne demandez pas à ces gais touristes des observations savantes et précises, des observations pratiques; ils se sont amusés, et ils veulent amuser les autres; tout leur effort se borne à faire sourire, et ils agrémentent leur prose de petits vers, où ils cherchent le trait d'esprit plutôt que le compte rendu fidèle. Le plus sérieux enseignement qui ressort de leurs agréables badinages, c'est le spectacle même de leur propre caractère, qui met en relief par sa légèreté, son entrain, sa grâce même un des côtés les plus attrayants du caractère français de leur temps.

Les bourgeois de Paris, du temps de Molière, sont accueillis chez les grands et choyés par eux, s'ils ont de l'esprit. Le voyage de Chapelle et de Bachaumont, c'est une série de fêtes et de repas sans fin. Ils dînent chez le duc d'Orléans à Blois; sauf quelques méchants gîtes sur lesquels ils glissent dans leur récit, ils s'en vont de châteaux en châteaux; on les reconduit, à cheval ou en voiture. Et pendant leurs séjours, quels festins! Ils « s'empiffrent »

[1] *Voyage de MM. Fran. le Coigneux de Bachaumont et Cl.-Emman. Luillier Chapelle,* la Haye, 1732, in-12; imprimé en 1663 dans un *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes.*

quatre jours de suite chez le sénéchal d'Armagnac. Dans les villes, ils ne sont pas moins fêtés. Ils font chez l'abbé de Beauregard « de ces repas comme on n'en fait qu'à Toulouse. » S'ils visitent, à Montpellier, des précieuses assez ridicules, à Bordeaux, ils sont hébergés chez l'intendant, qui reçoit la meilleure société de la ville; à Agen surtout, on donne en leur honneur un souper, qui leur fait croire qu'ils sont dans un pays enchanté; ils ne peuvent assez faire l'éloge de l'esprit et de la beauté des dames. Elles les charment encore plus que celles d'Arles qui sont propres, galantes et jolies, mais si couvertes de mouches qu'elles en paraissent un peu coquettes.

Ces gais convives, ces fins gourmets, qui le croirait, vont aux eaux! Et quelles eaux! des eaux inconnues, les eaux d'Encosse, « où l'on ne peut avoir d'autre divertissement que celui de voir revenir sa santé, » où l'on n'a d'autre « consolation » que de se promener, l'après-midi, « au bord d'un petit ruisseau, entre les saules et les prés les plus verts qu'on puisse imaginer. » Comme on comprend avec quel enthousiasme ces deux épicuriens quitteront les eaux pour la bonne chère, inconnue même des Parisiens, que l'on fait chez le sénéchal d'Armagnac!

Le voyage de Chapelle et de Bachaumont, écrit pour des gens du monde, a le mérite de peindre sous des couleurs aimables la société qu'on rencontrait en province autrefois. Il eut un grand succès. Il suscita de nombreux imitateurs pendant un siècle

et demi. Leurs auteurs avaient mis à la mode un genre, genre pétillant, fugitif, superficiel, comme la mousse du vin de Champagne. Mais s'ils eurent le mérite de le faire apprécier, ils ne l'avaient pas créé. Ils avaient eu des devanciers.

En février 1652, cinq joyeux compagnons, armés d'épées, de pistolets et de fusils, suivis de valets porteurs de mousquetons, s'en allaient à cheval de Paris à Lyon. On était à l'époque des troubles de la Fronde. La plupart des villes, dans la crainte des excursions des partis et des troupes, étaient gardées par les bourgeois de la milice. Presque partout on accueillit les voyageurs avec défiance, comme à Corbeil :

Le pont était fermé d'une longue barrière ;
Et d'entre les bourgeois un soldat fort mutin,
    Ceint d'une grande bandoulière,
Mit, dès qu'il nous eut vus, la mèche au serpentin ;
    Puis d'une voix tonnante et fière :
    Demeurez là, dit ce mastin,
    Ou sur le champ je vous canarde.
    Sus, caporal, hors de la garde !

A Pont-sur-Yonne, les bourgeois, après avoir refusé l'entrée de la ville, cédèrent à la vue d'une pièce d'argent qui transforma leur résistance en obséquiosité. Un cheval qui fait le tour d'une salle à manger d'auberge, un cavalier qui glisse et tombe, un chevreuil qu'on essaie de poursuivre dans un bois, et d'autres petits faits de ce genre sont les principaux incidents d'un voyage, dont un auteur

anonyme a fait le récit, sous le titre des *Voyageurs inconnus*[1]. Le style en est souvent dépourvu d'élégance, comme on peut en juger par les vers que j'ai cités, et je n'y vois guère qu'une jolie description, dans le genre précieux, du grand bassin de Fontainebleau. « Le soleil qui se jouoit lors sur ce crystal mobile, dit l'auteur, faizoit de ses rayons mille petits miroirs ardans qui étinceloient dessus et nous envoyoient de doux éclairs dans les yeux. »

Les imitateurs de Chapelle et de Bachaumont valent mieux que leurs devanciers. Beaucoup de poètes se firent un plaisir de marcher sur leurs traces; tels furent Lefranc de Pompignan, Desmahis, Gresset et Bertin; mais les plus illustres d'entre eux furent à coup sûr Regnard et La Fontaine[2].

[1] *Les Voyageurs inconnus et autres œuvres curieuses du même autheur tant vers que prose, dédiées à Mrs. de l'Académie française;* à Paris, chez Charles de Sercy, 1655, in-16 de 178 p. — Ni Brunet, ni Barbier ne parlent de ce petit livre rare.

[2] Tous ces voyages, et d'autres encore, dont nous parlerons plus loin, ont été souvent réimprimés, notamment dans un recueil publié en 1796 par la Mésangère, et intitulé *Voyages en France et autre pays, en prose et en vers,* ornés de trente-six planches, qui a eu quatre éditions. La dernière est de 1824. Antérieurement, on avait fait paraître un *Recueil amusant de voyages en vers et en prose,* faits par différents auteurs, *auquel on a joint un choix des épîtres, contes et fables morales qui ont rapport aux voyages,* Paris, 1783, 9 vol. in-12. — Je trouve aussi en 1852 une réimpression des principaux d'entre eux, sous le titre de *Petite Bibliothèque des voyages amusants,* 1 vol. in-32.

II.

De tous les hommes de lettres de son temps, Regnard est celui qui a le plus voyagé. Il est allé, malgré lui, en Turquie ; il n'a pas craint de pénétrer en Laponie. Les excursions en France devaient lui coûter peu. Il en a raconté plusieurs. Même dans son récit le plus sérieux, on retrouve le bon vivant. A Péronne, il remarquera que les larges marais qui l'entourent produisent des carpes et des canards renommés dans toute la France. Son *Voyage de Normandie* et son *Voyage de Chaumont* ne sont que des badinages. Le second se compose d'une série de couplets, sur un air connu. Regnard y cite toutes ses étapes, énumère les auberges où il est descendu avec sa famille et ses amis, relate les principaux incidents du voyage, chante le bon vin qu'on lui donne. Dans des auberges de village, comme au Pavillon, il a l'heureuse fortune de rencontrer un bon cuisinier. A Troyes, on le mène voir un moulin, on le conduit au bal, où l'on danse jusqu'au matin, au son « d'un rebec à l'ancienne ». A Vendeuvre, on couche chez le curé, qui fait « sa bibliothèque de son cellier ». A Chaumont, Regnard trouve un traiteur, qui dépasse tous ceux de Paris. Les couplets continuent sans fin, consacrés surtout à vanter les mérites des hôtels et des hôtelières. Le *Voyage de Normandie* a plus de valeur littéraire ; l'esprit

et la gaîté y foisonnent; mais on y chercherait en vain quelque renseignement sur les pays que le voyageur traverse et sur les gens qui les habitent. Notons cependant qu'il plaint les célestins de Mantes de boire le vin qui croît dans leur clos.

III.

La Fontaine est un voyageur plus consciencieux [1]. Le fin observateur, qui a écrit *le Coche et la Mouche*, ne dédaigne pas les détails vrais. Lorsqu'il se rend de Paris à Poitiers dans le carrosse, il nous fait connaître la compagnie qu'il y rencontre : Point de moines, mais un valet de pied du roi, trois femmes, un marchand qui ne disait mot, et un notaire, qui rapportait dans son pays quatre volumes de chansons, chantait toujours et chantait mal. On dine à Châtres. En montant la côte de Tréfou, tout le monde descend le long d'un bois qui, dit-on, fourmillait de voleurs. Vers la nuit, on arrive à Étampes; les maisons des faubourgs, sans toits, sans fenêtres, rappellent les dégâts des guerres de la Fronde. Le lendemain, on traverse la Beauce, « pays ennuyeux, » et, sans autre distraction que la conversation des compagnons et des compagnes de voyage, on arrive à Orléans.

Cette ville est d'un bel aspect, à la regarder de la

[1] *Œuvres diverses* de M. de la Fontaine, 1729, t. II, 26 à 56.

Sologne. Le mail et les autres arbres qu'on a plantés en beaucoup d'endroits le long du rempart la font paraître à demi fermée de murailles vertes. De chaque côté du pont montent et descendent des barques qui vont à voiles. Comme ces voiles sont très grandes, cela leur donne une majesté de navires, et La Fontaine s'imagine voir le port de Constantinople en petit. Il continue cependant sa route par terre; à Cléry, où il visite le tombeau de Louis XI, qui lui semble d'assez bonne main, il est sur le point de prendre une autre hôtellerie pour la sienne, et oublie l'heure du dîner en lisant Tite-Live. Blois, qu'il atteint le lendemain, est mieux situé qu'Orléans. Il trouverait difficilement un aspect plus riant et plus agréable. La société y est fort polie; les jolies femmes nombreuses. Il s'y trouve aussi beaucoup de bossus, moins cependant qu'à Orléans. Le fabuliste en donne plaisamment la raison; la Beauce aurait été autrefois couverte de collines. Les habitants se plaignaient de ces « monts ». Le Sort intervint et leur dit :

Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds
Vous les aurez sur vos épaules.

Le château de Blois avait été récemment habité par Gaston d'Orléans, dont la mémoire était restée en vénération dans le pays ; La Fontaine, doué d'un sentiment artistique délicat, est surtout content de la façade construite par François Ier : « Cela, dit-il, fait quelque chose de grand qui plaît assez. » Le

château d'Amboise ne lui plaît pas du tout. Il n'y trouve de beau, que la vue, « grande, majestueuse, d'une étendue immense. » Il s'attendrit en visitant la chambre où Fouquet avait été enfermé. Tout distrait qu'il fut, le poète avait du cœur.

Le voyage continue, sans autre rencontre que celle d'une troupe de comédiens, dont La Fontaine trace un plaisant portrait. A Port de Piles, on résolut d'aller voir Richelieu, qui n'en était qu'à cinq lieues; les Allemands se détournent bien pour cela de plusieurs journées. « Cette ville, créée par la volonté et la puissance du cardinal de Richelieu, devait avoir bientôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers. » Les descendants des gens de finances, qui y avaient construit des hôtels pour plaire au premier ministre, les abandonnaient peu à peu. Quant au château, autour duquel elles étaient bâties, La Fontaine comptait en parler dans une lettre qui ne nous a pas été conservée. Malheureusement aussi, son joli récit de voyage s'arrête là.

IV.

La plupart des poètes de ce temps ont voyagé. Que ne donnerait-on pas pour connaître le vrai *roman comique* de Molière, qui parcourut la France avec une troupe de comédiens semblable à celle que la Fontaine a rencontrée? Boileau a été aux eaux de Bourbon, mais la lettre dans laquelle il

parle de son séjour manque de trait et d'intérêt. Il n'en est pas de même de Racine qui nous a laissé des lettres charmantes sur le voyage et le séjour qu'il fit à Uzès en 1661 et 1662. Le grand tragique raconte ses impressions avec beaucoup d'agrément à La Fontaine et à d'autres de ses amis. Il n'est point séduit par la vie de province. « Je suis confiné, écrit-il, dans un pays qui a quelque chose de moins sociable que le Pont-Euxin ; le sens commun y est rare, et la fidélité n'y est point du tout... Aussi quoi qu'on m'ait souvent pressé d'aller en compagnie, je ne me suis pas encore produit. » Cependant il y reste tout l'été. « Je ne pourrais être un moment dehors sans mourir, écrit-il au mois de juin ; l'air est aussi chaud que dans un four allumé. Pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales, qui ne font que chanter de tous côtés... » Il est aussi étourdi par les vers des poètes provinciaux, qu'il compare à des pies, et il soupire après Paris, qui est non seulement le « siège des amours », mais aussi, « celui des Filles de Mémoire. »

XI.

JOUVIN, DE ROCHEFORT (1660). — THOMAS DU FOSSÉ (1637-1691).

I.

On aurait une idée trop superficielle de la France de Louis XIV, si l'on en jugeait uniquement par les récits aimables des femmes du monde et les badinages des hommes de lettres. Les observateurs sérieux ne manquaient pas à cette époque ; tel est Albert Jouvin, de Rochefort, qui a publié un voyage dans diverses contrées de l'Europe. Le volume qu'il a consacré à la France [1] participe à la fois des récits de voyage et des descriptions. Si cet écrivain, qui fut trésorier de France à Limoges, [2] a emprunté aux auteurs antérieurs, il a observé par lui-même ; il a consigné sur ses tablettes ses notes journalières,

[1] *Le Voyageur d'Europe où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe...* 1672. (Tome I, *Voyage de France*, in-12 de 298 p.)

[2] Il fut reçu trésorier de France à Limoges en mai 1675. (Note de M. A. de Boislisle). C'est sans doute le même qui dédia en 1679 un plan de Troyes aux magistrats de cette ville.

et les a rédigées à son retour. Son livre, écrit avec une simplicité qui n'est pas sans attraits, est l'œuvre d'un homme intelligent, qui se pique d'exactitude.

Jouvin, qui voyageait à cheval avec deux gentilshommes de ses amis, est allé de Paris à Antibes, d'Antibes à Bordeaux, de Bordeaux à Rouen par la Bretagne. Il indique avec patience les distances et décrit consciencieusement les monuments des villes. Il n'oublie pas de signaler les meilleures auberges et les pays où la vie est à bon marché. Dans les petits ports de Provence, « on mange à table d'hoste chair et poisson, où chacun pour une pièce de vingt sols est traité délicieusement et proprement. On boit ordinairement à la glace, qui est la coustume du pays, comme à chaque fois qu'on sert à boire de fringuer le verre, et le présenter à demi plein d'eau, qu'on verse toute, ou peu ou point, à sa volonté, avant que de l'emplir de vin, qui est très brûlant en Provence, et malsain si on le boit sans eau. » Jouvin aime le poisson; il se plaît à en voir pêcher; il assiste à Saint-Valery-sur-Somme, à l'arrivée de barques remplies de poissons que l'on vend à vil prix et que l'on envoie jusqu'en Champagne. A Muzillac, en Bretagne, il se régale de potage aux moules et de beurre excellent, qu'on lui sert à l'auberge de la Croix-Verte [1]. Dans ces pays reculés, la vie était

[1] Jouvin, d'ordinaire sérieux, ne craint pas de se faire l'écho d'un calembourg populaire; après avoir vanté l'auberge d'Eu, il rapporte que les œufs sont si bons dans cette ville que l'on

« quasi pour rien » ; près de Vannes, le poisson, la volaille, le gibier se donnaient à très bas prix, et l'on ne vendait que 25 ou 30 sols un veau bien gros et gras.

Jouvin observe peu les campagnes. Il remarque dans le Mâconnais que les vigneronnes sont à peu près vêtues comme les hommes, portant les cheveux courts et des chapeaux. La triste condition des paysans qui habitent les marais du bas Poitou l'a frappé. Un jour il entra dans une de leurs chaumières construites en paille. Autour d'un feu de bouse de vache desséchée, six petits enfants tout nus se pressaient en attendant leurs parents. Pour tout meuble, un lit de paille sur des ais et une huche vide. Jouvin, qui est navré de cette misère, ajoute : « Je ne sçay point de gens plus pauvres dans la France que dans les marets du bas Poictou. »

Les villes présentent un tout autre spectacle. La société la plus brillante se presse sur leurs places plantées d'arbres. Comme Zinzerling, Jouvin admire à Lyon la place Belle-Cour. « La noblesse et tout le peuple s'y rendent par bandes ; car c'est où se tiennent des concerts, où se pratiquent toutes sortes d'honnestes galanteries et où se voyent mille beaux visages et mille personnes lestement vestues. » A Nîmes, « la plus belle jeunesse » se réunit dans le mail ; à Rennes, « toute la noblesse et un

dit que Mademoiselle n'a jamais été rassasiée d'Eu. On sait que le château d'Eu lui appartenait.

grand nombre de personnes lestement vestues » se rendent par bandes sur la grande place, pour y pratiquer, comme à Lyon, « d'honnestes galanteries et y apprendre les modes de la cour, qui se voyent en attendant la messe au couvent Saint-François des Cordeliers, qui est dans la même place. » La place Royale de Caen et celle de la Canourgue à Montpellier sont de même le rendez-vous des gens que leur naissance ou leur rang met au-dessus du commun. Même à Quimper-Corentin, le beau monde, qui se rend à la messe de midi, « parait très propre en ses habits et poli en ses mœurs. »

En allant de Lyon à Grenoble, Jouvin visite la grande Chartreuse. Il y parvint par un chemin qu'il qualifie d'obscur et d'affreux. Au couvent, le souper lui fut servi sur une table couverte de plusieurs mets, entre lesquels il y avait un plat de deux grandes truites. Le dessert se composait de toutes sortes de fruits, de fromage et de beurre, qui furent arrosés, en les mangeant, de plusieurs verres d'excellent vin. Toutes ces denrées étaient apportées à dos de mulet de la vallée et de Grenoble, et il en fallait un grand nombre pour nourrir soixante religieux, trente serviteurs et vingt voyageurs qui venaient en moyenne chaque jour.

Si la foi aux pèlerinages lointains s'était attiédie, surtout dans les classes éclairées, on affluait encore à certains pèlerinages de France. On venait à Sainte-Reine puiser la santé dans une source miraculeuse. Jouvin, qui goûte de cette eau, lui préfère le vin

de l'hôtellerie du Raisin. Il est loin cependant d'être étranger aux sentiments religieux. En entrant dans la grotte de la Sainte-Baume, il éprouve une sainte douleur des péchés commis et la volonté de suivre sainte Magdeleine dans une véritable pénitence. Le couvent et l'hôtellerie sont adossés au rocher. Le couvent contient dix-sept cellules et trois chambres de cérémonie, dont une était réservée pour le roi. Notre voyageur admire la vue dont on jouit du rocher de la Sainte-Baume; plus que ses contemporains, il apprécie les montagnes, « dans lesquelles par un changement continuel on voit de la nouveauté, et le bord de la mer qui a de quoy contenter les plus mélancholiques. »

En route, Jouvin note de nombreuses observations personnelles. L'Yonne, à Auxerre, est tellement couverte de bateaux qu'elle lui semble un port de mer. A Noyers, il entend la messe en musique dans un couvent de religieuses, et c'est une des plus belles où il ait été. Il admire les superbes hôtels-Dieu de Beaune, de Lyon et de Nantes, les hôtels de ville de Montpellier et de Toulouse. Autour de Marseille, il signale les *bastides,* sortes de petits pavillons, entourés d'un jardin où poussent des figuiers, des orangers et des vignes, et dans lesquels les bourgeois vont se divertir les fêtes et dimanches avec leurs amis. Le nombre de ces bastides, à ce qu'on dit, est de plus de trente mille. Après la Provence, c'est la Bretagne dont les singularités le frappent le plus. A Quimper, pendant la grande messe, on

claque des mains, au lieu de sonner, au moment de l'élévation, et les bonnes femmes emportent du bénitier leurs mains pleines d'eau pour aller la répandre sur la tombe de leurs parents. L'église en était toute humide. Les grands chemins sont garnis de petites chapelles et de croix construites en pierre dure. A Landerneau, il assiste aux réjouissances des Bretons, qui, sans oublier la bouteille, vont par bandes en jouant du hautbois, de la cornemuse, de la flûte, et dansent à leur mode par tous les carrefours ou dans quelques prairies. Ils sautent lourdement avec leurs souliers ferrés par les maréchaux; car on voit « autant de souliers à la boutique d'un maréchal, pour y clouer au talon un petit fer à cheval, qu'à celle d'un savetier dans les autres provinces de France, pour les raccommoder. » Le soir, dans les villages, des joueurs de gobelets, connus, en Bretagne, sous le nom de gardes-baux, viennent divertir les voyageurs par toutes sortes de tours de subtilité et d'adresse.

On pouvait encore rencontrer des aventures en ce temps-là. La Bretagne était, disait-on, exploitée par les brigands et désolée par les loups. Les brigands étaient d'ordinaire d'anciens valets de gentilshommes, qui avaient été renvoyés par leurs maîtres; ils se mettaient en embuscade par bandes de quinze ou vingt, et assommaient les passants avec de longs bâtons garnis d'un gros nœud par le bout. En sortant de Guingamp, Jouvin et ses compagnons furent assaillis par trois grands coquins, armés de

pistolets; les voyageurs firent usage de leurs armes; un des brigands tomba, tandis que les autres prenaient la fuite. « Nous désarmâmes ce malheureux, dit Jouvin en parlant du blessé, et le laissâmes à l'abri d'une haie, dans la crainte que nous avions qu'il ne s'en fît quelque recherche, qui nous aurait fait arrester pour informer de cet accident. » En homme avisé, Jouvin craignait la justice plus encore que les brigands.

Pendant qu'il était sur les côtes de Provence, il eut une petite alerte, qu'on a peine à s'expliquer de nos jours. Il logeait sur le quai du petit port de Cassis, lorsqu'au milieu de la nuit on répandit l'alarme; le canon du château se mit à tirer; le tambour battit, et des feux s'allumèrent sur divers points. On venait de signaler l'apparition de deux vaisseaux turcs, et l'on craignait que, comme ils l'avaient déjà fait plusieurs fois, les Turcs n'opérassent une descente sur les côtes pour enlever tout ce qu'ils trouveraient dans les villages, hommes, femmes et enfants, et les mener vendre dans leur pays. Cette fois on en fut quitte pour la peur; avant la fin de la nuit, chacun retourna à son lit. Mais des paniques de aussi singulières rappellent qu'on était au temps des *Fourberies de Scapin* et des aventures que Regnard a racontées dans sa *Belle provençale.*

II.

Des incidents de ce genre n'empêchaient pas les voyages. On avait sans doute des appréhensions et des craintes; on faisait parfois son testament avant d'entreprendre un long trajet; mais on partait. Les uns traversaient la France pour se rendre dans les pays étrangers [1] ; les autres faisaient leur tour de France [2], comme Henry de Rouvière, conseiller de

[1] Voir entre autres : *Journal d'un voyage de France et d'Italie*, par un gentilhomme français (Balthasar Grangier de Liverdis, docteur de Sorbonne), 1667 et 1670, in-8°. — *Voyage fait en divers temps en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en France et ailleurs*, par M. M***, 1699, in-12, fig. — Grangier de Liverdis est un voyageur assez naïf, qui se rendit en 1660 de Paris à Nice. Ses observations manquent d'originalité. Il s'est plu à réunir par groupe de sept les curiosités qu'il a vues : les sept plus belles choses de Paris à Moulins; les sept merveilles de Moulins, etc.

[2] *Voyage du tour de la France*, par feu Henry de Rouvière... Paris, 1713, in-12. Les lettres de ce jeune savant, qui professa la chimie à Paris, ont été écrites en 1703 et 1704. Elles furent publiées après sa mort par le père de Vallemont. La première concerne la Lorraine et l'Alsace ; la seconde, la Suisse ; la troisième, Lyon, la Provence et Nîmes ; la dernière, le Languedoc et Bordeaux. Rouvière fait particulièrement l'éloge de Lyon et de Montpellier, où il séjourna plusieurs mois. A Lyon, il loue la propreté qu'on remarque dans les habits et les ameublements des femmes, et « tient du luxe le plus parfait » ; sous le rapport de la table, « on vit là fort délicieusement. » Ce voyageur note toutes ses étapes, qui sont de quatre à cinq lieues ; mais il écrit plutôt d'après les livres que d'après ses impressions personnelles. Il cite, entre autres, des extraits d'un voyage, inti-

l'hôtel de ville de Paris et apothicaire ordinaire du roi. Le livre dans lequel il a consigné ses impressions se compose de quatre lettres, où les dissertations historiques, les remarques scientifiques et appréciations littéraires laissent peu de place aux observations pratiques et vraiment originales. Nous en trouverons un plus grand nombre dans les mémoires du sieur du Fossé [1], qui parcourut plusieurs provinces de France de 1657 à 1691.

Pierre-Thomas du Fossé était un ardent et savant janséniste, qui a laissé des ouvrages estimés, comme les *Mémoires de Pontis*. Ses convictions religieuses, plus tard ses affaires, des visites d'amitié ou de famille lui firent entreprendre d'assez longs voyages. Ils étaient pour la plupart animés par les incidents que faisait naître le mauvais état des voies de communication. Les voitures s'embourbent, ou sont arrêtées par des rochers saillants; les chevaux se déferrent, le passage des ponts et des gués ne s'accomplit pas toujours sans péril. La navigation sur la Loire, que Mme de Sévigné trouvait si agréable, avait elle-même ses émotions. Il semblait dangereux de franchir les arches du pont de Beaugency. Au moment où les bateliers prenaient leurs mesures pour éviter le péril, on vit les

tulé : *Hercules Prodicius,* dont l'auteur, le jésuite Pakenius, parcourut le Languedoc en 1675.

[1] *Mémoires de Pierre Thomas, sieur du Fossé,* publiés par F. Bouquet, Rouen, 1876-1879. 4 vol. in-8°. — M. Levallois en a fait un résumé dans la *Revue de géographie* de mai 1883.

passagers quitter soudain leurs cartes et cesser tous les jeux. « C'était, dit du Fossé, un silence et un interdit, comme de gens qui se regardaient en quelque façon entre la mort et la vie. » Le bateau étant passé heureusement, chacun oublia le péril surmonté, et les jeux reprirent aussi bruyamment qu'auparavant.

Comme Mme de Sévigné, comme Boileau, du Fossé est allé aux eaux de Bourbon. Il n'en a pas été charmé. Il s'y est logé, avec son père, en chambre garnie; les maisons étaient meublées passablement, et les vivres à bon marché. Il n'en aurait pas été de même à Orléans, où l'hôtelier méritait d'être traité d'Arabe pour la manière dont il rançonnait les voyageurs. Du Fossé admire volontiers les grandes villes. Il est séduit par le mouvement du port de Nantes, par la merveilleuse activité de son commerce, par la prodigieuse quantité de saumons et d'aloses qui encombrent son marché. Il apprécie également la richesse et l'animation de la ville de Lille, qu'il visite en 1682. « Les deux grandes places, dit-il, l'Hôtel de Ville et la Bourse des marchands sont dignes de Paris. On y voit rouler les carrosses et les chariots, et le monde s'y remuer comme dans les plus grandes villes de l'Europe. Ils ont coutume en ce pays-là, ajoute-t-il, de dresser de gros chiens au harnais comme des chevaux. On en rencontre partout traînant leurs petits chariots, et tirant la langue d'un pied de long. » Mais ce qui le frappe surtout dans les villes

du Nord, c'est l'ampleur, c'est la beauté des fortifications; c'est un arsenal, comme celui de Lille, où sont réunies, « dans le plus bel ordre et dans le meilleur état du monde, » des armes en nombre suffisant pour armer trente mille hommes; c'est le port, ce sont les remparts de Dunkerque, où « les militaires fourmillent dans les rues »; ce sont les travaux extraordinaires que l'on a faits pour conserver à la France les villes qui y ont été depuis peu réunies. De grandes précautions sont prises également à Arras pour éviter des surprises; le guetteur, du haut du beau beffroi de l'Hôtel de Ville, sonne dès qu'il aperçoit au loin quelque troupe armée. Dans la plupart des places fortes des frontières, le roi fait construire des casernes, pour loger les nombreux soldats qu'on y tient en garnison.

Du Fossé remarque, dans la cathédrale d'Arras, une de ces horloges compliquées qui étaient surtout à la mode au seizième siècle. Trois anges annonçaient les heures en sonnant de la trompette; à chaque quart, un joyeux carillon se faisait entendre. Malgré l'austérité de sa vie et de ses principes, l'écrivain janséniste ne dédaigne pas les remarques curieuses. Il recommande de ne pas parler d'ânes à Pluviers, aujourd'hui Pithiviers, de peur de mettre en fureur les habitants, exaspérés par les mauvaises et fréquentes plaisanteries auxquelles donnait lieu la présence d'un âne dans les armoiries de leur ville. Il se plaindra des réputations peu justifiées, et cherchera longtemps du

cotignac à Orléans avant de pouvoir en trouver. La foire de Blois lui paraît très belle. Dans les rues recouvertes de grandes toiles pour mettre à l'abri les marchands, circulent « des personnes du pays aussi magnifiquement vêtues qu'à Paris ». La foire de Guibray forme une sorte de ville, composée de petites cabanes de bois, qui s'élèvent aux abords de Falaise. Du Fossé trouve les villes épiscopales de Dol et d'Avranches « un peu champêtres », mais il admirera la situation de cette dernière cité et la beauté de la vue. A Rennes, il s'étonnera de la richesse des magistrats et de leurs prodigalités pour les pompes funèbres. Il a vu chez un brodeur un ouvrage en or et en soie, qu'un conseiller avait commandé en mémoire de sa femme, et qui devait lui revenir à 40,000 livres.

Le voyage de du Fossé en Bretagne et en Normandie est une de ses plus intéressantes excursions en France. Les détails qu'il donne sur Saint-Malo et sur le mont Saint-Michel sont pittoresques et précis. Il montre aussi, dans des cantons reculés de la basse Normandie, une population agricole inhospitalière et comme abrutie. Esprit ouvert et point exclusif, notre voyageur ne dédaigne point l'industrie; sur différents points de la France, il décrira avec soin des papeteries, des forges, des fonderies de canons, des dévidoirs et des calandres; mais où il est surtout précieux et compétent, c'est lorsqu'il parle des pèlerinages et des monastères.

Les pèlerinages de France, comme nous l'avons

vu dans le voyage de Jouvin, sont encore fréquentés. Du Fossé fait à pied le pèlerinage de Notre-Dame de Chartres. La petite ville du Mont Saint-Michel se compose surtout d'hôtelleries et de boutiques où l'on vend des coquillages, des rubans, des chapelets et des médailles de plomb. Aux Andelys, la veille et le jour de la fête de sainte Clotilde, on voit affluer « un concours effroyable de peuple de toutes les provinces », et les malades « se lancer » dans l'eau d'une fontaine, qui est dédiée à cette sainte. Mais dans le nord de la France, aucun sanctuaire n'est alors plus vénéré que celui de Notre-Dame de Liesse, près de Laon; il étincelle de lampes d'argent, qui ont été données par des fidèles ou des princes, comme Gaston d'Orléans; la reine d'Angleterre lui a envoyé un enfant de vermeil, et la dauphine lui a promis un enfant d'or. Le soleil, où l'on expose le saint sacrement, resplendit de pierreries, que l'on estime 50,000 livres.

On rencontre de pareilles richesses dans certaines églises conventuelles. Au-dessus des stalles sculptées du chœur de l'abbaye de Vicoigne sont rangées dix-sept châsses, dont plusieurs sont en argent. Les bâtiments de Marmoutiers et de Saint-Amand paraissent plus dignes de rois et de princes que de religieux voués à la pauvreté. Saint-Cyran est entouré de fossés profonds, et l'on n'y pénètre que par un pont-levis. Fontevrault présente l'étonnant aspect de trois abbayes de filles et d'un

monastère d'hommes appartenant tous quatre au même ordre. Le grand moustier est d'une magnificence extraordinaire, et l'abbesse a la dignité et le train d'une reine. Mais du Fossé décrit surtout, avec un sentiment d'édification profonde, l'abbaye de la Trappe et la vie austère qu'y faisait régner l'abbé de Rancé, depuis qu'il en avait réformé la discipline.

XII.

LES MOINES EN VOYAGE. — DOM MARTÈNE ET DOM DURAND (1709-1719). — LE PÈRE LABAT (1706-1709).

La plupart des religieux qui résidaient dans les monastères n'étaient point cloîtrés, et l'on en rencontrait souvent sur les routes. Lorsque La Fontaine monta dans le coche de Poitiers, il s'étonna de n'y point voir un moine. En parlant du coche dont l'attelage était stimulé par une mouche, on se souvient qu'il avait dit :

> Femmes, moines, vieillards, tout était descendu.

C'est que les moines voyageaient beaucoup aux deux derniers siècles. Ils se déplaçaient fréquemment, soit pour aller prêcher, pour visiter leur famille, soit pour changer de résidence, soit enfin pour s'acquitter des missions que leurs supérieurs leur confiaient. Parmi ceux qui nous ont laissé des récits de voyage, deux bénédictins, dom Martène et dom Durand, et un dominicain, le père Labat, peuvent figurer en première ligne.

I.

Les deux bénédictins ne sont pas de simples touristes; ce sont des érudits qui voyagent pour recueillir des documents. Ils visitent les archives et les bibliothèques, ils colligent, ils copient les anciens textes, ils relèvent les inscriptions. A côté des observations savantes qu'ils ont consignées dans leur *Voyage littéraire*[1], ouvrage précieux et justement estimé, ils se sont permis quelques impressions personnelles, auxquelles ni la bonhomie, ni la véracité ne font défaut.

Les deux bons religieux s'en vont d'abbaye en abbaye, par tous les chemins, par tous les temps. Ils voyagent d'ordinaire à cheval, car il leur faut prendre des routes de traverse, où l'on risque de s'embourber et de s'égarer. Parfois la pluie les transperce, au point de rendre leur robe si lourde qu'à peine ils peuvent la porter; parfois, ils perdent leur route et ne la retrouvent qu'avec peine. Il leur faut un guide pour les conduire ou les remettre dans leur chemin[2]. Ils ont d'autres aven-

[1] *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins,* Paris, 1717-1724, 2 vol. in 4o. — Vers la même époque, Le Brun des Marettes publia les *Voyages liturgiques de France ou recherches faites en diverses villes du Royaume...* 1718, in-8°, fig.

[2] Les paysans, à qui l'on s'adressait, renseignaient assez mal. Plus tard, sous Louis XVI, un curé voyage en Poitou;

tures; à Senez, où pourtant il y a un évêché, ils ne trouvent dans la meilleure hôtellerie qu'un œuf à manger pour eux deux. Ailleurs, toutes les maisons sont occupées par des dragons de passage; ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'ils parviennent à rencontrer un abri pour leurs chevaux et pour eux-mêmes. Encore le doivent-ils à la charité d'un dragon, « ce qui n'est pas ordinaire chez ceux de sa profession. » Près de Die, ils se sont attardés, et ils arrivent la nuit aux abords des portes. La sentinelle crie : Qui va là? Les bénédictins n'entendent rien, n'aperçoivent pas la porte, et longent les murailles de la ville afin d'en trouver l'entrée. La sentinelle n'ayant pas obtenu de réponse fait feu; les gardes de la porte prennent les armes; on tire des coups de fusil au hasard; l'alarme est donnée; toute la ville est sur pied; les autorités courent sur les places publiques : on s'agite de toutes parts. Le bruit court que des camisards battent la campagne. Au milieu de ce tumulte, les deux religieux arrivent à une autre porte; ils entrent innocemment. On les entoure; ils demandent une hôtellerie. Le gouverneur et le subdélégué accourent; ils les interrogent; ils les conduisent chez l'évêque, qui, après avoir vu leurs papiers, les fait ramener à leur auberge. Le lendemain, il les reçut gaiement, en leur

toutes les distances lui sont indiquées sous la désignation vague de *petit houpet,* et s'il demande son chemin, on lui répond : Vous le savez mieux que nous. (P. Y. Besnard, *Mémoires,* I, 179).

disant. : « Vous êtes des gens suspects; je veux avoir l'œil sur vous, et vous dînerez avec moi. »

D'ordinaire, les bénédictins étaient hébergés dans les monastères où, sauf de rares exceptions, on s'empressait de mettre les archives et la bibliothèque à leur disposition. Il en était de ces monastères comme des membres des diverses classes de la société; les uns étaient trop riches, les autres trop pauvres : un assez grand nombre avaient des revenus appropriés à leurs besoins. Les uns, réformés avec soin, donnaient l'exemple de la vertu la plus rigide; les autres, le spectacle d'une vie trop facile et quelque peu relâchée. Les superbes abbayes de la Charité-sur-Loire, de Fontevrault, de Saint-Mihiel, de Saint-Amand et d'autres encore étalaient une magnificence qui attestait leur antique splendeur : façades de trois cent cinquante pieds de long, comme à Saint-Mihiel, réfectoire de cent trente-huit pieds de long sur soixante et un pieds de haut, comme à la Charité; ici réfectoires d'été et d'hiver, là réfectoires pour le maigre, réfectoires pour le gras, réfectoires où il était permis de rompre le silence; appartements séparés pour les religieux comme à Saint-Claude, « si magnifiques qu'on a peine à en trouver de si beaux pour les séculiers ». Tout ce que la richesse accumulée depuis des siècles avait pu procurer était réuni dans ces vastes installations. La vanité même s'en mêlait, et dans certaines maisons, comme à la Beaume, à Saint-Claude, à Morbach, il fallait justifier de seize quartiers de noblesse pour avoir

le droit de faire profession d'humilité. Mais à côté de ces superbes constructions devenues souvent trop grandes pour les religieux, dont le nombre diminuait de jour en jour, on pouvait citer d'autres monastères dont la misère était extrême. A Vieux-Poux, près de Sens, sept pauvres religieux, vêtus d'habits tout rapetassés et chaussés de sabots, ne peuvent offrir aux deux bénédictins qu'un morceau de merluche qu'ils tenaient en réserve pour Noël. Ailleurs, c'est un prieuré réduit à un seul moine, homme austère, qui vit seul avec une servante et dont le garde-manger contient à peine quelques œufs.

Dans un assez grand nombre d'abbayes, la régularité de la discipline était digne d'admiration. C'était dans les maisons les plus austères que les religieux et les religieuses paraissaient les plus heureux. Plusieurs monastères étaient situés dans des sites sauvages et pittoresques, que nos bénédictins qualifient d'affreux. Pour eux, les abords de la grande Chartreuse sont horribles et stériles. Le sentiment des beautés de la nature fait défaut à ces deux savants religieux; ils ont davantage celui de l'art. Ils savent admirer les belles statues de la renaissance. A Carpentras, ils visitent la synagogue; ils y entendent des psaumes chantés par des enfants sur des airs dont « le charme les enlève ». Les juifs, nombreux à Carpentras, étaient plus heureux qu'à Bordeaux, où ils n'avaient pas de synagogue et où les cordeliers avaient seuls le droit de les enterrer.

Dom Martène et dom Durand parcourent plu-

sieurs villes de France. Ils citent parmi les plus belles Dijon, Marseille, Toulouse, Besançon; mais pour eux la plus belle de toutes après Paris, c'est sans contredit Aix. Ce qu'ils admirent le plus dans les villes, ce sont des rues larges et longues comme à Dijon et à Besançon. L'hôpital de Besançon leur paraît magnifique; la grille a coûté 22,000 livres. Un ministre, qui l'a visité, dit que les gueux étaient les mieux logés de la ville. A Marseille, autour du vaste port, les forçats travaillent à des métiers divers dans de petites baraques. Nos religieux sont naturellement bienveillants. A Dijon, « toutes les personnes sont honnêtes; » à Arles, « le monde est humain, spirituel et bienfaisant; » ils se plaisent à relever les coutumes pieuses de Grasse. A la suite d'un vœu de l'évêque Godeau, toutes les portes sont ornées d'une statue de la Vierge, devant laquelle on allume des lampes qui brûlent toute la nuit, et le soir on chante des cantiques dans les rues.

L'ancienne piété du moyen âge se retrouve encore dans quelques provinces éloignées. A Peyrehorade, on s'embarque sur l'Adour; en partant, les mariniers entonnent des cantiques spirituels et chantent ensuite les litanies de la Vierge. Près d'Arras, des paysans, qui mangent dans les champs, invitent les bénédictins à partager leur repas. « Nous les remerciâmes, disent ces derniers, et nous admirâmes la bonté de ces peuples et combien ils aiment les religieux. » Il paraît que partout il n'en était pas de même.

Dans leurs pérégrinations, les voyageurs signalent peu de costumes excentriques. Ils ont vu près de Saint-Sever des paysans vêtus d'un sac, auquel est attaché un capuchon, tandis que les femmes portent des dominos. Ils citent peu de traits de misère, sinon pendant la terrible famine de 1709. Ils virent à cette époque, à Autun, des pauvres tout décharnés, la peau collée sur les os, couchés sur le pavé dans les rues, crier de toutes leurs forces la faim; plusieurs même en moururent. Heureusement les deux bénédictins n'ont pas eu souvent l'occasion de retracer de pareilles scènes.

II.

Le père Labat a également parcouru la France pendant l'hiver de 1709. Il l'a traversée à plusieurs reprises pour se rendre en Espagne et en Italie. Les récits de voyage[1] de ce dominicain ont eu une vogue méritée, qu'ils doivent à leur sincérité, à leur précision, à leur bonhomie quelque peu malicieuse.

En 1706, il se rendit de la Rochelle à Marseille. Il s'embarqua à Royan, « le pays des sardines par excellence, » avec son valet et ses malles. Sur sa route, il descendait dans les couvents de son ordre,

[1] *Voyage du P. Labat en Espagne et en Italie*, Paris, 1730, 8 vol. in-12. L'ouvrage du père Labat qui a eu le plus de vogue est son *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique,* 6 vol., 1722.

qu'il décrit avec complaisance. Celui de Bordeaux était en reconstruction ; mais les pères se gardaient bien de hâter les travaux, « parce que la ville était obligée de leur donner une certaine somme assez considérable tous les ans, jusqu'à ce qu'ils fussent achevés. » Le père Labat, tout en signalant la finesse de ces Gascons, ne peut se défendre à leur égard de cette réflexion quelque peu ironique : « Ils souffraient patiemment, et comme il convient à de bons religieux, les murmures de la ville et des bourgeois, et allaient leur chemin. »

La ville était grande et riche, du reste, et pouvait payer. On voyait jusqu'à douze cents vaisseaux dans son port. Ses environs à plusieurs lieues à la ronde étaient très fertiles et parfaitement cultivés. Le luxe, le goût, la politesse régnaient dans la société, et le père Labat ne croit pas qu'il « y ait un pays au monde où l'on trouve plus abondamment et plus aisément tout ce qui fait le plaisir de la table ».

De Bordeaux à Toulouse, on remontait la Garonne en barque jusqu'à Langon ; de là on continuait sa route à cheval. Le père Labat loue deux chevaux à un prix assez raisonnable, avec un valet qui doit les ramener. Les lieues de ce pays lui paraissent doubles de celles de France[1]. La nuit, on s'arrêtait où l'on se trouvait. A une lieue d'Agen, le voyageur est forcé de coucher dans un hameau de

[1] Voir plus haut, p. 60.

sept ou huit maisons, où il y a pourtant une fort bonne hôtellerie, dont le maître le régale toute la soirée d'histoires de voleurs qui courent les environs. La longueur du trajet le désole. Il entend la messe, le dimanche, dans un village des environs de Toulouse, dont les paysans chaussés de sabots font, en sortant de l'église, un tintamarre comme le dominicain n'en a jamais entendu de pareil.

De Toulouse, il continue son voyage par le canal du Midi qu'il ne peut trop admirer. On trouve sur ses bords des hôtelleries bien bâties et bien fournies aux endroits où l'on doit dîner ou coucher, avec des chapelles où il se rencontre toujours un prêtre prêt à commencer la messe quand il y a obligation de l'entendre, aussitôt que le bateau arrive. « On songe aux besoins spirituels du voyageur non moins qu'à ses besoins matériels. »

La société de ces bateaux est mélangée. La bonne compagnie y domine, mais il s'y glisse des filous. Toutes les classes s'y côtoient. Une dame de qualité se trouve à côté d'une bonne bourgeoise, qui porte un petit panier recouvert d'une serviette bien blanche. La dame, plus « curieuse encore que ne le sont les animaux de son espèce » (c'est le père Labat qui tient ce langage malséant), presse de questions sa voisine, pour savoir ce que contient le panier. Au moment de débarquer, la bourgeoise finit par y consentir et lui montre un paquet de cordes neuves. C'était la femme du bourreau, qui allait pendre quelques voleurs dans une ville voisine.

Béziers, comme Bordeaux, est le centre d'un pays de cocagne. Les environs sont charmants et parfaitement cultivés. L'air est pur et semble donner de l'esprit et de la vivacité à ceux qui le respirent. Les habitants aiment tous le plaisir et la bonne chère. Le sexe y est extrêmement enjoué et libre; mais chez lui, le fond vaut mieux que l'extérieur. Le soir, on se réunit sur l'esplanade et l'on entend chanter de tous côtés; les gens de Béziers se piquent de bien chanter comme ceux de Carcassonne de bien danser; bref, le pays a de tels charmes qu'un ancien auteur aurait dit que si Dieu voulait demeurer sur la terre, ce serait à Béziers qu'il établirait son domicile.

A Agde, petite ville dont l'évêque pourrait voir tout son diocèse de sa fenêtre sans lunette d'approche, à Agde, le père Labat s'embarque sur une tartane chargée de blé. Il couche sous une petite tente dressée au-dessus de l'écoutille. Cette tartane, frétée pour Marseille, est dirigée par un patron et un écrivain, dont l'humeur un peu rude est adoucie par les bons procédés du dominicain, qui leur donne à plusieurs reprises à dîner. En débarquant à Marseille, il fallut subir toutes les formalités du service de la santé, qui renvoya le moine du commandant de l'étendard des galères au gouverneur.

Labat, de prime abord, n'est pas enthousiaste de Marseille; les habitants ont fait si grande profusion de leur politesse, qu'il leur en reste peu. L'ancienne ville n'a rien ou presque rien de beau.

On risque d'être couvert d'ordures dans ses rues étroites, mal pavées et fort sales. Faute de commodités, on jette tout par les fenêtres, sans autre avertissement que le mot : *Passerés*, qui arrive souvent trop tard. Les églises sont laides, quoiqu'elles soient grandes et fréquentées. En revanche, la ville neuve est très belle; le cours est bordé de maisons uniformes, en pierres de taille blanches, et à quatre étages. Le soir, tout le peuple s'y assemble pour prendre l'air, savoir des nouvelles et danser. Au premier coup de baguette sur un tambourin, filles et garçons quittent le travail ou la table pour courir danser de toutes leurs forces, en faisant en cadence les plus plaisantes postures du monde. Le père Labat a eu souvent le plaisir d'en être témoin. Il admire aussi la gaîté de ce peuple, qui éclate jusque dans les sermons. Les Marseillais sont idolâtres de leur langue et de leur ancienne liberté ; cette langue est expressive, et les prédicateurs la font valoir par leurs gestes et leur accent. Fiers de leur patrie, les habitants se disent Marseillais avant de se dire Français[1].

Ils aiment le commerce et l'entendent en perfection, à tel point qu'ils n'oublient pas de faire des bénéfices sur les étrangers qui leur sont recommandés. Le père Labat faillit l'apprendre à ses dépens.

[1] On trouvera aussi une description satirique et assez curieuse de la vie qu'un jeune étranger pouvait mener à Marseille dans les *Mémoires instructifs pour un voyageur dans les divers États de l'Europe,* Amsterdam, 1738, t. II, p. 230 à 241.

Il revint cependant à Marseille en 1709; mais cette fois, il passa par Paris. De la Rochelle à Poitiers, il trouva dans le messager d'agréables compagnons de route, un créole du Canada, un garde marine et un capitaine qui revenait des Grandes Indes. Tous avaient beaucoup à raconter, et la conversation ne tarit point. A Paris, il arrêta une place à la diligence de Lyon moyennant 93 livres 14 sous, sans compter le poids des hardes sur lesquelles on ne faisait grâce que de quinze livres pesant. On était cinq dans le carrosse; un jeune capitaine fort sage, un marchand de Lyon et sa sœur, le moine et un marchand de vin de Mâcon. Le père Labat soupçonne ce dernier d'avoir été ce qu'en langage de cocher, on appelait un *singe*, c'est-à-dire un voyageur admis en fraude des droits des entrepreneurs, et s'esquivant comme un singe, lorsqu'il risquait d'être aperçu par les inspecteurs.

On était à la suite du cruel hiver de 1709; depuis la Rochelle, les pauvres couvraient les chemins, mangeant des herbes, comme les glaïeuls qui leur faisaient enfler la bouche d'une manière horrible et douloureuse. Les voyageurs leur distribuaient, par les portières du carrosse, du pain qu'ils avalaient sans mâcher, tant la faim les pressait. A Lyon, on rationnait le pain qui était noir et pesant, et l'on n'en donnait qu'une livre par tête. Le nombre des pauvres diminua, en approchant de la Provence, que le religieux gagna par eau; mais l'aspect de la campagne était triste; les noyers étaient morts et les

oliviers, comme les vignes, avaient beaucoup souffert du froid.

Le 23 mai, le père Labat arrivait à Aix, où il visita le cours, le palais et le couvent de son ordre. Il gagna Marseille dans une calèche étroite, où il fut enfermé avec un très gros homme. Le gros homme ne parlait que le provençal, de sorte que le moine eut le loisir de prier Dieu et de dormir une bonne partie du chemin. Il eut la bonne fortune de trouver un navire en partance, à Marseille, où la famine régnait encore, et où l'on croyait la conjurer en distribuant le pain dans des bureaux spéciaux.

XIII.

LES VOYAGES REGARDÉS COMME LE COMPLÉMENT DE L'ÉDUCATION. — SILHOUETTE (1729). — BUFFON (1730). — DELAHANTE (1784).

En France comme en Angleterre, comme en Allemagne, les voyages étaient regardés comme le complément d'une belle éducation. Les fils de grands seigneurs, comme les fils de riches négociants et de bourgeois intelligents, allaient s'instruire par le spectacle des monuments et des usages étrangers. Ils rédigeaient souvent des mémoires ou des journaux, qui faisaient connaître à leurs parents le profit qu'ils avaient tiré de leurs voyages. Telle est la relation sur l'Italie que le marquis de Seignelay, âgé de vingt ans, adressa à son père Colbert. Celui-ci lui avait remis des instructions sur ce qu'il devait voir et sur ce qu'il devait dire; il lui avait donné pour compagnons de voyage un peintre et un architecte, chargés de lui faire comprendre les beautés de l'art italien [1]. Plus

[1] *L'Italie en* 1617. *Relation d'un voyage du marquis de Seignelay,* Paris, 1867.

tard, au dix-huitième siècle, le maréchal de Belle-Isle envoie son fils, le comte de Gisors, en Allemagne et en Angleterre; comme le but de son voyage est de l'initier à la politique et à la connaissance de l'art militaire, il le fait escorter de deux officiers. La relation que le comte de Gisors nous a laissée de ses voyages[1] est plus intéressante que celles de Seignelay; mais d'ordinaire, les récits des jeunes voyageurs manquent d'originalité; et leurs observations n'ont pas l'autorité que donne, à défaut de talent, l'expérience de la vie.

I.

Parmi les récits de ce genre, je citerai celui de Silhouette, qui fut contrôleur général des finances sous Louis XV. Son père, qui exerçait une petite charge de finances en province, l'emmena avec lui, lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, en Italie et en Espagne. Le jeune Silhouette ne manquait ni d'esprit ni d'intelligence; mais il lui est arrivé dans toute sa carrière de promettre beaucoup et de tenir peu : après avoir un instant dirigé le ministère le plus important, il n'est resté de son nom, un moment dans toutes les bouches, qu'un substantif commun, qui s'applique à des profils tracés en noir ou découpés sur du papier. Ce n'est pas son *Voyage*

[1] Camille Rousset, *le Comte de Gisors*, ch. V à XI.

de France, d'Espagne et d'Italie[1], qui mérite de le faire revivre.

Rien n'est plus superficiel que les observations de ce jeune bourgeois, publiées plus tard par un ministre en disgrâce. C'est ainsi qu'il suppose que les Lyonnais doivent être fort habiles et fort subtils dans les affaires, parce qu'il faut être subtil pour commercer avec le Génevois, le Provençal et l'Italien. C'est ainsi qu'il dira que les Marseillais ont un peu de « la férocité que donne la marine, et de la souplesse qui vient de la fréquentation des Italiens ». Où donc Silhouette a-t-il découvert que la marine rendît féroce?

Silhouette, en revenant d'Espagne, visite Bayonne, qu'il trouve fort peuplée et animée. Dans sa cathédrale, bâtie par les Anglais, il découvre un mélange de l'architecture des Goths et de celle des Arabes, et il nous enseigne que la plupart des cathédrales bâties par les Anglais sont dans ce goût. « Ces insulaires, dit-il, sont naturellement barbares et bizarres. » A Limoges, il fait une observation plus vraisemblable. « La subtilité de l'air peut contribuer, dit-il, à y rendre les habitants grands mangeurs. Aussi y aime-t-on beaucoup la bonne chère; le sexe y est assez beau et assez vif. »

Ce voyageur naïf, qui paraît avoir puisé un grand nombre des détails de sa relation dans la *Descrip-*

[1] *Voyage de France, d'Espagne et d'Italie,* par M. S***, Paris, 1770, 4 vol. in-12.

tion de la France de Piganiol de la Force, est quelquefois étonnant quand il juge par lui-même. Les ornements de Chambord, pour lui, tiennent du colifichet, et « ce château, ajoute-t-il, si l'on ne considère que les ornements, et que l'on fasse abstraction de la solidité de sa construction, ne ressemble pas mal à un château de cartes ».

Comme plusieurs de ses devanciers, Silhouette parle de la beauté et de la fréquentation de la route de Paris à Orléans. Les rouliers étaient si nombreux qu'on était obligé de fixer la charge de leurs voitures, et on les forçait, quand elles étaient à vide, de charger du pavé et du sable pour l'entretien du chemin. Ce genre particulier de corvée aurait eu son utilité sur d'autres routes, comme celle de Fontainebleau à Lyon, qui laissait beaucoup à désirer.

Silhouette dit du père Labat, qui lui est bien supérieur, qu'il a le défaut d'endormir et le talent particulier de réveiller de temps en temps par des traits assez grotesques. Ce défaut, ce talent, se doutait-il qu'on pût les lui attribuer?

II.

Ce défaut d'endormir, Buffon ne le possède en aucune façon dans les lettres familières où il parle de son voyage en France[1]. Il s'était lié, à Dijon,

[1] *Correspondance inédite* de Buffon, publiée par M. H. Nadault de Buffon, 1860, t. I.

avec le jeune et riche duc de Kingston, qui parcourait l'Europe, avec son précepteur, le savant Hinckman. Il les suivit dans les différentes villes de France, où ils séjournèrent pendant l'hiver de 1730-1731. Buffon avait alors vingt-trois ans : il ne s'occupait guère d'histoire naturelle, et c'est dans un style familier qui n'a rien de son grand style, qu'il raconte à son ami le président de Ruffey ses impressions de voyage.

C'est ainsi qu'il dira de Nantes : « Cette ville peut passer pour une des plus peuplées du royaume : l'on y fait grande chère ; on y boit d'excellent vin ; mais tout y est excessivement cher... Les habitants sont tous marchands, gens grossiers, si méprisés dans notre patrie, mais dont la façon de vivre me paraît la plus raisonnable. Ils ne font pas de façons de préférer un ordinaire à une pistole par tête à un carrosse à six chevaux, et aiment mieux l'abondance dans la bourgeoisie que la disette dans la noblesse... Tout se sent ici de la richesse que produit le commerce, tandis qu'à Angers, comme à Dijon, tout est maigre, épargné. L'on y fait plus qu'on ne peut ; orgueil et gueuserie marchent ensemble, filles légitimes du mépris que l'on y a pour le négoce. »

A Bordeaux, Buffon, qui me paraît bien sévère, trouve que « la moitié des gens sont grossiers et l'autre petits maîtres, mais petits maîtres de cent cinquante lieues de Paris, c'est-à-dire bien manqués. Vous ririez de les voir, avec des talons rouges

et sans épée, marcher dans les rues, où la boue couvre toujours les pavés de deux ou trois pouces, sur la pointe de leurs pieds, et de là, à l'aide d'un décrotteur, passer sur un théâtre où jamais ils ne sont que comtes ou marquis, quand même ils ne posséderaient qu'un champ ou une métairie, et ne seraient que chevaliers d'industrie... Le jeu est ici la seule occupation, le seul plaisir de tous ces gens; on le joue gros, et, en ce temps de carnaval, sous le masque. Le jeu ordinaire est *les trois dés;* mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que chaque masque apporte ses dés et son cornet. Il faut être bien bête pour donner dans un pareil panneau. » Aussi, Kingston et Leclerc de Buffon ne tardent-ils pas à gagner Montauban, où les habitants sont tout à fait polis, grands joueurs de piquet et d'hombre, amateurs de promenades, et peuvent se flatter de faire très bonne chère, à très bon marché, en mangeant les plus belles volailles de France.

Après s'être oubliés un mois dans les délices de Montauban, nos voyageurs ne restent que quatre jours à Toulouse, dont l'étendue, comme le nombre des carrosses, est « immense ». « Les maisons y sont superbement bâties, quoique un peu à l'antique; les rues bien percées... Le sexe y est tout à fait beau, et excepté les vieilles, dit Buffon, je ne me souviens pas d'y avoir vu une laide femme. » Bref, il n'a pas rencontré de ville dont le coup d'œil fût plus flatteur. A Narbonne, il fait si chaud, et l'on est au mois d'avril, qu'il y a dans tous les cabarets des

éventails mobiles sous des poulies, qui servent à rafraîchir les hôtes, obligés d'y dîner en chemise pour être moins accablés par la température. Montpellier est une assez belle ville, « mais pleine d'inégalités de hauts, de bas; on peut l'appeler un magasin mal rangé de belles maisons. » Avant de passer en Italie, Buffon devait faire un assez long séjour à Montpellier, dans un logement magnifique, que lord Kingston payait cinquante livres par mois.

III.

Les lettres de Buffon ne contiennent guère que des impressions mondaines; elles ne sauraient être comparées à celles d'un jeune étudiant, qui voyage avec un abbé, et qui rend compte de ses impressions à ses parents[1]. Tel est Antoine Delahante, qui parcourut dans l'été de 1784 l'est et le sud-est de la France. Il prend des notes sur un calepin; il rédige une relation; il est accompagné d'un dessinateur, et quand il aperçoit un beau site, il fait arrêter sa chaise et le dessine. Dans ses lettres dépourvues de relief et de piquant, il parle des sociétés de Lyon et de Marseille, dans lesquelles

[1] Delahante, *Une Famille de finance au dix-huitième siècle,* I, 433-497. Le même ouvrage contient un assez curieux voyage, rempli de détails vrais et personnels, de Paris à Coutances et de Coutances à Paris, en 1764. (Tome II, 16-29, 70-91.)

il est reçu. Celle de Marseille est moins agréable que celle de Lyon, surtout pour ceux qui ne sont pas joueurs; les Marseillaises cependant sont jolies et ont des yeux provoquants. On signale des voleurs de grand chemin aux environs d'Aix, dont la célèbre procession de la Fête-Dieu commence à minuit, à la lueur de milliers de flambeaux. Delahante, fils d'un fermier général, donne surtout de curieux détails sur les salines de Franche-Comté, entre autres sur celles d'Arc, dont le concessionnaire a fait des folies en constructions de tout genre, notamment en édifiant une chapelle qui contient un autel auquel on accède par un escalier de soixante marches.

Les pères voyageaient parfois avec leur fils, comme le père de Silhouette. M. de Langeron emmena de même son fils, âgé de dix-sept ans, dans l'est de la France, en 1773. Il rédigea lui-même son journal, qui est resté manuscrit[1], et dans lequel on retrouve le ton sentencieux de l'époque : « Je voyage, écrivait-il, en père, en gouverneur, en maître... C'est une récapitulation de toutes les études de mon fils. C'est la véritable étude : celle des hommes et des choses. »

[1] Ce manuscrit faisait partie de la bibliothèque de M. Grangier de la Marinière, vendue en 1883.

XIV.

MAGISTRATS EN VOYAGE. — LEFRANC DE POMPIGNAN (1740). — CHARLES DE BROSSES (1739-1740). — DU PATY (1785).

Si les jeunes gens étaient parfois sérieux comme Silhouette et Delahante, en revanche, certains magistrats, lorsqu'ils avaient quitté leur résidence, se considéraient comme en vacances et pouvaient se livrer à la franche gaîté, qui était l'un des caractères de leur temps. Voyez l'avocat général Lefranc de Pompignan, poète lyrique et sacré, partant en chaise avec le marquis de Mirabeau et l'abbé de Monville pour visiter le Languedoc et la Provence[1]. Sa suprême ambition est d'imiter la prose et les petits vers de Chapelle et de Bachaumont. Il écrit à une dame, badinant sans trop de malice sur les moines bons vivants de Vallemagne, se félicitant du repas, qu'ils lui servent, admirant leur cloître semblable à une décoration d'opéra, leur fontaine

[1] *Voyage de Languedoc et de Provence fait en* 1740, in-12.

digne d'être décrite par l'Arioste; de là, visitant Nîmes, le pont du Gard, Avignon; s'extasiant sur le riche aspect du Comtat et de la Provence; louant Aix et Marseille, les bastides et l'arsenal de cette dernière ville, et chantant les jardins d'Hyères, dont les fleurs et les fruits sont d'un si grand rapport pour les habitants. Le château d'If fournit surtout à notre grave voyageur l'occasion de le décrire en vingt-sept vers dont la rime est en if.

Charles de Brosses cherche moins le trait d'esprit que Pompignan, et le trouve davantage. Ses lettres[1] vives, alertes, pleines de verve, sont écrites sans préoccupation littéraire; mais quel entrain, quel accent de vérité chez le jeune et fringant magistrat bourguignon ! De Dijon à Antibes, il se sert de tous les modes de transport : la chaise de poste, le cheval, le coche d'eau, la carriole traînée par des mules. Le « benoit coche », qui descendait de Lyon à Avignon, s'arrêtait la nuit; on couchait dans des villes ou des villages, tels que Condrieux et Ancone; le jour, au mois de juin, on étouffait dans la cabine. « Nous n'y fûmes pas un instant, dit de Brosses, sans représenter au vrai les enfants dans la fournaise. » Cependant, on admirait les rives du fleuve et le beau pont du Bourg-Saint-Andéol. Avignon est alors, comme on le sait, une possession papale; elle est gouvernée par un vice-légat qui porte un habit de scaramouche, et se promène

[1] *Lettres écrites d'Italie* en 1739 et 1740, 2 vol.

dans un carrosse doré, peint par Parrocel, entouré de ses gardes suisses galonnés d'argent sur toutes les coutures. Aix, que l'on compare à Dijon, est, d'après de Brosses, la plus jolie ville de France après Paris. Il n'y a pas, comme à Dijon, de beaux équipages courant tout le jour dans les rues; « mais bien quantité de belles chaises à porteurs toutes dorées, armoriées et doublées de velours. » On assure que toutes les maisons sont meublées à merveille. Le cours, justement renommé, forme une promenade où les hommes affluent; les femmes préfèrent le jeu, même à la comédie, qui reste déserte.

La Provence ne charme pas notre futur président. Il n'a trouvé le pays ni aussi chaud, ni aussi beau qu'il s'y attendait. Il n'y croît ni blé ni bois. On y trouve à chaque pas l'agréable et jamais le nécessaire. A parler net, ce n'est qu'une « gueuse parfumée ». Marseille est cependant une ville pleine de mouvement et de richesse. Dans les quartiers neufs, les maisons ont d'agréables façades sur la rue. « Le port est une de ces choses qu'on ne trouve que là. » Le quai est garni de boutiques où l'on vend surtout des marchandises du Levant, et de petites baraques, où les forçats enchaînés se livrent à tous les métiers imaginables. Le parc, où sont les ateliers de la marine desservis par les forçats, attire l'attention du magistrat, qui sait décrire d'ailleurs avec compétence les monuments et les objets d'art qu'il voit.

Point de voitures à Marseille, des chaises à porteurs seulement. Les piétons marchent à l'ombre des toiles que les habitants tendent d'une maison à l'autre, à travers la rue. La salle de comédie est grande et bien ornée, mais il n'y va qui que ce soit. Il est vrai de dire qu'on était alors au mois de juin.

De Toulon au Luc, on suit un large vallon rempli d'oliviers et de vignes, « dans les interstices desquelles on élève, par curiosité, des plantes de froment. » Tout cela a le défaut d'être fort sec. A Cuers, les petits garçons dansent et chantent à la provençale, sous les yeux des voyageurs. A Pignon, on fait payer à ces derniers dix francs une demi-douzaine d'œufs. Le savant magistrat ne dédaigne pas les détails réels, et sait au besoin les relever par des traits piquants.

Il ne faut pas croire que tous ses collègues aient écrit de même. Il en est qui restent solennels en voyage, comme le président du Paty, qui traverse la Provence en 1785[1]. Celui-ci est sentencieux, déclamatoire et prétentieux. Il façonne des phrases avec art, il combine des antithèses, il se complaît dans des comparaisons fades. Mille ruisseaux coulent dans Toulon. « On prendrait Toulon pour une fontaine, » dit du Paty, qui fait cette belle réflexion, que « cette quantité d'eau rend un peu plus froid l'hiver, mais rafraîchit l'été. » Du Paty s'étend sur

[1] *Lettres sur l'Italie,* 1788, 2 vol. in-18.

les galériens : « Ils ne sont pas mal traités, dit-il; ils travaillent et on les paie. Chose horrible! il y a peut-être dix millions d'hommes en France qui seraient heureux d'être aux galères, s'ils n'y étaient pas condamnés. » Était-ce bien certain, et le désir de faire une phrase à sensation n'a-t-elle pas entraîné le président au delà du vraisemblable?

XV.

VOYAGEURS A PIED. — JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1732-1739). — WILLE (1736).

Bien que les chaises de poste, les coches de terre et d'eau se fussent multipliés, on voyageait encore à cheval et à pied; les voitures étaient d'un prix relativement élevé; elles allaient d'ordinaire si lentement qu'il y avait peu d'avantage à les prendre pour gagner du temps. Plus d'un petit bourgeois évitait d'y recourir, comme le principal du collège de Doué, qui, tous les ans, pendant les vacances, faisait un voyage à pied avec son économe. Il appartenait à Rousseau d'ériger en système un mode de voyager, qui était pour beaucoup une nécessité, et de faire passer pour un plaisir ce qui n'avait été regardé jusque-là que comme une corvée.

I.

Tout le monde sait avec quel charme il a parlé des voyages à pied. Quoique le passage soit bien

connu, on ne peut se défendre d'en reproduire quelques extraits. « Combien de plaisirs différents, s'écrie-t-il, on rassemble par cette agréable manière de voyager! Sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans; et les piétons toujours gais, légers et contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paraît savoureux! Avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied [1]. »

Rousseau voyait sans doute les charmes réels de cette manière de voyager, à travers le prisme de ses souvenirs de jeunesse. « Je n'ai voyagé à pied, dit-il dans ses *Confessions,* que dans mes beaux jours, et toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter, m'ont forcé de faire le monsieur et de prendre des voitures. » En 1732, il était allé de Soleure à Paris, à pied, et en quinze jours. Il revint de même à Genève. Il ne pouvait plus tard s'empêcher de regretter de n'avoir pas fait des journaux de ses voyages. « Jamais, dit-il, je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été à moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux que j'ai faits seul et à pied. » Joignons nos regrets

[1] *Émile*, IV, 130 à 132.

à ceux de Rousseau! Que d'observations originales, que de tableaux tracés avec ce charme de style qui le distingue, il eût pu nous laisser! Comme il eût su décrire les mœurs populaires, si dédaignées d'ordinaire! Dans ses voyages à pied, il frappait le soir à la porte des pauvres chaumières; il y pénétrait, et pouvait apprendre comment on y vivait.

« Un jour entre autres, dit-il en racontant un de ses voyages de Paris à Lyon, m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable, je m'y plus si fort et j'y fis tant de tours que je me perdis tout à fait. Après plusieurs heures de course inutile, las et mourant de soif et de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence; mais c'était la seule que je visse aux environs. Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse, où tous les habitants à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrémé et du gros pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices, et je mangeais ce pain, paille et tout; mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan, qui m'examinait, jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite, après avoir dit que j'étais un bon jeune homme qui n'était pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit,

et revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très appétissant, quoiqu'entamé, et une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste; on joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent; il ne voulait point de mon argent, il le repoussait avec un trouble extraordinaire; et ce qu'il y avait de plaisant était que je ne pouvais m'imaginer de quoi il avait peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis et de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides, qu'il cachait son pain à cause de la taille, et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim. » Et Rousseau dit en terminant que cet incident fut le germe de « la haine inextinguible qui se développa dans son cœur contre les oppresseurs du peuple »; on pourrait aussi en conclure que la misère de ce peuple était plus apparente que réelle.

Plus tard, Rousseau, voyageant en voiture, ne fut plus à même de faire des observations aussi curieuses. En 1739, nous le trouvons allant en chaise de Grenoble à Montpellier. A Moirans, cinq ou six chaises arrivèrent à la file après la sienne. La plupart de ces chaises formaient le cortège d'une nouvelle mariée, qui se rendait dans le comtat Venaissin. Toutes ces voitures s'arrêtaient le soir à la

même auberge, et les voyageurs lièrent connaissance. Je n'ai pas à raconter le voyage, où Rousseau s'occupa beaucoup plus d'une des belles dames qui accompagnaient la mariée que de ce qu'il vit sur sa route. Il a cependant décrit d'une manière intéressante l'impression que lui causa la vue du Pont-du-Gard et des arènes de Nîmes. Ces arènes étaient encombrées à l'extérieur et à l'intérieur de vilaines petites maisons. A ce sujet, Rousseau observe que « les Français n'ont soin de rien et ne respectent aucun monument. Ils sont tout feu pour entreprendre et ne savent rien finir, ni entretenir. »

A Pont-de-Lunel, Rousseau s'arrêta, qui le croirait? pour faire bonne chère dans un cabaret, qui était « le plus estimé de l'Europe ». « C'était réellement, dit-il, une chose curieuse de trouver, dans une maison seule et isolée au milieu de la campagne, une table fournie en poisson de mer et d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, servie avec ces attentions et ces soins qu'on ne trouve que chez les grands et les riches, et tout cela pour vos trente-cinq sols! » Le dix-huitième siècle appréciait le mérite des cabarets. A Montpellier, où il séjourna dans l'intérêt de sa santé, Rousseau passait ses après-midi à voir jouer au mail; il pariait avec les joueurs, et l'on allait dépenser les enjeux en goûtant gaîment dans un cabaret hors la ville.

II.

Voici un autre voyageur à pied, qui n'adopte pas ce mode de voyager par agrément, mais pour ménager sa bourse peu garnie. Lorsque ses ressources le lui permettront, il n'hésitera pas à prendre le coche, afin d'alléger la fatigue d'un long trajet.

Jean-George Wille arrive de Kœnigsberg[1] ; il se rend à Paris pour pratiquer l'art de la gravure, dans lequel il doit exceller. C'est à pied qu'il entre en France, par Weissembourg, et qu'il arrive à Haguenau, le corps brisé de fatigue, les souliers déchirés. Un artisan, qui faisait route avec lui, a des lettres pour un orfèvre; l'orfèvre le retient pour finir un ouvrage pressé. Wille attend, en maugréant, son ami, gravant pour vivre des pièces d'argenterie et des armes. La ville était entourée de fortes murailles et de tours carrées; il demande à un bourgeois, qui fumait gravement sa pipe devant sa porte, ce qu'il sait de quelques-unes de ces tours. « Je suis en état de vous instruire, dit le notable, que mon grand-père, mon père et moi-même nous avons constamment vu ces quatre tours telles qu'elles sont devant vous, et je ne sais rien de plus. » Réponse caractéristique, qui peut donner

[1] *Mémoires et journal de J. G. Wille, graveur du roi*, publiés par G. Duplessis, 1867, 2 vol. in-8°.

une idée assez exacte de ce que sont à peu près partout les connaissances du peuple en fait de traditions locales.

Haguenau était une résidence agréable. Il s'y trouvait un régiment de hussards avec des officiers très aimables, dont plusieurs furent en relations avec Wille. Le peuple était d'humeur enjouée; le dimanche, la jeunesse se rendait en foule dans les guinguettes des faubourgs. Goujats en chemises déchirées, garçons cordonniers sans souliers, tailleurs sans culottes, servantes sans pudeur se trémoussaient dans une grande salle avec des contorsions ridicules et des gestes de travers. On payait largement les violons et les vivres à l'aubergiste, qui ne faisait jamais crédit. Dans un des faubourgs s'élevait l'église de Marienthal, remplie d'ex-voto et avoisinée d'auberges, dont les maîtres, avec des mines dévotement tristes, savaient très bien vider les bourses des pèlerins.

On ne pouvait toujours rester à Haguenau. Paris attirait notre jeune graveur. Un beau matin, les deux jeunes gens partirent gaillardement pour Strasbourg; ils portaient leur bagage dans une toile gommée, jetée en bandoulière sur le dos : une chemise, trois cravates, un bonnet, deux mouchoirs et une paire de bas. Ainsi équipés, ils s'en vont chantant des chansons de leur enfance et de leur patrie. Un capucin, assis à l'ombre d'un buisson sur le bord du chemin, portant son bissac enflé, se lève et les salue. On lui rend son salut;

on fait route ensemble; le capucin est vieux; les jeunes gens compatissants lui proposent de prendre son sac; le capucin attendri leur offre un peu du fromage blanc qu'il porte. Mais ce capucin a de beaux traits, bien prononcés, que fait ressortir sa longue et vénérable barbe blanche. L'artiste lui demande la permission de dessiner son profil. Il admire ce beau vieillard, lorsqu'au milieu de la forêt, une bohémienne très basanée, les cheveux flottants, et portant un enfant sur le dos dans une couverture tout en loques, vint offrir de leur dire la bonne aventure; « mais notre religieux, dit Wille, après l'avoir regardée fixement, tira du sac un cervelas qu'il lui donna, et avec la bonté et la dignité d'un patriarche, la renvoya dans l'épaisseur du bois. » N'est-ce pas là un joli tableau de genre, tout à fait dans l'esprit du dix-huitième siècle, qui fait quelque peu songer à Sterne et à certaines gravures de l'époque, à celles de Wille fils par exemple?

En sortant de la forêt, on aperçoit la flèche de Strasbourg, qui les attire et encourage leur marche. Cette flèche, que Wille admire, « quoique gothique », il veut la gravir jusqu'au sommet. Jetant son habit et son épée sur la plate-forme, il grimpe jusqu'au faîte, plein d'ardeur; mais lorsqu'il redescend, la tête lui tourne et la tâche lui semble moins facile. Fier d'un tel exploit, il ne paraît pas s'être occupé des autres monuments de Strasbourg.

En sa qualité d'Allemand, il aime les gais colloques et les longs repas. Descendu de son clocher, Wille oublie, en trinquant avec un ami, l'heure du coche de Paris. Il veut le rattraper. Le voilà qui part sur les pavés glissants, par la pluie, n'ayant pour appui que sa faible épée. Il court ainsi sur la grande route, pendant sept heures, et ne rejoint le coche qu'au moment où celui-ci pénètre dans la cour de l'auberge de Saverne. Wille, harassé, mouillé, entre dans la salle de l'auberge et se laisse tomber sur une chaise. Quatre voituriers en blouse bleue, qui soupent copieusement, ont pitié de lui; ils lui font prendre du fromage de Limbourg qu'ils transportent, et Wille ranimé soupe gaîment avec un poulet rôti, une salade et une bouteille de vin.

Le lendemain matin, le coche, attelé de huit chevaux, reprend lentement sa marche. La compagnie n'est pas désagréable ; un ingénieur et un artiste se trouvent avec Wille. A Lunéville, à Saint-Nicolas, à Nancy, on cherche à voir les monuments. En route, on cause avec un ébéniste d'Olmutz, qui suit la voiture; l'ébéniste est plein d'entrain et d'urbanité, et finit par emprunter à son compagnon de l'argent qu'il ne rendra jamais. A Verdun, Wille et deux autres voyageurs s'avisent de gagner Châlons à pied par un chemin plus direct. Les voilà brûlés par la chaleur dans des plaines sans ombrage. La nuit vient. Dans le premier village où ils entrent, il n'y a pas d'auberge; on leur indique la maison d'une vieille femme, qui héberge les vaga-

bonds. Ils y frappent; ils y trouvent du mauvais vin et des œufs qu'on leur fait cuire avec du poivre et des feuilles entières d'oseille; pour lit, ils ont le foin du grenier assaisonné de puces. Le lendemain, ils sont à Châlons avant midi, avec de telles ampoules aux pieds qu'ils doivent passer la journée au lit au lieu de visiter les monuments de la ville.

Le trajet continue sans incidents nouveaux. La température était si chaude, que les voyageurs quittaient le « gouffre du coche », pour marcher à l'ombre de la voiture, très hautement chargée de marchandises. On n'allait pas vite. La dernière étape fut Meaux. Le lendemain on arrivait à Paris de bonne heure. Wille fut frappé, au commencement du faubourg Saint-Germain, de l'aspect « de chaumières et de cabanes si mal arrangées » qu'elles ne pouvaient donner une idée de la magnificence de Paris.

Wille, qui entreprit d'autres voyages, n'a décrit en détail que celui-là. Plus tard, il fit des excursions d'artiste, aux environs de Paris, à Vernon, à Longjumeau, à Montlhéry; on voyageait en carrosse, en bateau, en charrette; on couchait dans des gîtes variés, et parfois détestables, comme le cabaret de la *Chasse-Royale*, de Mortcerf. On s'arrêtait dans des villages, comme devait le faire, dans ses voyages à pied à travers la France, le poète anglais Goldsmith, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

XVI.

LES ANGLAIS EN FRANCE AU MILIEU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — SACHEVERELL STEVENS (1738-1739). — GOLDSMITH (1755). — STERNE (1762).

Au milieu du dix-huitième siècle, les relations entre la France et l'Angleterre sont plus nombreuses que jamais. Malgré les guerres, malgré les haines que de longues rivalités ont fait naître, les deux nations s'estiment et s'étudient. Les peuples qui ont une littérature exercent tôt ou tard sur leurs voisins une véritable influence intellectuelle. Après avoir ressenti celle de l'Italie et de l'Espagne, la France fit prévaloir la sienne sans conteste au temps de Louis XIV. Dans la seconde partie du règne de Louis XV, ce fut au tour de l'Angleterre de faire pénétrer en France ses écrits et ses idées.

Il serait très curieux de rechercher quelle a été la part de l'Angleterre dans les doctrines philosophiques et politiques, d'où les principes de 1789 sont sortis. Voltaire, après avoir étudié à Londres la philosophie de Locke, a fait partager à ses con-

temporains la prédilection qu'il éprouvait lui-même pour les idées britanniques; Montesquieu, qui a également séjourné en Angleterre, lui a demandé des enseignements et des modèles pour son *Esprit des lois*. De leur côté, Bolingbroke, Chesterfield montrent la France comme la meilleure école du beau langage et du savoir-vivre. Chesterfield écrit à son fils que c'est surtout à Paris, qu'on peut acquérir ce dernier poli, ces grâces que procure seul l'usage de la bonne société. Toutefois, si les hommes d'esprit et de talent des deux nations apprécient leurs qualités réciproques, la grande majorité des deux côtés de la Manche conserve des sentiments hostiles. Il y a tant de contrastes entre les caractères des deux peuples; non seulement les mœurs diffèrent, mais les intérêts, mais les institutions politiques, mais la religion. Il y a un abîme entre le Français catholique, qui se fait honneur de servir son roi, et l'Anglais protestant, qui s'enorgueillit avant tout d'être un homme libre.

Ce sentiment d'orgueil et d'hostilité, le chevalier Temple l'exprimait bien, lorsqu'il défendait, dans son testament, à son fils d'épouser une Française, « ayant toujours eu, dit-il, une grande haine pour cette nation à cause de son caractère fier et impétueux si peu assortissant avec la dépendance servile où elle est chez elle. » C'est encore l'opinion de beaucoup d'Anglais du dix-huitième siècle, qui n'ont pas l'esprit assez supérieur ou assez indépendant pour se dégager des préjugés nationaux. De

ce nombre est Sacheverell Stevens, qui traverse la France et séjourne à Paris en 1738 et 1739[1].

I.

Il arrive à Boulogne avec toute sa morgue d'Anglais et de protestant; il entre à Montreuil, dans une église, déclare que les cérémonies du culte sont « une simple farce », et manque de se faire insulter par des gens du peuple qui ont été indignés de son attitude peu respectueuse. Il se plaint aussi de la rapacité des matelots, de la mauvaise foi des valets français, de l'insolence des mendiants de Paris, de la violence des portefaix de Lyon, des prix exorbitants des aubergistes qui supposent que les Anglais sont des lingots d'argent. En politique, il trouve les Français disposés à tout sacrifier pour la gloire du roi et à chercher à réduire le reste de l'humanité à leur misérable condition. Cependant il reconnaît la beauté, la fertilité de certaines parties du pays, de la Picardie, par exemple, et des bords de la Saône. Il déclarera que les villes et les villages entre Paris et Lyon ont une grande apparence de pauvreté, et que cependant les habitants sont pleins de vie et de gaîté. La Provence lui semblera le

[1] *Miscellaneous remarks made on the spot in a late seven years tour through France, Italy, Germany and Holland...*, by Sacheverell Stevens, London, s. d. — Vers la même époque, on peut citer : *Some observations in travelling through France*, etc., by Wright, London, 1732, 2 vol.—*Travels through Germany, Italy and France*, par J. Ray, 1738, 2 vol. in-8°.

plus beau pays non seulement de la France, mais de l'Europe; il admirera l'affluence de la société polie qui se presse sur les cours d'Aix et de Marseille; et pourtant cet Anglais, qui est si fier de la liberté de son pays, est étrangement choqué de voir que tout le monde est admis dans le cours de Marseille et qu'un décrotteur a le droit de s'y promener à côté d'une personne de qualité!

Sacheverell Stevens, malgré ses idées préconçues, est un observateur souvent original; il signalera les grotesques capelines noires des femmes de Boulogne; il notera à Abbeville l'usage de corner les heures du haut du beffroi; à Paris, il visitera et louera l'Hôtel-Dieu, où tous les malades sont admis, sans distinction d'origine et de religion, et sont soignés par les sœurs avec autant de soin que de dévouement[1]; il assiste à deux exécutions de criminels, et il donne sur les supplices de la roue et de la décapitation les curieux détails que peut fournir un témoin oculaire. Il est allé de Paris à Lyon par la diligence, qu'il trouve très divertissante par le contraste que présentent entre eux les voyageurs de toutes les classes, moines, pèlerins, officiers; tandis que le moine médite un bréviaire à la main, l'officier jure, les jeunes femmes chantent. Ce même mélange se retrouve dans le coche de la Saône,

[1] Cette appréciation contredit pour la tenue de l'Hôtel-Dieu de Paris des documents officiels postérieurs. On trouvera du reste dans le livre de Sacheverell Stevens d'intéressants détails sur l'aspect de Paris en 1738.

dont la cabine très commode est garnie de fenêtres des deux côtés, et qui est traînée par deux chevaux, dont l'allure ordinaire est le trot, lorsque le chemin de halage est bon.

Comme beaucoup de ses compatriotes il reconnaît la gaîté, l'air ouvert des Français, tout en les trouvant bavards, légers, inconstants. Le peuple, selon lui, est le plus pauvre, mais le plus gai de l'univers. Il est dévot, excepté le dimanche où il paraît faire plus d'attention aux cérémonies qu'à l'esprit du culte. Brave à la guerre, mais se décourageant aisément, partant comme la foudre, mais revenant en fumée. Quant aux femmes, très naturelles dans leurs manières, elles ont un air d'aisance et de grâce qui leur est particulier; très causeuses, désireuses de plaire et de captiver, elles sont inférieures en beauté aux Anglaises, quoique dans certaines parties de la France elles puissent passer pour belles; naturellement coquettes et portées à l'intrigue, elles se peignent la figure d'une manière extravagante, et n'ont point le teint qui fait, dit Sacheverell, le charme de ses aimables compatriotes.

C'est l'amour-propre national qui dicte en partie le jugement de Sacheverell Stevens sur les femmes françaises; la jalousie féminine se mêle sans doute au même sentiment pour inspirer à lady Montague le portrait burlesque qu'elle en trace. Elle les trouve en vérité dégoûtantes (elle demande qu'on lui passe l'expression) par leur façon de se mettre, et par le fard dont elles se couvrent le visage; leurs

cheveux courts et frisés ressemblent à de la laine blanche, et avec leur visage couleur de feu, elles n'ont pas même la figure humaine ; on les prendrait volontiers pour des moutons nouvellement écorchés[1]. Lady Montague, qui est venue en France plusieurs fois, a jugé l'aspect du pays d'une manière superficielle, mais plus équitable à coup sûr que lorsqu'elle s'avisait de dépeindre les dames de France.

II.

Goldsmith, tout en déplorant l'usage du fard qui les ride et les vieillit de bonne heure, les a traitées avec plus de justice. Il leur reconnaît un goût que n'ont pas les Anglaises ; il déclare qu'en fait de mode ce sont des architectes parfaites ; mais il trouve que les vieilles filles se croient toujours jeunes et dansent à soixante ans des rigodons, quand elles peuvent à peine marcher sans béquilles. Le célèbre romancier trace du caractère et des mœurs des Français quelques esquisses satiriques. Il les montre fiers de leur civilité envers les étrangers, mais n'hésitant pas à parler imperturbablement leur langue à un étranger qui n'en com-

[1] *Letters written during her travels in Europe, Asia and Africa... to which are added poems,* 2 vol., 1789. Lettre du 13 octobre 1718. — Le rouge reste pendant tout le dix-huitième siècle à la mode. En 1788, le rendez-vous du bel air est au Temple, chez Mme Martin, chez qui le moindre pot de rouge coûte un louis. (*Mém. de la baronne d'Oberkirch,* II, 301.)

[2] *The Bee,* n° 2.

prend pas un seul mot. — Ils feraient les meilleurs cuisiniers du monde, mais avec tout le luxe de leurs plats, ils mettent rarement une nappe sur la table. — Leur religion manque de solennité. Sur les routes, on rencontre de distance en distance des statues de la vierge Marie, avec une coiffure maussade, des joues peintes et un vieux jupon rouge; une lampe brûle souvent devant elles. On rencontre aussi des crucifix, avec l'image en bois du Sauveur, accompagné des instruments de la passion[1]. — Dans les villes, les hommes tricotent des bas sur leurs portes, tandis que les femmes travaillent aux champs et aux vignes. C'est peut-être la raison pour laquelle le beau sexe a quelques privilèges dans ce pays, comme de monter à cheval à la façon des hommes. — Goldsmith du reste fait justice de ces appréciations, en disant : « Vous les trouverez sans doute assez impertinentes; vous aurez peut-être raison; mais en général, c'est de cette manière que les Français peignent les étrangers, et il n'est que juste de leur rendre une partie du ridicule qu'ils veulent donner à autrui[2]. »

En effet, il leur reproche surtout leur vanité, leur ostentation : « Tout ce qui appartient à leur nation, dit-il, est grand, magnifique au delà de

[1] Il s'agissait sans doute des environs d'Abbeville, où les bords de la route étaient garnis d'oratoires, de crucifix, de stations pieuses, devant lesquelles les cochers se découvraient. (Marlin, *Voyages en France,* III, 329.)

[2] *The citizen of the world,* 1762, ch. LXXVIII.

toute expression, tout à fait romantique. Tout jardin est un paradis, toute chaumière est un palais, toute femme est un ange. » Ils sont prêts à s'écrier qu'il n'est pas de nation comme la leur et que les autres peuples ne sont que des barbares à deux pieds. Ce ridicule, Goldsmith reconnaît, du reste, qu'il n'est pas particulier à la France, et que les Anglais ne se gênent pas pour déclarer qu'en bravoure, en générosité et en humanité, ils dépassent le monde entier.

Goldsmith, du reste, avait appris à connaître le peuple de France et à l'aimer. Dans sa jeunesse, il avait parcouru ce beau royaume à pied, allant de village en village, gagnant l'hospitalité de chaque soir, en jouant de la flûte et en chantant des airs irlandais. La gaîté, la bonhomie se rencontraient surtout chez les paysans. Que de fois, l'aimable auteur du *Vicaire de Wakefield* les fit danser au son de sa flûte. Les vieilles dames et le grand père se mettaient aussi de la partie. Du reste, pour Goldsmith, la France est une nation éminemment sympathique : « L'honneur, dit-il, y est une monnaie courante; payée de main en main, elle circule dans tout le pays en un splendide trafic; elle passe des cours aux camps et aux chaumières. Tous apprennent à se montrer avides de louanges. Ils charment, sont charmés, estiment les autres pour être estimés d'eux, et deviennent heureux à force de le paraître [1]. »

[1] *The Traveller,* 1765.

III.

C'est aussi l'opinion d'un des Anglais les plus spirituels du dix-huitième siècle. « Heureux peuple ! dit-il, qui, une fois par semaine, du moins, est sûr de déposer tous les soucis ensemble, et de danser, et de chanter, et de secouer gaiement le fardeau de peines, qui courbe jusqu'à terre le courage des autres nations. » C'est ainsi que Sterne apostrophe le peuple de France. A lire son *Voyage sentimental* [1], on a peine à reconnaître ce peuple aujourd'hui, tant il est devenu plus grave et moins riant. Les voyageurs de nos jours racontent que les Japonais ne cessent de sourire aux étrangers, et que, jusque dans les campagnes, ils paraissent être les plus aimables gens du monde. N'en aurait-il pas été de même des Français d'autrefois? C'était un peuple poli, depuis les plus hautes classes jusqu'aux plus basses, ayant de la gaîté, de l'esprit parfois, du savoir-vivre toujours. On n'était pas loin du temps, où les officiers français ne voulaient pas ouvrir le feu les premiers dans un combat. *Après vous, messieurs les Anglais,* disaient-ils à Fontenoy. Alors, les mendiants mêmes pratiquaient naturellement la civilité. Goldsmith l'atteste; Sterne en donne un exemple : à Montreuil, il est entouré

[1] Sterne' s *Sentimental journey through France and Italy. by M. Yorick* (1re éd.), 1768. 2 vol.

d'hommes et de femmes, qui lui demandent l'aumône; il annonce qu'il ne peut en donner qu'à la moitié d'entre eux; aussitôt un pauvre être tout déguenillé et sans chemise se retira de deux pas hors du cercle, en faisant, pour sa part, un salut de renonciation. « Quand le parterre entier, dit Sterne, aurait crié : Place aux dames! il n'aurait pas donné une idée à moitié aussi frappante de déférence pour le beau sexe. Juste ciel! par quels sages motifs as-tu ordonné que la mendicité et l'urbanité, qui sont si mal d'accord dans les autres pays, trouveraient moyen d'être unies dans celui-ci! »

Si les mendiants sont courtois, il n'est pas surprenant que les domestiques soient aimables. Celui que Sterne prend à son service, à Montreuil, ne sait rien que battre du tambour, jouer du fifre et du violon, et faire des guêtres; mais il est si gai, si constant dans sa belle humeur, dans sa bonne volonté, qu'il dissipe toutes les difficultés et chasse la mélancolie. Lafleur, c'était son nom, était bien quelque peu fat; il ne doutait de rien, et au besoin donnait des conseils à son maître pour écrire à une dame de qualité. Mais comme il est fier du bel habit écarlate qu'il achète à Paris, de sa veste de satin bleu brodé, de ses manchettes de mousseline, et comme il s'en va pimpant à un rendez-vous, un magnifique bouquet au côté. Lafleur a de l'entregent, et il sait répandre la gaîté autour de lui; il n'a qu'à tirer son fifre de sa poche, dans les cuisines où il va, et dès la première note, il

met en branle femme de chambre, maître d'hôtel, cuisinier, marmiton, toute la maison enfin jusqu'aux chiens et aux chats.

Sous des traits non moins attrayants, mais dans un autre genre, se présente à nos yeux cette famille patriarcale des campagnes du Forez, à laquelle les hasards du voyage forcent Sterne à demander l'hospitalité. Le fermier et sa femme, entourés de leurs enfants et de leurs petits-enfants, mangeaient une soupe aux lentilles qu'ils arrosaient de vin du pays; après la soupe, les enfants sortirent et allèrent danser sur la terrasse de gazon, qui s'étendait devant la maison, tandis que le père de famille, jouant de la vielle, les animait à la danse. Le voyageur avait été accueilli par le vieillard avec une respectueuse cordialité, et il avait vu, dans tous les yeux, lorsqu'il s'était mis à table, qu'il n'était pas seulement le bienvenu, mais qu'on lui savait gré de n'avoir pas paru en douter.

A Paris, et dans une classe un peu plus relevée, nous trouvons la gantière, la marchande appartenant à la petite bourgeoisie, un peu coquette sans doute, mais aimable et polie sans arrière-pensée. Sterne entre chez elle pour lui demander son chemin. Avec quelle bonne grâce et quel empressement elle se lève pour le lui indiquer, le voyageur en est singulièrement touché. S'il avait dépensé cinquante louis chez elle, elle n'aurait pas eu l'air plus reconnaissante. Et lorsqu'elle lui a répété trois fois ses indications avec la même bonté, et que

l'Anglais revient pour lui dire qu'il n'a pas bien compris, elle appelle un jeune garçon, qui l'accompagnera jusqu'à sa destination, en portant en ville un paquet de gants. Sans doute, il y a dans cette urbanité inaltérable et qui semble naturelle quelque désir du gain, et chez l'hôtelier, la marchande de dentelles, la femme de chambre, il y a aussi un mélange d'immoralité; mais au fond, tout ce monde a le désir de plaire, et d'être agréable à autrui, par habitude ou par instinct non moins que par intérêt.

Dans les classes plus hautes, cette urbanité est rehaussée par la dignité de l'attitude et des sentiments. On conçoit facilement cette dignité chez un homme de qualité comme le comte de Breteuil, qui sait être à la fois courtois, obligeant et spirituel; mais on la retrouve jusque chez le chevalier de Saint-Louis, qui, sa croix à sa boutonnière, vendait des petits pâtés dans les rues de Versailles, et chez ce noble Breton, qui, après avoir déposé son épée dans la salle des États de Bretagne, venait la reprendre lorsque, vingt ans plus tard, il avait fait fortune aux Iles. Jamais on n'a fait mieux sentir que la noblesse d'autrefois pouvait être indépendante de la richesse.

Il n'est pas jusqu'aux religieux que Sterne ne présente sous un aspect sympathique. Avec quelles couleurs justes et saisissantes n'a-t-il pas dépeint le franciscain qui lui demande une aumône à Calais; sa sérénité, sa dignité dans la demande, sa

patience devant le refus, son calme devant l'injure! On sait comment Sterne se repent de l'avoir malmené, et le force à accepter sa tabatière d'or en échange de la sienne.

Sans doute, Sterne, dans ses voyages en France, a vu assez de la société française pour apercevoir, à côté de ses qualités, quelques-uns de ses défauts. S'il rencontre un moine édifiant par ses vertus simples et vraies, il a pu entendre huer au théâtre à Paris des abbés libertins; s'il exalte la haute urbanité d'un vieil officier, qu'il voit aussi au théâtre, il présentera sous un aspect quelque peu ridicule le petit capitaine sautillant, bavard et passablement indiscret qu'il rencontre à Calais. Il note bien aussi quelques-uns des abus du régime existant: le droit d'aubaine qui attribue au roi les biens de l'étranger qui vient à mourir dans ses États; l'usage de faire payer deux postes en sus, lorsqu'on cesse de prendre la poste pour recourir à un autre mode de locomotion. Il sait bien qu'il y a une Bastille, car étant entré en France pendant la guerre et sans passeport, il redoute quelque peu d'y être conduit; mais il sait que la Bastille n'est pas une prison si terrible pour les gens de lettres, et qu'avec neuf livres par jour, une plume, du papier et de la patience, on peut s'y trouver passablement pendant cinq ou six semaines [1].

[1] Voir les Mémoires de Marmontel et de Dumouriez. « On était fort bien nourri à la Bastille, dit ce dernier (liv. II, ch.) I;

Il a décrit dans son ***Tristam Shandy*** les manières des postillons français, qui trouvent toujours moyen de descendre de cheval aussitôt qu'ils sont sortis de la ville, et qui ne peuvent faire marcher leurs chétifs chevaux qu'en leur prodiguant les plus abominables jurons [1]. Ce trait, qui est juste, contraste avec la politesse générale de la nation, à qui Sterne reprochait d'effacer les qualités natives des individus au point de leur enlever leur caractère propre et leur originalité.

Si l'on peut signaler dans le *Voyage sentimental* de Sterne une part de fiction, on peut dire aussi que, dans ses différents voyages en France cet écrivain, plein d'humour et de finesse, a tracé plus d'une esquisse d'après nature, et que les caractères qu'il met en scène ont été réellement observés par lui.

il y avait toujours cinq plats pour le dîner, trois pour le souper, sans le dessert... »

[1] C'était aussi la coutume des postillons allemands. On raconte qu'un prince wurtembergeois se déguisa en postillon pour conduire Joseph II, qui voyageait *incognito*. Au relai, le prince fut reconnu par l'empereur, qui lui dit : « L'imitation était parfaite. Cependant, si j'y avais regardé de plus près, j'aurais découvert le déguisement. Vous n'avez pas assez juré. » (*Mém. de la baronne d'Oberkirch*, I, 91.)

XVII.

UN ANGLAIS DE MAUVAISE HUMEUR. — SMOLLETT (1763-1765).

La guerre de sept ans ne semble pas avoir surexcité le sentiment national en France outre mesure contre les Anglais. Les Français, toujours aimables, ne parurent pas avoir gardé rancune à ceux qui leur avaient pris leurs plus belles colonies. Une petite comédie de Favart, l'*Anglais à Bordeaux*, qui fut jouée à Versailles, le 17 mars 1763, montre jusqu'à quel point, à la nouvelle de la paix, on savait être à la fois battu et content. On y faisait l'éloge des Anglais, et l'on disait à la fin :

> Le courage et l'honneur rapprochent les pays;
> Et deux peuples égaux en vertus, en lumières,
> De leurs divisions renversent les barrières
> Pour demeurer à jamais amis.

Aussi, à peine les frontières ouvertes, bon nombre de Français et d'Anglais traversèrent-ils la Manche pour aller visiter le pays contre lequel ils avaient été en guerre. Parmi les Français on peut citer Lalande, Grosley, la Condamine. Les Anglais furent

eux[1], et l'un des premiers qui vint dé-
Boulogne fut le docteur Smollett. Mais
in de répondre aux avances que l'on fai-
outes parts à ses compatriotes, montra
out son voyage un caractère hargneux, qui
is encore à sa personnalité qu'à sa race[2].
avant Smelfungus voyagea de Boulogne à
Paris à Rome et ainsi de suite ; mais il par-
le spleen et la jaunisse, et chaque objet
duquel il passa était décoloré et défiguré ;
rivit un récit, mais ce n'était que celui de ses
bles sentiments? » C'est ainsi que Sterne
de Smollett, et il n'a pas tort. Ce pauvre
lett, tout illustre écrivain qu'il est, fait pitié.
est dépeint lui-même sous un aspect lamenta-
: asthmatique, fièvreux, toussant, crachant,
te et morose, avec une mine allongée, ridée
maussade. Il part malade, il arrive malade ; tout
gace ; tout l'exaspère, rien ne lui sourit. En An-
leterre même, il gémit sur les routes détestables,
sur les chambres froides et sans confort, la cuisine exécrable, le vin empoisonné des hôtels. Le service est mauvais, les aubergistes insolents, les notes excessives. Douvres est une caverne de voleurs.

[1] Citons parmi eux le grand acteur Garrick, qui vint à Paris en 1763, et y reçut l'accueil le plus flatteur. (*Mémoires de Garrick*, chap. VIII.)

[2] *Travels through France and Italy, containing observations on character, customs, religion, government, police, commerce, arts and antiquities, in two volumes*, London, 1766.

Mais à Boulogne, c'est encore pis. La saleté le dispute à la cherté. On dirait que les Français sont encore en guerre avec les Anglais, car ils les pillent sans merci. Les hôtels lui semblent de plus en plus mauvais, à fur et à mesure qu'il s'avance vers le midi. En Languedoc, ils sont tout à fait exécrables. En Provence, ils sont, le croirait-on, encore moins bons. Excepté dans les grandes villes, ils sont froids, humides, noirs, tristes et sales; les hôtes sont désobligeants et rapaces; les domestiques disgracieux, malpropres et paresseux; mais tout cela n'est encore rien, auprès des auberges d'Italie. Pour le coup, c'est l'abomination de la désolation. Smollett, qui rencontre Sterne à Turin, lui déclare qu'il « a été écorché vif, endiablé et plus maltraité que saint Barthélemy, à chaque endroit où il s'est arrêté ».

Le grand malheur de Smollett, ce n'est pas encore d'être mal portant, c'est de vouloir voyager en grand seigneur et d'être parcimonieux. Mme Smollett ne veut pas manger à table d'hôte; il faut la faire servir dans sa chambre, et un dîner à part coûte 3 et 4 francs, tandis qu'un dîner à table d'hôte coûte 30 ou 40 sous. Smollett veut bien payer 3 fr. son dîner, mais il se fâche, il bataille, il menace, quand on lui en demande 4. Quelquefois, il en impose à l'aubergiste, et le fait céder. Parfois aussi, il est obligé, bien malgré lui, de payer. C'est ce qui lui arrive à Mouy, où l'hôtelier est en même temps maître de poste. Celui-ci n'ayant pas voulu accepter

l'argent que Smollett lui offre, les postillons refusent de partir et s'enfuient, lorsque le voyageur les menace de sa canne. Transporté de fureur, respirant à peine, Smollett court chez le consul, qui est tailleur de son état, et réussit à l'amener à l'auberge, devant laquelle tout le peuple s'est assemblé pour regarder l'intéressant spectacle d'un étranger se disputant avec son hôte. Le consul écoute l'affaire, hausse les épaules, déclare qu'il ne peut rien, et finit par engager humblement l'étranger à céder. Smollett reconnaît qu'il ne peut pas faire autrement; il paie, les postillons reparaissent, et la voiture s'ébranle au milieu d'une foule qui exulte du triomphe de l'aubergiste, tandis que le voyageur, harassé de fatigue, dévore sa mortification.

Les maîtres de poste et les postillons n'agacent pas moins les nerfs de Smollett que les aubergistes. Surtout dans le sud de la France, il trouve les postillons lents, flâneurs, avides et impertinents. Si du moins on pouvait les châtier à coups d'épée, de canne, de bâton ou de fouet, ce serait encore une consolation pour l'irascible docteur anglais; mais il n'y faut pas songer; à la moindre menace, ils disparaissent, et, pour se venger, ils seraient capables de faire verser la voiture. Les maîtres de poste, de leur côté, peuvent vous insulter et vous faire payer trop cher impunément. A qui s'adresser pour en obtenir justice? Ils sont d'ordinaire les personnages les plus considérables du village où l'on relaie. Se plaindre au gouverneur de la province, au

ministre, comme l'ont fait plusieurs Anglais, c'est peine perdue. En imposer par son énergie, faire appel au texte des règlements, est-ce un système plus efficace? A Sens, Smollett se croit victime d'un passe-droit; le voilà qui, saisissant le livre des postes, met sa tête longue et ridée à la portière de son carrosse, et lit tout haut avec véhémence le passage du règlement qu'il croit avoir été violé. Un étranger de qualité, qu'il prend pour le maître de poste, l'écoute tout ébahi, jusqu'au moment où les postillons, faisant claquer leur fouet, entraînent au loin le lecteur exaspéré.

Il faudrait être plus philosophe et plus généreux que Smollett pour supporter tous ces petits ennuis. Il reconnaît lui-même que, s'il avait donné par poste six sous de plus de gratification aux postillons, il aurait été beaucoup mieux servi par eux et que son voyage eût été plus agréable. Aussi conseille-t-il aux autres de ne pas être parcimonieux de leur argent, de céder même aux exigences des aubergistes, si elles ne sont pas trop exagérées. Il connaît des Anglais qui préféreraient donner dix écus plutôt que d'être volés d'un liard. « C'est une bonne maxime, dit-il, mais qui exige beaucoup de résolution et d'oubli de sa propre tranquillité pour être mise à exécution en voyage. » Il a fait route avec un homme qui professait des principes de ce genre. On ne pouvait imaginer compagnon plus désagréable. Il était toujours en querelle avec les maîtres et les maîtresses d'hôtel, les garçons, les pale-

freniers, les postillons. Il en résulta qu'ils eurent de mauvais chevaux, de mauvaises voitures, qu'ils quittèrent tous les relais au milieu des malédictions des gens, et qu'en fin de compte ils économisèrent dix shellings sur un voyage de cent cinquante milles. Une autre fois, en allant de Bath à Londres, Smollett, touché de compassion pour un postillon trempé par une averse, lui donna deux shellings au lieu d'un. Au relai suivant, le postillon alla comme le vent; le docteur ravi doubla de nouveau la gratification; il agit de même par la suite, et il arriva à Londres, ravi de la rapidité extrême de son voyage, et n'ayant dépensé que six shellings de plus qu'il ne comptait. Combien Smollett eût trouvé les postes françaises meilleures, s'il était resté fidèle à ce système !

Il est vrai qu'il aurait pu prendre la diligence; mais être empilé, au nombre de huit, dans l'intérieur, y être très mal assis, courir le risque d'y rencontrer très mauvaise compagnie, partir à quatre heures ou même à deux heures du matin, il fallait être dépourvu de tout sentiment du confortable pour y songer. Restait la poste qui coûtait cher, parce qu'elle exigeait la location d'une berline, moyennant quatorze louis de Boulogne à Paris, et que pour quatre personnes il était nécessaire de prendre six chevaux et deux postillons. De Paris à Lyon, les dépenses de transport s'élèvent à 1,000 livres pour notre voyageur. Heureusement que les routes sont sûres, et que les hôteliers et les maîtres

de poste sont les seuls qui en veulent à la bourse du voyageur. Smollett avait pourtant pris ses précautions, et il se donnait le ridicule de voyager avec un tromblon, que les badauds contemplaient avec stupeur et qu'ils prenaient pour un petit canon.

Malgré ses manies, son humeur maussade et atrabilaire, Smollett observe ce qui l'entoure ; il voit les choses à travers des lunettes qui les déforment quelque peu et les colorent d'une manière défavorable, mais il les voit. Il est pratique ; il ne manque pas de précision. Égoïste en même temps qu'affligé d'un estomac délicat, il s'occupe de sa nourriture. A Boulogne, où il séjourne, il note les prix du pain, de la viande, de la volaille. Il remarque que les Français ne boivent pas de bon vin ; pour 5 à 8 sous la bouteille, on a du vin d'Auxerre léger et maigre ; il faut mettre 17 sous pour avoir une bouteille de vin de Bordeaux. En revanche, la viande est bonne, les dindons excellents. Pour 20 sous, on a une paire de poulets ou de soles. Le gibier est abondant et les fruits parfaits. A Paris, il fait aussi l'éloge de la viande et de la volaille, il trouve exquis les petits pains au beurre ; mais il n'aime pas la cuisine française. Quand il s'avance vers le midi, il se trouve empoisonné par l'ail qu'on met dans tous les ragoûts et dans toutes les sauces. En vain veut-il y échapper, en mangeant de la viande froide dans sa voiture ; l'odeur de l'ail le suit partout ; elle parfume sa chambre dès qu'il y entre quelqu'un. En vain lui sert-on deux fois par

jour des grives, des becs-figues et d'autres petits oiseaux, à demi rôtis sur des feuilles de vignes; il s'en fatigue, il s'en dégoûte, il en est malade. Le bon bouillon, qui pour les Français est un remède universel, a pour lui peu d'attrait. En Provence, il reconnaît que le porc, le mouton, la volaille et le gibier sont bons; mais le lait y est rare, et il arriva parfois que M. et Mme Smollett eurent le malheur de boire leur thé sans lait.

Le docteur séjourna trois mois à Boulogne. Il observa et décrivit avec un soin trop souvent malveillant les mœurs des différentes classes de la société. Les nobles, qui habitaient la ville, lui parurent vains, fiers, pauvres et fainéants. Très peu d'entre eux avaient six mille livres de rente; la plupart n'en possédaient pas la moitié. Ils désertaient leurs maisons de campagne pour habiter dans des trous de la ville haute, où ils n'avaient ni lumière, ni air, ni confortable. Ils se laissaient mourir de faim chez eux pour étaler de beaux habits à l'église ou à la promenade. Rien ne pouvait dépasser leur économie; ils vivaient de soupe, de bouilli, de poisson et de salade; jamais ils ne pensaient à donner à dîner à leurs amis; ils ne leur offraient pas même une tasse de thé, et leur hospitalité ne s'étendait pas au delà d'un verre de sirop de capillaire. Leur seule distraction était de jouer aux cartes. La ville ne leur offrait d'ailleurs d'autres divertissements que des spectacles des marionnettes et de saltimbanques. Ce qui dissipait le

mieux leur ennui, c'était leur religion. Et voilà Smollett qui se lance dans de singulières considérations religieuses; le voilà qui compare le catholicisme à une comédie et le calvinisme à une tragédie. Les grandes messes, les fêtes, les processions, les images, les cierges, les robes, l'encens, les bénédictions, les représentations de la semaine sainte, tout cela, selon lui, fournit au peuple des spectacles variés d'un bout de l'année à l'autre. Les pompes et les cérémonies, le grand nombre des jours de fête, relèvent le moral du peuple, lui font oublier sa misère, mais en même temps lui donnent des habitudes de toilette, de vanité et de paresse. Ici les préjugés protestants se mêlent à l'hypocondrie naturelle de Smollett pour lui dicter ses jugements.

Il est un peu plus favorable à la bourgeoisie qu'à la noblesse. Il a pu observer de près la famille chez laquelle il loge. Elle se compose de deux demoiselles dévotes et de leur frère, beau jeune homme, d'environ vingt-cinq ans, qui est receveur des dîmes du clergé et fait le commerce de vin. « C'est un petit libertin, dit Smollett, d'un bon naturel et obligeant; mais un vrai Français pour la vanité, qui est sans nul doute la passion maîtresse de ce peuple léger. Il porte l'épée; il fait étalage de son argent; il parle de son château, de la dot de ses sœurs, de ses connaissances à la cour; il ne loge pas Smollett pour son argent, mais pour jouir du plaisir de sa société. La vérité est que ce jeune homme est le fils d'un

honnête bourgeois récemment décédé, qui lui laissa sa maison, quelques fonds dans le commerce, un peu d'argent et une mauvaise ferme ; ses sœurs ont environ 3,000 livres chacune, sa place vaut à peu près 1,250 livres par an, et il n'a d'autres connaissances à la cour qu'un commis du ministère avec lequel son emploi le met en relations. » Il se pique de succès auprès du beau sexe, et met, comme Rousseau, ses enfants aux Enfants trouvés.

Un autre type que Smollett nous dépeint, c'est celui d'un avocat qui avait la réputation d'un ivrogne. Il paraissait un peu percé aux coudes, portait du linge étonnamment sale, et l'argent ne sonnait pas dans ses poches. Mais il prenait un air d'importance, était très poli et très solennel, tout en avouant qu'il composait des chansonnettes. A côté de ce personnage, qui devait être une exception dans son ordre, Smollett nous introduit chez les bourgeois de Boulogne, qui sont pour la plupart à leur aise. « Chez ceux qui sont le mieux meublés, on voit des miroirs et des tables de marbre ; mais les sièges sont misérables, garnis en paille ou de tapisseries, à l'ancienne mode, avec de grands dossiers incommodes et mal rembourrés. Les tables en sapin sont carrées ; on les replie, on les met contre le mur, quand on ne s'en sert pas... Le linge de table est en grande quantité. Chez le plus pauvre marchand, il y a une serviette pour chaque couvert, et une fourchette avec quatre dents, dont on se sert de la main droite ; on use peu de couteaux, la viande

étant bouillie ou rôtie jusqu'à tomber en morceaux. Les lits français et flamands sont si hauts qu'on est quelquefois obligé d'y monter au moyen d'un escalier; on se sert rarement de lits de plume; mais on couche sur une paillasse, sur laquelle on pose deux ou trois matelas. Leurs ciels de lit sont élevés et à la vieille mode, et leurs rideaux sont généralement de laine légère rouge ou verte, galonnée de jaune éclatant, qui imite l'or. Dans quelques maisons, cependant, on rencontre des rideaux de toile imprimée; mais on n'y voit pas de tapis et les planchers sont très sales. On ne connaît pas même les instruments de la propreté dans ce pays. Chaque chambre est garnie d'une armoire et d'une commode, d'une fabrication très grossière. Tout indique une certaine infériorité dans les arts industriels. Ils n'y a pas une porte, ni une fenêtre qui ferment bien. Les gonds, les serrures et les loquets sont grossièrement faits et mal ajustés. Les cheminées sont si larges, que le soleil et la pluie y pénètrent d'une manière intolérable. »

Smollett est en train de médire; il ne s'arrête pas. Selon lui, si la propreté n'existe pas parmi ces gens, on n'y trouve point davantage la délicatesse, qui est la propreté de l'âme. En vain on objectera les usages; mais les usages ne peuvent exempter de l'imputation d'indécence une Française, qui change de chemise devant un visiteur[1],

[1] La comtesse de Balbi, pendant l'émigration, à Coblentz,

et lui parle de son lavement, de sa médecine et de son bidet. Un Français trempera ses doigts, noirs de tabac, dans son assiette pleine de ragoût; à toutes les trois bouchées, il tirera sa tabatière, et prendra une prise, du geste le plus gracieux; puis il déploiera son mouchoir, qui est un drapeau d'abominations, et dans l'usage des deux, distribuera ses faveurs à ceux qui ont le bonheur d'être assis près de lui. Mais ce qui paraît pour Smollett le comble de l'inconvenance et de la grossièreté, c'est l'usage de se rincer la bouche à la fin du repas, en société [1]; la comparaison la plus forte lui paraît à peine suffisante pour exprimer l'horreur qu'il lui inspire.

Les bourgeois se nourrissent mieux que les nobles; à midi, la soupe et le bouilli; le soir, un rôti avec une salade. A tous les repas, un dessert de

changeait de chemise devant le comte de Provence et une nombreuse assistance, sans qu'on s'en formalisât et si habilement qu'on ne s'en apercevait pas plus que s'il y eût eu dix paravents. C'était reçu. (*Mémoires du comte de Neuilly,* p. 45.)

[1] Si ce que raconte un voyageur allemand est exact, les dîners anglais étaient moins séduisants que les dîners français. « Les dineurs anglais, dit-il, s'ennuient jusqu'au moment où l'on sert le dîner; alors ils courent comme des grues vers la salle à manger. Là, ils s'assoient lourdement, et quand ils ont soif, ils demandent à boire comme dans une auberge; après le repas on commence à proposer les santés respectives. Sitôt que les dames sont sorties, on voit arriver les pots de chambre. Un domestique place des jattes de verre remplies d'eau sur la table, et les convives se lavent la bouche et les mains en présence de toute la compagnie... » (George Forster, *Voyage philosophique et pittoresque en Angleterre et en France, fait en* 1790, traduit par Pougens, p. 42.)

fruits. Les jours maigres, ils mangent du poisson, des omelettes, des fèves frites, des fricassées d'œufs et d'oignons et de la crème au caramel. Smollett décrit un grand dîner, auquel il fut convié chez son hôte; il se composait de trois services, avec entrées et hors-d'œuvre, et comprenait environ vingt plats, apprêtés avec art par le *rôtisseur,* qui était le meilleur cuisinier que Smollett ait jamais rencontré. Ce qui l'étonna le plus, c'est que tous les convives mangèrent de chacun des vingt plats. Là-dessus, il se monte sur la voracité des Français. « S'il y a cinq cents plats à table, dira-t-il plus loin, un Français mangera de tous, et il se plaindra de n'avoir pas d'appétit [1]. » L'humeur dénigrante du docteur l'emporte trop loin; il se laisse aller aussi trop facilement à sa verve satirique, en décrivant ses commensaux : un ancien garde du corps, sec comme Don Quichotte, solennel et vantard; un vieux capitaine de vaisseau, rebondi comme Sancho Pança, à qui sa nièce, en le chatouillant, fait perdre l'équilibre, et qui tombe par terre; une vieille dame ridicule et sentencieuse. Il y a des gens grotesques dans tous les pays, et il eût été facile d'évoquer des

[1] Il semble inutile de prémunir le lecteur contre de pareilles exagérations. Un auteur suisse, Louis de Muralt, qui a publié en 1725 d'agréables *Lettres sur les Anglois et les François et sur les Voyages,* loue au contraire les Français de ce « qu'au lieu des grands repas qu'on fait en d'autres pays... ils savent faire leurs repas petits, en les réduisant à un petit nombre de personnes aussi bien qu'à peu de plats et qui soient bons. » (*Lettres*, p. 270.)

caricatures de ce genre en Angleterre comme en France.

La malveillance chronique de Smollett s'exerce aussi à l'égard des dévotes et de leurs directeurs; elle s'étend jusqu'aux gens du peuple. « La vanité, qui caractérise les Français, dit-il, se rencontre même dans la *canaille.* La plus misérable créature a des boucles d'oreille et une croix d'or suspendue au cou. C'est la superstition non moins que la coquetterie, qui lui fait porter cet ornement. Le commun peuple a les traits durs et le teint basané, comme dans tous les pays où il vit dans la pauvreté et la saleté. » Du reste, avec toute sa vivacité, ce peuple est très paresseux. Pendant son séjour à Paris, Smollett habite en face d'un forgeron, dont les nièces ou les filles ne font rien du matin au soir. Au nombre de trois, ces jeunes et grosses coquines mangeaient du pain et des raisins de sept à neuf heures; de neuf heures à midi, elles se coiffaient, et toute l'après-midi, elles regardaient les passants dans la rue. Elle ne se donnaient même pas la peine, à sa connaissance, de faire leurs lits ou de balayer leur chambre. Smollett ajoute péremptoirement qu'il a observé « le même esprit de paresse et de dissipation dans toutes les régions de la France et dans toutes les classes de la société. »

On est parfois stupéfait des appréciations de cet Anglais. Les maisons des Français, ajoute-t-il, sont toutes tristes. Versailles, malgré les ornements qui y ont été prodigués, est une habitation lugubre.

Les appartements sont noirs, mal meublés, sales et rien moins que princiers. A considérer ensemble le château, la chapelle et les jardins, c'est un mélange fantastique de grandeur et de petitesse, de goût et d'extravagance. On peut encore admettre que Smollett ne comprenne pas l'engouement des Français pour l'espèce de musique religieuse, lente et mélancolique, qui est à la mode; mais que penser de son jugement sur leur théâtre? « Le dialogue de leurs comédies, dit-il, est un tissu d'apophthegmes moraux et insipides, entièrement dépourvu d'esprit et de répartie. » Et c'est de Molière que Smollett parle ainsi!

Il est bien forcé d'avouer que les rues de Paris sont étonnamment remplies de piétons et de voitures. Depuis son précédent voyage, il trouve qu'on commence à y imiter les Anglais, en sortant le matin en perruque ronde, en établissant une petite poste, et des bains froids sur les bords de la Seine; mais, quoiqu'il y ait des manufactures de beaux tapis aux environs de Paris, on ne s'en sert pas dans les maisons meublées pour couvrir les parquets qui sont presque tous carrelés, et qu'on se contente d'arroser avant de les balayer. Les murs ne sont pas lambrissés, mais garnis de tapisseries ou de damas. Quant aux lits, il veut bien reconnaître qu'ils sont très bons et bien décorés de ciels de lit et de rideaux. Mais cet aveu lui coûte non moins que l'obligation où il est de déclarer que les Français ont une supériorité sur les Anglais, c'est celle

de la mode. Ceux-ci sont les esclaves des tailleurs, des couturières, des perruquiers et des marchands, de leurs voisins. Cependant ces marchands sont généralement malhonnêtes; ils surfont ce qu'ils vendent, et il est nécessaire de les marchander. Quant aux modes des femmes, Smollett peut affirmer que « la France est le grand réservoir d'où sortent toutes les absurdités du mauvais goût, du luxe et de l'extravagance qui vont inonder tous les royaumes et tous les États de l'Europe. Les sources qui alimentent ce réservoir ne sont autres que la vanité et l'ignorance. » Et voilà Smollett qui fait une charge à fond contre le fard et contre la poudre, que les Français ont certainement empruntés aux Peaux Rouges de l'Amérique et aux Hottentots de l'Afrique. Et tout cela vient de l'éducation qui consiste à inculquer aux femmes des principes de superstition et à leur apprendre uniquement à babiller, à danser et à jouer aux cartes. Le jeu est une sorte de profession pour certains nobles; c'est une occupation pour la plupart des femmes. Il y a bien quelques exceptions, car le docteur anglais sait bien qu'il y a eu en France des Maintenon et des Sévigné; mais ces exceptions sont rares.

Il sait aussi que la France est la patrie de Descartes et de Buffon; mais l'existence de ces esprits tout à fait supérieurs ne l'empèche pas de mépriser du fond du cœur l'ignorance, la folie et la présomption qui caractérisent la généralité de la nation. Le petit maître français est le plus impertinent des

fats, et en France tout le monde est petit maître, depuis le marquis jusqu'au garçon perruquier. Le Français n'est pas dépourvu de moyens naturels, mais il ne sait pas les utiliser. Qu'a-t-il appris ? Selon Smollett, un jésuite ou un autre moine lui a enseigné à lire sa langue maternelle, et à dire ses prières dans une langue qu'il ne comprend pas. Il apprend ainsi l'escrime et la danse, et à devenir connaisseur en coiffure et en toilette. S'il sait jouer de la flûte et du violon, il est tout à fait irrésistible. Mais il se pique surtout d'être plus poli que qui que ce soit dans sa conversation avec le beau sexe. Il apprend comme un perroquet, par routine, toute la série des compliments français, et il les récite sans discernement. Le docteur anglais ne se borne pas là : il nous montre un petit maître entrant, sans cérémonie, dans la chambre d'une femme, assistant à son lever, à sa toilette, donnant son avis sur sa coiffure, et si quelque boucle de sa chevelure se dérange, tirant de sa poche son peigne, ses ciseaux, sa pommade, et remettant cette boucle à sa place avec la dextérité d'un *friseur* de profession. Nous sommes ici en pleine caricature, et nous serions tentés de nous arrêter, s'il ne nous paraissait curieux de faire connaître ce qu'un auteur anglais pouvait écrire en 1766 pour flatter les préjugés nationaux de ses compatriotes.

D'après lui, le Français est indiscret. Il cherche à pénétrer les secrets avec la plus impudente curiosité, et quand il les sait, il les publie sans re-

mords. Êtes-vous malade, il vous interroge avec plus de liberté qu'un médecin, il force la porte de votre chambre à coucher, il vous importunera jusqu'à l'agonie. Ce n'est pas par charité, à coup sûr, car il est incapable de sentiments sérieux. S'il est reçu dans votre famille, il fait la cour à votre femme, à votre sœur ou à votre fille; s'il ne réussit point auprès d'aucune d'elles, il s'adressera à votre grand'mère. Son amitié elle-même est insupportable. Il entre alors chez vous à toute heure, il vous étourdit de son bavardage, et il se mêle de toutes vos affaires; il vous donne son avis sans qu'on le lui demande; il demande le prix de tout ce que vous faites, il le critique et le blâme; il vous accable de ses visites prolongées. Il vous tourmente à tel point qu'on n'a rien de mieux à faire que de le jeter à la porte, au risque de recevoir un coup d'épée.

En résumé, la vanité domine à tel point dans toutes les classes qu'elle rend tout le monde parfaitement égoïste. Un autre caractère de la nation, c'est que tout le monde porte les cheveux pendants en longue queue. Quand il considère les rudes physionomies des gens du peuple, leur petite taille, leurs grimaces et ce long appendice, Smollett trouve qu'ils ressemblent assez à de grands babouins, qui marcheraient debout.

Et voilà les Français jugés! Les paysans, aux yeux de Smollett, sont l'image de la faim et de la misère. Mal logés, mal nourris, dénués de propreté, dans

le nord, ils sont, dans le midi, pauvrement vêtus, basanés, maigres, et semblent à demi morts de faim. Partout, ils sont si pauvres, qu'ils ne peuvent enclore leurs champs ; ils n'ont pas assez de bétail et de chevaux; leurs fermes sont mesquines, leur mobilier détestable; ils offrent partout, ainsi que leur bétail, la véritable image de la famine. Cependant les gens du peuple, qui voyagent, vivent avec abondance. En Provence, les voituriers et les muletiers font par jour deux repas, qui consistent chacun en deux plats et un dessert, avec un petit vin passable.

L'aspect du pays est aussi en contradiction avec l'apparence des habitants. Smollett fait souvent de cet aspect un éloge, qui n'en a que plus de prix sous la plume de ce voyageur difficile. Les environs de Boulogne sons très agréables; l'agriculture y est en progrès; les maisons de campagne y sont nombreuses. De Paris à Lyon, tout le pays semble cultivé; on n'y voit pas de jachères. Les enclos, les prés et le bétail sont rares. D'après le nombre des villes et des villages, le pays paraît peuplé; les bords des rivières sont couverts de plantations et parsemés de maisons de campagne. Le Lyonnais est un des pays les plus beaux et les mieux cultivés qu'il ait jamais vus, avec ses collines, ses vallées, ses bois et ses rivières; il est couvert de champs et de riches prairies, remplis de bétail, et orné d'un nombre surprenant de villes, de villages, de villas et de couvents agréablement situés. Sur les bords du

Rhône, les montagnes, couvertes de vignes, sont en beaucoup d'endroits couronnées de chapelles et de couvents, qui ajoutent à la beauté romantique du paysage. La Provence est remarquable par la richesse de sa culture et de sa végétation. Il en est de même des environs de Montpellier. Sous les oliviers et les figuiers, on plante des vignes et l'on sème du grain, de sorte que pas un pouce de terrain ne reste inculte. On croit peut-être que Smollett admirera l'activité du laboureur et la fécondité du sol. Point du tout ; cette accumulation de produits le fait songer à l'indigence des paysans et à la rapacité des propriétaires !

Cette indigence des paysans, que Smollett érigera en généralité, il l'attribue en partie au gouvernement. Ce n'est pas qu'il trouve les impositions plus considérables qu'en Angleterre ; ce n'est pas qu'il dise qu'elles pèsent exclusivement sur le tiers état, comme on l'a tant de fois répété. Il est bien informé sous ce rapport. Il attribue surtout la gêne du peuple à la mauvaise administration des finances, aux dépenses excessives des officiers de la couronne et de l'armée. Le luxe des généraux l'offusque ; on lui a raconté à Nice que pendant le séjour du duc de Belle-Isle cinquante marmitons étaient employés en permanence sur la grande place à plumer des poulets ! Smollett est plus perspicace, lorsqu'il signale la fermentation qui règne dans les esprits et qui pourrait, sous le règne d'un prince faible ou sous un longue minorité, amener un grand

changement dans la constitution. Il montre dans la bourgeoisie et le clergé inférieur des symptômes de mécontentement qui devaient longtemps fermenter avant d'éclater.

Il est bien forcé cependant de reconnaître la prospérité de la France dans le spectacle que lui offrent les grandes villes : il vantera la grandeur, la population, la prospérité de Marseille et de Lyon, le noble aspect du Cours d'Aix, l'importance de Toulon, dont le quai, les jetées, les bassins sont conçus et exécutés avec précision, ordre, solidité et magnificence. Malheureusement deux mille canons hors de service attestent l'incurie de l'administration française. Marseille et Montpellier le charment particulièrement. « C'est à Montpellier que nous vîmes pour la première fois, dit Smollett, quelques symptômes de cette gaîté et de cet amour du plaisir qui rendent célèbre le peuple de ce pays. Depuis Lyon, nous n'avions aperçu sur notre route que des marques de pauvreté et de tristesse. Nous entrâmes à Montpellier un dimanche, où le peuple avait mis ses plus beaux vêtements. Les rues étaient remplies; et beaucoup de gens des deux sexes et du meilleur monde étaient assis devant leurs portes, causant avec autant de gaîté que de familiarité. Ces conversations durèrent une partie de la nuit, et beaucoup d'entre elles furent égayées par les accents de la musique vocale et instrumentale. » A Marseille, même entrain, même amour du plaisir; les habitants vont au théâtre, au concert, et se

promènent le soir sous les ombrages du cours. On pourrait faire remarquer que Smollett a traversé la France au mois d'octobre, et que s'il a trouvé tant d'animation le soir dans les rues des villes du midi, c'est qu'à la fin de l'automne les nuits y ont une douceur de température qu'on ne connaît pas dans les régions situées plus au nord. Du reste, il semble fuir la gaîté plutôt que la rechercher. Il exalte la sociabilité et la bonne humeur des habitants de Montpellier; il sait que l'hiver y sera très brillant; que les états de Languedoc doivent s'y assembler au mois de janvier, et que pendant leur séjour de nombreuses fêtes se succèderont; mais il n'a pas assez de santé pour jouir de ces plaisirs; il n'a pas assez d'argent pour figurer dans ces fêtes, et il part pour Nice [1].

Nous ne suivrons pas Smollett en Italie, où sa parcimonie, son humeur défiante et chagrine lui attireront des mésaventures pires qu'en France. Sa verve dénigrante s'y exerce comme en France, et dans sa mauvaise humeur il compare le Panthéon de Rome à une grande arène à coqs, ouverte au

[1] On croirait vraiment, en lisant son voyage, que Favart a deviné son caractère, lorsqu'il fait dire à son *Anglais à Bordeaux :*

Je me sens transporté d'une juste colère;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris.
  Chanteurs importuns! doubles traîtres!
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Incessamment, exprès, passer sous mes fenêtres,
  Pour me troubler dans mes ennuis.

sommet. Mais en Italie comme en France, malgré tous ses défauts, ses exagérations, sa malveillance continue, ses accès d'impatience, ses plaintes plus ou moins fondées, il a le mérite de n'être pas ennuyeux; il agace, il irrite, il fait hausser les épaules, et l'on comprend que pas un auteur français n'ait eu le courage de le traduire; ajoutez qu'il n'est pas seulement injuste, qu'il est parfois crédule et inexact; par exemple, il racontera que les bateaux, qui remontent le Rhône à travers le Pont-Saint-Esprit, sont remorqués par des bœufs, qui nagent à travers les arches du Pont, conduits par un homme assis entre les cornes du premier d'entre eux; lorsqu'il revient de Lyon à Paris, il placera Beaune avant Chalon, et Auxerre avant Dijon. Mais, malgré ces inexactitudes, qui sont des peccadilles à côté de la malveillance systématique qu'il témoigne aux Français, Smollett est un homme de talent, et les appréciations d'un témoin intelligent, quelque passionné, quelque injuste qu'il soit, sont toujours utiles à connaître et à reproduire.

Est-il besoin de dire qu'il faut pourtant se tenir en garde contre les exagérations, l'on pourrait même dire les extravagances de Smollett? Elles étaient telles qu'elles ont frappé ses compatriotes et ses contemporains. L'un d'eux, Philippe Thicknesse, a jugé sévèrement ses récits de voyage, qu'il qualifie de contes; il en a relevé les invraisemblances; il s'est étonné de voir que, malgré ses colères, ses provocations, ses invectives, Smollett

soit revenu vivant dans dans sa patrie. Thicknesse, qui a publié en 1767 une série de lettres datées de Saint-Germain [1], conserve cependant ses idées anglaises dans les appréciations qu'il fait de la France ; s'il reconnaît que les agréments de la vie y sont plus nombreux qu'en Angleterre, il trouve partout un mélange d'élégance, de richesse et de misère; cette misère est cause, selon lui, de la saleté des villages et même des villes, peut-être aussi de la fourberie, qui serait en général le partage de ce qu'il appelle le *petit monde;* en revanche, les gens des classes supérieures sont très aimables et bien élevés; on sent cependant qu'ils ont peu de sympathies pour les Anglais [2]. Cette absence de sympathie a frappé Thicknesse, qui termine son livre par un aphorisme, où perce le sentiment de l'homme riche qui se targue de sa fortune et s'irrite de voir qu'on ne lui reconnaît pas d'autre mérite. « Il est certain, dit-il, qu'un Français n'admire rien chez un Anglais, si ce n'est son argent. »

[1] *Useful hints to those who make the tour of France, in a series of letters written from that kingdom,* by Philip Thicknesse, London, 1767, in-8°.

[2] Les lettres de Thicknesse sont plutôt des études morales et critiques que des récits de voyage. Il ne parle que de Paris et du nord de la France. Il nous a conservé une note d'auberge à Vernon, dont nous conservons l'étrange orthographe : « Vin, 1 livre 10 sous, les euf, 6 sous, les anguelle (?), 2 livres 15 sous, la sallade, 10 sous. Bois, 4 sous le domestique, 16 sous. Pour les let (lits?), 16 sous, pour le cheveau, 2 livres 10 sous, Davoine 5 sous. Total. 9 livres 10 sous. Tout y était excellent.

XVIII.

LES ANGLAIS EN FRANCE SOUS LOUIS XV ET LOUIS XVI. — JOHN MOORE (1770). — WRAXALL (1775). — HORACE WALPOLE (1765-1775). — FRANKLIN (1767-1785).

Les Anglais passaient déjà au siècle dernier pour être les plus grands voyageurs du monde. Un Français, qui se rend à Rome, a pour compagnon dans le coche de Lyon un Anglais qui se dirige vers Smyrne[1]. « Il raisonnait de ce voyage, dit le Français, avec le sang-froid d'un Parisien de Paris qui parlerait d'aller prendre la galiote pour aller à Saint-Cloud[2]. » Maihows traverse ainsi la France en 1750 pour se rendre aux îles de l'Archipel. Il décrit avec conscience, mais sans originalité, les monuments des villes[3]. D'autres Anglais se laissent

[1] *Lettres contenant le journal d'un voyage fait à Rome*, en 1773, (par Clément), Paris, 1773, I, 4.

[2] Voir, sur la galiote de Saint-Cloud, l'amusant badinage de Néel intitulé : *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, et retour de Saint-Cloud par terre,* à Paris, 1758, souvent réimprimé.

[3] *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'archipel,* traduit (par de Puisieux), 4 vol. in-12. Le premier volume est. entièrement consacré à la France. Je relève un seul trait assez

retenir par les charmes de Paris, et y font de longs séjours. Tel est Sherlock, qui fréquente les théâtres et les gens de lettres, et qui ne tarit pas sur l'amabilité des Français [1]. Tel est aussi le docteur John Moore, qui traversa une partie de la France, en s'arrêtant longtemps à Paris [2].

I.

John Moore est un homme de lettres, qui arrive avec des théories et des idées préconçues. Il est persuadé que les classes inférieures vivent en France dans l'oppression. Si les rues de Paris sont dépourvues de trottoirs et moins bien éclairées que celles de Londres, c'est que les piétons, et par conséquent le peuple, ne sont pas protégés par le pouvoir et qu'ils sont exposés à l'injustice et à l'insolence des grands. L'état monarchique, qu'il appellerait volontiers despotique, a, selon lui, tout à fait négligé le gros de la nation; mais il n'en est pas moins rendu supportable par le caractère enjoué et ai-

curieux dans ce voyage; c'est la coutume de placer en permanence à Lyon, devant la porte des principaux magistrats, des mais au milieu desquels sont attachés leurs armes; ce qui, selon Machows, a un air grossier, sauvage et ridicule.

[1] *Lettres d'un voyageur anglais,* par M. Sherlock, 2e éd., 1780, in-8°.

[2] *Lettres d'un voyageur anglais sur la France, la Suisse et l'Allemagne,* traduites de l'anglais de M. Moore, Genève, 1781, 2 vol. in-8°.

mable du peuple, et Moore est forcé d'avouer que, grâce à ce caractère, « la condition des gens du commun, surtout à Paris, est préférable à celle où ils se trouvent en plusieurs autres royaumes de l'Europe. »

« La politesse et l'honnêteté, en effet, ont passé dans tous les rangs, et quoiqu'elles ne soient pas exactement les mêmes, on les retrouve cependant chez le dernier ouvrier aussi bien que chez les grands. C'est un trait caractéristique du génie de la nation française, beaucoup plus marqué que la frivolité, l'étourderie et l'inconstance dont on a taxé, dans tous les temps, les habitants de ce pays... L'homme en place est poli avec ses inférieurs; le riche avec le pauvre; le mendiant même, en implorant des secours, a quelquefois le ton d'un homme comme il faut, et s'il n'obtient pas ce qu'il demande, il est sûr du moins qu'on le refusera avec un air d'humanité, sans insulter à sa misère. » Et Moore constate que partout, en sa qualité d'étranger, il a été comblé d'attentions et d'égards. « Après les femmes, dit-il, le premier titre à Paris, c'est celui d'étranger. »

Ce peuple si poli est loin d'avoir l'air malheureux. « Nous sommes revenus, dit Moore, par les boulevards, où une foule de bourgeois, en habits des dimanches, se réjouissaient; les jeunes, en dansant des cotillons; les vieux, en battant la mesure et en applaudissant les danseurs; tous paraissaient avoir oublié le passé, s'embarrasser peu de

l'avenir et n'être occupés que du présent. » Un Anglais morose fait observer à Moore que le ministre pourrait, s'il le jugeait à propos, faire enlever une demi-douzaine de ces gens-là, et les camper à Bicêtre. — Cela est vrai, dit Moore... Mais j'avoue que je n'y pensais pas plus qu'eux. » Il est probable que le ministre n'y pensait pas davantage.

Moore n'a guère vu en France que Paris, Lyon et Strasbourg. S'il parle des environs de Paris, c'est pour raconter une idylle assez niaise, où il nous fait connaître les honnêtes amours d'un jeune soldat invalide et d'une jolie villageoise. A Lyon, il trouve peu de différence entre les mœurs et la manière de vivre des négociants de cette ville et celles des courtisans de Versailles même. Il reconnaît toutefois qu'un Français y aurait aperçu des nuances qu'en sa qualité d'étranger il ne pouvait saisir.

A Strasbourg, il est frappé de la bonne tenue des troupes. Il a vu manœuvrer séparément la plupart des régiments; il a assisté à une revue générale. « Les troupes françaises, dit-il, sont beaucoup mieux habillées, et à toutes sortes d'égards, mieux tenues qu'elles ne l'étaient dans la dernière guerre. » Elles étaient mieux traitées que les soldats allemands; ceux-ci, pour les plus petites fautes, étaient exposés aux coups de canne. Les Français n'étaient pas, comme eux, « menés comme des épagneuls. » « J'avoue, dit Moore, que j'ai été enchanté de l'air aisé et amical avec lequel les officiers en général parlent aux simples soldats. On m'a assuré que cela ne di-

minuait en rien le respect et la soumission de ceux-ci envers leurs supérieurs... On prétend même qu'ils y joignent une espèce d'attachement et d'affection. »

II.

Wraxall[1] est un voyageur plus pratique et moins déclamatoire que Moore; il a aussi le mérite de suivre d'autres chemins que la plupart de ses compatriotes. Il décrit d'une manière intéressante la basse Normandie qu'il a visitée; mais une fois à Nantes, il suit la route déjà faite tant de fois, et gagne Marseille par Bordeaux, Toulouse et Nîmes.

La célèbre abbaye du Mont-Saint-Michel attira particulièrement son attention. Le Suisse, qui lui en fit voir les curiosités, le fit frémir en lui montrant les cages de bois, les cachots où l'on enfermait les prisonniers d'État, les oubliettes où l'on descendait au moyen âge les criminels les plus coupables. L'abbaye servait encore de prison d'État; mais le nombre des détenus était peu considérable, et ils étaient traités avec humanité. Le nombre des moines diminuait aussi, et les bâtiments, dont Wraxhall admire la structure et la magnificence, menaçaient ruine. Notre Anglais fut

[1] *Tournée dans les provinces occidentales, méridionales et intérieures de la France,* faite par M. N. Wraxall junior, traduite de l'anglais, 1777, in-12 de 256 p.

surpris d'apprendre qu'il venait encore de huit à dix mille pèlerins par an au Mont-Saint-Michel; c'étaient pour la plupart des paysans et des hommes de basse condition. Il en vit six, hommes et femmes, pendant son séjour; ils étaient jeunes. « Leur costume, dit-il, était conforme aux idées que nous en donnent les anciens vaudevilles. Leurs chapeaux étaient couverts de petoncles, galonnés aux bords; au sommet il y avait une petite couronne surmontée d'une croix. Leurs habits étaient parsemés de petites images de saint Michel domptant le démon. Je leur demandais d'où ils venaient? Il me dirent de Champagne, d'un endroit très éloigné au fond de la France. Je leur fis plusieurs questions; ils auraient voulu me suivre lorsque je montai au sommet de la tour; mais le Suisse les repoussa très rudement. — Que diable, dit-il, allez prier le bon saint Michel! Je ne conduis pas le menu peuple. — Les pauvres pèlerins se retirèrent sans dire un seul mot. »

Wraxall admire davantage en France les campagnes que les villes. Celles-ci lui semblent, à quelques exceptions près, mal bâties, sales et mal percées. Avranches, bien située d'ailleurs, est la ville la plus sale qu'il ait vue en France; Toulouse la plus désagréable et la plus mal bâtie qu'il connaisse. Montpellier, Narbonne, Clermont, Rouen, ont des défauts analogues : rues étroites, tortueuses et sales. Les vieilles maisons le frappent de toutes parts; à Bourges, il a peur que les débris de quel-

ques-unes d'entre elles ne tombent sur sa tête. Rennes et Aix, mieux construites, sont solitaires et tristes. Ce qu'il admire seulement, ce sont les quartiers neufs de Nantes, de Bordeaux et de Marseille. Les mœurs de Bordeaux lui semblent dissolues. Auch et Béziers trouvent grâce à ses yeux. Quant à Marseille, il lui découvre tant de charmes qu'il y passe quatre mois d'hiver.

Les campagnes lui plaisent davantage. Il débute par la basse Normandie, qui est un pays charmant, un vrai parc anglais. C'est un jardin, dit-il, riche, cultivé, ombragé de forêts. Les bords de la Garonne, auprès d'Agen, sont riants et fertiles au delà de tout ce qu'il a vu en Europe. Sur les bords des chemins, les vignes mêlent leurs grappes aux branches des ormeaux. L'Armagnac, plus montueux, n'est pas moins agréable. On dit que les vivres ont doublé de prix depuis dix ans; cependant, c'est un des pays où l'on peut vivre à meilleur marché. Le vin commun ne coûte que cinq liards la bouteille. Ajoutez à cela un climat heureux, un peuple policé et naturellement gai. « De Pau à Orthez, pays riche et bien cultivé. Béziers est une résidence agréable, dont les environs pittoresques fournissent à bon marché tous les agréments et toutes les nécessités de la table. » Les paysages des alentours de Montpellier lui semblent dignes du pinceau de Raphaël et de Claude le Lorrain. Son amour pour le beau ciel du midi l'entraîne ici un peu loin. En revenant, il admirera la

fertile Limagne et les bords de la Loire, que, comme ses contemporains, il est disposé à comparer à un paradis délicieux.

L'ombre au tableau, c'est parfois l'aspect misérable des paysans. Si dans le Béarn et les pays basques, Wraxall parle seulement de leur costume, dans le Cotentin et sur les bords de la Loire, il déplore leur condition. « Il y a quelque chose de pauvre et de malpropre dans les demeures de ce peuple, dit-il dans le Cotentin. La main de l'oppression se fait voir dans leurs habits, dans leurs chaumières et dans leur extérieur. Je ne vis aucun de ces paysans propres et jolis qui sont si communs dans nos villages les plus relégués. » Sur les bords de la Loire, « la pauvreté et la misère extrême des paysans, au milieu d'un paradis délicieux produisant en abondance tous les agréments de la vie, nous imprime un mélange de pitié, d'admiration et d'indignation. Je vois un château entouré de hameaux misérables; le luxe le plus raffiné contrastant avec l'indigence du peuple; la gaîté et l'enjouement, la douceur et l'urbanité faisant le caractère universel de chaque condition et auquel on ne saurait refuser de l'attachement et de l'admiration. » Ce qui étonne Wraxall, comme beaucoup de ses compatriotes, c'est que ce peuple ait pu avoir en même temps les apparences de la misère et celles du bonheur.

III.

Horace Walpole[1] contredit quelque peu le témoignage de Wraxall, lorsqu'il arrive en France en 1769. « Je trouve ce pays prodigieusement enrichi depuis vingt-quatre ans que je ne l'avais vu, écrit-il d'Amiens; Boulogne est devenue une ville drue et potelée, avec quantité de maisons neuves. Les moindres villages ont un air de prospérité, et les sabots ont disparu. » Walpole avait peut-être parcouru la Picardie un dimanche, jour où les paysans mettaient des souliers; car il semble surprenant que les habitants des campagnes de l'Artois aient renoncé soudainement aux sabots pour les reprendre plus tard. Mais l'air de prospérité n'en est pas moins réel. « M. Pitt et la cité de Londres, continue Walpole, s'imagineront ce que bon leur semblera, mais la France ne viendra pas mendier à Mansion house d'ici à un an ou deux. »

Du reste, cet homme d'esprit n'a pas les préjugés anglais de Smollett et de Moore. « Fatigué autant qu'on peut l'être de son propre pays, écrit-il de Paris en 1765, je me trouve prodigieusement disposé à aimer celui-ci. Je voudrais cependant pouvoir le laver. » Mais, comme beaucoup d'An-

[1] *Lettres d'Horace Walpole à ses amis pendant ses voyages en France,* traduites par le comte de Baillon, 1873, in-12.

glais qui ont pris leur pays en grippe, il a beau jurer qu'il est hors de l'Angleterre et que son but est atteint, il regrette toujours sa patrie par quelque côté. Ce qu'il n'aime pas à Paris, c'est la saleté, l'étroitesse des rues, les arbres taillés en forme de balai et plantés dans des piédestaux de craie; mais il est bien dédommagé de ces détails par la société qu'il y fréquente. « J'aime beaucoup les gens de ce pays, dit-il, et leur manière de vivre. Rien de plus obligeant que l'accueil que l'on me fait partout. Peut-être n'est-il pas plus sincère que notre froide et triste politesse, mais il est mieux déguisé et a l'air plus naturel. » Walpole est, du reste, très bien reçu dans la société aristocratique et littéraire, où l'on apprécie son esprit original et mordant. Il en a donné des preuves dans sa correspondance, où il ne ménage pas plus les philosophes que les princes, médisant de tout, de la France non moins que de l'Angleterre, surtout lorsqu'il a la goutte, et prodiguant sur les personnages qu'il rencontre les traits de sa verve et de son humour.

Comme voyageur, Walpole n'a guère parcouru que la route de Boulogne ou de Calais à Paris. Ses observations sont souvent superficielles. Il ne peut souffrir l'élagage des noyers qui bordent la route; il ne comprend pas la manie que l'on a de tailler les arbres, sous le prétexte qu'ils ont besoin d'être éduqués aussi bien que les hommes. Quand il fait très chaud, que le sol est crayeux et la poussière blanche, ils sont tous poudrés et l'on a peine à

distinguer un arbre d'un perruquier. Walpole a peu d'aventures de voyage. Il ne peut se faire aux auberges d'Amiens. « Le temps n'est que tiède, écrit-il en juillet 1771, et j'aimerais mieux avoir toutes mes fenêtres fermées, si mon odorat n'avait pas beaucoup plus chaud que ma sensualité; le fumet des anciennes tentures et des tapisseries hors d'âge est insupportable. Il y a là de vieilles puces et d'antiques punaises qui parlent de Louis XIV. » Aussi le lendemain, avant cinq heures du matin, le voyageur est-il monté dans sa chaise de poste. En 1775, il se plaindra encore de la saleté, de la vermine, de la privation de toute nourriture mangeable, dont il a souffert pendant son voyage.

Walpole donne surtout d'intéressants détails sur la société et sur l'aspect de Paris. Il trace aussi quelques traits de mœurs. Si, en 1775, il parle avec admiration des embellissements de Paris, des monuments qui s'y achèvent et de vingt nouvelles rues qui sont charmantes, avec des arcades, des jardins et des hôtels, dont quelques-uns sont délicieux, il a remarqué précédemment que, depuis son dernier voyage, les Français sont devenus très simples; certains usages mondains le surprennent, parce qu'ils sont contraires aux usages anglais; il signale aussi un mélange d'ostentation et de misère. A Versailles même, sous les colonnades, dans les escaliers et jusque dans les antichambres du palais, il y a des gens qui vendent toutes sortes de marchandises.

Ce mélange de dignité et de médiocrité se retrouve dans ce joli croquis, tout à fait dans le genre de Sterne, que Walpole esquisse à Calais en 1769 : « Je me suis fort diverti du spectacle de l'arrivée d'un officier français et de sa femme dans une berline qui avait mené assurément leurs ancêtres à l'une des premières pièces de Molière. *Madame*, n'ayant pas de femme de chambre à elle, aida fort prudemment *monsieur* à détacher les malles et à débarrasser la vénérable machine de tout son bagage. Puis, reprenant l'un et l'autre les allures de leur qualité, *monsieur* offrit la main à *madame* et la conduisit en grande cérémonie à travers la cour jusqu'à son appartement. »

IV.

Quels contrastes ne pourrait-on signaler entre Walpole et Franklin? L'un est un aristocrate sceptique, incisif, quelque peu paradoxal et misanthrope, ce qui ne l'empêche pas d'être homme du monde et d'aimer le monde; l'autre est un démocrate philanthrope, patriote, volontiers professeur de bon sens et de vertus bourgeoises; mais tous deux sont Anglo-Saxons, et tous deux, venus en France à la même époque, ont à peu près jugé la France de même[1]. Après avoir vu Paris et Ver-

[1] *Correspondance de Benjamin Franklin* traduite de l'anglais par Édouard Laboulaye, I, 173-179; II, 182; III, 221-228.

sailles, Franklin dira : « En deux mots, il y a un prodigieux mélange de magnificence et de négligence, avec toutes les élégances, hors celle de la propreté et de ce que nous appelons la bonne tenue. »

Le « bonhomme » Franklin n'en est pas moins charmé de l'amabilité des Français. « L'accueil que nous trouvons partout, dit-il, nous donne la plus haute idée de la politesse française. C'est ici un point universellement reçu qu'on doit traiter les étrangers avec respect; on a pour un étranger les mêmes égards qu'on a en Angleterre pour une dame. » Et Franklin cite deux faits à l'appui de son opinion; l'un, aux barrières de Paris, l'autre aux funérailles de la dauphine Marie Josèphe de Saxe, où des employés de l'octroi et un officier témoignèrent, chacun à leur façon, qu'il n'y avait pas de consigne pour les Anglais. « Pourquoi n'avons-nous pas la même politesse pour les Français [1], observe Franklin, et pourquoi les laissons-nous mieux faire que nous en toutes choses? »

Et plus tard, en 1779, lorsque le patriote américain aura séjourné à Paris pendant plusieurs années, adulé, recherché par l'aristocratie de naissance comme par celle de l'esprit, dînant en ville

[1] L'incivilité des Anglais envers les étrangers est notamment signalée par Sorbière, dans son intéressante *Relation d'un Voyage en Angleterre* (Cologne, 1666, p. 14, 15, 86, 87.), et par Grosley dans son ouvrage sur *Londres* (éd. 1774, I, p. 150 à 200).

six jours sur sept, il dira en parlant des Français dont il vante plus que jamais l'urbanité : « Je trouve que c'est la nation avec laquelle il est le plus agréable de vivre. L'opinion commune suppose que les Espagnols sont cruels, les Anglais fiers, les Écossais insolents, les Hollandais avares, etc.; mais je ne crois pas qu'il y ait de vice national attribué aux Français. Ils sont un peu frivoles, mais cette frivolité ne fait de mal à personne. Se coiffer de façon à ce qu'un chapeau ne puisse tenir sur la tête, se barbouiller le nez de tabac, ce sont là des folies peut-être, mais ce ne sont pas des vices. C'est simplement l'effet de la tyrannie de la mode. En deux mots, il ne manque aux Français rien de ce qui appartient à l'homme aimable et au galant homme... »

Peut-être y avait-il un peu de reconnaissance pour la France qui soutenait les *insurgents* d'Amérique, dans ce portrait si favorable? Mais, comme bien d'autres, Franklin était sous le charme; il l'était déjà en 1767, lorsqu'il vint pour la première fois en France et qu'il professait le plus ardent loyalisme pour le roi et la reine d'Angleterre. A cette époque, il fut frappé de la bonté des routes, souvent pavées et garnies d'arbres, de la pureté de l'eau de rivière qu'on filtrait et de la facilité de circulation dans les rues de Paris. Quoiqu'elles n'eussent pas de trottoirs, les gens bien mis les parcouraient à pied, parce qu'elles étaient bien pavées, bien balayées, et que le nombre des voitures et des chaises

était moins grand qu'à Londres. On aurait pu s'attendre de la part de Franklin à beaucoup d'observations pratiques dans le genre des précédentes; mais surtout pendant son dernier séjour en France, où il était absorbé par de plus hautes préoccupations, il paraît peu disposé à décrire ce qu'il voit. Cela est fâcheux, car, avec son fin bon sens, ses témoignages eussent été précieux. En 1767, il fut surpris de l'activité du travail à Abbeville. « Jamais, dit-il, je n'ai été dans un endroit où l'on travaillât davantage; rouets et métiers marchaient en chaque maison. » Sur sa route, il entend des paysans qui se plaignent d'être obligés de travailler aux routes, pendant deux mois de l'année, sans être payés de leur peine. « Est-ce la vérité, remarque prudemment Franklin, ou comme les Anglais, les Français aiment-ils à grogner sans raison? c'est ce que je n'ai pu complètement vérifier par moi-même. »

XIX.

ITALIENS ET ALLEMANDS EN FRANCE AVANT LA RÉVOLUTION. — ALFIERI (1768-1792). — VOLKMANN. — LE COMTE DE HARTIG (1775). — JEAN-PIERRE WILLEBRANDT (1756). — HENRI STORCH (1786). — MADAME LAPORTE (1785).

I.

Les Italiens voyageaient moins que les Anglais; et quoiqu'ils aient subi plus que les Anglais l'influence française, ils ont moins écrit leurs voyages. Parmi ceux qui firent connaître leurs impressions à leurs compatriotes, on peut citer Laffi[1], Ge-

[1] *Viaggio per Francia e Spagna,* Bolonia, 1681. — On peut citer aussi pour le dix-septième siècle un voyage fait en France en 1600 par l'architecte vénitien Vincenzo Scamozzi, publié récemment par M. Morsolini et dont une traduction partielle, qui concerne la région de l'Est, a été donnée dans la *Revue de Champagne*, de novembre 1882; le *Journal du Voyage du cavalier Bernin en France*, par M. de Chantelou, que la *Gazette des Beaux-Arts* publie depuis plusieurs années; pour le dix-huitième siècle, le *Journal de Rosalba Carriera pendant son séjour à Paris* en 1720 et 1721.

melli Carreri[1], Nicolo Madrizio[2]. Ce dernier est un patricien d'Udine, qui a jugé à propos d'écrire son voyage en vers. Contrairement à l'opinion générale, il ne trouve dans les villes provinciales de la France rien qui réponde à la beauté et à la fertilité des campagnes, et il s'en prend à Paris, qui attire toutes les richesses du royaume, comme l'ancienne Rome attirait toutes celles de l'Italie. Plus tard des littérateurs, comme Goldoni, comme Alfieri, ont parlé de la France dans leurs mémoires. La bienveillance de l'auteur du *Bourru bienfaisant* contraste avec l'esprit de haine et de dénigrement qui anime le célèbre poète tragique. Celui-ci n'a pas pardonné à la France la perte d'une partie de sa fortune, qui fut une des conséquences de la révolution, et le jugement qu'il porte sur le pays se ressent de sa mauvaise humeur et de sa rancune[3].

C'est un caractère étrange que celui d'Alfieri. Il court la poste le jour et la nuit, rimant et pleurant dans sa berline. Il a des accès de taciturnité, qu'augmente la loquacité des Français avec lesquels il se trouve à table d'hôte. Si Marseille trouve grâce à ses yeux, il signalera à Paris l'insignifiance et la barbarie des maisons, la saleté et le gothique des églises, l'aménagement vandale des théâtres, la lai-

[1] *Viaggi di Europa,* Napoli, 1701, 2 vol.

[2] *Viaggi per l'Italia, Francia e Germania,* Vinegia, 1718, 2 vol. in-12. (Voir *Journal des Savants*, 1720, p. 513 et 529.)

[3] *Vita de Vittorio Alfieri. — Satire.*

deur des femmes que rachètent à peine la beauté des jardins, l'élégance des admirables promenades publiques, le bon goût et le nombre infini des belles voitures, la superbe façade du Louvre...[1] Dans sa satire sur les voyages, l'auteur du *Misogallo* se laisse aller à toute l'expression de sa haine contre les Français; il se réjouit à Lisbonne de voir enfin s'affaiblir leur influence, si visible dans la plus grande partie de l'Europe.

II.

Les Allemands acceptaient plus volontiers cette suprématie, tout en protestant quelquefois contre elle. Jean-Jacques Volkmann, qui publia en 1787 une description de la France [2] débutait ainsi :

[1] On trouvera des impressions moins malveillantes sur Paris dans les *Voyages en différents pays de l'Europe, en* 1774, 1775, 1776, 2 vol., 1777, lettres XXVI et XXVII, par Carlantonio Pilati, de Tessuro.

[2] *Neueste Reisen durch Frankreich vorsuglich in absicht auf Naturgeschichte, Œkonomie, Manufakturer und Werke der Kunst aus den besten Nachrichten und neuern schriften zusammentragen,* 1787, 3 vol. in-8°. On peut citer aussi au dix-huitième siècle: Nemeitz, *Séjour de Paris oder Anleitung wie Reisende sich in Paris zu verhalten haben,* Leipzig, 1726; traduit en français en 1727; *Ueber Paris und die Pariser,* von Friedrich Schulz, Berlin, 1791, in-12; intéressante description méthodique. On ne saurait ranger parmi les récits de voyage proprement dits l'ouvrage de Maurice-Auguste de Thummel, intitulé *Reise in die mittæglichen Provinzen von Frankreich,* Frankfurt und Leipzig, 1791, 8 vol. in-12; c'est

« Parmi tous les royaumes de l'Europe, il n'en est pas de plus puissant que la France. L'Anglais, le Russe, le Suédois, l'Espagnol y affluent pour étudier sa politesse et ses usages. Le grave Allemand regarde Paris comme la source de la gaîté, de l'esprit et du savoir-vivre... » Tout en déclarant que les connaissances qu'on y acquiert pendant un séjour de plusieurs mois sont plus superficielles que solides, Volkmann n'en rend pas moins hommage aux qualités aimables des Français, à leur désintéressement, à leur générosité, à leur amour incomparable pour leur roi. Il témoigne aussi de l'intérêt que ses compatriotes portent à la France par les descriptions détaillées qu'il lui consacre. Il n'a pas seulement pris pour guide l'édition de 1780 du *Nouveau Voyage de France* de Piganiol de la Force, dont il reproduit jusqu'aux divisions par grandes routes, il a consulté des ouvrages spéciaux et récents, qu'il indique dans quelques-unes de ses notes. Ses trois volumes formaient à la fois un manuel complet pour les voyageurs et un bon traité géographique, où les renseignements statistiques ne font pas défaut.

Un gentilhomme autrichien, le comte de Hartig, qui séjourna trois mois à Paris en 1775, déclare

un tissu d'aventures romanesques et de dissertations philosophiques auxquelles le midi de la France sert de cadre. Les petites vignettes placées au frontispice de chacun des petits volumes dont se compose cet ouvrage peuvent donner idée des sujets qui y sont traités.

aussi comme Volkmann, que « les Allemands regardent cette grande ville avec admiration et respect, qu'ils adoptent ses mœurs comme des lois, ses vices comme des leçons de bienséance et sa langue comme la science la plus essentielle pour distinguer l'homme de la brute. » Hartig consacre un grand nombre de ses lettres [1] à la peinture de Paris et de ses plaisirs. Il a parcouru seulement quelques provinces, telles que la Champagne, où des femmes attelées à la charrue et des paysans qui mangeaient du trèfle cuit à défaut de pain lui ont semblé plus misérables que les serfs de son pays; en revanche, il a assisté à Reims aux fêtes du sacre, et il a logé dans la belle maison de M. Ruinart, dont la cave renfermait deux cent mille bouteilles de champagne rangées en bon ordre.

III.

Jean-Pierre Willebrandt [2], conseiller de justice d'Altona, est un voyageur plus précis; mais, comme

[1] *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie,* par le comte F. de H., Genève, 1785, in-8°. François-Antoine de Hartig (1758-1797), ambassadeur d'Autriche à Dresde de 1787 à 1790, écrivit en français la plupart de ses ouvrages.

[2] Johann-Peter Willebrandt, *Historische Berichte und Praktische Anmerkungen auf Reisen in Deutschland, in die Niederland, in Frankreich,.....* 3e édit, Frankfurt und Leipzig, 1761, in-8°.

ses compatriotes, il est souvent disposé à voir les petits côtés des choses et à se plaindre. « En voyage, dit-il, les Allemands sont toujours prêts à dire qu'ils meurent de faim, de soif et de froid, tandis que le Français, le plus souvent ami de ses aises, semble disposé à tout supporter. » Dès la frontière, la patience de Willebrandt est mise l'épreuve; un employé, qu'il qualifie de barbare, fouille les entrailles de sa malle, et met toutes ses affaires dans « un ordre français »; c'est une inquisition sans fin qu'on subit à la douane. Les livres sont visités avec soin et risquent d'être confisqués. Si Willebrandt est disposé à reconnaître les agréments de Paris, il en signale aussi les inconvénients; il prémunit contre eux ses compatriotes. La nuit, dans la plupart des auberges, selon lui, on est tourmenté par des insectes; le jour, on est agacé par les petits maîtres; on ne peut faire un pas sans se couvrir de boue; les voitures sont détestables et chères. Et puis, il y a les filous, dont il faut se défier. Le naïf Willebrandt en a fait l'expérience; il a été dupé par deux d'entre eux; mais il déclare que les filous les plus dangereux sont des Allemands, que leur mauvaise conduite a portés à faire ce métier. Les plus fins affectent les apparences de la science, parlent littérature ou philosophie, et cherchent à dépouiller ceux dont ils captivent ainsi la confiance. Notre voyageur signale les rues et les ponts qui sont particulièrement fréquentés par les voleurs. Il engage à s'efforcer autant que possible de ressembler aux

Français pour ne pas être tourmenté par les innombrables mendiants, qui harcèlent les étrangers, mais qu'il n'est pas d'usage d'éconduire brusquement. On rencontre aussi parfois dans les rues étroites des gens qui se disent officiers congédiés ou nobles ruinés, et qui demandent à emprunter quelques pistoles. Le meilleur moyen de s'en débarrasser est de leur dire qu'on n'a que vingt sous et qu'on ne peut leur en donner que la moitié.

Willebrand sait reconnaître que les agréments de Paris sont assez nombreux pour en faire oublier les ennuis. Sans parler des beaux monuments, qu'il énumère, et de l'aspect superbe de certains quartiers, il reconnaîtra combien les Français sont supérieurs aux autres peuples par la sociabilité, la serviabilité, l'affabilité prévenante. Il trouvera chez eux une inaltérable gaieté. La vieillesse, parmi eux, n'est pas plus chagrine que la jeunesse. Il croit que la sobriété qu'ils observent dans le manger et le boire contribue beaucoup à leur vivacité et à leur air de contentement. Il recommandera cependant à ses compatriotes d'être très circonspects pour imiter les manières libres et plaisantes, qui sont naturelles aux Français.

Que de sages conseils il donne aux siens! Éviter la fréquentation des petits maîtres, des abbés de cour, des demoiselles de l'Opéra et des comédiennes; rechercher surtout la société des gens comme il faut, banquiers et marchands; ne pas sortir dans les rues, sans lanterne, passé dix heures du soir;

profiter de son séjour à Paris pour se faire habiller à la mode; prendre un domestique français plutôt qu'allemand, catholique plutôt que protestant; on apprendra mieux la langue du pays avec le Français, et avec le catholique, grâce à la confession, on risquera moins d'être volé; se faire purger ou saigner en arrivant, pour éviter les incommodités qui résultent des variations de l'atmosphère, de la nécessité de boire toujours de l'eau et du vin, des repas peu substantiels et de la multiplicité des friandises qu'on y sert; éviter le vin du pays pour boire du vin d'Orléans; porter de la flanelle pour échapper aux inconvénients de la température, aussi changeante que le caractère des Français. Le conseiller de justice d'Altona renseigne aussi sur les meilleurs hôtels et les rues où l'on trouve les chambres meublées les plus avantageuses, indique le moyen de déjeuner et de souper à bon compte, précise la nature et le nombre des vêtements qui sont indispensables pour un homme distingué[1], fait connaître les quartiers où demeurent les tailleurs, les places où l'on peut aller au spectacle, les principales acquisitions qu'il faut faire, et donne enfin sur le prix des choses de curieux détails, qui peuvent encore nous intéresser[2].

[1] Un habit noir, un vêtement d'une seule couleur et une redingote sont indispensables à Paris. Il faut de plus un habit garni à la mode pour assister aux cérémonies de la cour.

[2] A l'hôtel, à la servante, pour le service de la chambre, 1 livre par mois. — Déjeuner chez un pâtissier, 4 sous. — Souper

Willebrandt a traversé la France de Valenciennes à Dieppe, en passant par Paris. Au delà de Cambrai, il a trouvé le pays ravissant. Mais il faut se munir de petite monnaie, car la route est pleine de mendiants. Rouen est une ville assez grande, mais irrégulière et vieille; ses rues étroites sont garnies de boutiques, et le commerce y est plein d'activité. Il recommande en particulier les ouvriers qui travaillent l'écaille, de même qu'à Paris il engage à faire l'acquisition de galons et de tissus d'or, mais non de montres, de bas et de linge, qu'on trouve de meilleure qualité en Angleterre et en Hollande.

dans sa chambre, avec un petit poulet ou un pigeon acheté de 10 à 12 sous chez un rôtisseur. — Salaire d'un domestique, 20 ou 25 sous par jour, à condition qu'il s'habille et se nourrisse. — Pour le nettoyage des souliers, 2 liards. — Accommodage de perruque et barbe, 6 sous. — Blanchissage, 3 livres par mois.

Perruque de moyenne grandeur, 20 à 24 livres. — Chapeau de castor, 20 livres. — Façon d'un vêtement, de 18 à 20 livres; on doit fournir le drap, la doublure et les boutons.

Cafés. Tasse de café, 4 sous. — Bouteille de vin de Tavel, de 8 à 10 sous. — Bouteille de bière, de 6 à 8 sous. — Lecture des gazettes, 2 liards.

Prix du parterre à la Comédie, 1 livre; à l'Opéra, 2 livres. Un homme distingué ne peut aller à la Comédie, à l'amphithéâtre ou aux deuxièmes loges; mais il peut y aller à l'Opéra.

Carrosses de remise, par mois de 20 à 30 pistoles; par jour 10 livres. Pourboire au cocher, 10 sous. — Fiacres; 25 sous la première heure.

Prix du manège ou de l'Académie d'équitation: 100 francs le premier mois, 50 francs les mois suivants.

IV.

Henri Storch, qui vint en France sous Louis XVI[1], est un esprit lourd, sans profondeur, mais non moins pratique que Willebrandt. S'il n'a guère fait que la route de Strasbourg à Paris dans les deux sens, ses observations, quelque peu vulgaires et parfois discutables, sont souvent tracées d'après nature. C'est ainsi qu'il décrit les diligences dans lesquelles il a voyagé : « La plupart des voitures publiques, dit-il, ont été, sous le gouvernement actuel, singulièrement améliorées. Elles ont été rendues plus légères, plus commodes; elles ont été suspendues par des courroies; elles sont cependant encore très lourdes, ce qui est la conséquence inévitable du grand nombre de personnes que chacune d'elles transporte. L'intérieur de la voiture peut contenir dix personnes; trois en arrière, trois en avant, et deux contre chaque paroi latérale. Chacun est assis commodément, et, au milieu, il y a toujours assez de place pour qu'on puisse y installer une petite table. On peut aussi y caser aisément les chapeaux, les cannes et les petits

[1] *Skizzen, Szenen und Bemerkungen auf eine Reise durch Frankreich,* gesammelt von Henrich Storch. Heidelberg, 1787, in-8 de 460 p. Cet ouvrage a été traduit en 1792 en hollandais, sur la seconde édition. Storch, qui fut plus tard vice-président de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, est aussi l'auteur d'un *Tableau historique et statistique de l'Empire de Russie,* en 2 vol. in-8.

paquets. De chaque côté s'ouvrent une grande fenêtre et deux petites ; à l'extérieur, par devant, il y a aussi un banc pour trois personnes, que l'on nomme le cabriolet et où l'on paie moitié prix. Derrière et sur la voiture même on place de grands paniers avec de la paille pour les coffres et les porte-manteaux. C'est ainsi que sont disposées la plupart des diligences, à l'exception de quelques-unes d'entre elles, qui sont divisées en deux compartiments... »

Storch parle ensuite du commis que l'on appela plus tard conducteur, muni d'une feuille de route, qu'il fait viser à tous les relais. « La vitesse, avec laquelle marchent les diligences, continue-t-il, est très grande ; quand la route est difficile, la distance entre les relais n'est que de deux lieues. Le changement de chevaux ne prend à peine aucun temps ; ils attendent tout harnachés devant la poste, et souvent les voyageurs n'ont pas le temps de descendre. Comme on change très fréquemment de chevaux, on va toujours au galop. Le nombre des chevaux est déterminé par le poids de la voiture... Bonnes routes, bons chevaux, voitures commodes, tout est réuni pour rendre un voyage en France agréable au possible. »

Les routes, en effet, sont généralement bonnes, comme tant de voyageurs l'ont constaté. « Celles qu'on appellerait en Allemagne excellentes, dit Storch, ne sont que passables en France. Je ne parle pas des routes de la Saxe et de la Thuringe, qui sont bien pires que les chemins ruraux de ce pays,

mais des meilleures grandes routes de la Prusse et du Hanovre... Les défectuosités de ces routes sont inconnues sur les routes françaises, dont le milieu est pavé de pierres taillées en cubes, et qui forment le pavage le plus uni, le plus dur et le plus résistant. Des deux côtés sont aménagés deux autres chemins, quelquefois solidement empierrés et bordés de fossés et d'arbres, qui sont souvent des peupliers d'Italie. »

Le jugement de Storch est conforme sous ce rapport à celui de Voltaire. « On s'embourbe aujourd'hui en été, écrivait celui-ci en 1750, dans l'auguste Germanie. De toutes les nations modernes, la France et le petit pays des Belges sont les seuls qui aient des chemins dignes de l'antiquité. »

A droite et à gauche de ces belles routes, le voyageur allemand remarque l'état des campagnes. Il admire surtout l'Alsace; près de Saverne, « la terre est magnifique et ressemble à un grand jardin. L'aisance est visible. Un village se relie à un autre, au milieu des jardins et des champs. » En Lorraine, les villages sont nombreux, les villes régulières et bien bâties. L'aisance, répandue dans toutes les classes, est visible, et dans les villes règne un luxe véritable... qui est un indice certain de l'abondance. Cette province contraste avec la Champagne, que Storch salue comme la patrie de Jamerai Duval, qui en a tracé, dans ses mémoires, un tableau peu favorable. Elle lui paraît déserte et stérile, avec ses plaines crayeuses; cependant elle

nourrit une population saine et robuste, dont le caractère est aimable, le langage assez correct, et qui paraît joyeuse au milieu de la misère qui existe dans quelques contrées. « Les chevaux petits et chétifs, les loups, les maisons de craie, dit péremptoirement notre Allemand, sont les caractères de la province. » Ce singulier jugement, exact seulement en ce qui concerne les maisons de craie, nous rappelle que les voyageurs allemands n'ont pas toujours été bien renseignés, en traversant la Champagne. George Forster, qui passa dans cette province en 1790, dit qu'on trouve des mines de charbon assez abondantes aux environs de Troyes[1].

De Châlons à Reims, des champs de blé à perte de vue; pas une place inculte; des villages rares et misérables; la route empierrée et non pavée. Au delà de Reims, le pays devient riant et riche, les collines sont couvertes de vignes, les plaines de grains.

Notre voyageur a séjourné à Strasbourg, à Reims et surtout à Paris. A Strasbourg, il a été frappé de l'aspect de la population aisée. « A cent pas de la frontière allemande, dit-il, je n'aurais jamais cru qu'il existât autant de folies que j'en ai vu jusqu'à présent. J'ai dû à plusieurs reprises fermer ma fenêtre, parce que les parfums odoriférants, surtout les jours de soleil et de fête, mettaient mon nez à contribution. Les vieillards à cheveux gris por-

[1] *Voyage philosophique et pittoresque en Angleterre et en France,* p. 176.

taient des habits à la mode et des bas verts, rouges ou couleur d'acier. Cela passe encore; mais ce qui est intolérable, ce sont les jeunes gens qui vont et viennent sur les promenades, les lunettes sur le nez, et dévisagent les étrangers avec un *air hautain* dont ils ont probablement trouvé le modèle dans quelque antichambre de Paris. Ce ton ridicule paraît surtout admirable aux jeunes Allemands, qui veulent se former au genre parisien, et qui pensent ne pouvoir trouver de meilleur type. Le véritable genre français est tout à fait différent... Son principal caractère est une urbanité qui fait aimer particulièrement les Français au milieu des autres nations, et semble supérieur à celle des anciens Athéniens. »

Cette urbanité, Storch, comme tant d'autres voyageurs, l'a rencontrée même dans les dernières classes du peuple. Il en cite un exemple. Un jour, à la parade, une jeune fille se trouva exposée aux ruades du cheval fougueux d'un officier. Un simple soldat s'en aperçut, sortit des rangs, salua l'officier, offrit son bras à la jeune fille, et la conduisit avec les manières les plus polies jusqu'à ce qu'elle fût à l'abri du danger.

Storch fit l'expérience personnelle de cette politesse des soldats. Il se trouvait sur la place de la parade, lorsque le grand-duc de Toscane passa en revue les régiments de la garnison. « J'avais gardé mon chapeau, dit Storch, pour me protéger contre l'ardeur du soleil. A l'approche du grand-duc, un soldat français me dit, de l'air le plus agréable :

Monsieur, ôtez votre chapeau, s'il vous plaît. Au même instant, un soldat allemand me crie : *A bas le chapeau!* » C'était sans doute un soldat d'un des régiments allemands au service de la France.

Si Storch réprouve la grossièreté des gens du peuple de son pays, il n'admire pas sans réserve l'armée française. « Les régiments que j'ai vus ici, dit-il à Strasbourg, sont bien vêtus et passablement exercés, quoiqu'ils soient loin de faire l'exercice comme les Prussiens ou les Russes. Leurs mouvements sont faciles et naturels, mais en général si peu réguliers qu'ils semblent spontanés. L'esprit léger de la nation se retrouve là comme ailleurs. Il fait marcher les régiments sur des airs d'opéra-comique; j'en ai moi-même vu un qui dansait sur l'air de l'opéra de Grétry : *Panurge dans l'île des Lanternes;* car je ne puis dire que des soldats marchaient, lorsqu'ils étaient entraînés, jusqu'à courir, par le rythme de la musique. » Storch est également scandalisé de savoir que chaque régiment a ses coiffeurs spéciaux (régiments friseurs).

Ce qui frappe particulièrement notre voyageur, dans toutes les villes de France, même dans les plus petites, c'est le nombre des soldats. « Qui l'aurait cru possible il y a deux cents ans? dit-il. Qui le croirait encore possible en Angleterre? Ici le premier objet que les voyageurs aperçoivent, après avoir franchi les portes d'une ville, c'est un uniforme; le second, c'est un froc. »

Les jolies promenades charment beaucoup plus

notre Allemand. Il décrit en termes idylliques les beautés du parc de Reims, percé d'une multitude d'allées qui se croisent irrégulièrement et dont le feuillage n'a jamais été taillé par le ciseau. Il fait l'éloge des nombreuses maisons de campagne et des jardins dessinés avec goût qui environnent la ville. Celle-ci renferme un grand nombre de familles riches; mais quoique leurs membres aillent souvent à Paris, ils ont peu de luxe et peu de goût dans la parure, le vêtement et l'ameublement.

A Paris, Storch se pose en observateur des usages et des mœurs. Il est, à coup sûr, compétent quand il parle des tables d'hôte. Il doit les connaître mieux que la table des bourgeois, qui, selon lui, est mauvaise. Il trouve les tables d'hôtes mesquines. « Le bouillon, c'est de l'eau chaude avec un peu de pain. Les deuxième et troisième plats consistent en viande, accompagnées de quelques légumes. Les ingrédients sont toujours pauvres et rares. Le rôti précède le dessert. Les gâteaux sont savoureux et beaux. Le pain est généralement blanc, très léger et plein de goût. Le bon vin est rare; celui qu'on sert sous le nom de Bourgogne mérite rarement ce nom. La bière est excellente; elle se rapproche de celle d'Angleterre. L'eau de Seine donne souvent des coliques... A table, on boit beaucoup de liqueurs et l'on boit le café dans des tasses, et non dans des pots, comme en Allemagne... Les glaces sont préparées d'une manière ingénieuse et délicate. Les Français sont passés maîtres dans leur confection. »

« Les serviettes et la nappe sont d'ordinaire de grosse toile, bordée de raies rouges. Nulle part, quand on est invité, on ne vous sert un couteau; il faut l'apporter avec soi. Les couteaux, les cuillers et les fourchettes sont en argent dans toute la France, même dans les misérables chaumières de la Champagne. » Voici une de ces généralisations auxquelles se laissent trop souvent aller les voyageurs. Storch a-t-il pu vérifier le fait dont il parle, et s'il affirme sans contrôle la misère des paysans champenois, est-il bien autorisé à les gratifier d'une argenterie qui n'était que le partage des plus fortunés d'entre eux?

Il est également par trop affirmatif, lorsqu'il dit qu'à Paris chacun porte une montre, et que cette montre est en or. « Les portefaix eux-mêmes en ont, dit-il. » Il a lu, il est vrai, dans le *Tableau de Paris* de Mercier que l'on aurait porté au mont-de-piété qurante tonnes de montres d'or. Mais Mercier exprimait sur cette quantité incroyable des doutes que l'auteur allemand ne reproduit pas. Celui-ci est plus véridique lorsqu'il dit que le coiffeur est plus indispensable au Français que le bain. Les bains, en effet, reprenaient faveur, mais n'étaient pas populaires. Il dit aussi que les habits noirs sont nombreux. C'est la mode pour tous les gens en place. Un homme peut se montrer partout en habit noir, mais il ne paraît pas riche.

Selon Storch, les classes moyennes vivent souvent de privations. Elles habitent des logements étroits

et incommodes, dans des maisons sombres, dont les étages inférieurs ne reçoivent jamais les rayons du soleil et sont en conséquence humides et froids. Le mobilier est d'ordinaire d'un aspect agréable. Les fenêtres descendent très bas, ce qui a l'inconvénient de laisser entrer la chaleur extérieure et les vents coulis.

L'affaiblissement du sentiment religieux dans les diverses classes frappe notre voyageur. Sauf à Saverne, les aubergistes s'empressaient de demander, les jours d'abstinence, s'il fallait servir « gras ou maigre ». Jamais au commencement du repas, il ne vit, comme dans son pays, les assistants se recueillir pour prier les anges du ciel d'y assister. Le peuple, insoucieux du lendemain, vivant au jour le jour, passait le dimanche dans les guinguettes des environs, buvant, dansant et dépensant le produit de son travail sans songer au lendemain.

Et cependant, Storch est frappé de la tendance à la tristesse qui envahit les Français et les pousse même au suicide ou à la démence. Contrairement à la plupart des voyageurs étrangers, il ne voit aucun symptôme de gaîté. « On parle beaucoup à l'étranger de la gaîté française, dit-il, on la rencontre rarement en province; à Paris, elle n'existe pas. On s'imagine que les Français sont toujours sautillant et chantant; mais on est détrompé quand on a passé la frontière. Partout des figures pâles, tristes, des mines sombres; partout des soucis, jusqu'au milieu de la richesse et des emplois; nulle

part la gaîté et le badinage... Au spectacle, dans les loges, les physionomies sont moroses. Le parterre paraît plus souvent gai. On ne voit jamais rire le bourgeois et l'ouvrier; celui-ci ne sourit qu'en voyant rouler les carrosses dorés, pour la façon desquels il n'a pas été payé. »

Le trait est amer! Est-il juste? Est-il exact aussi de dire que la danse et le chant sont proscrits dans toutes les bonnes sociétés? « Dans les bals publics et dans les mascarades, on ne se réunit que pour voir danser. Le vaudeville est encore lu; il n'est plus chanté dans les rues. C'était autrefois le tombeau de l'oubli dans lequel le peuple enfermait ses soucis et ses plaintes. » Mais Storch, avec ses comparaisons lugubres, était-il bien à même d'apprécier ce qu'était la gaité française? Elle avait certainement diminué aux approches de la révolution, et l'orage, qui se préparait, avait pu dès lors peser sur les esprits et sur les âmes. Mais cette gaîté du dix-huitième siècle n'avait rien de commun avec celle que pouvait comprendre le voyageur allemand. Pour lui, la félicité parfaite, c'était « de voir, comme dans son pays, des groupes d'hommes marcher à pas lents dans les rues, les bras fraternellement entrelacés, en tirant des chants joyeux de leurs gosiers naturellement mélodieux. »

V.

Une femme aimable et distinguée, Mme Laroche, a vu la France sous un aspect plus vrai et plus riant que ne l'a dépeinte Henri Storch. Marie-Sophie Guterman, qui épousa un conseiller de Mayence nommé Laroche, avait de bonne heure donné des preuves de rares qualités littéraires. Elle publia plusieurs romans, qui eurent un légitime succès, et dans lesquels respirait, suivant un de ses biographes, « une âme sensible et vertueuse ». Cette âme sensible se révèle dans le Journal du voyage qu'elle fit à Paris, à Bordeaux et au Havre, dans le courant de l'année 1785 [1]. Mme Laroche a le goût des observations familières, des détails vrais, des épisodes intimes; elle porte intérêt à tout ce qu'elle voit; elle ne se complaît pas seulement dans la société polie, dans le spectacle des grandes et belles choses; elle aime à causer avec les gens du peuple, à pénétrer dans leurs demeures, à s'enquérir de leur manière de vivre, à parler avec eux de ce qui les touche le plus, de leur travail, de leurs ressources, de leurs enfants; elle décrit leur maison, leur costume, leurs habi-

[1] *Journal einer Reise durch Frankreich von der verfasserin von Rosaliens Briefen,* Altenburg, 1787, in-8° de 590 p. — Je dois la connaissance et la communication de ce très intéressant ouvrage à l'extrême bienveillance de M. Xavier Marmier.

tudes, non pas avec un sentiment de curiosité banale, mais avec une sorte de sympathie inspirée par une bienveillance naturelle. Son journal, rempli d'observations de tout genre, tracées avec sagacité, parfois même avec émotion, nous montre, mieux qu'aucun autre récit contemporain, les multiples aspects de Paris et d'une partie de la France, à la fin du règne de Louis XVI.

Que de remarques elle fait sur sa route, soit en regardant par les portières de sa voiture, soit en s'arrêtant à la poste ou en montant les côtes à pied! Voici, dans les villages de Champagne, les femmes et les filles, assises, au soleil de mars, avec leur rouet, en surveillant les jeux des petits enfants; enfants robustes, gais, avec le plus beau teint, tandis que parfois les hommes paraissent pâles et maigres. Voici, près de Reims, une paysanne, sur un âne, entre deux paniers de fleurs ; puis des voitures rustiques, remplies de femmes et d'enfants, qu'abritent des rameaux verts, courbés en cerceaux. Et plus loin, sur les bords de la Loire, voici les paysannes qui marchent, la quenouille au côté, filant et chantant; d'autres, assises dans les champs ou à l'ombre des arbres, filent en gardant deux ou trois vaches, qu'on aperçoit à travers les peupliers. « J'ai rarement vu, dit Mme Laroche, tableau plus pittoresque. » Elle estime singulièrement les paysannes de France. Elle admire leur activité, leur langage affable, leur ordre, leur amour du travail. Dans le Maine, où toutes filent,

tissent et blanchissent, elles ne sont pas moins laborieuses qu'en Touraine. Dans le Périgord, on les rencontre, toujours diligentes, portant des corbeilles sur leurs têtes, filant partout où elles vont le long chanvre blanc dont elles sont fières ; on les voit, dans les villages, travaillant à l'aiguille à l'ombre des maisons, tandis que les enfants essaient leurs premiers pas dans des sortes de supports à quatre pieds et partagent leur pain du soir avec les poulets qui les entourent.

Mme Laroche se plaît à esquisser les scènes de famille ; par exemple à dépeindre un jeune ménage, assis à la porte de sa chaumière avec ses petits enfants; elle se plaît à raconter l'acte de probité d'une petite paysanne qui lui rapporte une bourse perdue et répond à ses remercîments avec simplicité, en disant qu'elle n'a fait que son devoir. Elle ne peut manquer de parler des costumes. Si elle trouve très messéants les bonnets et les cols de toile jaune des femmes des environs de Saint-Dizier, elle apprécie davantage chez les femmes du Périgord leurs souliers à hauts talons, les blanches manches de leurs corsages bruns et bleus, si blanches qu'on croirait qu'elles ne travaillent tant que pour pouvoir en changer souvent. Elle décrit surtout avec complaisance le costume d'une maîtresse de poste de Normandie : Corps de jupe de damas avec manches rouges, manches de fine batiste relevées en bourrelets vers l'épaule, jupe de drap rouge fin avec galon, tablier de toile blanche, grand bonnet

de batiste, garni dans le haut de damas blanc et d'un galon d'argent, et orné de pointes semblables à des ailes attachées à un pain de sucre de carton. Ces bonnets ont frappé Mme Laroche; près du Havre, elle rencontra des femmes ainsi coiffées, à cheval, entre deux corbeilles. « Le mouvement du cheval et du vent, dit notre voyageuse, agitait et faisait voler les ailes et les hautes coiffures d'une manière si divertissante que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire. »

Chemin faisant, elle pénètre dans les chaumières et les maisons, où elle est reçue d'une manière affable. Elle s'étonne de l'exiguité, de la pauvreté de la cabane où vit un ménage de manouvriers champenois; dans une chambre de seize pieds sur huit, tout le mobilier se trouve réuni : sur le lit, une paillasse et une couverture rouge. De l'autre côté, la cheminée, une table et des bancs; dans le fond, un petit cellier pour mettre le vin et l'eau-de-vie... Mais tout était si propre et la jeune femme si avenante, que Mme Laroche en fut touchée. Plus loin, à Étang, sur la route de Paris à Orléans, elle aperçoit, à travers les portes ouvertes des maisons, des batteries de cuisine brillantes, des lits propres et bien ornés, un mobilier en ordre, dans l'unique pièce dont les paysans français font d'ordinaire leur chambre à coucher et leur cuisine. Chez les gros fermiers, chez les maîtresses de poste, la cuisine est spacieuse, avec sa vaisselle brillante, sa grande table de chêne ciré, sa cheminée garnie

d'un four et de fourneaux; mais il s'y trouve aussi une chambre à coucher, comme celle de la maîtresse de poste normande dont nous parlions récemment, qui contient un très beau *lit à la duchesse*, de belles armoires, et une table de toilette, couverte d'une housse et de ses accessoires.

Mme Laroche ne se contente pas de faire l'inventaire du mobilier; elle parle des jardins et des vergers; elle s'enquiert de la valeur des petites fermes, du prix des terres; elle veut savoir ce qu'on mange; elle observe la qualité du pain; dans certaines villes, elle note le prix des œufs et de la viande, qui varie singulièrement selon les localités et les provinces. A Châtellerault, elle interroge une coutelière sur la nourriture qu'elle donne à son mari : Du pain et de la soupe, plusieurs fois par jour, lui répond-on, parce que la viande est trop chère; soupe aux carottes, soupe aux herbes ou à l'oignon, avec de l'huile. On boit de l'eau, mais le lundi, e mari va boire du vin avec ses compagnons au cabaret.

Tout ce peuple néanmoins a l'air heureux. On arrive un dimanche soir dans un village de Beauce. Femmes, enfants, jeunes gens, filles et hommes, sont tous dans la rue, bien vêtus, passant leur temps à babiller avec les voisins, à chanter ou à jouer aux quilles, aux billes et au volant. Près d'Angerville, de belles maisons de campagne s'élèvent de toutes parts, au milieu de plantations de bouleaux et de peupliers. L'activité du laboureur est

admirable. Il est presque impossible de voir une terre meilleure, mieux cultivée, plus fertile. Tout paraît un élégant jardin. Sur les bords de la Loire, tout est mieux encore. Des maisons de paysans très prospères, de superbes châteaux et villages sur les rives, ou épars sur les collines ; une population florissante et laborieuse; partout l'aspect de la fertilité! Mme Laroche éclate en sentiments d'admiration. Quel magnifique coin de la terre du bon Dieu j'ai vu, s'écrie-t-elle! C'est la nature dans toute sa beauté. Elle dit ailleurs avec plus de calme et peut-être de raison : « Nous ne connaissons pas la France, ni ses ressources intimes, ni son véritable caractère, quand nous n'avons vu que Paris et ses environs. Nos paysans ne sont pas aussi laborieux que ceux de Touraine. »

Cet éloge de l'activité laborieuse des paysans français se retrouvera souvent sous sa plume. Après Angoulême, les terres sont moins bonnes ; mais le travail du laboureur est toujours le même. Tout est bon et beau à plaisir. Près de Montlieu, les paysans ont tiré parti de terres ingrates, à force d'activité, de courage et d'intelligence ; depuis douze ans, les maisons et les vergers se sont multipliés. Dans le Périgord, on ne rencontre pas un mendiant ; le peuple est très actif et travaille de toutes parts aux vignes. Les environs de Libourne ont quelque chose d'idyllique. « Il me semble que je n'ai rien vu de plus attrayant, dit Mme Laroche, que les collines descendant en pente

douce dans les larges vallées, couvertes de riches champs à perte de vue, ombragées de milliers d'arbres, avec leurs petits villages, leurs chaumières isolées, leurs bosquets, et des paysans affables et gais comme il convient aux habitants de cet heureux coin de terre. » A une autre extrémité du royaume, en Normandie, la fertilité du sol ravira Mme Laroche ; les maisons à toit de chaume, avec des carreaux de vitre enchâssés dans la terre glaise pour épargner des châssis, s'élèvent dans des enclos ombragés d'arbres fruitiers, au milieu d'admirables champs de blé et de trèfle.

Les villes présentent comme les campagnes un aspect d'activité et de prospérité. Blois, par exemple, a de belles maisons, de nombreuses boutiques ; les habitants sont tous bien mis et de bonne mine ; dans les boutiques, on voit beaucoup d'ouvriers et d'apprentis au travail. Vierzon est une jolie ville. Beaucoup d'images ou de statues de la Vierge sont peintes ou dressées contre les maisons. Tous les habitants sont laborieux, toutes les maisons bien bâties. Châteauroux est une assez grande cité. Tout le monde vit et tisse dans les rues qui sont très propres. Dans les cours et sous les hangars, femmes, filles, garçons, tous proprement vêtus, travaillent au rouet. Le soir Mme Laroche se promène avec l'aimable et intelligente fille de l'hôtelière, et remarque les bâtiments d'une grande manufacture de toiles qui fait vivre 15,000 personnes. — Limoges offre de jolis aspects avec ses charmantes

promenades, ses belles maisons et ses jardins qui descendent en terrasses jusqu'à la Vienne. Il est inutile de parler de villes plus connues, comme Paris, Orléans, Tours, Bordeaux; celle-ci présente à côté de ses vieilles rues étroites et tortueuses de nombreuses maisons neuves, pour la plupart garnies de balcons, sur lesquels viennent s'asseoir de gracieuses jeunes femmes causant entre elles ou jouant avec leurs enfants.

La société de la haute bourgeoisie de Bordeaux est singulièrement attrayante. Mme Laroche nous introduit dans l'intérieur de plusieurs agréables maisons. Ici, c'est une mère encore jeune entourée de ses filles, se livrant avec elles à des travaux de couture; la mère, dont les traits respirent la bonté, la sérénité, la prudence; les filles, habillées de blanc, élégantes, à la fois ingénues, éveillées et prévenantes; là, ce sont de vénérables aïeules, chez qui la vieillesse n'a pas éteint l'amabilité; ailleurs, de charmantes jeunes femmes qui montrent ce que l'on peut trouver de grâce et d'attrait chez une Française bien née. La conversation vive et légère ne tarit pas autour d'elles; on chante, on récite des vers, et Mme Laroche peut s'écrier qu'elle se trouve dans une vraie société française, où, selon le mot de Montesquieu, la mélancolie elle-même s'égaierait.

La gaîté, la bonne humeur se rencontraient fréquemment en France, quoi qu'en ait dit Storch, qui n'a guère observé que Paris. A Bordeaux, les

hommes, même âgés, sont encore gais et polis. Dans beaucoup de rues, aux premiers jours de mai, des guirlandes de fleurs sont tendues, et les jeunes gens dansent sous leur abri, tandis que les personnes plus âgées les regardent, assises au seuil de leurs portes. « La libéralité de la nature, dit ailleurs Mme Laroche, rend le travail moins pénible, et fournit les éléments de la gaité et de l'allégresse, qui sont le partage de l'heureux habitant de ce royaume. » En revenant de Normandie, elle traverse plusieurs villages à l'époque des fêtes de la Saint-Jean. Beaucoup d'enfants sont couronnés de roses et des femmes portent des corbeilles pleines de ces couronnes. Les enfants se rendent à l'église avec un morceau de bois, destiné au feu qu'on allumera le soir et autour duquel ils doivent danser.

Le cadre de ce travail ne me permet pas de faire connaître les nombreux détails que donne Mme Laroche sur Paris, sur Versailles et ses environs, sur l'aspect de la ville et de la cour; il y aurait de nombreux et curieux épisodes à relever, tels que le récit de ses visites à Buffon et au château de la Brède, où vivait encore le souvenir de Montesquieu. Comme tant d'autres voyageurs, Mme Laporte fait l'éloge des routes, qui sont aussi remarquables dans leur genre que les salles de spectacle dans les villes de province. Elle fait aussi l'éloge des hôtels. Sans doute, ils ne sont pas tous comparables à celui de Châlons, où, comme du temps de Montaigne, les chambres sont tendues de damas, et le

service est fait en vaisselle d'argent; ils ne sont pas tous semblables à l'hôtel d'Orléans, à Paris, dont les belles chambres, garnies de tapis, de lits de damas bigarré, étaient meublées de canapés et de sièges recouverts de velours; mais partout, même dans les plus petites localités du centre de la France, elle a trouvé des chambres hautes, avec des lits garnis au moins de deux matelas, souvent même de trois, de telle sorte qu'il fallait se servir d'une chaise pour monter dans son lit. Tout en déclarant que les aubergistes sont très bavards et quelque peu querelleurs, elle en a vu quelques-uns, surtout dans les petites localités, qui participaient de l'esprit affable qui caractérisait la nation.

« Cet esprit affable, dit-elle à Angoulême, rapproche les distances... Je suis ici étrangère, j'aime ma patrie, mais je suis juste et je reconnais que la jouissance constante de l'amabilité, de la sociabilité, de la gaieté, de l'obligeance, est une des plus grandes parts d'une vie heureuse, et ce bonheur, la terre de France le donne surtout... » Au moment de quitter Paris, elle se réjouit de revenir chez elle; mais elle dit en même temps : — Tout ce que j'ai vu et entendu de grand, de bon, de beau et de vrai m'a charmée, et c'est pour moi un plaisir infini d'avoir une connaissance juste de la France et de ce qui lui appartient... et de revenir avec des notions qui me permettent de décrire ce pays dans ses petites comme dans ses grandes choses... Mme Laroche avait raison; elle a rapporté de son voyage un

livre des plus intéressants et des plus curieux, qui mérite d'être connu plus qu'il ne l'est, et que nous avons le regret de ne pouvoir analyser ici d'une manière plus complète.

XX.

LES ABBÉS EN VOYAGE. — L'ABBÉ DE VOISENON (1761). — L'ABBÉ COYER (1763-1769). — L'ABBÉ SIMONNOT (1755).

I.

Quel que soit le nombre des étrangers qui parcourent un pays, les nationaux, qui voyagent, sont toujours en grande majorité. On rencontre dans les carrosses, sur les coches d'eau, sur les routes, des membres de toutes les classes de la société. Nous avons parlé naguère des moines; voici maintenant les abbés. Le dix-huitième siècle est le siècle des abbés qui n'ont d'ecclésiastique que l'habit. Ils courent les rues, les théâtres, les salons; ils courent aussi les grands chemins. S'il est un grand nombre de prêtres édifiants, ils sont moins en vue, ils font moins parler d'eux que les abbés mondains. Ceux-ci s'attachent parfois à la fortune de quelque grand seigneur ou de quelque grande dame, et les suivent dans leurs pérégrinations. C'est ainsi que l'abbé de Voisenon, l'ami de Favart et de sa femme, se laissa

emmener, en 1761, aux eaux de Cauterets par la duchesse de Choiseul. Voisenon faisait partie de sa suite, et nota gaîment dans sa correspondance[1] quelques-uns des incidents du voyage, tels que certaines harangues, que Mme de Choiseul devait subir, en sa qualité de femme du premier ministre, et parmi lesquelles se trouvaient d'étranges spécimens d'éloquence provinciale.

C'est dans une sorte de frégate, bien vernie, garnie à l'intérieur d'un beau damas cramoisi, avec des glaces et des crépines, et sentant très fort le musc, que la duchesse fit son entrée à Bordeaux. Le duc de Richelieu lui fit les honneurs de la frégate et de la ville. Sa table était parfaite; mais Voisenon regretta de n'y point voir de sardines, à cause de la guerre, et trouva la société maussade. « Il y avait hier à souper, écrivait-il, une table de trente couverts et une de vingt; je n'y ai pas vu deux jolies femmes, ni entendu lâcher un trait. » La vue des Pyrénées le charme moins encore. Il fait cependant une description assez pittoresque des montagnes, des rochers, des petites cabanes couvertes d'ardoises, habitées par des montagnards vêtus d'habits couleur de suie et de montagnardes coiffées de coqueluchons rouges. « Nous laissâmes nos équipages à trois lieues d'ici, écrit-il de Cauterets, et des baragouineurs à la mine démoniaque nous portèrent sur des chaises de paille. Comme les miens allaient

[1] Favart, *Mémoires et correspondance*, t. III.

très vite à cause de la légèreté de ma personne, je me trouvais seul au milieu d'eux; j'eus grand'peur qu'ils ne me dévalisassent et ne me jetassent comme une plume dans le torrent... A une demi-lieue, ils me posèrent à terre et me dirent qu'ils allaient me demander quelque chose; je leur promis de leur accorder tout ce qu'ils voudraient : c'était la préférence pour me porter tout le temps que je resterais ici. Je leur donnai bien vite ma parole, et de plus un écu de gratification, outre leur paiement; aussitôt ces drôles-là dansèrent en me portant, de façon que j'avais toutes les peines du monde à me tenir sur ma pauvre petite chaise; ils chantaient *io bibero, io cantero, io saltero...* » Le pauvre abbé n'aimait guère le mouvement. Heureusement qu'il y avait deux pâtissiers à Cauterets et que Voisenon pouvait passer une partie de la journée à comparer entre eux leurs produits.

II.

Je n'insisterai pas sur ce voyageur d'un genre particulier, qui, comme beaucoup de ses pareils, ne rapporta de ses pérégrinations que des souvenirs gastronomiques. Du moins il a le mérite de ne pas être solennel. Ce n'est pas lui qui commencerait ses récits de voyage, en s'écriant, comme l'abbé Coyer : « Quand vous recevrez cette lettre, respec-

table Aspasie, j'aurai déjà fait quelques lieues vers la patrie des Césars et des papes. » Qui croirait, à lire ce début pédantesque, que ce voyageur est un ancien jésuite, abbé quelque peu mondain, historien et publiciste distingué, parti pour Rome, avec un domestique et une grosse malle, dans un cabriolet traîné par un cheval passablement lourd, né d'une mère flamande et qu'on appelle *le Belge*? Le plus curieux est qu'il passa le mont Cenis et qu'il arriva jusqu'à Rome, dans son cabriolet, avec le Belge, au bout de treize à quatorze semaines.

L'abbé Coyer est un observateur quelque peu pessimiste. En quittant les environs d'Orléans, qui sont bien cultivés et peuplés, il traverse les bruyères et les brandes de Sologne, que des grands seigneurs, comme le maréchal de Lowendhal, essaient çà et là de défricher. Le Berry lui semble produire moins que ne pourrait le faire supposer la qualité du sol. On assure que près de la moitié de la province est en friche. Les terres sont à vil prix. « Voulez-vous un arpent de bonne terre à dix écus dans le Berry? En voulez-vous un à quatre francs dans la Sologne? Choisissez. » Bourges est aussi une ville en décadence. Vilaines rues, maisons de bois encore plus hideuses. Ni places, ni fontaines, ni statues. La cathédrale a une nef d'une grande perfection et très hardie; mais la façade est délabrée. « Comment faisaient nos pères?

[1] *Voyage d'Italie et de Hollande,* par M. l'abbé Coyer, 1775, 2 vol. in-12.

dit Coyer. Sans avoir l'argent que nous avons, ils entreprenaient de grandes choses et les finissaient. Une simple réparation semble dépasser nos forces. » Les officiers municipaux ont pourtant des sentiments de patriotisme; ils honorent les hommes illustres qui sont nés dans leur cité, en faisant placer leurs portraits dans une des salles de l'hôtel de ville.

De Bourges à Nevers, maudit chemin. « On jure souvent à tort et à travers contre les intendants, mais cette fois on a raison. » A Nevers, Coyer plaint les émailleurs qui travaillent dans des cachots obscurs, étouffés, enfumés, infects et par conséquent insalubres. En revanche, il admire les manufactures de Lyon, l'art plus encore que les belles étoffes qu'il produit; il fait l'éloge de l'intérieur du théâtre, « bien préférable aux trois jeux de paume où Paris voit ses spectacles »; il visite la nouvelle école vétérinaire, et s'il blâme quelque peu la magnificence de l'architecture de l'Hôtel-Dieu, il en loue la commodité, la propreté et la salubrité. Les lits ne reçoivent jamais plus de deux malades à la fois; ce qui était un grand progrès sur l'Hôtel-Dieu de Paris.

Coyer quitta la France par le Pont de Beauvoisin. Il trouva les douaniers savoyards très faciles. Quel contraste avec les commis des barrières de Paris, qui arrêtent même ceux qui reviennent d'une promenade au Bois de Boulogne! Après un séjour de dix mois en Italie, il revint par la Provence. Les

quartiers neufs de Marseille présentent un contraste saisissant avec la vieille cité; d'un côté, c'est une des plus belles villes de l'Europe; de l'autre, c'est un cloaque infect. Pendant son séjour à Marseille, Coyer assiste à une audience du tribunal des prud'hommes, où des pêcheurs sont jugés par d'autres pêcheurs. Il est aussi charmé de l'aspect des campagnes environnantes. « On ne voit point ici, dit-il, comme au cœur du royaume, des sabots, des haillons et des cabanes couvertes de chaume; le paysan, bien vêtu, selon la saison, habite dans des maisons de pierre, couvertes de tuiles, et il n'est pas rare de le voir, en bas de soie, lorsqu'aux jours de fêtes il fait danser au son du tambourin les compagnes de son travail ... plus parées encore que leurs danseurs. »

L'abbé Coyer s'intéressait aux manufactures, non moins qu'à l'agriculture. En revenant de Hollande, en 1769, il visita une des quatre grandes manufactures de drap de Sedan. Par suite de la concurrence anglaise, elle était, comme les autres, en décadence. Chaque manufacture aurait pu occuper environ quatre mille ouvriers. Deux chefs de ces manufactures avaient été anoblis. « Ils l'ont mérité, dit avec raison Coyer, en faisant vivre tant de monde et en contribuant à la fortune de l'État en même temps qu'ils font la leur. »

III.

Quelques années auparavant, un autre abbé, honnête et digne curé, s'en allait à Avignon, sous un costume d'emprunt. On était au temps des querelles du jansénisme; pour échapper aux suites d'un arrêt du parlement, l'abbé Simonnot fut contraint de fuir et de se déguiser [1]. Il revêtit un pourpoint vert, coiffa une perruque à bourse, et, l'épée au côté, prit le coche de Lyon. On croirait voir Vert-vert à son premier voyage, tant les oreilles du brave curé eurent à entendre, tout le long du chemin, d'étranges conversations. Ce n'était pas son habit vert qui pouvait en imposer à ceux qui tenaient des propos licencieux. En passant sous le Pont Saint-Esprit, la diligence d'eau, qui passait de toute la force du courant, faillit se briser contre l'une des piles. Ce fut l'un des principaux incidents de son voyage. Une autre aventure lui advint en voulant passer la Durance. Plus de soixante rouliers attendaient leur tour pour prendre le bac; l'abbé voulut les devancer avec son cabriolet; comme les rouliers essayaient de l'en empêcher, le fouet à la main et l'air furieux, il se souvint qu'il avait une épée au côté, et mit flamberge au vent. Il ne se croyait pas un tel foudre de guerre; le pas-

[1] *Mes Souvenirs, Récits de Nicolas Zacharie Simonnot*, publiés par M. Léon Pigeotte, 1878.

sage lui fut livré, et il ne se repentit de sa vaillance qu'en se voyant assailli d'une grêle de pierres. Après avoir passé quelques mois à Avignon, il revint à Paris, toujours sous le costume et sous le nom de chevalier de la Guerche. Il emportait avec lui une malle remplie d'écrits très édifiants, mais proscrits par les tribunaux séculiers. Il faut voir quelles transes cette malheureuse malle lui causa! avec quelle anxiété, quel tremblement il franchit les barrières de Lyon! quelles inquiétudes lui donna pendant tout le trajet une espèce d'aigrefin qui voyageait avec lui dans le coche et menaçait de le dénoncer à la police; le soulagement qu'il éprouva en envoyant à sa destination la malle compromettante, qu'il mit tout simplement au bureau des carrosses! Le voyage du curé Simonnot n'a rien d'un voyage d'agrément; mais plus tard, dans les loisirs d'un canonicat, il se plut à en raconter les péripéties, auxquelles il attribua un peu plus d'importance qu'elles n'en avaient. Beaucoup de voyageurs supposent que leurs aventures personnelles sont plus intéressantes que le récit de ce qu'ils ont pu voir. Ils n'ont pas toujours tort; car, à côté de détails oiseux, on peut trouver dans ces souvenirs intimes des traits de mœurs et de caractère qui valent bien des descriptions banales.

XXI.

OFFICIERS EN VOYAGE. — GUIBERT (1775-1785).

Le dix-huitième siècle, qui est l'époque des abbés de cour, est aussi le temps des officiers petits maîtres et beaux esprits. Les officiers occupaient souvent les loisirs de la vie de garnison à rimer de petits vers, à s'essayer à des travaux littéraires. C'est ainsi qu'ils fondaient à Verdun, en 1724, une sorte d'académie sous le titre de l'*Ordre social de l'aimable commerce.* Parmi les poètes qui conciliaient, pour me servir de leur style, le culte de Mars avec celui des muses, il faut citer en première ligne le capitaine de dragons Florian, les chevaliers de Parny, de Boufflers, le capitaine d'artillerie Carnot et Bertin. Plusieurs même ont laissé d'agréables relations de voyage; Boufflers a décrit une partie de la Suisse; Parny, l'île Bourbon; le jeune chevalier de Boullioud, capitaine de carabiniers, mort prématurément à vingt-deux ans, a trouvé le temps de publier un poème en douze chants, en petits vers quelquefois trop légers, sur un

voyage qu'il fit de Paris à Châteaudun [1]. Ce badinage trop prolongé est loin de valoir celui dans lequel le chevalier de Bertin a raconté, en vers et en prose, son *Voyage de Bourgogne* [2]. Il dépeint avec beaucoup de verve et d'esprit les incidents d'un trajet dans le coche d'eau de Montereau, et sa réception dans un château des environs, où les paysans, armés de carabines rouillées, l'accueillent avec une triple salve de mousquetérie. Le seigneur le reçoit sur le perron, et le mène auprès des dames, qui, la ligne à la main, assises sur le bord d'un canal, prennent le plaisir de la pêche.

A côté de ces officiers aimables, qui tracent des tableaux de genre d'un pinceau léger et facile, on pourrait placer un autre officier, dont l'esprit réflète d'une toute autre façon les idées de son siècle. C'est le comte de Guibert. Celui-là vise à la profondeur; il compose un traité de tactique; il a des succès de tout genre; il est très à la mode; il fait partie de l'Académie française à quarante ans, et, par un contraste qui n'a rien d'étrange en ce temps, il courtise à la fois Frédéric II, Voltaire et la reine Marie-Antoinette. Une de ses tragédies [3] repré-

[1] *La Pétrissée ou Voyage de sire Pierre en Dunois, badinage en vers...* La Haye, 1763, in-12.

[2] *Voyage de Bourgogne à M****, à l'île Bourbon, 1777, in-8°.

[3] Voir sur Guibert l'*Observateur anglois ou Correspondance secrète entre milord All Eye et milord All Ear,*

sentée à Versailles lui concilie la faveur de la reine, quoiqu'il se dise philosophe et se proclame adversaire de la tyrannie. Il admire le roi de Prusse, il voyage en Allemagne [1], en Suisse, et se montre assez mal disposé pour son pays; mais, à tout prendre, il est sérieux, il est de bonne foi, et ses notes de voyage, qui n'ont été publiées qu'après sa mort, ont la concision et la véracité d'esquisses prises sur le moment et tracées sur le vif [2].

L'admiration que la Suisse et ses habitants lui inspirent le rend peut-être un peu sévère pour la France. Quelle différence, selon lui, entre les paysans des deux pays! A côté de leurs voisins, ceux de France, « ont l'air de bêtes de somme. Le dimanche n'existe pour eux que par l'oisiveté de leurs bras, et le plus mince habit de toile où d'étoffe est toute leur parure. » Guibert fait une exception pour les habitants de quelques provinces. Cependant, dans les nombreuses tournées que ses fonctions militaires l'ont appelé à faire, il nous parle seulement de l'aspect misérable des villages et des paysans du pays de Labour, des environs d'Auch et d'une partie de la Champagne. Les villages de la vallée

III, 1 à 16, et les *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, II, 244.

[1] *Journal d'un voyage en Allemagne fait en* 1773, 2 vol. in-8°, 1803.

[2] *Voyages de Guibert dans diverses parties de la France et en Suisse, faits en* 1775, 1778, 1784 et 1785, Paris, 1806.

de l'Aube lui semblent moins prospères encore que ceux du Brandebourg et de la Westphalie. En revanche, il nous dit que les environs de Libourne, la Lorraine, l'Alsace, le Béarn, une partie de la Guienne sont riches et florissants. Il nous signale dans les Landes, dans les Vosges, dans les Pyrénées, dans les Alpes, des maisons bien bâties, des campagnards dans l'aisance. Dans les Landes principalement, les maisons sont construites avec une certaine recherche de propreté et d'élégance et largement pourvues d'ustensiles de ménage. Et Guibert en conclut que les pays les plus pauvres sont habités par les peuples les moins misérables. « En France, dit-il, la misère semble y suivre l'industrie et la richesse du sol... Le fisc poursuit l'apparence de la richesse. »

Guibert est disposé à rendre le gouvernement responsable des maux qu'il rencontre. Il le critique parfois vivement; il attaque particulièrement l'administration des intendants avec une ardeur extrême. Il est vrai qu'il avait pu constater plus d'un abus. Comme inspecteur général des invalides, qui étaient disséminés dans une quantité considérable de petits forts, il avait vu dans quelques-uns de ces forts des prisonniers enfermés par lettres de cachet. Beaucoup de ces prisonniers méritaient leur sort; mais quelques-uns pouvaient être victimes de l'arbitraire ou de la malveillance, et s'ils avaient d'ordinaire pour gardiens des officiers humains et qui rougissaient presque du métier

qu'on leur imposait, il en était d'autres, comme le commandant du fort Brescou, près d'Agde, qui tyrannisaient d'une manière odieuse les malheureux soumis à leur autorité.

Dans ces tournées, Guibert a pu faire de nombreuses observations; il les a consignées dans son journal, d'une manière souvent précise, intéressante, quoique parfois déclamatoire. S'il déplore à plusieurs reprises la décadence de Bayonne, il constate la prospérité de plusieurs autres villes, de Bordeaux par exemple. A Brest, en visitant l'arsenal, il est frappé de la magnificence et de la grandeur de Louis XIV, qui y sont empreintes à chaque pas. « On commence, dit-il, à devenir juste et à rendre à ce prince l'hommage qu'il mérite. Il a laissé trois cents millions de dettes, mais presque tout ce qui frappe nos regards dans ce royaume, presque tous les monuments publics de tous genres ont été élevés sous son règne... Il a créé Rochefort, Lorient, le Havre, Dunkerque, Toulon! » Ce jugement d'un écrivain militaire compétent contraste avec celui de Smollett, qui, dans un passage de ses voyages, ne paraît pas avoir plus compris Louis XIV que Molière.

Guibert donne surtout de précieux renseignements sur les fortifications des villes qu'il visite et sur l'état de leurs garnisons. A Brest, il signale les inconvénients qui résultent du mélange des marins et des soldats; les premiers n'ont aucune discipline à terre, et leur exemple est funeste pour les

seconds. Les officiers de marine, qui sont pour la plupart intelligents, et de bon ton, n'ont aucune subordination envers leurs supérieurs; depuis l'enseigne jusqu'au chef d'escadre, ils vivent tous en camarades. « Quand les chefs déplaisent, on les met en quarantaine. » Quant aux régiments de l'armée de terre, ils étaient pour la plupart médiocrement tenus. Les manœuvres de cavalerie n'avaient ni la régularité, ni l'impétuosité des manœuvres prussiennes. Guibert n'aurait point voulu cependant que les soldats français ressemblassent aux soldats du landgrave de Hesse, qui, abrutis sous une discipline de fer et costumés à la prussienne, présentaient un aspect grotesque avec leurs talons hauts comme des échasses, leurs ventres et leurs poitrines de carton, leurs faux mollets et leur frisure ridicule.

Dans ses nombreux voyages, Guibert recueille d'ailleurs des renseignements de tous genres. Il regrette de n'avoir pu visiter le collège de Sorrèze, où des bénédictins enseignent quatre ou cinq cents élèves, dont cinquante suivent des cours d'école militaire; mais il n'en entend pas faire l'éloge. Les États du Languedoc protègent ce collège; des distributions solennelles des prix, où les élèves jouent des comédies et donnent des ballets, y attirent beaucoup de monde. Le collège a beaucoup de vogue, mais « on dit qu'il y règne peu de propreté, peu de soin pour l'éducation physique. Les élèves y sont surchargés de trop de maîtres et d'objets d'étude. Il n'y a rien qu'on ne leur montre, ou du moins qu'on

n'ait l'air de leur montrer. » Chose singulière : en lisant cette critique d'un plan d'études appliqué il y a un siècle, on croirait entendre celle des programmes d'aujourd'hui.

A Montpellier, il assista à une procession que certes on ne verrait plus de nos jours. Cent cinquante captifs, ramenés de Barbarie par les soins des pères de la Merci, circulaient dans les rues, accompagnés de toutes les confréries, des membres du corps municipal et d'une partie de la garnison. Les deux vénérables pères qui les avaient rachetés, les suivaient, tenant chacun une palme à la main. « Ces pères de la Rédemption, dit Guibert, ces missionnaires étrangers, les sœurs qui se consacrent au service des malades, voilà trois classes qui doivent rattacher à la religion et la faire respecter, comme la plus belle institution des hommes. »

Philosophe, ennemi de la tyrannie, notre officier admire beaucoup les mœurs de la Suisse, qui pour lui sont les mœurs de la liberté. Les auberges de la Suisse surtout lui paraissent supérieures à celles de la France. Guibert serait d'accord avec Smollett pour déclarer que ces dernières sont de vrais cloaques, que tout ce qu'on y mange est dégoûtant; que maison, hôte, hôtesse, escalier, chambre, meubles, jusqu'aux servantes, tout est à l'avenant. « Les murailles, les cheminées sont presque toujours couvertes des inscriptions les plus bêtes et les plus obscènes. Ne conviendrait-il pas, dit-il, que la nation qui se pique d'être la plus polie et la

plus hospitalière, et d'avoir les plus beaux chemins, sortît sur cet objet de la révoltante barbarie où elle est plongée?[1] » Et il ajoute : « Avouons-le, la malpropreté est un vice national. » Cependant Guibert ne s'entendrait plus avec Smollett, lorsqu'il déclare que les auberges du Languedoc sont, en général, meilleures et plus propres que dans le reste du royaume. Les tapisseries de toile, peintes en paysages et en personnages, y sont préférables aux papiers, aux tentures de tapisseries de laine et d'indienne. On n'aurait pas cru que c'était dans le Midi que se serait réfugiée la propreté, bannie, suivant Guibert, du reste de la France.

[1] Le voyageur russe Karamsine fait aussi la même remarque.

XXII.

CRIGNON VANDEBERGHE (1777). — BÉRENGER (1785).

I.

Aux appréciations parfois défavorables de Guibert, on peut opposer les impressions plus bienveillantes de plusieurs de ses contemporains. Quelques Français s'avisèrent à cette époque de penser que la France valait la peine d'être décrite comme l'Italie et la Suisse, et publièrent les récits des voyages qu'ils avaient faits dans une partie du royaume. Il semble qu'ils se soient empressés d'en retracer la physionomie avant qu'elle ait été transformée par la révolution. Ces écrivains n'avaient pas la prétention d'écrire des guides ou des traités de géographie, mais de dire simplement ce qu'ils avaient vu et de faire partager aux autres le plaisir qu'ils avaient éprouvé eux-mêmes. Tel est l'auteur des ***Voyages de Genève et de Touraine*** [1], Crignon Vandeberghe. Il était propriétaire de la

[1] *Voyages de Genève et de Touraine suivis de quelques opuscules*, par M***, à Orléans, 1779, in-12.

terre de Montrieux, qui avait de « beaux droits ». L'un de ses droits consistait dans la présentation, le jour du mariage du fils aîné du seigneur, d'un bouquet de fleurs sur une assiette d'argent à ses armes. Heureusement Crignon ne nous énumère pas tous les droits féodaux, plus ou moins beaux, dont jouissaient les terres qu'il visite [1]. Il se contente d'en décrire l'aspect général, les appartements, les jardins. A Dampierre, il signale une très curieuse tapisserie du quinzième siècle représentant le mariage de Catherine de France avec Henri V, roi d'Angleterre. Au château de Nevers, il admire un très beau portrait de Mme de Montespan. Crignon note aussi les mausolées des seigneurs qui décorent les églises de leur ville ou de leur village. Il en prend trop souvent texte pour se livrer à des dissertations historiques, qui allongent ses récits, sans ajouter un intérêt réel à son livre.

Crignon ne dédaigne point les villes, s'il a une prédilection pour les châteaux. Les nouveaux quartiers de Moulins, les fontaines répandues dans ses différents quartiers, méritent des éloges. Il admire les monuments et le mouvement de Lyon, tout en déclarant que les rues sont mal pavées et très étroites. On y voit beaucoup de carrosses de louage et un peuple innombrable. A Tarare, il est frappé de la beauté et du luxe des femmes. « Elles portent presque toutes, dit-il, des carcans d'or d'où pen-

[1] Latinges, Chenailles, La Vrillière, Sully, Villebon, Dampierre, la Palice.

dent de très belles chaînes; elles ont à leurs oreilles des pendants d'or, ce qui relève beaucoup l'éclat de leur teint. Je croyais voir ces belles femmes juives avec tous les ornements dont on voit le récit dans l'Écriture sainte. Ce qui me surprit, c'est que dans ce petit endroit il y eût autant de magnificence et qu'à la porte de Lyon, on y parlât un langage qui me parut inintelligible. »

La traversée du Jura se faisait depuis quelques années par une route, dont la hardiesse étonne notre voyageur. Quant aux montagnes, il en trouve le spectacle affreux, tout en reconnaissant plus tard que tout sauvage qu'il est, le pays offre encore des beautés. Mais Vandeberghe n'est point enthousiaste des grandes montagnes au point de suivre la route récemment ouverte de Chamounix, et il revient en Touraine, par la Franche-Comté et la Bourgogne.

Après avoir visité l'église de Brou et traversé Lons-le-Saulnier, dont les belles rues sont bordées de maisons supportées sur des arcades de pierres de taille, il parcourt le territoire montagneux de Saint-Claude, dont les habitants sont encore mainmortables. « Le commerce des chevaux, l'exportation des fromages et les ouvrages en bois suppléent à ce que la nature leur a refusé; » mais leurs troupeaux dépérissent depuis qu'on les oblige de se servir d'un sel moins sain que celui dont ils usaient auparavant. Si Crignon avait pénétré dans la montagne, comme le fit plus tard Lequinio, il

y aurait vu que ces mainmortables habitaient de vastes maisons carrées, solidement construites, et qu'ils y vivaient, au milieu de leurs granges et de leurs bestiaux, d'une manière patriarcale. « L'état de servitude, dit à ce sujet Lequinio, où ce peuple a vécu jusqu'à la révolution, sous la domination du chapitre de Saint-Claude, en le séparant de la société dans l'ordre politique, avait chez lui cimenté davantage le sentiment de parenté. Il y avait étroitement serré les liens de famille; il y avait enfin établi le régime patriarcal qui n'existe peut-être nulle autre part en France [1]. »

Crignon fait assez bien connaître les monuments de Besançon. La noblesse et la haute bourgeoisie aimaient à étaler leurs armoiries, non seulement en les faisant sculpter sur les bancs des églises, mais en les faisant peindre sur des écussons de velours noir, qu'on exposait à l'extérieur des maisons, pendant toute la durée des deuils qui avaient frappé la famille. Ce dernier usage s'est conservé de notre temps dans les grandes villes de l'Angleterre. Le chapitre de la cathédrale de Besançon jouissait de droits superbes. Les chanoines étaient non seulement vêtus de violet, comme les évêques, mais ils officiaient la mitre en tête. Vandeberghe doit avoir un frère chanoine; car il ne s'occupe pas uniquement de ceux de Besançon; il nous

[1] *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura,* par J. M. Lequinio, an IX, I, 247.

montre ceux de Lyon, décorés du titre de comtes et figurant avec un cordon rouge dans les cérémonies magnifiques de la cathédrale, et les chanoines de Sens vêtus, comme les cardinaux, d'une robe rouge les jours de fête. La simplicité de M. Tinseau, évêque de Nevers, contrastait avec ce luxe religieux. Ses appartements contenaient une bibliothèque nombreuse; mais on n'y voyait qu'une seule glace.

Crignon aime mieux les villes et les châteaux que les curiosités naturelles. Il a conservé un souvenir peu agréable des émotions que lui a causées sa visite aux grottes d'Arcis, où il fut obligé de ramper sur le ventre à l'aide des pieds et des mains. Il décrit avec plus de charme, dans son *Voyage de la Touraine*, le superbe château de Ménars, dont les appartements remplis d'objets d'art, n'étaient surpassés en beauté que par les jardins.

C'est sans doute le même voyageur qui a écrit à l'oratorien Bérenger une agréable lettre sur un tour de France, où il fait surtout l'éloge de Montpellier. L'air y est vif et pur; il s'y trouve plus de médecins que de malades. On y rencontre les plus jolies filles du monde. « Les Anglais, dit Crignon, enragent d'abord dans leur cœur de voir tant de gaité, même parmi le peuple, même parmi les riches; et puis ils finissent par s'égayer eux-mêmes. En quittant l'air de Montpellier pour la triste et lourde atmosphère des bords de la Tamise, ils aiment la vie et presque les Français. »

II.

Bérenger, auquel écrivait Crignon, est l'aimable auteur d'un livre trop oublié de nos jours la *Morale en actions*, et d'agréables relations de voyages en France, et particulièrement en Provence [1]. Il y place peut-être en trop grande quantité les fleurs de rhétorique, dont il a dû recommander l'emploi à ses élèves; il y met peut-être trop de lumières et pas assez d'ombres. Cela tient à sa nature, à sa manière de voir. Généralement, il préfère les campagnes riantes aux sites imposants, les villes bien bâties aux villes pittoresques. Joigny, qui est propre et bien déployée, est supérieure pour lui à Troyes, à Sens et à Auxerre, qui sont bâties à la diable, avec des pignons pointus, des pièces de bois peintes et chamarrées, des auvents sombres et soutenus par des piliers, auprès desquels s'élèvent parfois quelques belles maisons en pierres. Il trouve la forêt de Fontainebleau « affreusement belle »; mais ce qu'il exalte surtout, c'est le paysage qui s'étend depuis Trévoux jusqu'à Lyon. Il ne connaît rien de si beau dans l'univers. S'il avait dit en France, son jugement aurait eu

[1] *Les Soirées Provençales ou Lettres de M. L.-P. Bérenger*, troisième édition, 2 vol., 1819. La première édition est de 1786. — Parmi les voyages faits antérieurement en Provence, on peut citer la *Relation d'un voyage fait en Provence,* par de Préchac, Paris, 1683, in-12.

plus de valeur, car je ne crois pas que le bon Laurent Bérenger ait voyagé à l'étranger. Il n'en a pas moins tracé un tableau très séduisant de cette belle vallée de la Saône, qu'il compare un peu trop facilement, sur la foi des poètes, aux vallées de l'Arcadie et de Tempé, mais qui méritait à coup sûr l'admiration des voyageurs.

Bérenger ne se contente pas de décrire les paysages et les monuments, il s'occupe aussi des personnes qu'il rencontre. Le joli dessin qu'il trace, tout à fait dans le goût de Greuze, de ce jeune homme de vingt ans, vêtu honnêtement, mais très simplement, bien coiffé, très poli, chose si rare à cet âge; qui monte avec lui dans le coche, portant une grosse touffe de roses, attachées à ses boutonnières à l'aide d'un ruban bleu. De prime abord, Bérenger n'est point disposé à estimer ce jeune homme, qui pendant tout le voyage semble prendre des soins minutieux pour conserver la fraîcheur de ses roses; mais sa mauvaise impression se modifie, lorsqu'en arrivant à Sens, le jeune voyageur se jette dans les bras de sa mère, en lui offrant ce bouquet pour sa fête. Des scènes de famille de ce genre étaient les bonnes fortunes de voyages en diligence, qui avaient aussi leurs mauvais côtés : compagnons étrangement assortis, cahotage épouvantable de Paris à Fontainebleau, désagrément de repartir avant le jour, d'arriver toujours de nuit, de ne pouvoir marcher qu'aux montées; sans compter les lenteurs du voyage, dont

Béranger ne parle pas, parce qu'on y était habitué.

Aussi avec quelle satisfaction l'on arrivait à Châlon-sur-Saône, où l'on quittait la fastidieuse voiture pour s'embarquer sur la Saône. Le voyageur était disposé à admirer cette ville, dont les quais étaient garnis de maisons modernes, à s'extasier sur la richesse de son marché, sur les fermières si fraîches, les laitières si propres et d'un teint si vermeil de santé, qui le fréquentaient. Il décrivait avec une sorte d'attendrissement, qui était dans le goût du temps, leurs ajustements, à la fois si galants et si modestes, leur babil et leurs invitations villageoises si différentes du ton des revendeuses de Paris. Béranger a un faible pour les marchés. Ceux de Marseille et de Toulon étalent sous les ombrages des Cours des échantillons de tous les fruits du Midi, arrangés en pyramides ou en amphithéâtre sur des clayons et des tablettes très propres, tandis que des jeunes filles, en blancs corsets, en souliers plats, en chapeaux gris ceints de rubans argentés, offrent aux passants des plantes ou des bouquets de fleurs.

Béranger se plaît à dépeindre les jolis costumes des jeunes femmes du Midi. Il nous montre les Arlésiennes, avec leurs jupons courts, laissant voir leurs souliers sans talons ornés de larges boucles, leurs bras parés de bracelets à l'antique, formés d'un fil d'or où s'entrelacent des anneaux, leurs colliers auxquels est suspendue une croix d'or. Elles ont sur la tête un foulard foncé à fleurs jaunes,

et leur corsage noir fait ressortir l'éclat de leur carnation et la vivacité de leur regard. Les paysannes de Provence ne sont pas moins avenantes, avec leurs jupons rouges, leur chaîne d'argent formant ceinture, leur chapeau gris rabattu et entouré de rubans à fleurs et de rubans argentés. Avec quel entrain elles chantent, à l'époque des vendanges, lorsque vers le soir des beaux jours d'automne, le couchant se parsème de nuages couleur de rose; le galoubet partout se fait entendre, et l'on voit descendre des vignes de longues chaînes de mulets, agitant leurs panaches et faisant résonner les grelots et les sonnettes dont leur collier est chargé.

La Provence a conservé quelques-uns de ses vieux usages, qui s'effacent ailleurs. Si l'on ne jouait plus dans les églises de Marseille la passion avec des marionnettes, comme on l'avait fait jusqu'en 1760, on y avait gardé longtemps d'autres coutumes empruntées à l'Italie et que plusieurs villes de la Rivière de Gênes observent encore de nos jours. Telles étaient certaines représentations dramatiques, souvenir des anciens mystères, où l'on voyait la Madeleine, Geneviève de Brabant ou la sainte Vierge fuyant en Égypte. Des petites filles, habillées de riches vêtements, avec des voiles précieux et des couronnes d'or, jouaient le rôle de la sainte Vierge [1], tandis que des petits garçons,

[1] Nous avons vu en 1880, à Sestri près de Gênes, une pro-

couverts d'une peau d'agneau, rappelaient saint Jean-Baptiste. Le père Papon, dans son savant et lourd *Voyage littéraire de Provence*, veut bien nous apprendre que les bouchers, habillés en coureurs, suivaient à Marseille la procession de la Fête-Dieu, avec un bœuf couronné de fleurs et sur le dos duquel se tenait un petit saint Jean-Baptiste costumé de la sorte.

Bérenger se plaît, comme ses compatriotes, à rattacher les anciens usages de la Provence à des traditions grecques ou asiatiques. Il fait remonter jusqu'à des danses inventées par Thésée les cavaliers-frisques, qui le corps passé dans un cheval de carton bien caparaçonné, forment des quadrilles en le faisant caracoler. Il cherche en Asie l'origine des feux de la Saint-Jean, que franchissent les jeunes gens en riant, et qui leur fournit l'occasion de s'inonder d'eau de senteur au moyen de petites seringues de cristal. Il voit aussi dans les bonnets de drap des pêcheurs un souvenir des bonnets phrygiens.

Les montagnards de la haute Provence avaient conservé quelque chose du costume de leurs ancêtres. Les femmes portaient des robes de gros drap marron, plissées sur les hanches. L'innocence et la douceur des mœurs de ces montagnards contrastait avec la brutalité des paysans des environs

cession admirable par la richesse artistique des ornements et des costumes, précédée d'une trentaine d'enfants costumés en saints et en saintes.

de Marseille et de Toulon. Ceux-ci portaient des guêtres de peau rousse et des bonnets rouges.

Près de la Provence, se trouvait le comtat d'Avignon, qui alors appartenait au pape. Il présentait des villes ornées de fontaines et ceintes de remparts flanqués de hautes tours; des avenues magnifiques plantées d'ormes et de peupliers, garnies çà et là de longs bancs de pierre, comme pour inviter au repos; de superbes hôpitaux partout multipliés; des plaines fécondes sillonnées de canaux d'irrigation. Le paysan y payait peu d'impôts; il ne connaissait ni la taille, ni les aides, ni les gabelles, ni les vingtièmes; il ne redoutait ni commis ni collecteurs. Partout, les apparences de l'aisance et de la fertilité; et cependant le pays semblait relativement désert; les villes y étaient mortes, les villages rares, et les bords des rivières, ailleurs couverts de hameaux, étaient sans habitants. Spectacle de nature à faire réfléchir un philosophe, qui pouvait se demander pourquoi la population semblait se raréfier dans un petit État, dont les sujets étaient régis avec douceur et ne subissaient aucune des charges que les grands États sont obligés d'imposer aux leurs.

XXIII.

UN VOYAGEUR DE COMMERCE. — MARLIN (1775-1792).

Un lettré comme Bérenger cherche surtout à mettre en relief les aspects pittoresques des contrées qu'il décrit; Marlin, qui fait de nombreuses tournées en France dans un but commercial, note au contraire sans grand discernement tout ce qu'il a vu. Les marchands et les négociants ont toujours beaucoup voyagé; mais ils n'ont d'ordinaire écrit sur leur carnet que leurs opérations commerciales. Marlin, sous ce rapport, est une exception. Il avait toujours eu le goût des voyages; car il débuta par l'Afrique et par l'Amérique, où il alla six fois. Au moment où il écrivit la première de ses excursions en France [1], il avait habité vingt-quatre villes; il en avait vu cent trente considérables. Observateur minutieux, il ne suit pas toujours les grandes routes, il évite les messageries, qu'il appelle des cachots ambulants. Ses relations avec Rétif de la Bretonne et surtout avec Mercier lui ont donné

[1] *Voyages en France et pays circonvoisins depuis* 1775 *jusqu'en* 1807. — Paris, 1817, 4 vol. in-8°.

quelques prétentions littéraires; mais s'il évite les généralités qui disent trop ou trop peu, il se laisse aller trop souvent à des réflexions banales, qu'il a soin de faire imprimer en caractères italiques. C'est du reste un bon père de famille, qui court le monde avec sa jeune fille Tullie, habillée en garçon; un homme d'opinions modérées, sans parti pris, sinon contre les lazaristes qu'il n'aime pas, et qui fait de longs trajets en France pendant la révolution, sans se préoccuper beaucoup de l'agitation qu'elle excite.

Il ne parle pas des affaires pour lesquelles il se déplace; il parle à peine des hôtels, des moyens de transport, de ses compagnons de voyage. Cependant il donne quelques détails sur les *commis voyageurs*, dont le nom était nouveau, et qui garnissaient toutes les tables d'hôtes. « Qu'est-ce que des commis voyageurs? dit-il. Ce sont ordinairement de jeunes hommes, qui pour le compte d'une maison, vont annuellement dans toutes les villes du royaume quêter des commissions. On n'allait d'abord offrir que des étoffes; aujourd'hui les épices, les vins et beaucoup d'autres marchandises vont chercher du débit et exciter les consommations. Parmi tous ces ambassadeurs du négoce, vous distinguerez facilement un Lyonnais; il a le verbe haut, l'organe clair et sonore; il parle avec esprit, mais il est tranchant, hardi... Le Languedocien est doux, poli et porte un front ouvert. Le Normand écoute plus qu'il ne parle; il est défiant et excite à la défiance. Cependant nul de ces députés de la ré-

publique marchande ne vous servira mieux que lui; vous trouverez même assez souvent l'envoi au-dessus de l'échantillon. Je ne vous donne pourtant pas cette remarque pour absolue. »

Marlin n'aurait-il pu en dire autant des jugements qu'il porte sur les habitants de certaines villes? C'est ainsi qu'il signale beaucoup de morgue à Arras, de la raideur à Saint-Quentin. Ses compatriotes, les Dijonnais, sont surtout traités par lui avec une rigueur, qui paraît injuste. Il ne rencontre dans les rues de Dijon que des physionomies dures, graves, pédantes. Les bourgeois, selon lui, sont des perruquiers enrichis, à la fois chiches et glorieux. Quant aux gens d'Orléans, ils ne sont pas seulement bossus comme du temps de la Fontaine; beaucoup d'entre eux sont en outre borgnes ou boiteux. En revanche, il fera l'éloge de la politesse aisée, de la franchise apparente des habitants de Chalon-sur-Saône et de la gaîté quelque peu écervelée des Brestois. Où il est plus précis, c'est lorsqu'il parle du pavage et de l'éclairage des villes. Il semble s'être fait une spécialité de signaler l'état du pavé dans chacune d'elles. « Les voyageurs, qui ont montré quelque exactitude, dit-il lui-même, ne sont jamais entièrement oubliés. » Il est certain que si ses récits sont monotones et difficiles à lire, par suite de la multiplicité des détails qu'ils renferment, ils peuvent donner des renseignements utiles sur l'état de la France à la veille de la révolution.

En effet, Marlin fait de nombreuses remarques

dans ses tournées. Il va dans les cantons les plus reculés; il note tous les accidents du chemin; il dit si le pays est plat ou « monticuleux », s'il est fertile ou s'il ne l'est pas; quelles terres sont cultivées, quelles terres sont en friches. On est étonné, mais fatigué, de cette succession de paysages souvent dénués de relief qui se déroulent dans les pages de ses livres comme devant les portières d'un wagon. De temps en temps, le costume des gens du peuple vient leur donner quelque couleur. Ici, ce sont les Cauchoises, avec leurs toques d'or et d'argent environnées de belles dentelles ou leurs hauts bonnets garnis de rubans; là, les jolies coiffures à l'anglaise des femmes des environs de Seurre et de Verdun-sur-Saône; ailleurs, ce sont les Limousins grossiers, vêtus de gris bleu, avec leurs longs cheveux tombant sur leur poitrine; les hommes des bords de l'Adour, en dalmatiques brunes serrées à la taille par une ceinture de cuir; ceux du Velay et de la Bresse, en tabliers de peau; les Lorrains, vêtus de vert; les Angevins et les Forésiens, de rouge brique. Ici, l'aspect de la misère; là, celui de l'aisance; les Bretons chantant, à demi vêtus de haillons d'une grosse étoffe d'un brun savoyard, manquant de tout sur un sol fertile; les villageois des environs de Plombières mal vêtus, hâves et tristes; en revanche, les jolies Forésiennes évoquent dans l'esprit du voyageur les souvenirs de l'Astrée et rendent plus séduisants les bords idylliques du Lignon. En Normandie, la bonneterie et la filature

répandent l'aisance dans les campagnes; il en est de même des environs de Colmar, où les paysannes de l'Alsace apparaissent sveltes, fraîches, propres et blanches. Près de Saint-Étienne, tous ont un air d'aisance et de contentement qui dilate l'âme; ce qui la réjouit le plus, c'est que ces charbonnières ont le teint clair et frais... Marlin dépeint avec une sorte de simplicité pénétrante, une scène rustique, qu'un soir il lui est donné d'entrevoir dans un hameau de l'Auvergne. « Les femmes et les filles, assises sur une porte, la quenouille au côté, saluent, bien attentives et sans se déranger pourtant de leur travail. Ces femmes ne sont nullement belles, mais elles portent une physionomie douce qui touche l'âme sans étonner les yeux. »

Un des mérites de Marlin, c'est d'exprimer sa propre opinion et non celle de ses devanciers. Il conteste les anciennes réputations, comme celle de la Touraine, qu'il trouve usurpée; il n'a point de connaissances en archéologie, et le sentiment de l'art est chez lui peu développé; mais il est indépendant, parce qu'il n'appartient à aucune école, et il se permet d'admirer les beaux édifices du moyen âge, qu'il attribue aux *Goths*. Il a vu tant de villes qu'il peut bien les comparer entre elles. Il préfère Bordeaux à Rouen; il trouve qu'à Rouen les rues sont propres et l'intérieur des maisons sale; à Marseille, c'est le contraire qu'il a remarqué. Il signale à Saint-Quentin, à Lorient, au Mans, la misère et la saleté des quartiers habités par les pauvres et les

ouvriers. Cette saleté se retrouvera jusque dans la magnificence de certaines rues de Bordeaux. A côté des cités vivifiées par le commerce, il présentera le tableau de villes inanimées, comme Bourges, où il semble qu'on n'entende pas un coup de marteau, et Saint-Jean d'Angély, où l'on erre dans des rues mal pavées, aussi désertes que les corridors d'un couvent pendant que les religieux sont au chœur, et d'autant plus solitaires que la fièvre, qui sévit, retient au lit une partie de la population.

Si l'on voulait comparer les voyages de Marlin à d'autres, le nom d'Arthur Young viendrait de lui-même à la pensée. Le négociant bourguignon a parcouru la France, dans tous les sens, comme l'agronome anglais; il en a décrit la configuration, l'apparence extérieure avec bonne foi, avec exactitude; mais ses observations, qui mériteraient d'être mises à profit plus qu'elles ne le sont, sont dépourvues de l'autorité qu'une intelligence supérieure, des connaissances spéciales et l'esprit de méthode donnent aux témoignages d'Arthur Young.

Marlin, qui était originaire de Dijon, n'a publié ses itinéraires détaillés qu'en 1817; il n'est pas à supposer qu'ils auraient eu plus de succès s'ils avaient été publiés à la veille de la révolution, où l'on demandait souvent aux voyageurs, a défaut de qualités littéraires, des descriptions techniques et des notions scientifiques.

XXIV.

LES VOYAGES DANS LES MONTAGNES. — LEGRAND D'AUSSY (1786). — RAMOND (1787). — DUSAULX (1788).

Le goût des sciences naturelles se développa singulièrement dans la seconde moitié du dix-huitième siècle; il suscita de nombreuses recherches, de nombreux écrits; il inspira l'étude du sol, de sa constitution et de ses produits. Certains voyageurs ne se bornèrent pas à décrire les villes, les monuments, les mœurs; ils s'occupèrent avec un soin particulier de la géologie et de la botanique. Le père Papon, dans son *Voyage littéraire de Provence*[1], ne traite pas seulement des antiquités des villes et des souvenirs historiques qu'elles évoquent; il discute sur la constitution des montagnes, sur les atterrissements des fleuves, sur la pluie et les vents, sur les plantes indigènes les plus remarquables. Legrand d'Aussy, dans son *Voyage d'Auvergne*, ne se

[1] *Voyage littéraire de Provence*, par M. P. D. L., Paris, 1780, in-12.

[2] *Voyage d'Auvergne*, par M. Legrand d'Aussy, Paris, 1788, in-8°.

contente pas de tracer un tableau assez intéressant de Clermont-Ferrand et des mœurs des montagnards; il s'étend particulièrement sur les phénomènes volcaniques que présente cette partie de la France. Son livre est substantiel, rempli d'observations faites d'après nature. Le censeur royal, chargé de l'examiner, n'hésitait pas à dire qu'il « était fait pour servir de modèle et tel qu'il serait à désirer que l'on en publiât sur chacune des provinces de France ». Peu de provinces auraient fourni aux savants des curiosités géologiques aussi nombreuses que l'Auvergne. Les pays de montagnes seuls pouvaient en présenter, et c'est pour cette raison qu'on les étudiait avec une ardeur particulière, au point de vue pittoresque comme au point de vue scientifique.

Le dix-huitième siècle a pour ainsi dire découvert les montagnes. Depuis que Wyndham et Pococke s'étaient avisés d'aller à Chamounix, le mont Blanc et ses glaciers furent révélés à l'admiration du monde. On n'y courut pas cependant immédiatement. Quinze ans après le voyage de Wyndham et Pococke, Mme du Boccage [1], se trouvant à Lyon, entend parler des *glacières* de la Suisse comme d'une

[1] *Lettres de Mme du Boccage contenant ses voyages en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, écrites pendant les années* 1750, 1757 et 1758. Dresde, 1771, p. 349. — Les lettres de Mme du Boccage qui concernent la France ne valent guère la peine d'être analysées, quoique ce recueil de lettres soit considéré comme un de ses meilleurs ouvrages.

merveille trop ignorée. C'est « une chaîne de montagnes longue de vingt-cinq lieues, dit-elle, où les curieux osent faire de petits voyages... Ces monts, tout de glace et sans doute inhabitables, n'ont point dégelé depuis la création; on en montre d'immenses lambeaux tombés, selon la tradition de la république, bien avant sa fondation. » Et Mme du Boccage ajoute que les bergers de ces vallons devraient y sculpter l'image de leurs belles pour immortaliser leurs amours! Si la renommée des montagnes pouvait inspirer de telles extravagances à une femme, qui se piquait d'esprit, leur réalité n'avait eu longtemps aucun attrait pour les voyageurs. Voisenon s'écrie, lorsqu'il séjourne à Cauterets en 1761 : « Ce pays-ci ressemble à l'enfer comme si l'on y était, excepté pourtant qu'on y meurt de froid; mais c'est une horreur à la glace... » Une baigneuse de Barèges disait encore en 1787 à Dusaulx, en parlant des Pyrénées : « Que pensez-vous de ces horreurs? » — Et Dusaulx de répliquer avec toute l'emphase de l'époque : « Des horreurs! Quand il s'agit d'un des sanctuaires des plus vénérables de la nature! »

Le culte de la nature avait été mis à la mode par Rousseau; on ne s'éprit pas seulement, comme auparavant, de la nature aimable; on comprit, on admira la nature sublime [1]. Les Anglais avaient

[1] Plus de soixante relations de voyages en Suisse furent publiées de 1750 à 1795. (Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse,* 1810, t. I.)

découvert et décrit les Alpes; les Français parcoururent et firent connaître les Pyrénées. Ramond, qui avait traduit et commenté les lettres de Coxe sur les Alpes, visita en 1787 les Pyrénées, monta sur leurs cimes les plus élevées, et décrivit les principaux aspects de cette chaîne de montagnes. Ses explorations et ses ascensions sont racontées avec la précision et l'accent de vérité d'un observateur intelligent et compétent[1]. Picquet[2] et Pasumot[3] publièrent également leurs remarques sur les Pyrénées. A la même époque, le lettré Dusaulx, enthousiaste de la grande nature, racontait les impressions de son voyage de Barèges[4] dans un style affecté. « J'ai voulu peindre, dit-il dans sa préface, les *sensations* et les *sentiments*, que tout homme instruit, sensible et suffisamment organisé doit éprouver sur des monts de premier ordre. » Ces sensations, nous n'avons pas à nous en occuper. Il n'entre pas dans notre plan de parler des monta-

[1] *Observations faites dans les Pyrénées pour servir de suite à des observations sur les Alpes,* Paris, 1789, in-8°.

[2] *Voyage dans les Pyrénées françaises dirigé principalement vers le Bigorre et les vallées, suivi de quelques vérités nouvelles et importantes sur les eaux de Barèges et de Bagnères,* par (Picquet, Paris), 1789, in-8°, de 327 pages. — Ouvrage attribué sans aucune raison à Mirabeau et ne présentant qu'un médiocre intérêt.

[3] *Voyages physiques dans les Pyrénées* en 1788 et 1789, par François Pasumot, Paris, 1797, in-8°.

[4] *Voyage à Barèges et dans les Hautes-Pyrénées* en 1788, par Dusaulx, Paris, 1796, 2 vol. in-8°.

gnes, et leurs habitants seuls doivent attirer toute notre attention.

Dusaulx est tout disposé à leur trouver des vertus qu'on ne rencontre ni dans les plaines, ni dans les villes [1]. Il est choqué de voir la forteresse de Lourdes, « que le despotisme avait eu l'audace d'élever sur les frontières de la liberté! » Aussi avec quelle satisfaction il décrira les mœurs pastorales et les vertus primitives que la civilisation n'a pas encore tout à fait corrompues. Les montagnards mènent sur certains points une existence patriarcale. Ils sont fiers, généreux, honnêtes et sensibles. Leur hospitalité est franche et cordiale. Ils s'aident les uns les autres. Rien ne distingue les domestiques des enfants de la maison. Les femmes, « aussi pures que les neiges qui les entourent », travaillent toute l'année; les hommes se reposent l'hiver, mais, contre l'usage ordinaire, ce sont les hommes qui traient les vaches, font le fromage et le beurre. Cependant, depuis quelque temps, le luxe pénètre dans les vallées; on y amène plus de vin; la plupart des pâtres portent des chapeaux, et la mousseline et les draps fins dégoûtent des toiles et des étoffes du pays [2].

[1] Picquet est aussi de cet avis. Il dit dans l'introduction de son *Voyage* qu'il croit « voir le Bigorre du haut de ses montagnes montrant au reste de l'Europe l'étendard de la vertu et l'image du bonheur ».

[2] Picquet décrit assez bien le costume des Bigorrais : costume à la Henri IV, fraise ou rabat, larges culottes, gilet croisé, habit foncé, manteau de laine, cheveux longs et le berret (p. 38, 39).

Dans ses excursions, Dusaulx pénètre dans les maisons de paysans; à Gèdres, les métairies, qu'il visite, sont propres et commodes. « Elles offrent tout aux besoins naturels, rien aux passions factices. » Il rencontre fréquemment des vieillards vénérables, des propriétaires hospitaliers et honnêtes. Dans la superbe et fertile vallée de Campan, il signale de nombreux signes de richesse. Un paysan, avec qui il cause, a gagné 40,000 livres, et il n'est pas le seul. Ailleurs, il montre les femmes se rendant à l'église, avec des capulets blancs et de larges manteaux d'étamine brune bordée de noir. Dans l'église, les femmes se placent dans la nef; les hommes dans une tribune circulaire, qui la domine. Les montagnards sont pieux; ils affluent au mois d'août à la chapelle de Notre-Dame d'Héas [1]. L'hiver, un prêtre vient y dire la messe pour quelques pauvres bergers. Il lui est arrivé plus d'une fois, en se retournant au *Dominus vobiscum*, de ne voir que des ours, des loups et des isards en station à la porte de la chapelle. « Le croiriez-vous? » dit le narrateur. — Il a raison de douter de la crédulité de ses lecteurs.

Dusaulx décrit d'une manière assez intéressante la vie qu'on mène aux eaux de Barèges et de Bagnères de Bigorre. Au fond, elle ne diffère guère de celle qu'on y mène de nos jours. A Barèges, les rangs

[1] La vierge de Bétharram attire aussi de nombreux fidèles, et les pèlerinages y sont des occasions de fêtes (Picquet, p. 59, 60).

étaient confondus ; on y voyait « des prélats sans hauteur, des nobles sans orgueil, des guerriers sans rudesse ». Lorsque l'on fut plus nombreux, des rivalités de toilette, des susceptibilités causées par un bal, divisèrent la société en coteries. L'ennui prévalut, et la plus grande distraction était l'heure de l'arrivée du courrier. A Bagnères, le jeu, le luxe étaient plus grands. On faisait régulièrement de la musique au Vauxhall, et sur le cours, de grands valets de chambre causaient avec de jeunes montagnardes poudrées, frisées et même quelque peu fardées.

XXV.

LES VOYAGES AUX EAUX AVANT LA RÉVOLUTION. — LA SŒUR DE BEAUMARCHAIS (1763). — Mme GAUTHIER (1785). — Mme DE BONDON (1789).

A mesure que les moyens de communication deviennent plus faciles, les eaux sont de plus en plus fréquentées. Les bains des Pyrénées n'attirent pas seulement des malades, mais aussi, comme nous l'avons vu, des admirateurs de la nature. On va toujours à Forges, que décrit d'une manière un peu banale Mme du Boccage en 1750; Plombières a conservé sa vogue; Voltaire et Mesdames, filles de Louis XV, viennent y chercher le repos et la santé. Mesdames vont aussi au Mont-Dore. Grands seigneurs et riches étrangers ne sont pas seuls à faire des séjours aux eaux. On y rencontre aussi des petits bourgeois, comme le père de Beaumarchais, l'horloger Caron, qui se rend à Pougues, dont les eaux sont à la mode depuis le règne de Henri III.

I.

Le principal intérêt des récits des voyages dont les eaux sont le but, c'est qu'on y parle des villes

et des contrées qu'on a traversées. Caron est accompagné de sa fille cadette, Mlle Tonton, petite bourgeoise pleine d'esprit, qui éprouve pour la province un vrai dédain de Parisienne. Il faut voir comme elle parle de Nevers et de ses habitants : « Bonjour, petite sœur, écrit elle[1], je suis, ma foi, lasse comme un chien; nous sommes restés trois jours à Nevers, et nous arrivons mouillés, crottés, éreintés, essouflés que c'est une vraie pitié!.. Encore, si j'avais vu de belles choses! Mais je n'ai aperçu, dans l'examen que j'ai fait de Nevers, qu'une vilaine ville très mal bâtie, indignement pavée, une mauvaise comédie, et la stupidité personnifiée. Une bagatelle met en rumeur les habitants. Figurez-vous que mon petit chapeau a fixé l'attention générale... J'ai été remarquée et suivie comme une bête rare, sans pouvoir définir la sensation que j'éprouvais... Au spectacle, j'ai occupé toute la salle jusqu'au moment de sortir; lasse enfin de cela, j'ai tout d'un coup pris mon parti, et comme cette coiffure me sied bien, j'ai joui de l'avantage qu'elle me donnait sur madame le baillive, madame l'élue et autres, qui honoraient de leur présence le pitoyable spectacle qu'elles sont, par parenthèse, trop heureuses d'avoir. ».

[1] L. de Loménie, *Beaumarchais et son temps,* I, 54.

II.

Ce n'est pas Mme Gauthier[1] qui dénigrerait ainsi les spectacles de province. En sa qualité de femme d'un secrétaire d'intendant, elle les prend au sérieux ; dans un voyage de Châlons-sur-Marne à Barèges, elle ne manque pas de visiter et de juger les théâtres des villes qu'elle traverse. A Troyes, la salle de comédie est belle, mais les abords en sont défectueux ; celle d'Orléans lui paraît « tout simplement horrible » ; celles de Tours et d'Auch sont grandes ; Mme Gauthier n'a que des éloges pour le théâtre de Lyon, et quant à celui de Bordeaux, elle n'hésite pas à en trouver la salle trop belle.

L'état des routes l'occupe aussi particulièrement. Elle en juge quelque peu par les cahots de sa chaise de poste ; elle en fait souvent l'éloge, mais quand elle en rencontre « d'un dur horrible », comme dans la généralité de Bordeaux, elle ne peut s'empêcher d'en gronder l'intendant. « Ah ! Monsieur l'intendant, dit-elle, si vous saviez combien il en coûte à de pauvres voyageurs qui vont

[1] *Lettres de Mme de G*** contenant plusieurs anecdotes de son voyage aux eaux de Barèges, et quelques particularités échappées aux autres Voyageurs en France,* à Bruxelles, 1787, publié la même année sous le titre de *Nouveaux Voyages en plusieurs provinces de France*, Londres et Paris.

à Barèges, pour être secoués aussi impitoyablement, vous leur aplaniriez la route! »

La route est longue, en effet. Vingt jours pour aller de Champagne aux Pyrénées. On a le temps, dans les villes où l'on s'arrête, de visiter ses connaissances, de regarder les monuments, d'aller, comme nous l'avons vu, au spectacle; on a le temps d'être frappée du ton de médisance qui règne à Troyes dans la conversation des hommes; d'assister dans la même ville à la procession de la Fête-Dieu, où un enfant représentant le petit saint Jean et vêtu d'une peau de mouton est suivi de quatre autres enfants, frisés et costumés en abbés. On a le loisir de noter sur son carnet, comme la Fontaine et Marlin, que les habitants d'Orléans sont en partie bossus ou boiteux et que les femmes du peuple pour cette raison portent de grandes capotes dans toutes les saisons. On peut ailleurs s'occuper des hôtels des intendants. A Poitiers, cet hôtel est en rapport avec la ville, qui est « horrible », tant les appartements sont noirs, tristes et mal meublés. En revanche, l'intendance de Montpellier est une belle maison.

Mme Gauthier put en dire autant de l'habitation d'un fabricant de damas en façon de Gênes, où la pluie la força de s'abriter à Tours. Un large escalier, de vastes appartements conduisaient à une superbe galerie, où une nombreuse bibliothèque était rangée. Elle communiquait avec une terrasse en pierre de tailles, qui aboutissait à un

jardin disposé avec tout l'art de l'époque. A l'extrémité d'une allée d'orangers, s'élevait une grande salle, décorée avec goût, destinée à faire de la musique ou à jouer la comédie. Des charmilles, des bosquets de roses et de jasmins, une volière augmentaient les attraits de ce jardin dont la propriétaire fit les honneurs avec beaucoup de bonne grâce.

En passant à Châtellerault, Mme Gauthier eut à subir les insistances des traditionnelles marchandes de couteaux. « C'était sur la brune, dit-elle, mes glaces étaient baissées. Ces femmes m'assaillaient à la fois : six de chaque côté montèrent sur les brancards; autant sur le siège, et le reste sur des chaises, dont elles s'étaient pourvues. Je ne puis vous peindre ma surprise en voyant ces figures dont j'ignorais l'intention; elle se changea bientôt en éclats de rires, en les entendant parler toutes à la fois, et tenir leurs couteaux et ciseaux braqués sur moi, le temps que les postillons furent à relayer. »

Un autre ancien usage s'était conservé à Poitiers, dans un hôtel tenu par un parent de Mme Deshoulières. Comme au temps de Montaigne, il faisait peindre les armes de toutes les personnes de qualité qui descendaient chez lui, et il en décorait ses chambres.

A Angoulême, toujours pourchassée par la pluie, Mme Gauthier s'abrite sous une des portes de la ville au milieu de paysannes, qui portent des demi-capes, semblables aux pelisses des dames de

qualité; elle cause avec elles, elle s'informe du prix des denrées, et elle en conclut qu'on peut très bien vivre dans cette ville avec une fortune médiocre.

Les quartiers neufs de Bordeaux excitent son admiration. Au bord des quais, sont amarrés de jolis brigantins, décorés avec goût, qu'on appelle *maisons navales*, et dont le maire et le gouverneur se servent dans les cérémonies publiques. De Bordeaux à Agen, les villages sont si multipliés, qu'on pourrait se croire toujours dans les faubourgs de la capitale de la Guienne. La campagne est belle et bien cultivée. Agen paraît laid; Auch n'a rien de remarquable; mais Tarbes est une ville charmante; au milieu de rues ouvertes et propres, les femmes du peuple circulent avec de grands voiles blancs qui leur couvrent la moitié du corps.

Il y a aussi des costumes dans les Pyrénées, aux environs de Barèges. Les hommes portent des demi-manteaux, garnis d'un capuchon et tissus d'une laine fort serrée; les femmes se couvrent la tête d'un capulet rouge. Ces montagnards vivent de choux, de pain noir et de lait; ils n'en atteignent pas moins un âge très avancé.

Nous ne reproduirons pas la description que Mme Gauthier fait des eaux de Barèges, qui n'ont jamais été particulièrement attrayantes, ni les détails et les anecdotes qu'elle fournit sur la société qu'on y rencontre. L'intendant, qui avait la haute main sur ces eaux, avait récemment élevé à 12 sous le prix des bains, qui n'était que de 5 sous. Il y

eut de nombreuses plaintes la première année; puis on s'y résigna. « C'est assez le caractère de notre nation, observe à ce sujet Mme Gauthier : crier à tue-tête, avant que la chose se fasse; s'en taire ou en plaisanter, quand la chose est finie. »

A son retour, elle visita la fameuse vallée de Campan. Elle en fut charmée. « Des coteaux fertiles en blé et en vin, des vergers chargés de fruits, des maisons qui se suivent l'espace de deux lieues, dont l'extérieur annonce la richesse des habitants, des paysans bien vêtus, et en grand nombre, de nombreux troupeaux, bien nourris, un beau sol, un ciel sans nuages[1] : eh bien, quand je vous aurai peint tout cela, vous n'aurez point encore l'ensemble de Campan, et c'est cet ensemble qui m'a charmée. »

Le retour eut lieu par Montpellier, Nîmes, Lyon et Langres. Mme Gauthier admire beaucoup l'hôtel-Dieu de Lyon, et fait l'éloge du nouvel hôpital et des nouvelles prisons de Langres dues à la sollicitude de l'intendant de Champagne. En rentrant dans cette province, au mois d'octobre, elle trouva, le soir, les femmes du village de Thil-le-Châtel occupées à teiller du chanvre en dehors de leurs maisons, aux clartés de grands feux de chènevottes entretenus par de jeunes garçons. L'usage de ces feux, qu'on appelait *founets,* existait

[1] Ce tableau est conforme à celui qu'en trace Ramond, dans ses *Observations faites dans les Pyrénées,* 1789, p. 31, 32.

encore naguère dans des localités situées sur les limites de la Bourgogne et de la Champagne.

Le voyage de Mme Gauthier fut désagréablement incidenté par la petite vérole, qui la frappa ainsi que sa fille, tandis qu'elle était dans les Pyrénées. Notre voyageuse se consola des traces que lui laissa la maladie, en rappelant ces vers d'une romance de Jean-Jacques Rousseau :

Ah! la beauté n'est qu'une image,
Le cœur est tout.

Elle sut aussi se distraire, en faisant imprimer ses impressions de voyage, qui ne sont pas toujours sans intérêt, mais qu'elle entremêla de petites nouvelles et d'anecdotes, souvent insignifiantes. Les lettres eurent peut-être quelque succès, car, en 1790, ayant émigré, elle s'avisa de publier à Lausanne de nouvelles impressions personnelles, sous le titre de *Voyage d'une Française en Suisse et en Franche-Comté depuis la Révolution*.

III.

Si Mme Gauthier nous dépeint les bains des Pyrénées, Mme de Boudon, Champenoise comme elle, nous décrit les eaux de l'est. Ses lettres[1] ont l'a-

[1] *Lettres d'E...mée Ma...rie Cl...de de Bo...on La...c...be, ou Journal d'un voyage à Paris, en Champagne, en Lorraine, en Alsace et au canton de Basle en Suisse.* A Troyes, 1791, in-8° de 160 pages.

vantage de nous faire connaître une région de la France qui a été rarement traversée par les voyageurs : c'est la contrée qui se trouve entre la route d'Allemagne et celle d'Italie. Mme de Boudon s'y rend par le coche d'eau de Montereau, immense barque couverte d'un pont et contenant une grande pièce à l'extrémité de laquelle on avait ménagé plusieurs cabinets éclairés par des lucarnes. Plus de quatre cents personnes, hommes, femmes, enfants, prêtres, militaires, marchands, nourrices, chiens, oiseaux, y étaient entassés les uns sur les autres, lorsque Mme de Boudon y prit place. Le jour, la vue du paysage fournissait encore, dans cette énorme machine, d'agréables distractions. Mais la nuit!... On partait de Paris à cinq heures du matin; on arrivait à Montereau, à trois heures après minuit. — Et Montereau est à vingt lieues de Paris!

De Montereau on gagna Sens en carriole; puis on partit pour Troyes, dont les environs verdoyants, la société agréable sont dépeints sous des couleurs flatteuses. Ensuite, par Chaumont, on arrive à Bourbonne, où les logeurs ne sont pas moins rapaces que les traiteurs. Mme de Boudon se hâte de se diriger vers Bains, où la vie est plus facile. Il y vient chaque année trois cent cinquante étrangers, qui logent dans quinze ou vingt maisons. Alentour sont d'agréables promenades.

« Le premier devoir, en y arrivant, c'est de faire à tous les baigneurs qui sont arrivés avant vous

une visite qui vous est promptement rendue. » Mme de Boudon n'y manque pas. Presque tous ces baigneurs, qu'on appelle aussi à cette époque des *baignants*, sont du pays. « Ceux du voisinage même arrivent dans de grandes charrettes à quatre roues, couvertes d'un drap qui forme berceau et sous lequel ils nichent parfois au nombre de dix ou douze, avec de la paille jusqu'au menton. » Le matin, on se baigne dans une piscine, entourée de cuves; chacun joue son rôle dans les scènes de mœurs que les baigneurs représentent tous les jours les uns pour les autres. Après le dîner, qui a lieu à midi, on se promène dans la plaine ou sur les collines environnantes.

Il y avait plus de distraction à Luxeuil, où séjournaient cent cinquante baignants et où l'on faisait une « chère délicieuse » au *Lion Vert*. Les baignants s'assemblaient chaque jour dans une maison qu'on appelait le « Sallon », où l'on dansait trois fois par semaine. A Plombières, les bains étaient commodes et bien tenus; la cuisine excellente méritait sa réputation. Les maisons bien meublées, leurs balcons, les arcades, sous lesquelles on vendait des bijoux et des objets d'acier fabriqués, continuaient à rendre plus agréables le séjour et l'aspect de cette station thermale.

Mme de Boudon suspendit son traitement à Bains pour aller visiter l'Alsace et Bâle. Elle traversa la Lorraine. La vallée de Saint-Dié la charma, avec ses nombreux villages, dont les maisons éparses et

bien bâties annonçaient l'aisance des habitants. La ville de Saint-Dié, percée de rues régulières et jolies, lui fit le plus grand plaisir, « par sa gentillesse et par l'agrément de sa situation ». Les plaines de l'Alsace la frappèrent par leur richesse et leur fertilité; des femmes grandes et vigoureuses y travaillaient, abritées sous les larges rebords de leurs chapeaux de paille. Parmi les monuments de Strasbourg, qu'elle décrit avec soin, elle admire la magnificence du palais épiscopal, qui serait digne d'un roi. Les environs de Colmar sont délicieux. « On y compte, paraît-il, près de trois mille jardins bien tenus et bien bâtis, « que dans le langage du pays on appelle des gloriettes et qu'on ne peut comparer qu'aux « lieux de plaisance » dont les bourgeois de Troyes se sont plu à enrichir les environs de leur ville. En revenant, elle signale les manufactures de Thann, de Saint-Amarin et de Wesserling. Celle de Wesserling, où l'on fabrique des toiles peintes, est admirablement située; dans ses bâtiments magnifiquement construits, elle occupe journellement deux mille ouvriers, sans compter ceux qu'elle emploie à la filature du coton dans les villages des environs. Tout ce pays était déjà industrieux comme aujourd'hui. Auprès de Bains se trouvait une fabrique de fer-blanc, où l'on logeait quatre-vingts ménages d'ouvriers.

La prise de la Bastille venait d'ébranler toute la France, lorsque Mme de Boudon revint à Bains.

Elle y goûta un repos relatif; les *baignants* ne furent pas obligés de s'enfuir, comme à Luxeuil, où les habitants des villages voisins commirent mille excès. Mais le retour en Champagne ne s'accomplit pas sans difficultés. L'aspect des villes n'était pas encore modifié. A Nancy, où tout respirait l'élégance et le goût, un nombre infini d'équipages et de voitures de remise circulaient dans les rues; des femmes, de fort bonne mine et d'une parure en général très élégante, affluaient aux promenades et à la place publique. Metz, où l'on vit bien et à bon marché, est une résidence agréable et animée. A Verdun, comme on sait, les confitures abondent, et l'on envoie dans presque tout le royaume les corbeilles de mariage qu'on y fabrique. Mais, depuis cette ville jusqu'à Troyes, Mme de Boudon et ses compagnons furent arrêtés à toutes les portes des villes et dans beaucoup de villages par les habitants armés. Comme ils n'avaient pas de passeports, ils durent subir un long interrogatoire et des retards vexatoires. Mme de Boudon, qui partage quelque peu l'entraînement général, observe cependant qu'on se faisait une bien singulière idée de la liberté, « au moment où son saint nom (c'est elle qui parle) volait, de bouche en bouche, d'un bout du royaume à l'autre ».

XXVI.

LES DERNIERS IMITATEURS DE CHAPELLE ET DE BACHAUMONT. — COURTOIS (1760). — MICHOT DE LA CAUW (1785). — BRUNE (1785). — LE MARCHAND (1790).

Le ton plus sérieux que prirent les esprits à la veille de la révolution n'empêcha pas les traditions de l'ancienne gaieté française de se maintenir. Les petits vers ne cessèrent jamais d'être en vogue, même à l'époque où le désir des réformes sociales et politiques s'empara des esprits. Les voyages fournirent toujours prétexte à des badinages plus ou moins spirituels, mais dont le but était d'amuser plutôt que d'instruire. Le milieu du dix-huitième siècle en avait vu paraître un grand nombre. Desmahis raconte gaiement son *Voyage d'Epone;* Bret, son excursion au Fay; Mesnard chante en vers burlesques un petit *Voyage de Paris à la Roche-Guyon*[1], tandis que Robbé de Beauveset rime un poème à Chloé, sous le titre de *Mon odyssée ou le Retour de Saintonge,* ouvrage fastidieux, qui n'a

[1] Par M. M***, 1759.

d'autre intérêt que les quatre gravures d'après Gravelot dont il est orné[1]. Un plus agréable, mais trop court badinage, c'est le *Voyage à la Flèche,* de Gresset. Le succès de *Vert-vert* avait été tel qu'il fit envoyer Gresset en exil à la Flèche. Le poète exilé dépeint cette petite ville en quelques vers, qui pourraient s'appliquer à bien d'autres localités de même importance :

La Flèche pourrait être aimable,
S'il était de belles prisons;
Un climat assez agréable,
De petits bois assez mignons,
Un petit vin assez potable,
De petits concerts assez bons,
Un petit monde assez passable.
La Flèche pourrait être aimable,
S'il était de belles prisons.

Plus tard, en 1762, nous trouverons le voyage du procureur Courtois en Périgord, et au fur et à mesure que nous avancerons vers la révolution, les voyages de Bertin, de Choisy, de Gaucher, de Brune et de Le Marchand, qui se font gloire, les uns et les autres, de prendre Chapelle et Bachaumont pour modèles.

Le procureur Courtois nous rappelle quelque peu cet avocat de Boulogne, qui, d'après Smollett, se

[1] A la Haye, 1760, in-8° de 124 p. On peut citer aussi le *Voyage de Paris à Saint-Cloud,* par Néel, souvent réimprimé, amusante satire de l'ignorance des Parisiens en fait de voyages. Voir plus haut, la note de la page 236.

plaisait à composer des chansonnettes. Courtois accompagna dans le Périgord [1] une noble plaideuse, la comtesse de Béarn, qui allait soutenir un procès dans cette province reculée; il se trouvait dans le carrosse de la comtesse, avec un autre compagnon de voyage et une jeune demoiselle, à laquelle le galant procureur ne cessa d'adresser des madrigaux et des couplets qui sont parfois d'un goût étrangement gaulois. En route on joue au corbillon, on tire des gages, on compose ou l'on improvise des chansons. La comtesse, qu'on nous dépeint comme une dévote de quarante-cinq ans, assiste d'un œil bienveillant à ces scènes de gaieté. On n'a guère le temps d'observer le paysage. C'est à peine si l'on remarque, au coin du bois d'Orléans, dix-huit pendus attachés à des gibets, comme autant d'épouvantails pour effrayer les voleurs de grand chemin; c'est à peine si l'on note en Poitou la multiplicité des clochers; si l'on admire la belle situation de Blois, dont les maisons disposées en amphithéâtre étonnent toujours les étrangers. L'auteur du voyage raconte d'une manière un peu lourde son séjour au château de Montaigne et des aventures d'auberge assez insignifiantes. Le récit de la nuit qu'il passa dans un cabaret de village du Périgord est pourtant un petit tableau de mœurs assez curieux. « On nous donna, dit-il, une

[1] *Voyage de M*** en Périgord,* 1762, réimprimé en 1878 à Sauveterre, avec une introduction de M. Villepelet. Courtois, procureur à Paris, était d'origine champenoise.

chambre à deux lits[1]; cette chambre avait aussi deux portes, sous l'une desquelles un gros chien eût pu passer; celle-là donnait sur la campagne, et laissait entrer un vent qui n'amusait pas madame la comtesse, qui était couchée à côté. Monsieur son fils et moi nous étions dans l'autre lit qui avait une couverture de chanvre enfermée dans une grosse toile d'étoupes, et qu'une fourmillière de puces rendait toute noire. Nos gens avaient aussi deux lits entre tous, et je pense que ceux de la maison s'en trouvaient privés. »

La chambre d'auberge à deux lits nous fait quelque peu songer à la dernière scène du *Voyage sentimental* de Sterne, qui suscita de nombreux imitateurs, à la fin du dix-huitième siècle, en France et à l'étranger. C'est ainsi qu'un Flamand de Bruges, Michot de la Cauw, prenant aussi pour modèles Chapelle et Bachaumont, s'avisa de publier en 1786 un *Voyage philosophique, politique et pittoresque en France*[2]. Sa prose, aussi lourde que ses vers, prouve qu'il ne faut pas forcer son génie. Si du moins la médiocrité du style était rachetée par l'originalité des observations! Mais on ne trouve

[1] Il arrivait assez souvent que les mauvais logements forçaient de coucher dans la chambre de la personne pour laquelle on devait avoir du respect; le nouveau *Traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens* détermine les règles de bienséance qu'il fallait observer en pareil cas. (Édition de 1702, p. 189, 190.)

[2] A Amsterdam et se vend à Bruges, in-8° de 69 pages.

dans ce petit livre que des réflexions banales, et quelques indications sur le luxe des habitants de Toulouse et la mauvaise installation des bateaux de la Garonne. Le ***Journal d'un voyage de Genève à Paris par la diligence***[1] a plus de qualités littéraires, et contient çà et là quelques petits tableaux de genre passablement esquissés, où l'influence de Sterne se fait sentir d'une manière incontestable.

Cette influence se retrouve aussi dans le ***Voyage à Lyon par le Bourbonnais***, que Choisy dédia à Florian[2], et surtout dans les impressions de voyage d'un jeune avocat, Guillaume Brune, qui devait être un jour maréchal de France. Son ***Voyage pittoresque et sentimental dans plusieurs provinces méridionales de France*** est un récit un peu naïf, émaillé de réflexions banales, agrémenté de descriptions à la mode du jour, mais où respire cependant un accent de vérité. Au milieu de digressions et d'amplifications inopportunes, on rencontre quelques traits justes. Rochefort avec ses rues droites et larges ressemble à un camp; Libourne, propre et bien percée, présente tous les caractères d'une ville agréable et forme un contraste complet avec Périgueux, dont l'aspect triste et déplaisant est à peine compensé par les productions renommées de ses environs. La société de Brives-la-Gaillarde, sa patrie, offre à Brune tous les ridicules des petites villes:

[1] 1792, petit in-12 de 144 pages.

[2] Vers la même époque parut le *Voyage au Havre de Grâce*, badinage assez gai du graveur Gaucher.

la vanité, la jalousie, les rivalités féminines, les bavardages oiseux et les médisances sans portée. A Fontenay, qu'il visite au moment des foires, le jeune avocat est frappé du luxe excessif des femmes. Mais la partie la plus intéressante du voyage du futur maréchal est celle qui concerne les marais du Poitou et les environs de Libourne. Il trace de ces marais et des mœurs de leurs habitants un tableau curieux et détaillé; selon lui, la Guienne présente, comme la Touraine et la Provence, l'aspect du bonheur. Entre Bordeaux et Libourne, les champs sont bien cultivés, les villages bien bâtis, et les chants rustiques font éprouver au voyageur sensible une douce émotion. Plus loin encore, la gaîté des paysans persiste; les paysannes en corset de siamoise bien ajusté, en jupon court, laissent entrevoir sous leur cornette ou leur bavolet leur physionomie brune et leurs yeux noirs. Les aspects favorables que l'auteur nous montre de la vie rurale sous l'ancien régime, sont d'autant plus curieux à signaler que, peu de temps après, Brune, devenu l'ami de Danton, se distinguait parmi les ardents révolutionnaires.

Il y avait pourtant des ombres à ces tableaux, et ces ombres seront indiquées dans une des dernières imitations de Chapelle et de Bachaumont, qui aient paru au dix-huitième siècle. Croirait-on qu'en 1790, au moment où la révolution avait troublé la sécurité des voyages, deux jeunes ménages aient eu l'idée de quitter Paris en chaise de poste pour visiter

Marseille et Toulon [1] ! L'auteur, Le Marchand, avait fait représenter deux ans auparavant un drame pastoral intitulé les *Cultivateurs malheureux*. Il s'agissait de pauvres paysans ruinés par la grêle et secourus par un seigneur bienfaisant. Aussi n'est-on pas surpris de voir notre voyageur s'apitoyer sur l'aspect des villages de Bourgogne, dont les cabanes couvertes d'un vilain chaume contrastent avec la nature fertile et riante qui les entoure. Mais nos quatre voyageurs chassent rapidement ces impressions pénibles; en dignes disciples de Chapelle, ils aimeront mieux chanter les vins de Bourgogne et des côtes du Rhône; ils achèteront même du vin de Condrieu, en passant dans cette ville. Les vexations dont ils sont accablés à Lyon ne tarissent même point leur gaîté; on les traîne à la municipalité en les traitant d'aristocrates et en les menaçant de la lanterne. Ils n'en continuent pas moins leur route dans leur carrosse, qu'ils embarquent à Vienne sur le bateau, pour descendre le Rhône jusqu'à Avignon.

Les villes ne leur causent pas une satisfaction sans mélange. La réputation de Lyon, suivant eux, est usurpée. « Comme les rues sont étroites, mal bâties, mal pavées ! » Le moyen du reste de trouver à première vue une ville séduisante, lorsqu'on y est traité comme nos voyageurs ! La fête de la fédé-

[1] *Voyage à Marseille et à Toulon suivi de pièces diverses*, par M. le M***. A Paris, s. d., in-12.

ration, à laquelle ils assistèrent le 14 juillet, ne parvint pas à modifier leurs impressions premières. S'il leur parut imposant, auguste même, de voir quinze mille hommes armés prêter le serment d'être fidèles à la loi, il leur sembla déplacé d'entendre une partie de ces hommes réclamer à grands cris la destruction des barrières et menacer les commis de placer leurs têtes au bout de leurs baïonnettes. A Avignon, où l'on comptait déjà quinze mille émigrants ou émigrés, les monuments attirèrent particulièrement l'attention des deux jeunes ménages, qui ne manquèrent pas l'excursion romantique de la fontaine de Vaucluse. Mais pour eux Aix n'est pas une « trop belle ville », et les bastides des environs de Marseille sont plus remarquables par leur nombre que par leur beauté.

A Marseille, où ils furent accueillis par d'honorables familles, ils allèrent manger à la Réserve des coquillages et des huîtres; ils prirent des bains de mer; ils s'embarquèrent pour voir lever la madrague, grand filet long d'une demi-lieue que l'on tendait pour la pêche du thon; mais la mer est assez mauvaise, les dames sont malades, et l'on a le regret de ne voir prendre dans la madrague que de rares petites sardines. « O vous qui cherchez le plaisir, dit l'auteur du voyage, convenez donc que nous en trouvâmes beaucoup! »

Ils se dédommagèrent de cette partie de plaisir en fréquentant les trois salles de spectacle que possédait alors Marseille, en dînant chez leurs

amis, en visitant les cabinets d'histoire naturelle de la ville, et en montant à Notre-Dame de la Garde, où un curé, qui les accompagnait depuis Saint-Jean de Losne, leur dit la messe. Ils virent surtout avec un grand plaisir le château Borelli, admirable construction, dont les appartements, meublés avec richesse et garnis de magnifiques tableaux, n'étaient dépassés que par la beauté des jardins. Le riche négociant Borelli, qui avait créé ces merveilles, avait été forcé, malgré sa bienveillance notoire, de se réfugier en Suisse pour échapper aux troubles de la révolution.

Après une excursion à Toulon, où les voyageurs virent lancer un vaisseau, ils revinrent à Lyon par le Dauphiné. Ils remontèrent ensuite la Saône par le coche d'eau, qu'ils trouvèrent aussi fastidieux que fatigant. Ce voyage, commencé si gaiement, finit tristement. Une des jeunes mariées fut prise de la petite vérole, dans le château de son oncle, près de Chalon, et sa convalescence fut longue.

XXVII.

UN VOYAGEUR SUISSE DANS LE MIDI DE LA FRANCE. — GEORGES FISCH (1786-1788).

La Provence et surtout le Languedoc ont été décrits d'une manière détaillée, à la veille de la révolution, par le Suisse Jean-Georges Fisch[1]. Aspirant prédicateur protestant, Fisch apporte en France toutes les idées préconçues de ses croyances religieuses; citoyen d'une petite république, il préfère hautement la liberté suisse au despotisme français; mais tout en se laissant trop souvent influencer par les préjugés et par l'esprit de parti, il a le grand mérite de ne pas seulement décrire les monuments des villes, il parle des universités, des processions, des confréries; il visite les quartiers pauvres comme les quartiers riches des villes; il s'attache à dépeindre l'aspect des villages et des campagnes. Les usages et la manière de vivre des habitants ont pour lui un intérêt particulier; les

[1] *Briefe über die südlichen Provinzien von Frankreich...* von Joh. Georg. Fisch, candidat des Predigkamts, Zurich, 1790, in-8°.

dernières classes du peuple ne l'occupent pas moins que les classes supérieures; il s'étendra sur leur travail, comme sur leurs jeux et leurs fêtes; il ira jusqu'à faire connaître la nature de leurs contes de fées. Dans un séjour de plus de dix-huit mois dans le midi de la France, Fisch a pu observer et recueillir bien des traits de mœurs et de caractère, qui échappent au touriste ou au voyageur pressé.

Non seulement il a pénétré dans des régions peu explorées par les étrangers, comme les montagnes des Cévennes, dont les aspects les plus sauvages surpassent à son avis, quelques-uns de ceux qu'on remarque dans les vallées du Jura suisse; il est monté sur le mont de Lespéron, dont il décrit le superbe panorama; mais il s'occupe aussi particulièrement de l'industrie et des classes ouvrières; il décrit la condition des ouvriers des manufactures de Nîmes et des fabriques de soie des environs de Ganges et du Vigan. Ces détails sont d'autant plus précieux que rien n'est moins connu que la vie des ouvriers avant la Révolution.

Georges Fisch nous dépeint sous de tristes couleurs celle des ouvriers des manufactures de Nîmes. Leur aisance, leurs plaisirs, leur existence même dépendent des choses les plus variables, du flux et du reflux du commerce, des caprices de la mode... Tantôt dans la prospérité, tantôt dans la misère, on les voit un jour très bien mis, insolents, fanfarons; le lendemain couvert de haillons et

mendiant aux portes. Leur caractère moral s'en ressent. Les femmes sont mauvaises ménagères... les maris se livrent au jeu, à la boisson, aux querelles. Quand la misère les atteint, ils se font soldats ou larrons. Les plus âgés mendient.

Leurs salaires sont pourtant suffisants. A quinze ans, le fils gagne autant que le père; à treize ans, la fille que la mère. Irrespectueux envers leurs parents, ils les abandonnent et contractent des mariages précoces, que la police favorise. Leur constitution laisse à désirer; leur éducation, leur manière de vivre, leur intempérance, leur travail même exercent une fâcheuse influence sur elle. Il est rare de rencontrer de beaux types parmi les femmes; les hommes sont beaucoup mieux. L'aspirant prédicateur se hâte d'ajouter que les ouvriers protestants sont plus travailleurs, plus sobres et partant moins exposés à la misère que les ouvriers catholiques.

Il faut se rappeler que c'est surtout le peuple du midi de la France que dépeint Georges Fisch et que le portrait sombre qu'il en trace ne conviendrait pas aux classes inférieures du nord et du centre. Cette observation doit s'appliquer particulièrement aux petits artisans, aux journaliers, aux portefaix, aux ouvriers de fabriques qui composent la populace de Montpellier. La violence, l'intempérance, l'esprit vindicatif en sont les traits caractéristiques. On ne parle que de leurs rixes, de leurs vols, de leurs querelles nocturnes. A la moindre

provocation, ils recourent au couteau; une fois le sang versé leur fureur n'a plus de bornes. Les ouvriers se soutiennent tous entre eux. Des soldats du régiment de Vermandois, en garnison dans la ville avaient maltraité un tisserand; les jours suivants, seize grenadiers disparurent, et l'on ne retrouva que leurs cadavres.

Ce caractère violent et vindicatif serait, selon Fisch, plus accentué encore chez les Provençaux. Il n'est pas de ville en France, à l'exception de Paris, où il y ait autant de meurtres qu'à Marseille; pas de contrées où les routes soient aussi peu sûres qu'en Provence. Au pied des Cévennes, l'ouvrier des manufactures de soie est aussi présenté sous un aspect défavorable; enclin au vol, à la convoitise à l'intempérance, à la débauche, il forme un contraste complet avec le paysan des montagnes, qui est loyal, honnête, sobre, travailleur et content de son sort.

L'aspect des villages du Languedoc a particulièrement frappé notre voyageur suisse, avec leurs maisons de pierre à un étage, serrées les unes contre les autres, leurs églises petites et délabrées comme leurs maisons, leurs tours peu élevées, sans toits, leurs cloches en plein air, leurs enceintes de murailles, souvenirs des guerres civiles et religieuses. Point d'arbres dans le village, ni à l'entour. Comme toutes les maisons sont en pierres et que les chambres sont carrelées de briques, le feu n'y prend presque jamais. Dans ces villages si diffé-

rents de ceux de la Suisse, vivent des paysans auxquels on ne peut refuser de sérieuses qualités : la bonté, l'obligeance, la sobriété, un amour suffisant du travail; mais leur éducation est mauvaise et absurde, parce qu'on leur enseignerait un catéchisme, que l'aspirant prédicateur protestant considère comme pernicieux.

Comme ailleurs, le paysan languedocien serait pauvre; le fisc lui prendrait le tiers de son revenu. Cependant il est plein de vanité. Les journaliers se traitent entre eux de *Monsieur*. Quand un cultivateur a gagné quelque argent, il veut faire de son fils aîné un procureur, du cadet un abbé. La plupart des curés de campagne et des moines sont des fils de paysans. Ceux-ci cherchent autant que possible à placer leur fils et à marier leur fille à la ville.

Le blanc est la couleur ordinaire de leurs vêtements, qu'ils achètent dans les villes voisines. Ils portent des vestes, des gilets et des culottes de toile blanche, avec des bas noirs, ce qui produit un effet singulier. La coquetterie, la vanité les portent souvent, surtout les jeunes gens, à se vêtir tout en soie, les dimanches et fêtes. Le costume des femmes est assez laid et sied mal à leur teint noir et à leurs traits grossiers.

Georges Fisch donne même des détails sur l'alimentation des paysans : pain très noir, soupe au pain, racines assaisonnées à l'huile; peu d'autres légumes, peu de viande, qui est assez chère; pour

vin, de la piquette; le bon vin est par eux converti en eau-de-vie, et presque chaque maison rurale a son appareil à distiller. Le blé est moulu dans des moulins à vent, et le pain cuit dans des fours publics dont chaque village est pourvu.

Toute cette population se passionne pour la religion comme pour le plaisir. Dans les villes, elle se complaît à des processions de pénitents, à des cérémonies extérieures du culte que le candidat prédicateur traite volontiers de grossière superstition. L'exubérance du caractère méridional se manifeste surtout dans le jeu et la danse. Les Français du Midi, selon Fisch, ne seraient pas aussi gais que ceux du nord; mais ils sont bien plus vifs que les Allemands et les Suisses. Les samedis soir, les dimanches et les jours de fêtes, des multitudes de journaliers, ouvriers de fabriques et jardiniers, se livrent à la danse sur les places publiques de Montpellier, avec les jeunes filles du peuple. On commence par un menuet, au son d'un tambourin, d'une musette, quelquefois d'un tambour de basque et d'un flageolet; puis la musique s'accélère; son rythme saisit les auditeurs, qui de toutes parts viennent se joindre aux danseurs. Ceux-ci, au bout de deux heures d'exercice, s'arrêtent devant un cabaret. La musique se tait; les hommes entrent au cabaret, tandis que les filles reviennent lentement chez elles.

Fisch a souvent assisté à ces danses; il a été témoin aussi des nombreuses fêtes d'artisans, qui

chaque année donnent lieu à des réjouissances de tous genres et à des cortèges où la vanité des artisans se plaît à exhiber des costumes éclatants ornés de plumes de toutes couleurs, d'épaulettes et d'autres insignes militaires. Des parents vont jusqu'à engager leurs lits pour mettre à même leurs fils de briller dans ces fêtes. Dans les petites villes, il y a des fêtes spéciales et renommées, des courses de chevaux, des courses à la bague ; à Gignac, des combats entre jeunes gens, qui frappent à grands coups de bâton sur les casques de bois dont ils sont coiffés, jusqu'à ce qu'un des partis s'avoue vaincu ; à Marsillargues, ce sont des combats de taureaux, où l'assaillant menacé peut sauter au besoin dans un tonneau défoncé ; à Cette, des joutes sur l'eau dans le port. Chaque localité a ses réjouissances traditionnelles. En outre, toute l'année, on joue au mail, surtout aux abords de Montpellier. On y joue aussi dans des villages, ainsi qu'à la crosse, qui tend à remplacer le ballon, jadis très en vogue.

La noblesse et la haute bourgeoisie avaient d'autres plaisirs. Georges Fisch ne partage point l'opinion de ceux qui accusaient les habitants de Montpellier d'être fiers et peu polis. Il loue au contraire l'urbanité des classes supérieures. L'homme de qualité et l'homme riche, remarque-t-il avec justesse, sont semblables dans tout le royaume ; ils se modèlent tous sur Paris. Cependant l'aspirant prédicateur se plaint de ce qu'on néglige l'éduca-

tion des enfants, en la confiant à des abbés ou à des séminaristes peu instruits. Il en résulterait qu'il n'y a guère dans la société que des conversations futiles. Quand le chapitre du spectacle de la veille est épuisé, quand les cancans de la ville ne présentent plus d'intérêt, alors on s'assied à une table de jeu. Le jeu est le centre où les désirs et l'activité de la société viennent aboutir; on visite ses parents et ses amis pour jouer; on voyage pour aller jouer...

La noblesse résidait au moins une partie de l'année dans certaines petites villes du Midi; au Vigan, elle se distinguait par sa morgue et son esprit exclusif. C'était une exception en France. La conduite de la société du Vigan se rapprochait, selon Fisch, de l'orgueil nobiliaire inflexible et stupide qu'on remarquait dans quelques villes d'Allemagne. Quel contraste avec la société de Milhau, où ne régnait pas un si bon ton, mais un ton plus aimable, plus séduisant, plus naturel! Le luxe et l'immoralité y étaient inconnus. — Je n'ai pas trouvé en France, dit Fisch, des manières aussi ouvertes et aussi cordiales qu'ici. L'urbanité y existe sans étude; elle découle de tous les cœurs. La ville contient beaucoup de familles nobles; mais aucune n'est très riche; tous vivent du revenu de leurs terres situées aux environs de la ville. — Les bourgeois, qui sont laborieux, sont aussi dans l'aisance. Malheureusement on craignait que les relations plus fréquentes avec Toulouse et Montpellier

ne vinssent à modifier le caractère des habitants et à introduire parmi eux des habitudes de dissipation et de luxe inconnues jusqu'alors.

Les mœurs anciennes s'étaient surtout conservées dans les classes moyennes. Le voyageur suisse n'a que des éloges pour le caractère des marchands et des maîtres-artisans de Montpellier. Travailleurs et sobres, ils ont, dans cette ville comme ailleurs, des mœurs intègres ; ils sont polis, honnêtes, doux, obligeants ; ils ont même lorsqu'ils se sont enrichis, un attachement pour les modes anciennes et simples qu'on aurait peine à rencontrer ailleurs dans d'aussi grandes villes.

Le témoignage favorable que porte Georges Fisch sur les classes moyennes explique à certains égards l'ascendant qu'elles prirent au moment de la révolution et qu'elles devaient à de longs siècles de travail, d'économie et de sagesse.

XXVIII.

LES ANGLAIS EN FRANCE A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION. — HENRY SWINBURNE (1771-1791). — ARTHUR YOUNG (1787-1789).

I.

Si l'on veut se faire une idée assez complète de l'état de la France au moment où la révolution éclata, il faut lire Swinburne et Arthur Young. Swinburne visite et décrit la cour et les salons; Young parcourt et dépeint les villes et les campagnes. Le premier est un homme du monde, quelque peu superficiel, sans grande portée, mais qui a beaucoup vu, et par conséquent a beaucoup à raconter. Ses lettres [1], dénuées malheureusement de verve, sont curieuses par la variété des informations et le nombre des anecdotes. Il relève volontiers les traits

[1] *The courts of Europe at the close of the last century*, in two volumes, London, 1841. — Philarète Chasles a parlé de cet ouvrage dans ses *Études sur la littérature et les mœurs en Angleterre au XVIII*e *siècle.* Nous croyons qu'il n'a pas été traduit en français.

d'esprit d'autrui; mais il est incapable d'en lancer lui-même.

Henry Swinburne est venu plusieurs fois en France de 1771 à 1791. Il aime à varier ses itinéraires, en se rendant de Calais à Paris. C'est un voyageur calme et de bon ton. Il raconte avec tranquillité ses ennuis comme ses plaisirs de voyage. En Normandie, son carrosse verse dans des fondrières; il gravit avec peine des collines escarpées, où toute trace de route disparaît. Le lendemain, il constatera dans le même style la richesse du pays, l'étroitesse et l'obscurité des rues de Rouen. Il n'a point d'enthousiasme, pas d'aigreur, pas de parti pris. S'il déclare que certaines routes de la Flandre et de la Picardie sont impraticables et abominables, il dira que celles de la Touraine et de la Guienne sont les plus belles possibles, et que celles du Dauphiné, plantées de noyers et de châtaigniers, sont garnies de bornes toutes les demi-lieues.

En général, il trouve les campagnes agréables à voir. Les bords de la Seine, de la Loire et du Loiret le charment, comme tous ses contemporains. Les environs de Tours offrent les plus beaux paysages du monde. La vallée de la Vienne est fertile et bien cultivée, et les plateaux qui la dominent sont couverts d'arbres fruitiers. De Tarbes à Bagnères, des villages et des chaumières sans nombre apparaissent au milieu de bosquets de chênes, de châtaigniers, de vergers, de prés, de champs, qu'arrosent de clairs ruisseaux dans tous les sens. Aux

environs de Bagnères, il rencontre des paysans mieux mis qu'ailleurs et presque tous propriétaires. Ils sont honnêtes et industrieux; mais tous marchent nu-pieds, ce qui ne les empêche pas de danser à merveille.

Notre voyageur s'occupe peu des paysans. Il signale cependant dans un village du Valois une fondation qui prouverait peu en faveur des mœurs de ses habitants. Une rente de 18 livres était attribuée aux femmes dont la conduite était irréprochable avant leur mariage; en vingt et un ans, six seulement auraient eu droit à cette rente.

Swinburne était peut-être plus compétent pour juger les villes que les campagnes. Dans la plupart des grandes villes, il signalera de vieilles rues étroites, tristes, noires et parfois sales. Chatellerault, dont l'aspect extérieur est plaisant, est à l'intérieur la cité la plus sale, la plus mal bâtie et la plus mal pavée de France. Poitiers est pauvre et dépeuplé. En revanche, Lyon a de nobles quais, et Bordeaux des beautés que peu de villes peuvent montrer. « Il n'y a nulle part une aussi grande abondance de provisions et de *délicatesses.* » Mais les habitants lui déplaisent. Il a eu à s'en plaindre, car il en parle comme de « coquins sales et voleurs ».

L'élégant Anglais nous donne des détails plus favorables sur les sociétés provinciales qu'il a fréquentées. A Orléans, les habitants sont riches, mais malheureusement divisés en coteries nombreuses; nobles, financiers, marchands, jansé-

nistes et molinistes y sont en lutte. Leur ton est commun, mais leurs tables sont excellentes, et leur politesse pour les étrangers est extrême. Il y a beaucoup de dévotion parmi eux. A Blois, la société est sur un meilleur pied; tous les rangs y sont mêlés; point d'apparence de partis et de querelles. Les principaux plaisirs consistent dans les promenades du soir et les cartes. Certainement, comme l'a dit un voyageur superficiel, toutes les femmes n'y sont pas rousses et acariâtres; Swinburne en a vu de très aimables, avec des yeux et des cheveux noirs. A Bagnères, les réunions sont ennuyeuses et exclusives. La maison la plus agréable est celle de l'évêque de Tarbes, qui reçoit tout le monde avec une affabilité et une urbanité extrêmes. A l'autre bout du royaume, à Reims, les gens qu'on rencontre dans les soirées sont d'une apparence étrange, mais on y sert d'excellent champagne. Notre Anglais paraît apprécier surtout en province la manière dont on y mange et dont on y boit.

Ce qu'il préfère, ce sont à coup sûr les plaisirs de la cour et de Paris; il y vint à diverses reprises et notamment à la veille de la révolution, où le luxe était plus extrême que jamais. « Les améliorations accomplies et en train de s'accomplir, dans les constructions, écrivait-il, sont étonnantes, quoique pas toujours dans le goût le plus pûr... L'extravagance des Français, disait-il aussi, est à peine croyable, et je n'ai jamais entendu parler de rien de pareil en Angleterre. Le trousseau de Mlle de Matignon, qui

est sur le point d'épouser le baron de Montmorency, doit coûter environ 625,000 livres. Il doit y avoir cent douzaines de chemises et le reste en proportion... Des trousseaux de 125,000 livres ne sont pas rares. » Swinburne a noté sur le monde parisien à la veille de la révolution un certain nombre de traits curieux qui ne sont pas tous inédits, et qui d'ailleurs ne rentrent pas dans notre cadre.

Swinburne était catholique; comme tel, il avait été élevé en France. La page, qu'il consacre à une excursion qu'il fit auprès de Crécy, à l'abbaye de La Celle, où il avait été en pension, est peut-être le passage le plus ému de son livre : « Je me promenai, dit-il, dans la campagne pour revoir les lieux où j'avais passé les jours insouciants de mon enfance, et je les revis avec le plus vif plaisir. Quelques-uns des vieux laboureurs me reconnurent. La situation est admirablement champêtre. L'église n'a jamais été terminée; le chœur seul est achevé. Il est de grande dimension, avec un clocher élevé. La maison consiste en un vaste cloître, avec des cours et des jardins clos de murs et bordés par la rivière, sur laquelle passe un pont de deux arches. Le village est épars à ses pieds, et sur le versant d'une belle et rapide colline, qui domine la rivière et l'abbaye vers le sud. Comme les maisons apparaissent seulement, çà et là, au milieu de la verdure et que le sommet des arbres en couronne les toitures, rien ne peut être plus pittoresque que l'ensemble de ce tableau. Un moulin dans le val, avec des eaux abon-

dantes, et la diversité des bois qui revêtent la colline et la vallée, ajoutent à la beauté du paysage. Le pays me parut très amélioré. »

La Celle avait alors cessé de recevoir des élèves, il n'en était pas de même du collège des bénédictins de Pontlevoy, sur lequel Swinburne donne des détails à son frère, qui voulait faire élever ses fils en France. « Le collège de Pontlevoy, dit-il, semble dirigé d'une manière libérale et intelligente. On y enseigne toutes sortes d'exercices et de sciences, et les langues modernes aussi bien que les anciennes. Le prix annuel est de six cents livres, tout compris. Les jeunes gens couchent tous dans des lits séparés. Il y a un domestique dans chaque dortoir; et trois soldats invalides veillent toute la nuit aux risques d'incendie, pour donner l'alarme en cas d'accident. Les moines ont de vastes domaines, et les jours de fêtes, les élèves vont se promener et se rafraîchir dans différentes fermes. »

Au fond, malgré son éducation, malgré ses succès à la cour, malgré son dévouement respectueux et passionné pour la reine Marie-Antoinette, Henry Swinburne témoigne peu de sympathies pour notre pays et reste Anglais quand même. En revenant en Angleterre en 1788, il sera ravi de la limpidité des rivières, de la propreté des jardins, de la beauté des femmes et de l'élégance des voitures. L'esprit mondain du voyageur se révèle ici dans la nature et la variété des objets, pour lesquels il manifeste ses préférences.

II.

Arthur Young est un tout autre voyageur[1]. C'est le plus célèbre de tous les étrangers qui ont décrit la France au siècle dernier. Sa réputation est méritée; il a parcouru notre pays à diverses reprises, en différents sens, à cheval presque toujours, descendant dans les auberges, admis dans les châteaux, interrogeant les nobles, les bourgeois comme les paysans. A lui seul, il a fait une enquête sur l'état de l'agriculture; il a voulu connaître les mœurs et la richesse des habitants; il a consigné, sur son carnet, le prix des vivres et des fourrages. Il est impossible de reproduire les détails de son journal, plein de faits et de renseignements; nous essaierons seulement d'indiquer rapidement les principaux traits que relève cet observateur net, ouvert, clairvoyant, à qui l'on peut reprocher seulement quelques idées préconçues et la tendance à être systé-

[1] *Voyages en France pendant les années*, 1787, 1788, 1789, tr. par M. Lesage, 2 vol. in-12. — On peut citer aussi à cette époque : Nugent's *Grand Tour or a Journey through the Netherlands, Germany, Italy and France,* 4 vol., 1778 ; — *Descriptive Journal through the interior parts of Germany and France,* by a young english peer of the highest rank (duke of Bedford), in-12, 1786 ; — *The gentleman's guide in his tour through France,* 1787, in-12 ; — Walker, *Ideas suggested on the spot in a late excursion through Flanders, Germany, France and Italy,* 1790, in-8°.

matique. Il est Anglais; on s'en aperçoit quand il juge les nations étrangères; il est économiste; il a écrit un volumineux ouvrage sur l'état de l'agriculture en Angleterre, et, il en a déduit des théories, dont il ne se départira pas en visitant la France.

Il la décrira cependant en détails, avec cet accent de vérité qui ressort de notes prises sur le moment même. Il en résulte que si notre pays est loin de présenter l'aspect de richesse agricole qui distingue l'Angleterre, il n'est pas toujours arriéré, il n'est pas toujours mal cultivé. Aux environs de Boulogne, l'agriculture est misérable; en Sologne, en Berry, elle est pitoyable; le Poitou et la Champagne sont pauvres. La basse Bretagne est inculte. Des landes! des landes! des landes, partout. De la Flèche au Mans, des bruyères. Dans des contrées où le sol est excellent, comme la Beauce, on remarque partout des jachères. Les pays vignobles sont les plus pauvres de tous. Mais à côté de ces pays déshérités ou mal exploités, que de régions florissantes ou séduisantes! Le Limousin est le plus beau pays de France; la plaine de Montauban est une des plus riches de l'Europe. Dans la région des Pyrénées, la culture atteint une grande perfection; le système des irrigations est sur certains points très avancé. En Guienne, le pays est peuplé et couvert de fermes propres. Les environs d'Hyères sont magnifiquement cultivés. Dans le Dauphiné, près de La Tour du Pin, le pays est magnifique, bien planté, bien enclos. Si nous remontons vers la Normandie,

nous trouvons entre le Mans et Alençon, de bonnes terres, passablement cultivées et marnées. Les environs de Lisieux et d'Elbeuf sont une des plus riches contrées de la France. Quant à l'Alsace, la fertilité et la bonne culture du sol ne peuvent être comparées qu'à celles de la Flandre.

Les habitations des villages ou celles qui sont éparses dans les campagnes diffèrent aussi selon les régions; elles témoignent par leur construction et leur entretien de l'industrie, de la misère ou de l'aisance de leurs habitants. Les huttes de boue, sans vitres, souvent sans cheminée, que l'on remarque en Bretagne et en Dauphiné, les misérables chaumières de la Sologne et des Alpes contrastent avec les maisons bien bâties couvertes de tuiles et d'ardoises de la Guienne, du Béarn et du Quercy. Les environs de Rouen sont couverts de maisons de campagne, de fermes et de chaumières où l'on file le coton.

Dans certaines contrées, comme la Touraine, les châteaux sont nombreux; dans l'Armagnac, il en est peu de modernes. Arthur Young est reçu dans le superbe château du duc d'Aiguillon, qui entretient un orchestre de vingt-cinq musiciens; dans le château des Ormes, aux d'Argenson; à La Roche-Guyon, chez le duc de la Rochefoucauld; à Nangis, chez le marquis de Guerchy, et dans d'autres résidences seigneuriales moins connues. Il déplore cependant la conduite des grands seigneurs, qui laissent en friches leurs immenses domaines, pour ne

s'occuper que de leur gibier; il s'exprime à leur égard avec une vivacité qu'il regrettera plus tard. Quelques-uns font exception, comme le duc de Liancourt, comme sa belle sœur, Mme du Pont, dont les belles exploitations agricoles ne laissent rien à désirer. Young visite avec un intérêt particulier les exploitations rurales. Il en cite un certain nombre, qui font honneur à l'intelligence, au soin, à l'industrie de leurs possesseurs.

Les classes agricoles d'ordinaire présentaient une triste apparence. Leur costume se ressentait de leur pauvreté ou du climat. Les femmes de Guienne et de Languedoc travaillaient souvent sans bas, ni souliers; la douceur de la température leur en faisait moins sentir la privation qu'aux Bretonnes. C'était une exception que de rencontrer des paysannes jolies et bien mises, comme celle qu'Arthur Young vit de Bayonne à Pau; dans la plupart des provinces, un travail dur leur gâtait la taille et le teint. En Bretagne, on voyait souvent des gens déguenillés et pauvres, mais ne mendiant pas. Les habitants du Berry avaient l'air misérable; cependant ils paraissaient honnêtes, industrieux et propres; ils étaient polis et avaient bonne façon.

Ce qui contrastait avec l'aspect trop souvent misérable des paysans, c'était l'état des routes sur lesquelles ils marchaient parfois nu-pieds. Young n'a pas assez d'épithètes élogieuses pour exprimer l'admiration qu'elles lui inspirent. Ici, elles sont merveilleuses, là excellentes, ailleurs superbes, magnifiques,

les plus belles du monde, splendides, admirablement construites, sablées, unies, admirables! C'est tout à fait par exception qu'il signale des chemins affreux et exécrables près d'Autun et en basse Normandie. Mais sur les routes superbes du Languedoc, il est frappé du peu de circulation qu'on y remarque, et il trouve les approches de Paris bien déserts en les comparant à ceux de Londres.

Les villes lui paraissent en général plus peuplées que les campagnes; les rues de Clermont lui font l'effet de tranchées dans un tas de fumier, pour la couleur, la saleté et la mauvaise odeur; s'il trouve les rues de Brives mal bâties, tortueuses, sales et puantes, il admirera les grandes villes avec leurs quartiers neufs et leurs promenades, Bayonne, « la plus jolie ville de France, » Bordeaux, riche et prospère, Montpellier, Tours, Coutances, Nantes, Reims. Il déclarera à Reims, que, « par leurs décorations publiques, leurs promenades, les villes de France sont bien supérieures à celles d'Angleterre. » Et il ajoutera ailleurs : « Quel miracle que toute cette splendeur et cette richesse des villes de France n'ait aucun rapport avec l'état de la campagne! »

Dans la plupart de ces villes, la vie est agréable; au fond des provinces reculées, elle est facile et peu coûteuse. Des familles nobles du Rouergue peuvent vivre avec des revenus de cinquante et même de vingt-cinq louis. Si les vivres sont à très bon compte à Lunéville, à Montauban, et ailleurs, en revanche à Bordeaux, tout a augmenté d'un tiers

en dix ans. « Il n'y a pas de preuve plus frappante, remarque Young, de progrès en prospérité. » Le luxe est grand du reste dans cette ville. Les négociants y mènent une existence somptueuse. Leurs maisons, leurs magasins sont sur un grand pied. On y joue gros jeu; leur table est servie en vaisselle plate.

On était servi de même à l'hôtel où il descendit dans cette ville. Arthur Young a fait une étude spéciale des auberges de France, et sauf dans les grandes villes, ses appréciations ne leur sont pas favorables. S'il exalte à Nantes l'hôtel de Henri IV, « le plus beau de l'Europe, » à Reims, l'hôtel du Moulinet, à Nîmes, l'hôtel du Louvre, qu'il qualifie d'excellente maison, combien de fois il pestera contre les hôtelleries où il est forcé de s'arrêter. A Moulins, les chambres ont des murs de boue tendus de toiles d'araignées; à Saint-Girons, c'est « le plus exécrable réceptacle de saleté, de vermine, d'impudence, de vol... c'est un cloaque dont un porc anglais ne voudrait pas. » Ailleurs, les punaises fourmillent; ce n'est qu'étroitesse, misère, saleté et ténèbres! Ailleurs, l'hôte en le réveillant, fait tomber sur son lit une pluie d'araignées! Partout, les servantes sont « des tas de fumiers ambulants ». Il faut faire remarquer qu'Young, dans ses pérégrinations en dehors des grands chemins, a dû coucher dans des bourgs ou des villages, où il ne pouvait espérer trouver aucun confortable. Il reconnaît cependant qu'en général les auberges de France sont supé-

rieures à celles d'Angleterre pour la nourriture, la boisson et les lits; mais que les chambres, qui contiennent de deux à quatre lits, sont mal meublées, entourées de murs blanchis à la chaux et revêtus de tapisseries si vieilles que ce sont des nids de papillons et d'araignées. Les fenêtres, mal jointes, s'ouvrent et se ferment mal. Pas de sonnettes; il faut « brailler après la fille. » Dans la cuisine enfumée, où brille une nombreuse batterie, le maître d'hôtel, rarement poli et prévenant, surveille ses fourneaux.

Arthur Young, tout en faisant un grand éloge de la cuisine française, se plaint aussi de ce qu'on ne trouve pas dans les hôtels de salles à manger particulières. Il dîne à table d'hôte, pour trente-six ou quarante sous. Ce qui le frappe, le croirait-on, c'est la taciturnité des convives! Et il est dans le midi! Il a pour commensaux quinze personnes à Montpellier, et il se croirait plutôt dans une assemblée de muets que dans une réunion de gens appartenant à un peuple fameux pour sa loquacité; il en est réduit à causer avec un Espagnol. Dans les diligences, que par parenthèse il trouve détestables, il voyage avec des gens qui lui rabattent les oreilles de leurs chansons, mais ne savent pas causer. « Il croyait, dit-il ailleurs, les Français plus causeurs, plus capricieux, plus polis; ils sont moins causeurs, selon lui, que les Anglais, ont moins d'entrain, et ne sont pas plus polis; mais leur caractère est meilleur. » Il a cependant été touché, à Amiens, de la politesse d'officiers qui l'ont fait entrer à la ca-

thédrale, où l'on célébrait un service funèbre, uniquement parce qu'ils avaient reconnu en lui un étranger.

Il n'est point défavorable aux Français. A Bagnères, il loue la société libre et polie qu'il y rencontre, où prévaut une condescendance invariable, une douceur de caractère, qu'il appellerait en anglais *good temper;* il apprécie l'hospitalité aisée des gentilshommes campagnards, qui savent offrir un dîner médiocre avec cordialité et entrain. Il voit des traces du bon naturel de la nation dans la tolérance où l'on est de laisser errer dans le palais de Versailles, jusque dans la chambre du roi, des vauriens et des gens en haillons. Il comprend les sentiments de famille. Un jour, il rencontre de nombreux marchands revenant de la foire de Nîmes, et portant tous un tambour d'enfant attaché à leur porte-manteau. Cette affection pour les enfants le touche; mais il se demande si le tambour n'est pas un jouet bien belliqueux pour un peuple où l'esprit militaire n'a pourtant pas besoin d'être développé. Il citera ailleurs l'habitude des familles de vivre ensemble; le fils aîné marié s'installe chez son père... « Trait caractéristique, dira-t-il, qui à défaut des autres m'aurait fait aimer la nation »; et il dira : « Nous nous laissons trop entraîner à nos penchants haineux contre les Français... pour moi, je vois bien des raisons pour les estimer. »

Il est vrai qu'il attribuera une partie de leurs défauts à leur gouvernement. C'est un système chezlui qui étonnera quelque peu chez un Anglais, de tout

rapporter au gouvernement. Sans doute, le gouvernement avait sa part de responsabilité dans les misères, dans les abus, dont souffrait alors la France, comme il avait sa part d'influence dans sa prospérité, dans ses travaux publics, dans sa richesse, Young a raison de lui attribuer l'arbitraire des lettres de cachet, tout en ajoutant : « et ce gouvernement est encore, après le nôtre, le plus doux de ceux d'Europe ; » il a peut-être raison de dire que le Roussillon lui doit une prospérité et une industrie que ne connaît pas l'Espagne. Mais, s'il rencontre un marchand d'une ignorance crasse en géographie, est-ce bien la faute du gouvernement? Si les femmes sont accablées par le travail et moins attrayantes qu'en Angleterre, où je ferais observer que le soleil ne risque guère d'abîmer leur teint, faut-il l'attribuer comme lui au gouvernement? S'il n'y a pas de lait et de beurre en Provence, s'il y a plus de bon sens en une demi-heure en Angleterre qu'en six mois en France, est-il bien fondé à dire : « Le gouvernement ! Toujours en tout le gouvernement ! » Cette manie n'enlève rien au mérite et à l'intérêt de l'ouvrage de Young, qui a parcouru la France au moment même où ce gouvernement allait s'abîmer dans une révolution qu'il ne sut ni prévoir, ni conjurer. Young a assisté, en témoin désintéressé, à l'explosion de cette crise mémorable, et il a pu en observer le contre-coup dans les provinces avec la sagacité d'un témoin attentif et à certains égards sympathique.

XXIX.

UN ANGLAIS DE BONNE HUMEUR. — LE DOCTEUR RIGBY (1789).

Le docteur Rigby est moins connu qu'Arthur Young; mais il mérite de l'être plus qu'il ne l'est. Il peut être opposé au docteur Smollett, comme le docteur tant mieux au docteur tant pis. C'est un optimiste, mais en même temps un témoin intelligent et sincère, dont les appréciations sont à plus d'un titre précieuses.

Ce fut le 2 juillet 1789 que le docteur Édouard Rigby débarqua à Calais. Il arrivait des environs de Norwich, où il avait laissé sa femme et ses filles. Savant médecin, physiologiste distingué, à la fois naturaliste, économiste et agronome, il avait su joindre la pratique à la théorie : il avait fondé une société médicale de bienfaisance à Norwich, et publié un essai sur la production de la chaleur animale; non content d'exploiter les 300 acres de terres dont se composait sa propriété de Framingham, il avait rédigé quelques études sur l'agriculture et les mœurs rurales; il avait traduit du français un livre sur l'agriculture en Italie; il s'était occupé des

théories de Malthus sur la population et du droit de propriété. Magistrat local, il avait cherché à réformer quelques abus; il avait écrit sur les *work-houses.* Agé de quarante-deux ans, il réunissait donc toutes les conditions possibles pour voyager avec fruit; il était admirablement préparé pour décrire avec compétence ce qu'il devait observer. En partant, il avait promis à sa femme et à ses filles de leur écrire le plus souvent possible ses impressions de voyage; il tint parole, et ses lettres intimes, qui viennent d'être publiées [1], forment un des témoignages les plus curieux de l'état de la France et de Paris au moment même où la révolution de 1789 éclata.

Il se trouva, en effet, que ce médecin-agriculteur était un observateur sans prétention, se souciant peu des livres qui avaient décrit les villes et les pays qu'il visitait, racontant simplement, un peu naïvement même, ce qu'il voyait, s'occupant plus des personnes que des choses, des choses que des monuments, et ne dédaignant pas les détails. Il n'avait jamais quitté l'Angleterre, et, de prime abord, tout l'étonna quelque peu; tout lui parut digne d'être noté. Le paquebot sur lequel il traversa le détroit fut arrêté par le calme à quatre milles du port de Calais; un bateau pilote vint à son aide. Rigby remarque qu'il était conduit par quatre

[1] Dr Rigby's *Letters from France, etc. in* 1789, edited by his daughter Lady Eastlake. London, 1880. Ce livre n'a pas été traduit en français.

Français, gais et actifs, dont l'un portait des boucles d'oreilles, et l'autre une bague au doigt. A peine débarqué, il est entouré par des garçons d'hôtel. Tandis qu'on le mène au *Lion d'argent*, il note que les femmes du peuple, fortes et bien musclées, ont souvent les pieds nus et toujours des jupons courts. Après avoir donné son nom au bureau de la douane, il entre dans les rues où l'affluence de la population le surprend.

A l'hôtel, il décrit le costume de la fille de chambre, qu'il trouve quelque peu suranné. Sous un bonnet garni de deux ailes ou bandeaux, les cheveux, sans frisures et sans boucles, apparaissent à peine. Le corsage est singulier, mais il ne peut en donner une idée. La servante a deux longs pendants d'oreilles, un collier et une croix brillante. En attendant ses bagages et sa voiture, qui devaient arriver par le paquebot suivant, Rigby passe la journée et la nuit à Calais. Il dîne à trois heures; on lui sert du maquereau *à la française;* le reste est apprêté à l'anglaise; la bière est mauvaise, mais le vin ordinaire bon, le bourgogne excellent.

Après dîner, promenade sur la jetée. Il y a nombreuse compagnie. De petits garçons se baignent, en demandant un liard; des femmes pêchent... De là, sur les remparts, où il rencontre trois régiments. Les soldats sont beaux et forts, parfaitement bien sous les armes; pour l'exercice, inférieurs aux soldats anglais. Leurs bas ne sont pas tous de la même couleur. Près d'une des portes s'élève un

grand crucifix, devant lequel quelques femmes disent des prières. Les rues sont pleines de monde, beaucoup reviennent de la campagne avant la fermeture des portes; quelques femmes élégantes sont bien habillées *à l'anglaise.* Le soir, au clair de lune, sur les remparts, un soldat en faction barre le chemin à Rigby et à ses compagnons, en leur criant : « Retournez! » Il faut revenir dans les rues, où, par une belle soirée de juillet, les promeneurs affluent, particulièrement les femmes et les enfants, tous gais et contents... Voici, à peu près au complet, le journal de la première étape de notre docteur en France; le récit des suivantes n'est pas moins rempli de détails et de faits, qui ont la concision d'un carnet de voyage, mais en même temps un singulier caractère de véracité et pour ainsi dire de vie.

Rigby voyageait avec trois Anglais de ses amis; à eux quatre, ils remplissaient un landau attelé en poste. Les voilà partis de Calais à six heures du matin; ils ont deux postillons et six chevaux, ou plutôt, car avec le docteur il faut être précis, cinq chevaux et un mulet. « Ces animaux sont à l'état de nature, avec leur longue crinière, leur longue queue, leurs pâturons poilus, leurs harnais de cordes; mais ils marchent bien, à une allure solide, faisant environ sept milles par heure, sans être fouettés, ni paraître très fatigués. Les postillons, cependant, font adroitement claquer leur fouet dans tous les sens au-dessus de leur tête, pour qu'on

fasse place à la poste royale, à peu près comme les conducteurs des *mail coachs* anglais sonnent du cor aux approches des villes. » Les routes, bordées d'arbres, parfois pavées, trop fréquemment en ligne droite, sont aussi bonnes que les routes anglaises. Le pays est plat, plein de villages et de chaumières. Son étonnante fertilité frappe surtout Rigby. Pendant vingt-cinq lieues, il n'y a pas un arpent qui ne soit admirablement cultivé. Les moissons sont au-dessus de ce qu'il peut imaginer; des milliers d'arpents sont couverts d'un froment supérieur à celui que peut produire l'Angleterre; les avoines sont extraordinairement hautes. Il y a aussi une immense quantité de fèves, assez de lin, quelque tabac et du pastel. On parlait à Calais de la rareté des grains; on ne s'en aperçoit pas dans les campagnes. On aurait peine à croire, en les voyant, qu'une disette pût avoir lieu, si la population des villes n'était pas aussi dense. Les routes elles-mêmes sont couvertes de monde, de voitures, de chariots, de charrettes. Rigby est surtout étonné de l'aspect de la population. En sa qualité d'Anglais et de whig déclaré, il était persuadé que les Anglais seuls étaient des hommes libres, et que tous les peuples du continent, y compris les Français, étaient des esclaves gémissant sous le poids du despotisme. N'avait-il pas lu des assertions de ce genre, dans les récits de Smollett et d'autres voyageurs, dans les écrits des publicistes, dans les discours politiques? Aussi, c'est une grande surprise pour lui que de voir les Fran-

çais sous un tout autre aspect que celui sous lequel il se les était figurés.

« Nous avons vu, dit-il, les scènes les plus agréables dans la soirée qui a précédé notre arrivée à Lille : les habitants étaient assis en groupes sur leurs portes; les uns fumaient, les autres jouaient aux cartes, d'autres filaient du coton. Partout, nous avons vu des marques d'industrie, et tout le monde semble heureux. Nous avons, il est vrai, rencontré peu de signes d'opulence parmi les individus, car nous ne voyons pas autant de châteaux qu'en Angleterre, mais aussi nous avons vu peu de membres des plus basses classes en haillons, livrés à la fainéantise et à la misère. Que de singuliers préjugés nous nous faisons à l'égard des étrangers! J'avoue que je regardais les Français comme frivoles et nuls, que je croyais qu'ils étaient d'une apparence chétive et qu'ils vivaient dans un état de misère, par suite de l'oppression que leur faisaient subir leurs supérieurs. Tout ce que nous avons vu contredit cette opinion; les hommes sont forts et athlétiques, et l'aspect du pays montre que le travail n'est point découragé. Les femmes aussi, — je parle des classes inférieures, — sont fortes et bien faites, et semblent travailler beaucoup, surtout dans les campagnes. Elles portent de lourds fardeaux et semblent avoir pour tâche d'aller au marché avec le produit des champs et des jardins sur leur dos. Une Anglaise peut-être trouverait leur sort bien rude, mais les paysannes d'Angleterre ne sont

certainement pas aussi prospères ; je suis sûr qu'elles ne paraissent pas aussi heureuses. Ces femmes, avec de grands et lourds paniers sur leur dos, ont toutes des bonnets en très bon état, les cheveux poudrés, des boucles d'oreilles, des colliers et des croix. Nous n'en avons pas vu une seule en chapeau. Ce qui me frappe le plus, c'est l'étonnante différence qui existe entre ce pays et l'Angleterre. Je ne sais pas ce que nous en penserons plus tard, mais pour le moment la différence paraît être en faveur de la France; si les habitants n'en sont pas heureux, il semble du moins qu'ils sont bien près de l'être. »

C'est à Lille que le docteur Rigby écrivait ainsi à sa femme et à ses filles, qu'il appelait *my dear loves,* mes chères amies. Il était cinq heures du matin; par les fenêtres de l'hôtel de Bourbon où il était descendu, il apercevait le marché rempli de monde depuis une heure ou deux. Il ne pouvait s'empêcher de remarquer que dans la jolie mais tranquille ville épiscopale de Norwich, il n'y avait peut-être, à la même heure, qu'une ou deux personnes traversant la place du marché. Ici, hommes, femmes, soldats, voitures et chariots y affluent. Il y a des centaines de femmes, toutes en bonnet. Le nombre des soldats est considérable. On compte dix mille hommes de garnison.

« Les soldats sont très propres, dit Rigby; bien loin d'être maigres et de mauvaise mine, comme John Bull veut nous le persuader, ils sont bien faits,

grands, beaux, et ont une gaîté et une politesse dans leur extérieur et leurs manières, qui est particulièrement agréable à voir. Ils paraissent aussi très bien portants, car on prend grand soin d'eux. »

La pluie qui survient force les voyageurs à se réfugier dans l'église Saint-Pierre. On dit la messe. La musique, les ornements des prêtres, font un effet saisissant. Les instruments de musique sont ordinairement des basses, des contre-basses et des serpents; on n'ose se servir de l'orgue, dont l'éclat, dit-on, pourrait ébranler l'édifice. Rigby visite ensuite les couvents. En sa qualité de protestant, la vue des religieuses est pour lui un triste spectacle; cependant elles ne lui semblent pas malheureuses. Il est surtout frappé de la manière dont on observe le dimanche; il lui paraît que ce jour ne diffère des autres que parce qu'on s'y amuse davantage. Les boutiques sont toutes ouvertes et le peuple travaille comme de coutume. Il lui semblerait que la religion est peu comprise; pendant le service divin, l'assistance récite ses prières avec indifférence et précipitation. S'il y avait un peu plus de dévotion dans les églises, il approuverait beaucoup les plaisirs que l'on goûte le dimanche, car il est sûr qu'ils contribuent au bonheur du peuple. L'affaiblissement du sentiment religieux, que constate Rigby à Lille, n'est-il pas un symptôme frappant des progrès et de la diffusion des idées philosophiques dans les villes, à la veille de la révolution?

Entre Lille et Douai, Rigby constate la même gaîté dans les populations des villages qu'il traverse; dans la soirée, de nombreux groupes se livrent à la danse. A Cambrai, ville bien bâtie comme Douai, il visite le tombeau de Fénelon à la clarté des chandelles. Mais la cuisine de l'hôtel le charme particulièrement. « Nous aimons beaucoup, dit-il, la manière de vivre des Français; leur cuisine est admirable; on nous sert des fricassées qui feraient les délices d'un alderman de Norwich. »

En pénétrant en Picardie, le ravissement de cet heureux voyageur continue. Le pays est charmant, car il commence à être plus accidenté qu'en Flandre; la culture y est portée à un degré incroyable. Elle est faite surtout par des femmes. Tout est cultivé à la main; on sème des carottes avec le froment, et on les récolte successivement. C'est un spécimen extraordinaire d'industrie agricole. Non seulement Rigby est confirmé dans l'opinion qu'il s'est formée du bonheur du peuple, mais voilà qu'il trouve les femmes de plus en plus belles. « Dans la petite ville de Roye, écrit-il à sa famille, les femmes sont vraiment d'une beauté saisissante, et à peu près toutes celles que nous vîmes peuvent être regardées comme des objets d'admiration. Leur costume est d'une charmante simplicité; leur coiffure est soignée; leur figure animée par de doux sourires. Elles semblent avoir la simplicité de la nature et de l'innocence. On nous dit que l'eau est si bonne à Roye qu'elle rend toutes les femmes

belles. » Est-ce bien croyable? et le bon docteur n'est-il pas sous le charme des surprises et des plaisirs de son voyage? Le temps est si doux qu'on a baissé la capote du landau, et les voyageurs pénètrent dans la grande forêt de Chantilly. Si les jardins du château leur plaisent peu, si les magnifiques appartements sont surchargés de dorures et d'ornements, la situation de Chantilly n'en est pas moins charmante. « La France me paraît un pays merveilleux, écrit Rigby de Chantilly; je suis sûr que les voyages ne procurent pas seulement du plaisir, c'est la meilleure source d'instruction et d'amélioration intellectuelle, et c'est la seule chose qui puisse dissiper des préjugés qui, je commence à le penser, existent aussi complètement en Angleterre qu'ailleurs. »

Le soir même du jour où ils avaient quitté Chantilly, les quatre Anglais arrivèrent à Paris. Ils évitèrent les lenteurs de la visite des barrières en donnant un petit écu au commis de l'octroi, et ils descendirent au grand hôtel du Palais-Royal.

Ils séjournèrent à Paris du 8 au 19 juillet 1789. Rigby assiste en spectateur, comme un passant désintéressé, mais quelque peu passionné, aux événements qui s'accomplissent et qui auront une influence si profonde sur les destinées de la France. En arrivant à Paris, il n'a guère d'autres préoccupations que celles d'un touriste; il découvre avec satisfaction que cette ville n'est pas sale, mal bâtie, incommode, comme le prétendent ses compatriotes de

mauvaise humeur. « Il y a plus de beaux édifices qu'à Londres, dit-il, et tous les édifices dignes d'être visités y sont plus accessibles. » Mais ce qu'il dit de ces édifices, des spectacles, des promenades, n'a rien de bien nouveau ; nous ne parlerons pas non plus d'une excursion qu'il fit à Versailles, où il assista à une séance de l'Assemblée nationale, obtint une audience de Target, et vit le roi et la reine se rendre à la messe en grande cérémonie. La figure de la reine, qui venait de perdre récemment un fils, lui parut empreinte de tristesse et d'inquiétude. Ce qui a surtout un réel intérêt dans les lettres de Rigby, c'est la peinture des rues de Paris la veille et le jour de la prise de la Bastille, c'est la physionomie de la population pendant ces journées trop fameuses, ce sont les difficultés et les vexations que nos Anglais éprouvèrent lorsqu'ils voulurent gagner les barrières de Paris pour continuer leur voyage. Mais ces détails appartiennent à l'histoire[1], et nous nous hâterons de rejoindre Rigby et ses amis sur la route de Dijon. Il semble qu'ils respirent plus à l'aise après avoir échappé au tumulte, au bruit, aux dangers de la capitale. Cette satisfaction influe peut-être sur l'appréciation que Ribgy fait de son voyage de Paris à Dijon. Il commence à chanter de nouveau les mérites de la France.

« Je suis surpris, écrit-il de Dijon, qu'il m'ait

[1] Nous les avons en grande partie fait connaître dans le *Correspondant*, du 25 juillet 1883.

été dit qu'il était si désagréable de voyager en France, que les routes sont exécrables, les chevaux si mauvais, qu'ils ne peuvent marcher, etc., etc. Nous avons maintenant une expérience suffisante pour déclarer qu'il n'en est pas ainsi, et que beaucoup d'autres opinions, qui ont cours en Angleterre, et qui sont défavorables au pays et aux habitants, sontégalement fausses. A mesurequenousavançons, je sens augmenter mon admiration pour la grandeur de ce royaume, sa population étonnante, l'industrie de ses habitants. Nous avons fait maintenant plus de cent cinquante lieues en France, et nous avons à peine vu un arpent de terre inculte, excepté les forêts et deux parcs, l'un appartenant au prince de Condé, l'autre au roi, à Fontainebleau. Partout ailleurs, à peu près chaque pouce de terrain a été labouré ou bêché, et en ce moment il semble écrasé sous le poids des moissons. Le long des routes, au bord de l'endroit où passe la roue des voitures, au sommet même des montagnes, on peut voir les effets du travail de l'homme. Depuis que nous avons quitté Paris, nous avons traversé une région où la vigne est cultivée. Celle-ci pousse sur le flanc et même sur le sommet des collines les plus élevées. Elle réussit aussi sur un sol trop ingrat pour produire du grain, et sur les bords de précipices où aucun animal ne pourrait tirer la charrue. »

Au delà de Vitteaux, les voyageurs se trouvèrent sur un plateau parsemé de rochers, et qui n'en était

pas moins bien cultivé. A l'extrémité de ce plateau, ils eurent une vue étendue et charmante. C'était vers le soir, le soleil lançait à travers les nuages de larges traits de lumière. L'air était d'une pureté admirable. Au premier plan, s'élevaient les ruines d'un magnifique château du moyen âge. Un vaste panorama se déroulait jusqu'à l'horizon, avec des collines abruptes, des vallées profondes et d'immenses forêts hérissées de rochers. De nombreux villages apparaissaient dans les vallées, dont le fond était occupé par des prairies remplies de bestiaux et de faneurs, ou par des champs cultivés, tandis que les versants étaient couverts de bois et de vignes. Le contraste des rayons épars du soleil avec l'aspect sombre et triste des grands bois produisait un admirable effet. « Quand je vois de pareils paysages, écrivait Rigby à sa femme et à ses filles, je souhaiterais que vous fussiez avec moi ; mais quand les troubles commencèrent à Paris, je fus heureux de vous savoir toutes saines et sauves à Framingham. »

Les villes qu'il traversa avaient ressenti le contrecoup des événements de Paris. A Sens, dont il remarque les rues étroites et les maisons de bois, les soldats et les bourgeois faisaient l'exercice sur la place, aux applaudissements des femmes qui sont aux fenêtres. A Joigny et ailleurs, le peuple, très animé, portait la cocarde nationale, et se précipitait autour des voyageurs pour avoir des nouvelles de Paris. Rigby s'arrêta plus longtemps à Dijon, qui lui parut

propre et bien bâti. Il y visita l'hôpital général de la Charité qu'il ne put assez admirer. L'état de cet hôpital forme un tel contraste avec celui de l'hôtel-Dieu de Paris quelques années auparavant, qu'il nous semble utile de reproduire en entier le passage des lettres de Rigby qui le concerne. On y remarquera les détails relatifs à l'hospitalité accordée aux voyageurs, qu'on peut comparer à la belle institution moderne de l'hospitalité de nuit.

« Jamais, dit le docteur, aucun établissement de ce genre ne m'a plu davantage. La charité et le bon sens semblent avoir présidé à la construction de cet hôpital. C'est un édifice vaste et élevé, en dehors des murs de la ville, recevant l'air pur des montagnes voisines. Il contient trois cents lits, tous de fer, avec des draps et des couvertures de coton blanc, aussi propres que ceux d'un quaker à Norwich. Je ne pus trouver nulle part la plus légère odeur malsaine ou désagréable. Les salles sont très grandes et ont au moins trente pieds de haut. Quelques-unes sont destinées aux vieillards infirmes ou incurables; d'autres, situées à l'écart, aux aliénés; et deux d'entre elles sont réservées aux enfants trouvés. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut une grande salle, aménagée avec le même confortable pour la réception des étrangers sans ressources. Là, le voyageur fatigué peut trouver à la fois un asile et le repos. On lui permet d'y rester trois jours, on le fournit de tout ce dont il a besoin, et s'il est sans le sou, on lui donne un peu d'argent à son départ. Je

n'ai jamais rien vu de si intéressant. Beaucoup de lits étaient alors occupés par des voyageurs dont la figure était brûlée par le soleil, et qui ronflaient avec une parfaite sécurité, sans être troublés par ces appréhensions qui, dans bien des cas, interrompent le sommeil de ceux qui sont loin de chez eux. J'enviais réellement le fondateur de cet excellent établissement. J'enviais même les personnes qui ont l'agréable tâche d'accomplir ses charitables intentions. Je suis sûr que j'ai raison d'en faire l'éloge, car le plus grand soin est nécessaire pour obtenir une telle propreté, une telle tenue, un tel confort. Mais je dois m'arrêter. Je reviendrai sur ce sujet quand je serai chez moi, et si vous êtes de moitié aussi émues par mon récit que je l'ai été par la réalité, il vous fera venir les larmes aux yeux. La cuisine elle-même était également propre, et la pharmacie ou dispensaire la mieux tenue que j'aie jamais vue; mais la salle était trop petite et mal éclairée... »

En poursuivant sa route vers Lyon, notre bon docteur continue à s'extasier sur la beauté de la campagne, « de ces collines qu'en Angleterre on appellerait des montagnes et qui sont couvertes de vignes verdoyantes jusqu'au sommet, tandis que des maisons, des villages, des villes s'élèvent sans nombre à leur pied ». C'est à peine s'il indique, comme une ombre au tableau, les mendiants qui, à chaque relai de poste, entre Dijon et Beaune, viennent entourer sa voiture. Tout le long du chemin, il s'exclame avec ses compagnons : « Quel pays!

quelle fertilité! quels habitants industrieux! quel charmant climat! » C'est seulement aux environs de Châlon-sur-Saône qu'ils rencontrent pour la première fois quelques friches. Partout on moissonne dans les campagnes, tandis que la population des villes est en combustion, par suite des nouvelles politiques. Aux abords de Beaune, les voyageurs rejoignent des bourgeois armés, qui font route en voiture, à cheval et à pied. Les piétons arrêtent leur landau, et les prenant pour des nobles, coupent les traits des chevaux; d'autres bourgeois s'interposent pour qu'on laisse les Anglais libres. A Beaune, où les femmes sont très jolies, les habitants portent tous la cocarde. Partout, Rigby trouve les mêmes manifestations en faveur de la liberté et contraires à la noblesse. Un abbé ou curé, avec lequel il cause, exprime les mêmes sentiments. Partout on crie: *Vive la nation!* et *vive le tiers état!* partout on porte la cocarde nouvelle; seulement à Mâcon, elle est bleue et blanche.

Les quais bordés de magnifiques maisons de pierre, l'éclairage brillant des rues au moyen de lampes d'Argand, le nombre des églises et des couvents, frappent notre voyageur à Châlon-sur-Saône. A Mâcon, le soir, la population se presse sur les quais, qui sont superbes, et sur le pont. « Il y avait là, dit Rigby, des centaines de dames bien mises et de messieurs, se délassant, causant, assis sous les portiques, sur des bancs ou des chaises près de la rivière. J'aurais désiré être habitant de

Mâcon pour m'asseoir parmi ces gens heureux. Je suis sûr que nous sommes moins sociables que les Français et que nous y perdons beaucoup. » Le spectacle des ouvriers qui se rendent le matin à leur travail, qui chargent les bateaux, et des femmes qui vont laver leur linge à la rivière, ne le frappe pas moins. De Mâcon à Lyon, il signale la beauté croissante du paysage. Aux approches de Lyon, les collines et les vallées, singulièrement cultivées, garnies de bois, de vignes et de vergers, offrent de toutes parts à la vue une multitude de châteaux et de maisons de campagne, appartenant aux riches manufacturiers de la ville, de fermes et de chaumières bien tenues, et forment un spectacle qui, selon Rigby, n'a pas d'égal au monde.

L'intérieur de Lyon est moins séduisant. Maisons hautes, rues étroites, odeurs détestables. Rigby va visiter le célèbre hôtel-Dieu, qui contient onze cents lits de fer, pour un nombre égal de malades. Les draps sont en fil, mais ne sont pas propres. Les salles sont grandes, mais trop remplies. En somme, cet hôpital ne saurait être comparé pour la tenue à celui de Dijon. Ce que notre docteur apprécie le plus à Lyon, c'est la vie aisée des classes bourgeoises. Il va visiter la maison de campagne d'un riche marchand, d'où l'on a une vue superbe qui s'étend jusqu'au mont Blanc. Cette maison lui semblerait suffire en Angleterre à des personnes du plus haut rang. « Elle est aménagée, dit-il, de la manière la plus confortable, et elle a des lits pour

recevoir vingt ou trente étrangers... Nous apprîmes qu'il y avait beaucoup d'habitations de ce genre; non seulement les marchands, mais les boutiquiers et les artisans, ont leurs maisons de campagne dans des sites également romantiques; mais, quoique charmantes, elles nécessitent peu de dépenses. Les loyers sont si bas, et les vivres si étonnamment bon marché autour de Lyon, que l'on m'assura qu'une personne mariée, avec quelques enfants, pouvait bien vivre avec 1,500 francs de revenu! Quel charmant pays que celui-ci pour les gens dont la fortune est modique! Avec quelques centaines de guinées par an, l'on serait très riche! Beaucoup de familles anglaises sont établies ici, et j'imagine que leur nombre augmentera, puisque la forme du gouvernement est sur le point de s'améliorer. Le naturel du peuple le dispose à la sociabilité... Loin d'être froid, comme celui des Anglais, il est tout vivacité et politesse. »

Nous n'analyserons pas les impressions de voyage du docteur Rigby, pendant sa navigation sur le Rhône, où il ne cesse pas d'admirer le paysage et où il remarque que les fissures mêmes des rochers sont cultivées avec soin; nous ne reproduirons pas ce qu'il dit des monuments et des antiquités de Vienne et de Nîmes, du pont Saint-Esprit et du pont du Gard. Il est singulièrement frappé du changement de la végétation aux environs de Nîmes, où des milliers d'oliviers ont été détruits par la rigueur de l'hiver précédent. Il est également surpris de

l'affluence considérable de monde qui se trouve à la foire de Beaucaire. Aix est bien bâtie; les rues sont larges, et dans la promenade, ombragée de vieux ormes, les habitants se pressent le soir. Rigby remarque qu'il a été assez heureux pour trouver partout les promenades remplies au moment où il y arrivait; c'est qu'on était au mois de juillet, et que la température invitait à sortir le soir. La situation de Marseille et l'aspect de ses quartiers neufs lui plaisent encore davantage. « Une grande partie de la ville a été reconstruite depuis quarante ans; les maisons sont élevées, bâties en pierres blanches; les rues larges et bien pavées; de plus, elles sont très propres et purifiées par des ruisseaux d'eau qui courent le long de beaucoup d'entre elles. »

Au delà de Marseille, son enthousiasme augmente pour les beautés de la route. « Vous sourirez, j'en suis sûr, écrit-il à ses « chères amies », à m'entendre dire constamment que ce que je viens de voir surpasse en beauté tout ce que j'ai vu auparavant. » L'aspect des gorges d'Ollioules, entre Marseille et Toulon, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Là encore, partout où les rochers laissent place à la moindre parcelle de terre végétale, l'industrie des habitants a planté des légumes de diverses sortes. Le naturaliste observe aussi des plantes rares qui poussent sur le flanc des rochers. A Toulon, où les officiers et les employés de l'État dominent, il est frappé pour la première fois de

ne rencontrer aucun signe de réjouissance à l'occasion de la révolution; mais la gaîté française y règne comme ailleurs; elle apparaît « dans les sourires des femmes, dans l'amabilité avec laquelle les hommes leur parlent à la porte des maisons, en jouissant du charme de l'air délicieux qu'on respire le soir ». S'il continue à admirer les beautés incomparables des côtes de la Méditerranée, la richesse, la nouveauté et la variété de leur végétation, il est moins satisfait de la ville de Fréjus, qui lui paraît en décadence, et dont l'hôtel est très sale. Antibes, en revanche, est propre et bien bâtie. Au moment de quitter la Provence, il s'extasie sur la beauté du ciel et du pays. Il admire encore la manière dont le sol est cultivé, les plantations d'oliviers et de figuiers, et les aloès, qui sont parfois plantés en haie. Il ne peut s'empêcher d'éprouver quelque tristesse en entrant en Italie. « Croyez-moi, écrit-il aux siens le 2 août, j'ai quitté la France avec regret. Je ne la reverrai plus probablement, et je dois au voyage que j'y ai fait, ainsi qu'aux circonstances politiques au milieu desquelles je me suis trouvé, des impressions qui ne s'effaceront jamais de mon esprit. J'ai été enchanté du peuple : travail, contentement et bon sens, sont les traits particuliers de son caractère. Les derniers événements politiques, si importants pour leur sort futur, ont été amenés par le courage et la persévérance des classes moyennes, qui me paraissent plus éclairées ici que chez nous. En

Angleterre, les hommes parlent seuls politiques, et ils le font dans des tavernes où ils ne sont pas animés, mais troublés par la boisson; ici, dans les promenades publiques et les rues, les habitants de la ville et des environs échangent mutuellement leurs opinions. Mais je dois m'arrêter... »

Arrêtons-nous aussi, car nous ne pouvons suivre le docteur Rigby dans le Piémont, en Suisse, dans l'Allemagne et la Hollande qu'il traverse pour retourner en Angleterre. Il juge sévèrement ces derniers pays; mais sa sévérité même prouve que ses appréciations si favorables à la France n'étaient pas le résultat d'une bienveillance naturelle à son caractère. Cependant si son témoignage est à la fois véridique, éclairé et point systématique, il ne s'ensuit pas qu'il doive être regardé comme complet et qu'il n'ait pas besoin d'être contrôlé par d'autres. La vérité historique ne se forme que par la comparaison et le rapprochement des témoignages les plus divers. Celui du docteur Rigby, qui a traversé de riches provinces de France dans sa chaise de poste, ne saurait infirmer celui d'Arthur Young, qui a parcouru le royaume en différents sens et à plusieurs reprises; mais il le complète et le rectifie sur certains points. C'est, si l'on veut, un témoin à décharge; mais les témoins à décharge ne doivent pas moins être entendus que les autres. Ils doivent l'être avec une bienveillance particulière, quand il s'agit du passé de notre pays; ils doivent l'être surtout à une époque où l'accusation a des

appuis officiels que n'a pas la défense. Ajoutons en terminant que les lettres du docteur Rigby doivent être lues avec d'autant plus d'intérêt, que la sympathie qu'il témoigne à nos pères doit exciter notre sympathie à son égard; il a des préjugés dont il se dégage difficilement, mais il est honnête, il est sincère, il a le cœur ouvert aux entraînements généreux comme aux sentiments de famille, et il mérite quelque peu notre affection, il a quelque droit à notre gratitude, parce qu'il a beaucoup aimé et qu'il fait aimer la France et les Français.

XXX.

UN VOYAGEUR RUSSE EN 1790. — KARAMSINE.

Comme Rigby, l'historien russe Karamsine [1] a vu et présenté la France sous un aspect séduisant; dès qu'il pénètre en Alsace, il se montre disposé à l'admiration : « C'est un beau pays, dit-il; les villes et les villages y sont d'une construction agréable. Des deux côtés de la route, on voit des champs admirablement cultivés. » La Suisse également offre une apparence d'abondance et de richesse. Quel contraste avec la Savoie, où le peuple est paresseux, le sol maigre, les villages presque déserts! Après avoir passé l'hiver à Genève, Karamsine rentre en France par le Fort-l'Écluse. Il couche, non loin de la Perte du Rhône, dans l'auberge d'une petite bourgade. « On nous donna, dit-il, une jolie chambre très propre; on fit du feu dans la cheminée, et on nous servit un souper composé de six ou sept plats avec dessert. J'entendais au dehors des airs rustiques, qui, se mariant aux gémissements de la brise, me

[1] *Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse*, traduites du russe par V. de Parochine, Paris, 1867. — M. Legalle publie une nouvelle traduction de ces lettres très intéressantes dans la *Revue de la Révolution*.

plongeaient dans une douce rêverie. » Du reste, sur tout le chemin, jusqu'à Lyon, il rencontre partout, « dans les endroits les plus écartés, dans les plus pauvres villages, de bonnes auberges, une nourriture suffisante, des appartements propres avec des cheminées. » Un dîner pour deux coûte 3 livres dix sous ; mais notre voyageur remarque que dans toutes les auberges, on soupe sans soupe, parce qu'on ne sert jamais de soupe au souper, et qu'on ne met sur la table que des cuillers et des fourchettes, parce qu'on suppose que chaque convive doit apporter son couteau.

A Lyon, malgré l'effervescence révolutionnaire qui agite les rues, on va beaucoup au spectacle. Vestris fait fureur. « Son âme est dans ses jambes, dit Karamsine !... Je n'aurais jamais cru qu'un danseur pût me procurer autant de plaisir. » Notez que Karamsine est un poète distingué, qu'il fut plus tard un historien éminent, et que les lettres qu'il écrivit pendant son voyage ont de véritables qualités littéraires. Son témoignage est digne de foi, soit quand il décrit l'enthousiasme que le talent de Vestris suscite à Lyon, soit lorsqu'il montre la turbulence et l'insolence de la populace de Lyon et de Strasbourg exaltée par la révolution. Les mendiants et les mauvais sujets ne veulent plus travailler depuis qu'on crie à qui veut l'entendre que la France est souveraine et libre. Et notre Russe, jugeant plus froidement les événements que ne le font les Anglais, dira avec justesse : « Le peuple en

France est devenu le plus grand des despotes. »

Il s'en occupe, du reste, le moins possible; il visite les monuments, suit les théâtres, et note tranquillement sur son chemin ce qui frappe particulièrement sa vue. De la diligence d'eau, sur laquelle il remonte la Saône jusqu'à Chalon, il aperçoit « les plaines fertiles qui s'étendent sur les deux bords de la rivière; des collines, des monticules, çà et là; partout de jolis hameaux, des vergers, des maisons de campagne, des châteaux avec leurs tours et tourelles; une culture très avancée, l'industrie et ses bienfaisants résultats. » A Montmerle, on débarqua pour dîner. Les passagers sont « assaillis par une douzaine de femmes tenant auberge, qui toutes veulent emmener chez elles d'aussi *aimables voyageurs*, chacune disant qu'elle a tout ce qu'on peut désirer de meilleur en potage, ragoût, vin et dessert. » Après le dîner, dont il fut très content, Karamsine et son compagnon de route se promènent sur le bord de l'eau, « entrant dans les maisons des paysans, qui sont très proprement tenues, et causant avec ces braves gens. Leurs filles sont enjouées et modestes; elles n'ont pas perdu le don naturel de savoir rougir. Dans une de ces maisons, toute la famille était à table; il y avait sur une nappe blanche, un potage, un plat d'épinards et un pot de lait. Quant aux sabots des paysans français, ajoute Karamsine, ils sont loin de me plaire, et je ne comprends pas comment ils n'en sont pas estropiés. »

A Chalon, notre Russe prend la poste. « Elle n'est pas plus chère qu'en Allemagne et elle y est meilleure. Les chevaux sont toujours prêts, les routes excellentes, les postillons lestes et adroits. Villes et villages passent rapidement sous ses yeux. » L'ombre au tableau, ce sont les pâles visages et les haillons des mendiants, qui à chaque station viennent assaillir les voyageurs.

Ils arrivent à Paris, pleins d'émotion, par le faubourg Saint-Antoine. Rues étroites, malpropres, maisons hideuses, gens déguenillés. Est-ce bien là Paris qu'on se figure si beau de loin? mais voici les quais, avec des édifices splendides, de grandes maisons à six étages, de riches magasins! Quelle foule variée! Quel bruit!.. le public s'agite comme une mer houleuse. Karamsine descend avec son ami à l'hôtel Britannique, rue Guénégaud. On lui donne deux jolies pièces meublées, au troisième étage, moyennant deux louis par mois. L'hôtesse les accable de politesses, et ne cesse de les appeler *aimables étrangers*. Les hôtesses étaient alors singulièrement avenantes. La maîtresse de l'hôtel de Milan à Lyon avait accueilli Karamsine avec un sourire comme il n'en avait jamais vu ni aux Allemandes, ni aux Suissesses.

Karamsine resta près de trois mois à Paris; il a dépeint quelques-uns de ses aspects d'une manière agréable, donnant même des détails assez piquants, qu'on peut lire après le *Tableau de Paris*, de Mercier. Il a décrit assez bien sa vie journalière. Le

matin, lire les feuilles publiques, en prenant son café, un café supérieur à tout ce qui se donne sous ce nom en Allemagne et en Suisse; se faire accommoder par un coiffeur, qui vous inonde d'eau de senteur et vous blanchit la tête d'une poudre fine et délicate, en racontant mille anecdotes sur Mirabeau, Maury, Bailly et Lafayette; aller ensuite au Palais-Royal, aux Tuileries, chez les libraires ou les marchands d'estampes; dîner au restaurant, où pour un rouble on a cinq ou six mets très bien apprêtés et un dessert; visiter ensuite une église, un monument ou une galerie de tableaux, avant d'aller à l'Opéra ou à la Comédie; finir sa soirée au café de *Valois* ou au *Caveau*, en prenant une bavaroise et en assistant au spectacle animé et brillant des galeries du Palais Royal. « C'est ainsi que je passe mon temps, dit notre jeune Russe, et je m'en trouve bien. »

Il s'en trouve d'autant mieux, qu'il s'occupe peu de politique. Il eut été difficile cependant de n'en rien dire au mois d'avril 1790. « Qui aurait pu s'attendre à de pareilles scènes, écrit Karamsine, de la part de ces frivoles Français, si renommés pour leur amabilité et leur ardent royalisme? » Du reste, selon lui, c'est à peine si la centième partie de la population prend part à la tragédie qui se joue en France. Le reste discute, dispute, applaudit ou siffle comme au spectacle. Ce n'est point ce genre de spectacle que recherche le jeune poète russe; il préfère la conversation des savants,

comme Barthélemy, à celle des hommes politiques; il aime mieux se promener dans les environs de Paris, que d'assister aux séances de l'assemblée nationale. Il trouve ces environs charmants, et il ne se lasse pas de causer avec les paysans et les paysannes, qui lui plaisent par leur bonne franchise. « Où vas-tu, avec ce livre à la main? demande-t-il à une petite fille. — Je vais à l'église, Monsieur, prier Dieu. — C'est dommage que je ne sois pas de votre religion; j'aurais aimé à prier à côté de toi, ma petite. — Mais le bon Dieu est de toutes les religions. — Convenez, mes amis, ajoute Karamsine, qu'une pareille philosophie a quelque chose d'admirable chez une petite fille de campagne.

Comme Sterne, comme Rigby, comme tant d'autres, Karamsine est séduit par les qualités sympathiques des Français. « Le feu, l'air, en deux mots, c'est leur caractère. Je ne connais pas de nation, écrit-il à une dame, plus ardente et plus éventée que la vôtre; j'ajoute et plus aimable. On dirait que vous avez inventé la société, ou que la société a été inventée pour vous, tant la politesse et l'art de vivre avec les hommes semblent innés chez le Français. Personne ne possède comme lui le talent de captiver les cœurs par un bon sourire, par un regard prévenant..... Tout ce que je suis en droit de demander aux hommes, ils me l'offrent de bonne grâce. La légèreté, l'inconstance s'allient chez lui à des qualités qui tiennent à ces mêmes défauts. Le Français

est inconstant, mais il n'est pas rancunier; faire de l'admiration l'ennuie; haïr trop longtemps lui est insupportable... Une aimable inconséquence et une franche gaîté sont les compagnes inséparables de sa vie. De même que l'Anglais se réjouit de la découverte d'une nouvelle île, le Français s'applaudit d'un nouveau calembour. Sensible à l'extrême, il devient passionnément amoureux de la vérité, de la gloire, des grandes actions. Mais les amoureux sont infidèles : aussi ses accès de colère et de frénésie sont terribles : la révolution en est une preuve foudroyante. Quel malheur, si cet affreux bouleversement doit avoir pour conséquence d'altérer le caractère aimable, enjoué et spirituel de cette nation! »

XXXI.

GŒTHE DANS L'ARGONNE.

Gœthe n'est pas venu en France, en simple voyageur ni en ami, comme Karamzine; il s'y est introduit, à la suite d'une armée ennemie, dans le but d'y chercher des impressions littéraires et historiques. Partageant les étapes de cette armée, ce n'est pas un observateur superficiel, qui voit seulement les monuments et les auberges, c'est un témoin d'autant plus précieux que, dans les hasards de sa vie de campagne, il a pénétré dans les maisons particulières et a pu y saisir sur le vif quelques traits de la vie domestique et intime. C'est pour faire connaître ces traits, souvent si difficiles à rencontrer, que nous analysons ici quelques passages de son récit de la campagne de France en 1792 [1].

Gœthe a fait cette campagne, à la suite du duc de Weimar. Il parle souvent de la manière dont il fut nourri. Le grand homme était quelque peu gourmand. Avec quel empressement il visite les boutiques des confiseurs de Verdun! Comme il déplore le gaspillage des excellentes et riches provisions que contient cette ville! Comme il se régale à table d'hôte d'un bon gigot et de vin de

[1] Gœthe, *Œuvres*, t. X, *Campagne de France*, tr. par M. J. Porchat.

Bar! Mais les détails de ce genre, qui étonneraient chez un poète, si ce poète n'était Allemand, ont l'avantage de nous faire connaître comment se nourrissaient alors les Français des classes moyennes et inférieures. Dans le village de Somme-Tourbe, c'est en vain qu'on cherche des vivres de porte en porte. Gœthe avise une maison écartée; il y entre, y trouve deux soldats allemands, et guidé par eux, pénètre dans une belle cave, qui contenait deux tonneaux et plusieurs compartiments de bouteilles casées dans du sable. Le poète et ses compagnons en prirent plusieurs du meilleur vin, et les rapportèrent en triomphe à leur bivac. Était-ce un paysan qui habitait cette maison, dont la cave, si bien fournie fut le théâtre de ce petit acte de maraude, que Gœthe raconte sans remords?

Les Allemands, qui ne mangeaient que du pain noir, étaient surtout surpris de voir les Français manger du pain blanc. Un jour, les Prussiens saisirent plusieurs chariots, remplis de pain blanc, qui était destiné à l'armée française. Un autre jour, Gœthe, pris de compassion pour deux jolis garçons de quatorze ou quinze ans, qui accompagnaient les chevaux réquisitionnés pour traîner sa voiture, voulut partager avec eux le pain de munition dont il se nourrissait. Ils le refusèrent sans dissimuler leur répugnance, et comme Gœthe leur demandait ce qu'ils pouvaient manger d'ordinaire, ils répondirent : « Du bon pain, de la bonne soupe, de la bonne viande, de la bonne bière. — Pain blanc,

pain noir, dit le poète, c'est le véritable ***schibboleth,*** le cri de guerre entre les Allemands et les Français. » Le poète était-il bien sûr cependant qu'ailleurs les paysans ne mangeaient pas de pain noir?

Ce qui est certain, c'est qu'il avait été frappé de l'aspect d'aisance du pays, peu favorisé de la nature, dans lequel il se trouvait. Il rencontrait sur les plateaux de l'Argonne une population clair-semée, laborieuse, amie de l'ordre et contente de peu. On n'y voyait ni vermine, ni pouillis. Les maisons étaient construites en maçonnerie et couvertes de tuiles, et les enfants, qu'on interrogeait dans les villages, « parlaient avec satisfaction de leur nourriture. »

Ailleurs, à Sivry, il décrit avec un charme réel ce qu'il appelle le caractère homérique et pastoral des maisons rurales de France. Après avoir traversé une petite cour carrée, il était entré dans une chambre spacieuse, haute, destinée à la famille; elle était carrelée de briques. A gauche, le foyer était adossé à la muraille. Au coin du feu, un haut coffret à couvercle, servant de siège et renfermant la provision de sel. C'était la place d'honneur qu'on offrait à l'étranger le plus marquant; les autres s'asseyaient sur des sièges de bois avec les gens de la maison. Une grande marmite était suspendue à la crémaillère, renfermant le « pot au feu national »; une pièce de bœuf y bouillait, avec des carottes, des navets, des poireaux, des choux et d'autres légumes.

« Pendant que nous nous entretenions amicalement avec ces bonnes gens, dit Gœthe, j'observais l'heureuse disposition du dressoir, de l'évier, des tablettes où étaient rangés les pots et les assiettes. Tous les ustensiles étaient brillants de propreté et rangés en bon ordre ; une servante ou une sœur de la maison rangeait tout parfaitement. La mère de famille était assise près du feu, tenant un petit garçon sur ses genoux ; deux petites filles se pressaient contre elle. On mit la table, on posa dessus une grande écuelle de terre, dans laquelle on jeta du pain blanc coupé en petites tranches ; le bouillon chaud fut versé dessus, et l'on nous souhaita un bon appétit. Les jeunes gens, qui dédaignaient mon pain de munition, auraient pu m'adresser à ce modèle « de bon pain et de bonne viande ». Après quoi, l'on nous servit la viande et les légumes qui s'étaient trouvés cuits en même temps, et tout le monde aurait pu se contenter de cette simple cuisine. »

Gœthe reste une journée et une nuit chez ces bonnes gens. Les traditions des familles honnêtes régnaient chez eux. Lorsque la nuit vint, les enfants allèrent se coucher ; ils s'approchèrent avec respect du père et de la mère, firent la révérence, leur baisèrent la main, et dirent : « Bonsoir papa, bonsoir maman, » avec une grâce charmante. Il les revit, la nuit même, dans des circonstances bien différentes. Les soldats, après de longs pourparlers, s'étaient emparés d'un cochon, qu'ils finirent par

payer et qu'ils amenèrent dans la maison. Les hôtes consentirent à les aider à « immoler la victime », dont on leur promit une part, et l'opération sanglante se fit dans la chambre « où les enfants dormaient dans des lits bien propres. Éveillés par le vacarme, ils regardaient avec une frayeur ingénue de dessous leur couverture. Près d'un grand lit à deux places entouré soigneusement de serge verte, était suspendue la proie, de sorte que les rideaux formaient un fond pittoresque au corps éclairé. C'était un effet de nuit incomparable. » Les habitants ne s'en souciaient guère. Ils cherchaient à dérober leurs provisions à la rapacité des hussards. Ils avaient dissimulé avec soin la porte de leur potager, et ils se préoccupaient d'échapper au pillage des maraudeurs, dont le passage eût été pour eux plus dangereux que celui des troupes régulières.

Nous ne suivrons pas Gœthe dans toutes les étapes où l'entraîna la retraite de l'armée allemande, après la bataille de Valmy. A Verdun, il s'installa au premier étage d'une belle maison; elle appartenait à un chevalier de Saint-Louis, qui, de même que sa famille, ne voulut pas entendre parler des étrangers qu'il hébergeait forcément. Il séjourna également chez une honorable famille d'Étain.

Au milieu des tristesses de la guerre étrangère et des discordes civiles, Gœthe sait reconnaître les qualités morales de ces Français dont il fut l'hôte forcé. On peut appliquer à certains bourgeois des villes l'éloge qu'il fait d'une famille honnête et

considérée, qui habitait à Arlon une maison bien bâtie et bien tenue dans laquelle il descendit. Arlon fait partie du Luxembourg, mais les habitants ont les mœurs et le langage français. « Au milieu de tous les maux qu'elles avaient soufferts, qu'elles avaient à craindre encore, écrit Gœthe, ces personnes montraient dans leur condition bourgeoise de la dignité, de l'affabilité et de bonnes manières, qui faisaient notre admiration et dont un reflet nous est venu dans les drames sérieux de l'ancien et du nouveau répertoire. Nous ne pouvons nous faire aucune idée d'un pareil état dans notre propre vie nationale et dans sa peinture. »

Quel hommage rend ainsi le poète allemand à la vie provinciale, telle qu'elle existait sous l'ancienne monarchie, avant que la révolution ait pu la modifier! Gœthe ajoute : « La petite ville (française) peut être ridicule; les habitants des petites villes allemandes sont absurdes. » Le ridicule n'empêchait pas les qualités sérieuses et aimables d'un peuple, chez lequel s'était le plus souvent conservé dans les classes bourgeoises et rurales le respect de la religion et de la famille.

XXXII.

LA FRANCE ET LES PAYS ÉTRANGERS DANS LA SECONDE MOITIÉ DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Lorsque le voyageur arrive au terme de sa course, il se plaît à rappeler à sa mémoire les divers spectacles qui ont frappé ses yeux et son imagination; il les compare entre eux; il les compare aux objets qui l'entourent, et forme ses impressions des rapprochements qu'il en tire. Nous pourrions de même résumer, au terme de notre travail, les principaux traits des relations que nous venons d'analyser, et comparer la France d'autrefois à celle d'aujourd'hui. D'incomparables progrès matériels ont été accomplis depuis cent ans, et l'on peut dire avec plus de raison de nos jours ce que Bossuet disait il y a deux siècles : « Je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde... » Mais les progrès éclatants dont nous sommes témoins ne sont pas le propre de notre pays; ils sont le partage de toutes les nations chrétiennes. Aussi, pour appré-

cier avec justesse l'état de la France du dix-huitième siècle, ce n'est pas à la France d'aujourd'hui qu'il faut la comparer, c'est aux nations du même siècle qui, tour à tour ses rivales, ses émules ou ses alliées, se trouvaient entraînées dans le même mouvement général de la civilisation.

Si l'on considère l'histoire de l'Europe à partir du moyen âge, on remarquera que les peuples qui habitent la majeure partie de ce continent ont eu de nombreux points de contact, des sentiments, des mœurs et des intérêts communs. Les deux principales races européennes, les races latines et germaniques, ont suivi, à des intervalles parfois inégaux, les mêmes grands courants religieux, intellectuels et politiques. Au moyen âge, de l'Espagne à la Suède, le catholicisme, l'art ogival, la féodalité ont partout prévalu. Si, à l'époque de la renaissance, les nations du Nord se sont affranchies de l'influence religieuse de Rome, elles ont subi, par un singulier contraste, les doctrines artistiques et politiques des races latines, au lieu de leur imposer les leurs comme auparavant. Malgré les rivalités et les guerres, malgré les divergences de leur génie et de leur langue, les peuples divers de l'Europe se communiquaient les progrès qu'ils faisaient dans les arts et dans les sciences; ils échangeaient leurs produits comme leurs découvertes, leurs marchandises comme leurs écrits, et s'ils se nuisaient dans des luttes souvent prolongées, ils se rendaient utiles les uns aux autres dans les tran-

sactions de la paix. Leurs divers langages s'étaient même transformés peu à peu, à partir du douzième siècle, pour atteindre cette perfection relative, qui devait donner à chacun de ces peuples, et surtout à la France, son heure ou son siècle de grandeur littéraire. Mais, si cette heure a différé pour chacun d'eux, l'essor général était le même, et les progrès de l'esprit humain avaient concordé dans toutes les nations chrétiennes de l'Europe avec les progrès de la richesse et de la science.

Cette tendance à l'uniformité s'était accentuée particulièrement au dix-huitième siècle. Arthur Young remarque, dans ses voyages, combien les mœurs des différents pays se ressemblent, surtout dans les classes élevées. Il ne disait pas, comme Misson en 1685, que les modes et les manières de Nuremberg et d'Augsbourg sont aussi étranges que celles du Japon [1]. « Pour trouver du nouveau, écrit Arthur Young [2] en 1787, il faudrait aller en chercher chez les Turcs et les Tartares. » Comme la langue et la littérature française, les modes de France ont en effet pénétré dans toute l'Europe. Elles font fureur à Vienne, où l'on envoie régulièrement de Paris des poupées costumées selon le dernier goût; elles sont suivies dans les petites villes reculées de la Hongrie [3]; elles sont adoptées à Naples depuis

[1] *Nouveau voyage d'Italie* (*Voyqge d'Allemagne*), éd., 1727, I, 103.

[2] *Voyages en Italie et en Espagne*, tr. par M. Lesage, p. 27.

[3] Baron de Riesbeck, *Voyage en Allemagne*, 1788, 2 vol.

1770; quoi qu'en dise Alfieri, elles dominent à Lisbonne [1]. Non seulement les femmes de Berlin sont toutes au courant des modes de Paris, mais elles parlent toutes français, même entre elles [2]. L'étude du français est partout le complément d'une belle éducation; en Allemagne même, on regarde la langue du pays comme vulgaire, et chez les gens d'un certain rang, on fait apprendre le français avant l'allemand [3]. Presque toutes les grandes villes ont leur théâtre français. A Vienne, il y a deux théâtres; le plus grand est le théâtre français. A Naples, le théâtre français est assez bon, et celui de Cadix même est monté, selon Swinburne, sur le ton le plus magnifique.

Ces symptômes d'une uniformité croissante, à laquelle la France avait largement participé, n'empêchaient pas les différences que le climat, la race, les mœurs, les gouvernements établissaient entre les diverses nations de l'Europe. Ces différences ont été signalées souvent par les voyageurs; en les indiquant d'une manière très rapide, d'après leurs récits [4], nous verrons que beaucoup d'entre elles étaient à l'avantage de la France.

1 Duc du Chatelet, *Voyage en Portugal,* 2e éd., 1801.

2 Guibert, *Journal d'un voyage en Allemagne fait en* 1773, I, 184.

3 Moore, *Lettres d'un voyageur anglais*, I, 343.

4 Nous empruntons les détails suivants aux ouvrages déjà cités de Sacheverell Stevens, de lady Montague, de Moore, de Rigby, d'Arthur Young, de Swinburne, de Coyer, de Guibert, de Dupaty, de Karamsine, de Forster; nous avons consulté

A coup sûr, on y voyageait aisément. Voltaire nous l'atteste. « Voyagez, Messieurs, voyagez, dit-il à ses compatriotes, et vous verrez si vous serez ailleurs mieux nourris, mieux abreuvés, mieux logés, mieux habillés et mieux voiturés. » Ce que disait Voltaire était vrai en général, quoiqu'il soit nécessaire de faire quelques restrictions à son affirmation absolue. Les hôtels de Suisse, tels que les décrivent Montaigne et Guibert, étaient préférables à ceux de France, et s'il faut en croire George Forster, les auberges d'Angleterre étaient supérieures pour la propreté, le confortable et les attentions du service à celles du continent ; mais on peut être assuré que nulle part la cuisine n'était supérieure à la cuisine française. Tous les voyageurs sont unanimes de même à reconnaître que les routes de France sont meilleures et mieux entretenues que celles des autres nations, quoique d'assez grands progrès aient été réalisés, à la fin du dix-huitième siècle, sur certaines routes d'Allemagne. Il est inutile de parler de celles d'Espagne, en général détestables, et celles d'Italie étaient souvent médiocres. Quant aux moyens de transport, l'Angleterre seule pouvait rivaliser avec la France. Les postes étaient organisées

aussi les ouvrages de Grosley, sur Londres et l'Italie, l'intéressant *Voyage en Allemagne* de Risbeck, *les Voyages en différentes parties de l'Europe*, de Pilati, le petit *Voyage à Berlin* de Voltaire, le *Grand Tour,* de Nugent, le *Voyage en Hollande et sur les frontières occidentales de l'Allemagne,* traduit de l'anglais par Cantwel, *A Journey in the year* 1793 *through Flanders, Brabant and Germany,* par C. Este, etc.

comme en France dans une grande partie du continent; mais nulle part elles n'étaient aussi régulièrement servies, à des prix plus raisonnables et mieux fixés. Le docteur Rigby apprécie surtout les postes françaises, en usant des postes allemandes et hollandaises. Il signale, au nord de Cologne, l'arbitraire, la mauvaise volonté, la friponnerie des maîtres de poste, qui volent sur le prix des chevaux et le change des monnaies. Il s'écrie en traversant la Westphalie : « Le pays est si dépourvu d'intérêt, les routes sont si mauvaises, les postes organisées d'une manière si infâme que la patience de Job n'y résisterait pas ! » En Hollande, volé de même par les postillons et les maîtres de postes, il dira : « La fraude et le mensonge sont ici à l'ordre du jour. » D'autres voyageurs, comme Guibert, attestent aussi la mauvaise organisation et la cherté des postes dans diverses contrées de l'Allemagne [1]. Karamsine se rend en poste en 1789 de Gotha à Francfort; non seulement la route est si mauvaise qu'il faut aller au pas, mais il est obligé d'attendre de longues heures à presque tous les relais.

Les voitures publiques étaient surtout défectueuses dans la majeure partie du continent. En Italie et en Espagne, elles existaient à peine. Si en Allemagne, on pouvait citer comme un modèle d'organisation les bateaux du Danube appelés maisons de bois, qui faisaient le service entre Ratisbonne

[1] Voir entre autres le *Voyage en Hollande...* d'Anne Radcliffe, trad. par Cantwel, I, 24 ; II, 79 à 84.

et Vienne, que dire des chariots de voyage du nord de l'Allemagne, où les passagers, sans couvertures, ni portières, étaient couchés sur la paille, exposés à toutes les intempéries de l'air? Que dire du chariot de poste, dans lequel Bernardin de Saint-Pierre se rendit de Riga à Breslau, où les voyageurs étaient assis deux par deux sur des bancs de bois, leurs malles sous leurs pieds, le ciel sur leur tête, ne s'arrêtant que pour prendre leurs repas dans de misérables auberges, où l'on ne trouvait que du pain noir, de l'eau-de-vie de grain et du café?

L'aspect général du pays répondait-il à la barbarie de ces moyens de communication? On ne saurait répondre à cette question d'une manière absolue. Il y avait en Allemagne, comme en France, des différences marquées entre les diverses régions dont se composait le pays. Certaines villes présentaient l'apparence de la richesse et de la prospérité. Vienne, Dresde, Prague étaient de belles résidences, où les étrangers trouvaient une vie agréable et facile. A Vienne, tout respirait le goût du plaisir; la noblesse était magnifique dans ses équipages, et tout, jusqu'à l'habillement des servantes, annonçait une sorte d'opulence. Les villes libres, bien bâties, riches et commerçantes, étaient remplies d'habitants simplement et proprement vêtus; mais les résidences des petits princes avaient une tout autre physionomie. Dans leurs rues étroites et mal entretenues, on voyait des gens de qualité vêtus de toilettes fanées se croiser avec des mendiants

qui composaient la moitié de la population. Les rares passants que Rigby rencontra dans les rues tristes et droites de Manheim avaient l'air tout endormi. Worms lui parut une ville grande et propre, mais s'il y était resté longtemps, il eût « couru le risque de se disloquer la mâchoire en baillant ». Berlin, qui était nouvellement construit, présentait le contraste de ses belles maisons avec la pauvreté des habitants. Nulle part on ne voyait plus de misère, et selon Moore et Pilati, plus d'immoralité. L'aspect de Cologne était encore plus triste. Les voyageurs en tracent un tableau des plus sombres. Il ne peut pas y avoir, dit Swinburne, une ville plus mal bâtie, plus laide et plus sale ; selon Risbeck, la plupart des maisons tombent en ruines; il y en a beaucoup sans habitants; le tiers de la population mendie. Rigby signale aussi la tristesse, la saleté, la mauvaise mine des habitants de cette grande ville en décadence. « L'état de misère dans lequel ils vivent semble les rendre incapables de tout effort, même de celui de se tenir propres. L'herbe pousse dans les rues, qui dans certains endroits sont si remplies d'ordures que l'odorat en est affecté. » Les promenades elles-mêmes sont désertes, et Rigby n'y rencontre que deux groupes isolés de prêtres et de soldats oisifs [1].

[1] Ces témoignages défavorables sont confirmés par ceux d'Este et surtout d'Anne Radcliffe, qui trace en outre un triste tableau de certaines petites villes des bords du Rhin, où la population semble indolente, affamée et sauvage.

Si, comme le dit Risbeck, Cologne était alors la ville la plus laide de l'Allemagne, si elle constituait une exception, il n'en est pas moins certain que les villes de France, supérieures, de l'aveu d'Arthur Young, à celles d'Angleterre, l'étaient aussi à celles d'Allemagne. Paris ne pouvait rivaliser qu'avec Londres, sur lequel il l'emportait par la beauté de ses édifices et de ses constructions, s'il lui cédait pour l'étendue et la population. Les villes provinciales de France n'étaient pas comparables pour les richesses artistiques à celles de l'Italie; si elles n'avaient pas les charmes et la beauté de ces dernières, elles étaient loin de présenter comme elles des signes de décadence, et elles montraient de toutes parts, surtout depuis le milieu du dix-huitième siècle, d'incontestables marques de prospérité, qu'on aurait eu peine à trouver, au même degré, dans les autres villes d'Europe de même importance.

L'état de l'agriculture était-il inférieur en France à celui des autres pays? On ne peut répondre également à cette question par des exemples isolés. Il y a dans tout pays des contrées fertiles et des terres ingrates, des populations industrieuses et des populations sans énergie. L'Angleterre était incontestablement supérieure à la France par ses modes de culture et l'aisance de ses paysans. Mais les campagnes de France l'emportaient encore dans leur ensemble sur celles des autres nations du continent, si l'on en excepte les Pays-Bas et la Lombar-

die. Les terres incultes du nord de l'Espagne contrastent avec les riches provinces du midi de la France : Rigby est frappé des vastes friches qu'il traverse en Hollande. Si l'on cite en Allemagne des régions bien cultivées et bien peuplées, comme les pays de Bade et de Wurtemberg, certaines parties de la Saxe et du duché d'Autriche ; si les fermiers du Brandebourg et les paysans des environs de Mayence ont l'air moins misérables que ceux de France, on rencontre aussi de l'autre côté du Rhin des aspects de misère tels qu'on n'en voyait point parmi nous. Les paysans de Bohême, de Pologne, de Souabe, sont encore serfs. Risbeck nous montre de jeunes paysans serfs de Bohême, qui tout en ayant l'air heureux, marchent nu-pieds et sont à peine vêtus de guenilles. On signale, en Bavière, au milieu d'immenses friches, des huttes misérables sans cheminée, qu'on aurait peine à se figurer comme des habitations humaines. Une Anglaise parle des figures livides et décharnées des paysans des environs de Cologne; suivant elle, les vignerons des bords du Rhin sont des plus misérables; l'aspect de l'électorat de Trèves est tel qu'on lui donne le nom de Sibérie de l'Allemagne. Un Anglais, Este, dit que la moitié des habitants du Palatinat ont émigré en Pensylvanie pour échapper à l'excès des impôts et à la rigueur de leur sort. Un Allemand remarque que les Hessois sont très laids et vivent d'une manière sauvage; Sacheverell Stevens observe que les habitants de la Westphalie vivent plutôt comme

des bêtes que comme des chrétiens. C'est aussi l'opinion de Voltaire, qui écrivait, en 1750, en traversant la Westphalie : « Dans de grandes huttes qu'on appelle maisons on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domestiques. Une certaine pierre dure, noire et gluante, composée à ce qu'on dit d'une espèce de seigle, est la nourriture des maîtres de la maison. Qu'on plaigne après cela nos paysans ! »

Rigby est également frappé du contraste que présentent avec la France les régions de l'Allemagne qu'il parcourt. Il rencontre à peine quelques habitations dans les campagnes du Palatinat, « ce qui, dit-il, est tout à fait le contraire de la France, qui est pleine de maisons et d'habitants ». S'il apprécie la fertilité des environs de Mayence, il trouvera de vastes friches au delà de Cologne. Dans le duché de Clèves, dit-il, il n'y a pas la centième partie du sol qui soit cultivée, et là où il l'est, on ne semble guère récolter que le sarrazin, qui est à la fois la nourriture des hommes et celle des bestiaux. Qui pourrait désirer vivre en Allemagne ?.. Et Rigby n'hésite pas à attribuer cette apparence de misère aux régimes despotiques qui existent dans ces contrées. « La terre, dit-il sentencieusement, n'est jamais cultivée dans les États d'un tyran. »

Arthur Young, dont les voyages et les observations ont été plus étendus, ne conclut point d'une manière aussi absolue que le docteur Rigby. Tout

en attribuant, comme nous l'avons vu, une grande influence au gouvernement, il dira qu'il y a une véritable diversité parmi les gouvernements arbitraires, que l'on rencontre dans toutes les nations du continent. « Impossible, dit-il, de ne pas reconnaître la douceur du gouvernement français, tempéré par la douceur des mœurs nationales. » Il le trouve « libéral en comparaison des autres. » C'est à peine si l'on peut signaler quelques exceptions en Suisse, et si quelques princes, comme le duc de Toscane, Léopold, méritent d'être hautement loués pour la sagesse de leurs lois. Les républiques de Venise et de Gênes sont administrées par des aristocraties en décadence. En Allemagne surtout, les diverses classes du peuple ne se confondent pas comme en France; le tiers état n'a pas d'accès auprès de la noblesse. Presque partout l'on y signale, à la fin du dix-huitième siècle, les abus d'un régime militaire à outrance. Les petits princes mettent leur orgueil à faire manœuvrer leurs soldats comme des automates; l'un a un manège couvert et chauffé, où quinze cents hommes peuvent faire leurs exercices; l'autre en fait parader tous les jours trois cents dans sa salle à manger. Tous ces soldats, qui ont acquis une rare précision de mouvement, sont menés au bâton, et selon l'expression de Moore, comme des épagneuls. « Leur vie, dit Rigby en parlant des soldats prussiens, est un esclavage abject. Les 14,000 hommes de garnison à Wesel n'ont que 6 sous par jour et

n'ont pas le droit de sortir de la ville sans permission. Ajoutez qu'ils doivent servir dix ans et qu'on les maltraite s'ils demandent à être libérés au bout de ce temps. » Rigby a peut-être tort de conclure, de la stérilité du duché de Clèves, que tous les États soumis à un gouvernement capable de pareils actes devaient être incultes et dépeuplés; l'aisance des fermiers de Brandebourg, certifiée par d'autres voyageurs, pouvait démentir ce que cette assertion avait de trop absolu; mais il est certain que cette servitude militaire, que Moore trouve pire que l'esclavage asiatique, ne devait pas même être justifiée par ses résultats, puisque ces troupes si savamment exercées devaient être longtemps battues par les armées françaises de la république et de l'empire.

La France s'était pourtant engouée du militarisme prussien. Comme il arrive après les guerres malheureuses, on la vit, après la guerre de sept ans, s'efforcer d'imiter ses vainqueurs; elle admira la constitution anglaise; elle admira l'armée prussienne. Un écrivain militaire français, qui était plutôt disposé à faire l'éloge que la critique de cette armée, n'hésite pas à dire, en parlant des Prussiens : « Nous les avons copiés sur beaucoup de détails; heureux si nous n'avions pas outré! plus heureux, si en les imitant, nous n'avions pas cessé de nous estimer! » Le génie français ne doit pas emprunter, pour exceller, les moyens qui s'adaptent au génie tout différent des autres peuples. D'ail-

leurs, la France avait encore une part assez large et assez belle pour n'avoir rien à envier à autrui. Sans doute en 1788, elle ne dominait pas de haut tous les peuples de l'Europe, comme elle le faisait en 1680; depuis le règne de Louis XIV, son astre avait pâli; mais c'était encore le plus éclatant des astres. Si la Russie, l'Angleterre, la Prusse avaient grandi au dix-huitième siècle, la France était encore le premier royaume de l'Europe. Comme toutes les choses humaines, elle présentait, il est vrai, des ombres parmi ses clartés; on pouvait y signaler des abus et des misères; on pouvait, surtout de 1690 à 1770, montrer des masures dans ses villes et ses villages, des friches dans ses campagnes, des mendiants et des gens déguenillés parmi ses habitants; mais on en aurait trouvé bien d'autres à l'étranger. Il est même à remarquer que plus d'un voyageur, en voyant en France certains aspects de misère, ne trouve rien de mieux pour les faire bien apprécier, que de les comparer à des aspects analogues qu'il a observés dans d'autres contrées, en Allemagne, par exemple. Plus d'un voyageur pourrait aussi dire ce que Rigby écrivait en 1789 : « Combien les pays et les peuples que nous avons vus depuis que nous avons quitté la France perdent à être comparés à cette nation pleine de vie ! » Elle l'emportait en effet sur les autres peuples par la douceur des mœurs, la diffusion des lumières, la modération des lois, la répartition de l'aisance; seule l'Angleterre lui était supérieure par ses institutions, quoique ces

institutions n'empêchassent pas l'oppression de l'Irlande et l'extrême indigence des dernières classes des villes. A tout prendre, au point de vue matériel comme au point de vue intellectuel, la France du dix-huitième siècle avait une supériorité sensible sur les autres nations civilisées; à ce titre seul, elle mériterait le respect et l'estime, qu'on lui refuse trop souvent de nos jours, et que la justice, plus encore que le patriotisme, commande de lui accorder.

FIN.

NOTE

—

Les récits que nous avons analysés sont assez nombreux pour qu'on puisse se faire une idée de l'intérêt que présentent des documents de ce genre pour l'étude du passé de la France; si l'on voulait dresser une liste aussi complète que possible de ces documents, il faudrait rédiger une bibliographie spéciale que nous entreprendrons peut-être, mais qui ne saurait trouver ici sa place. Nous citerons seulement, en terminant, parmi les voyageurs en France que nous n'avons pas mentionnés, le Portugais João Barreto (1641), l'habitant de Mulhouse, Jean-Gaspard Dolfuss (1663), les Allemands Limbert (1690) et Sturmius (1719), les Anglais W. Bromley (1691) (*Remarks on the grand tour of France and Italy*), et Veryard (1701), le Français Dumont (1699), et divers auteurs de petits voyages provinciaux, Delaroque (1726), Dom Toussaint Duplessis (1738), Rulhière (1759), Guichard (1761), Diderot *Voyage à Bourbonne*, (1770), de Vermont l'aîné (1783) et Boudon de Saint-Amans, qui a publié à Metz, en 1789, des *Fragments d'un voyage sentimental et pittoresque dans les Pyrénées*.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.